PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne
Série BYZANTINA SORBONENSIA - 15

CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE
ET DE CIVILISATION BYZANTINES

LE PÉLOPONNÈSE DU IV[e] AU VIII[e] SIÈCLE

CHANGEMENTS ET PERSISTANCES

PAR

Anna AVRAMÉA

Ouvrage publié avec le concours
du Conseil Scientifique de l'Université de Paris I
et du «Legs Malandrino».

1997
1, rue Victor-Cousin 75231 Paris Cedex 05

DANS LA MÊME COLLECTION

1. Jean-François VANNIER, *Familles byzantines : les Argyroi (IXe-XIe siècles)*, 1975.

2. Michel KAPLAN, *Les propriétés de la Couronne et de l'Église dans l'Empire byzantin (V^e-VIe siècles)*, 1976.

3. *Geographica byzantina* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1981.

4. *Philadelphie et autres études* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1984.

5. Jean-Claude CHEYNET, Jean-François VANNIER, *Études prosopographiques*, 1986.

6. *Les Italiens à Byzance. Édition et présentation de documents* par Michel BALARD, Angeliki E. LAIOU, Catherine OTTEN-FROUX, 1987.

7. *Géographie historique du monde méditerranéen* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1988.

8. Élisabeth MALAMUT, *Les îles de l'Empire byzantin (VIIIe-XIIe siècles)*, 1988.

9. Jean-Claude CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, 1990.

10. Michel KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle. Propriété et exploitation du sol*, 1992.

11. *Les saints et leur sanctuaire à Byzance. Textes, images et monuments.* Publié par Catherine JOLIVET-LÉVY, Michel KAPLAN, Jean-Pierre SODINI, 1993.

12. *L'Arménie et Byzance. Histoire et culture*, 1996.

13. GRÉGOIRE ANTIOCHOS, *Éloge du patriarche Basile Kamatèros.* Édition par Marina LOUKAKI, 1996.

14. *Autour de la Première Croisade.* Actes réunis par Michel BALARD, 1996.

ISBN : 2-85944-326-6

Illustration de la couverture: la presqu'île Tigani, du Magne, identifiée avec le «κάστρον Μαΐνης de Constantin Porphyrogénète» (photographie Paul Avraméas).

Στὸν Παῦλον

Remerciements

L'idée de préparer un livre sur le Péloponnèse du IVe au VIIIe siècle, en mettant l'accent sur les changements et les persistances, est déjà ancienne ; je l'ai conçue lors de ma participation comme représentant de la Fondation Nationale de la Recherche Hellénique au programme de Géographie historique du monde méditerranéen de la Fondation Européenne de la Science. Hélène Ahrweiler, qui dirigeait ce programme, m'a invitée à publier cet ouvrage dans la série «Byzantina Sorbonensia» : qu'elle trouve ici l'expression de ma gratitude.

Parmi mes nombreux collègues et amis français, je tiens à remercier tout particulièrement Michel Kaplan, qui a relu mon manuscrit. L'aide de Michel Kazanski pour la bibliographie en langue russe a été précieuse. À Paule Pagès vont tous mes remerciements pour la réalisation matérielle de ce livre qu'elle a su mener à bonne fin.

Cet ouvrage doit aussi beaucoup aux amis et collègues grecs, et notamment à ceux du Service Archéologique Hellénique. Ma recherche sur la numismatique a bénéficié de la générosité de Mando Oikonomidou, Directrice honoraire du Musée Numismatique, ainsi que des conseils de Mina Cricou-Galani. C'est grâce à l'autorisation des archéologues de la 1ère Éphorie des Antiquités Byzantines, de Léla Kounoupiotou-Manolessou et de Charis Koilakou, que j'ai pu avoir accès au matériel inédit des sceaux et des objets métalliques. Qu'elles soient toutes ici vivement remerciées.

En terminant, je ne voudrais pas manquer de rappeler combien mon travail a été facilité par l'accès à la Bibliothèque de l'École Française d'Athènes, dont j'ai pu apprécier l'accueil et l'assistance.

Préface

Dans ses ouvrages, Anna Avraméa n'oublie jamais qu'elle est à la fois historienne et archéologue, selon l'heureux schéma de la formation donnée par les Facultés des Lettres de l'Université grecque. Cette double compétence procure au présent travail toute son originalité : elle permet à son auteur de confronter les informations de sources diverses, d'interroger des documents de provenance variée et de compléter ces renseignements par l'étude des vestiges d'une vie ensevelie du fait des coups successifs de l'adversité historique.

Ainsi armée, Anna Avraméa a pu scruter, en suivant l'évolution du tissu démographique, les modifications de l'organisation sociale et les transformations du paysage dans une région névralgique du monde byzantin : le Péloponnèse. Située entre l'Orient et l'Occident byzantin, au carrefour des routes maritimes qui unissaient l'Ancienne à la Nouvelle Rome, Constantinople, cette région s'est trouvée, dès le début de l'époque byzantine, exposée aux invasions extérieures, dites barbares, qui modifièrent en maints endroits la physionomie du pays ; elles ont notamment bouleversé sa composition ethnique et ses agencements topographiques, en provoquant des modifications significatives dans la vie économique, les modes de production et, bien entendu, dans le contexte historique. Aussi, malgré la permanence des formes de vie et de pensée antérieures, s'épanouissent dorénavant les conditions d'une nouvelle réalité : la fin du monde antique.

Choisir d'étudier la période du IVᵉ au VIIIᵉ siècle dans le Péloponnèse, c'est affronter d'emblée toutes les difficultés que pose l'examen d'un problème complexe : celui du passage d'une culture à une autre dans une région qui s'est illustrée, autant pendant la période précédente qu'à l'époque byzantine, par une activité déterminante pour l'ensemble du pays, et ceci malgré les aléas de la situation historique. Notons qu'à l'œuvre dévastatrice des hommes – la longue série de guerres et d'invasions dont fut victime la région – s'ajoutèrent les catastrophes naturelles (séismes, épidémies, etc.) qui frappèrent périodiquement le Péloponnèse. Elles accentuèrent son déclin démographique et provoquèrent la diminution de ses richesses naturelles. D'où le ralentissement de son activité économique, qui cause à son tour des modifications essentielles dans les réseaux routiers et les formes de vie urbaine et rurale et jusque dans le paysage.

Anna Avraméa a réussi l'exploit d'étudier un territoire en constante évolution : elle inaugure ainsi une nouvelle forme de géographie historique, celle de la dynamique du changement. Ce changement, Anna Avraméa le suit pas à pas grâce à l'abondance de sa documentation et à la sagacité de sa problématique ; et ceci pendant toute cette longue période de mutations, en scrutant les modifications provoquées par les aléas de l'histoire et l'action des hommes, mais en enregistrant aussi, dans la mesure du possible, les effets des transformations naturelles (par exemple le déplacement des lignes des littoraux) sur l'environnement et l'activité des populations. Cette géographie historique dynamique réussit à décrire d'une manière inédite le lent processus de décadence des formes de vie antique

malgré les résistances locales, et saisit sur le vif la portée de l'action du pouvoir central, dans une région qui finit, malgré sa position stratégique, par devenir pour Constantinople périphérique et secondaire.

Il est impossible de résumer en quelques lignes tous les aspects du travail d'Anna Avraméa qui innovent dans l'approche méthodologique et qui enrichissent nos connaissances sur un sujet complexe. Je me limiterai à dire que ce travail définit, étudie et fait progresser, grâce à l'examen d'une région significative, la problématique de la géographie historique du monde byzantin, discipline relativement jeune, puisque le premier rapport sur cette question présenté dans un Congrès international date à peine de trente ans. Incontestablement, l'ouvrage d'Anna Avraméa ouvre de nouveaux horizons grâce au large éventail de ses investigations. Grâce à la pertinence des interprétations et à la qualité des réponses apportées aux problèmes posés, ce travail restera assurément et pour longtemps une œuvre de référence.

Hélène Ahrweiler

INTRODUCTION

C'est pour deux raisons impérieuses que j'ai entrepris l'étude du Péloponnèse entre le IVe et le VIIIe s. : le renouvellement de l'approche de la période et celui de la documentation, auxquels je ne dois pas manquer d'ajouter mon attachement au pays.

Insuffisance d'informations par les sources écrites et idées préconçues des savants du passé ont privé l'histoire d'une documentation importante et de son interprétation. La négligence du témoignage des restes de la culture matérielle par une archéologie orientée vers les fouilles des monuments cultuels ou de sauvetage et un attachement aux conclusions des recherches antérieures ont conduit à maintenir des thèses périmées, qui exigent la révision. Le cas de Corinthe est un des exemples les plus frappants. Comme l'on considérait que la ville était totalement abandonnée vers la fin du VIe ou le début du VIIe s., tout indice qui prouvait le contraire a été ignoré. Il y a pourtant, depuis les dernières décennies, un renouveau considérable de la documentation archéologique et, comme le notait Paul Lemerle, «après le triomphe de la philologie nous assistons de nouveau à celui de l'archéologie au sens le plus large» (*Illyricum protobyzantin*, p. 502).

Évitant de nommer la période étudiée par un des termes en usage comme Antiquité tardive, Bas-Empire, Empire protobyzantin ou paléochrétien, qui ne répondent pas à tous les aspects que ces siècles expriment, j'ai adopté les coupures chronologiques conformes à l'histoire du Péloponnèse. Si le IVe s. est un point de départ assigné par la majorité des travaux pour des raisons politiques et culturelles, l'aboutissement, le VIIIe s., constitue une innovation, dictée par les données que ma recherche va présenter, démontrant la persistance jusqu'à ce siècle de la structure administrative et ecclésiastique, du thème et de la province de l'Hellade. Au contraire, tous les travaux qui traitent de cette période s'arrêtent au VIIe s., au «siècle de la transformation d'une culture» pour emprunter le terme à John Haldon. La problématique établie pour cette période a tourné autour des questions de «transition» de l'Antiquité au Moyen Âge, opposant ceux qui soutenaient la continuité de la tradition antique à ceux qui ont insisté sur une rupture brutale sous les coups des Slaves, qui interrompirent tous les liens avec le passé. Cyril Mango (dans *Byzantium and the Classical Tradition*, Birmingham 1981, p. 49) a exprimé cette thèse avec clarté : «Personne ne peut nier que ce que nous appelons monde protobyzantin ou période romaine tardive formait la continuité directe de l'antiquité. C'était un monde qui subissait une transformation intérieure profonde, mais continuait à être lié avec son propre passé... pourtant ce monde arriva à une fin abrupte et dramatique pendant le VIIe s. avec la disparition des villes et une transformation en une existence rurale... Byzance était nécessairement différente parce que cette période coïncide avec les modifications de la composition des populations et cela constitue le facteur le plus important de la discontinuité.»

Ce n'est pas mon intention d'insister sur le débat continuité-discontinuité, puisqu'une telle entreprise demande la comparaison avec la période qui suit. En

revanche, considérant la période étudiée dans son évolution interne, j'insisterai sur les changements qui dominent à côté de quelques persistances. Mais les changements présentent des complexités, qui ne peuvent être évaluées par le schéma simpliste des antithèses païen-chrétien, urbain-rural, et le passage d'un état à l'autre comporte une procédure graduelle et non pas une interruption abrupte due à l'intervention hostile extérieure.

À côté des persistances présentées dans le cadre de l'administration civile et ecclésiastique (chap. I), ce sont les changements provoqués par la nature et par l'homme qui seront abordés longuement (chap. II, III, IV). La présentation des données sur ces facteurs, que la recherche historique a désignés comme «facteurs de la décadence», ainsi que sur la possibilité pour le pouvoir et les habitants d'affronter leurs effets destructeurs ou de subir leurs méfaits, aura comme but de mettre en valeur et d'essayer d'expliquer plusieurs points controversés. Tremblements de terre, raids, invasions et installations ont été souvent évoqués comme étant le facteur principal qui pourrait expliquer le déclin et la décadence, la pauvreté économique et sociale. Denis Zakythinos résumait ainsi l'image qui prévalait dans la recherche sur le Péloponnèse avec son style éloquent et précis : «Il y a eu dans cette région et pendant les premiers siècles de notre ère un Moyen Âge avant la lettre. Les grands fléaux, les tremblements de terre fréquents et les épidémies, les incursions des barbares... ont complété la ruine de la vie antique» (*Le Despotat grec de Morée. Vie et institutions*, Londres 1975, p. 148).

L'attribution aux tremblements de terre et aux envahisseurs des destructions des centres urbains, attestées par une archéologie de caractère presque uniquement urbain, offrait aux historiens une explication de la décadence, puisque urbanisation et aspect monumental civique étaient synonymes du progrès et de l'aisance. D'autre part, les catastrophes des sites et monuments urbains étaient mises en corrélation étroite avec la décadence de la vie rurale et la régression économique du pays. C'est ainsi qu'il faut se demander si l'explication par ces désastres suffit à elle seule à justifier la régression ou s'il faut chercher une explication d'ordre interne à un processus évolutif.

Le réexamen des données des sources et de l'archéologie concernant l'impact de ces facteurs paraît utile, moins pour mettre en place leur chronologie et les itinéraires des envahisseurs, plus ou moins bien connus, que pour évaluer leurs effets dans un cadre plus complexe. De nouvelles recherches ont d'ailleurs prouvé que les séismes ne sont pas les seules causes de destruction et que la nature a aussi provoqué d'autres phénomènes avec des résultats déterminants. En signalant les destructions, il sera possible, sinon de saisir une image de l'aspect monumental et de sa régression, du moins de constater les changements et les transformations de l'utilisation des sites et des monuments éventuellement désignés. L'exposé des données, volontairement présentées d'une manière fragmentaire et par étapes chronologiques, permettra de suivre le processus des destructions, réparations et/ou changements de l'usage, indiquant ainsi l'altération de la vie des habitants et leur possibilité de s'adapter aux nouvelles conditions.

La «question slave» sera traitée longuement (chap. IV). Préjugés nationalistes et documentation lacunaire ont été les causes de la perplexité qui domine. La documentation archéologique nouvelle ou renouvelée aidera à présenter le problème de l'installation slave et à évaluer, jusqu'à un certain point, ses effets.

Habitats, villes et campagnes, leur forme et leur fonction, société, économie et culture urbaine et rurale (chap. V, VI, VII), feront l'objet d'une approche, qui cherche à expliquer le processus de leur évolution, sous l'influence des changements survenus tout le long de cet espace chronologique.

Pour éviter d'alourdir le texte mais aussi pour faciliter la tâche au lecteur, j'ai rassemblé la documentation dans la dernière partie de l'ouvrage (F. D. : Fiches Documentaires). Ces lemmes géographiques, rédigés avec toutes les données disponibles – sources écrites, documentation archéologique et bibliographie – sont présentés selon l'ordre de la division administrative contemporaine, c'est-à-dire par départements. Les noms de lieu écrits en majuscules sont ceux que mentionnent les sources de notre période. Sur la carte qui accompagne ce travail, les sites repérés par la recherche sont indiqués par le numéro correspondant de chaque lemme des Fiches Documentaires.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AAA : *'Ἀρχαιολογικὰ 'Ἀνάλεκτα ἐξ 'Ἀθηνῶν.*

ABADIE-REYNAL, *Amphores* : Catherine ABADIE-REYNAL, Les amphores protobyzantines d'Argos (IVe-VIe siècles), *Recherches sur la céramique byzantine*, Paris 1989 (BCH Suppl. 18), p. 47-56.

ABADIE-REYNAL, *Argos aux IVe-VIIe siècles* : Catherine ABADIE-REYNAL, Un exemple de régression du phénomène urbain : Argos aux IVe-VIIe siècles, *Recherches Franco-Helléniques* II (sous presse).

ABADIE-REYNAL, *Céramique et commerce* : Catherine ABADIE-REYNAL, Céramique et commerce dans le bassin Égéen du IVe au VIIe siècle, *Hommes et Richesses* I, p. 143-159.

ABME : *'Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς 'Ἑλλάδος.*

Achaia und Elis : *Achaia und Elis in der Antike, Akten des I. Internationalen Symposiums über Achaia und Elis in der Antike, Athènes 19-21 Mai 1989*, éd. A. D. RIZAKIS, Athènes 1991 (Μελετήματα 13).

ACO : *Acta Conciliorum Œcumenicorum*, éd. E. SCHWARTZ, Berlin-Leipzig. Series secunda, éd. R. RIEDINGER.

AD : *'Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον.*

ADAMSHECK, *Kenchreai* IV : B. ADAMSHECK, *Kenchreai, Eastern Port of Corinth*, IV : *The Pottery*, Leyde 1979.

AE : *'Ἀρχαιολογικὴ 'Ἐφημερίς.*

AGATHIAS : *Agathiae Myrinaei Historiarum Libri Quinque*, éd. R. KEYDELL, Berlin 1967 (CFHB 2).

AHRWEILER, *Mer* : Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris 1966 (Bibliothèque byzantine. Études 5).

AIBABIN, *Chronologie* : A. AIBABIN, Hronologia Mogilnikov Kryma Pozdnerimskogo i Ranniesrednevekovogo Vremeni, *Materialy po arheologii, istorii i etnografii Tavrii* I, Simferopol 1990, p. 4-84.

AJA : *American Journal of Archaeology.*

AKM : *'Ἀρχεῖον Κορινθιακῶν Μελετῶν.*

AKERSTRÖM-HOUGEN, *Villa of the Falconer* : Gunilla AKERSTRÖM-HOUGEN, *The Calendar and Hunting Mosaics of the Villa of the Falconer in Argos : A Study in Early Byzantine Iconography*, Stockholm 1974.

ANONYM. RAVEN. : *Itineraria Romana* II, *Ravennatis Anonymi Cosmographia*, éd. J. SCHNETZ, Leipzig 1940, p. 1-110.

ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II : Panayota ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα των παλαιοχριστιανικών ψηφιδωτών δαπέδων της Ελλάδος*, II, *Πελοπόννησος-Στερεά Ελλάδα*, Thessalonique 1987 (Βυζαντινὰ Μνημεῖα 7).

AUPERT, *Céramique slave* : P. AUPERT, Céramique slave à Argos (585 ap. J.-C.), *Études Argiennes*, Paris 1980 (BCH Suppl. 6), p. 373-394.

AUPERT, *Vie quotidienne* : P. AUPERT, Objets de la vie quotidienne à Argos en 585 ap. J.-C., *Études Argiennes*, Paris 1980 (BCH Suppl. 6), p. 395-457.

AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα* : Anna AVRAMÉA, Ανέκδοτα μολυβδόβουλλα από τα νησιά του Αργολικού Κόλπου, *Σύμμεικτα* 10, 1996, p. 11-25.

AVRAMÉA, *Νομίσματα* : Anna AVRAMÉA, Νομισματικοὶ «θησαυροὶ» καὶ μεμονωμένα νομίσματα ἀπὸ τὴν Πελοπόννησο (ΣΤ'-Ζ'αἰ.), *Σύμμεικτα* 5, 1983, p. 49-90.

AVRAMÉA, *Principe de l'interdépendance* : Anna AVRAMÉA, La géographie historique byzantine et le principe de l'interdépendance. Deux nouveaux exemples, *Géographie historique du monde méditerranéen, Fondation Européenne de la Science. Activité byzantine*, Paris 1988 (Byzantina Sorbonensia 7), p. 17-29.

AVRAMÉA, *Φυσικὸ περιβάλλον* : Anna AVRAMÉA, Φυσικὸ περιβάλλον καὶ ἀνθρώπινη παρέμβαση: 'Αντιλήψεις καὶ εἰκόνες ἀπὸ τὸ ἀστικὸ τοπίο, *'Η καθημερινὴ ζωὴ στὸ Βυζάντιο, Τομὲς καὶ συνέχειες στὴν ἑλληνιστικὴ καὶ ρωμαϊκὴ παράδοση, Actes du Ier Colloque International, Centre de Recherches Byzantines, FNRS*, Athènes 1989, p. 687-694.

AVRAMÉA - KYRKOU, *Inventaire* : Anna AVRAMÉA, Maro KYRKOU, Inventaire topographique de Corinthe et sa région à l'époque chrétienne et byzantine, *Géographie historique du monde méditerranéen, Fondation Européenne de la Science. Activité byzantine*, Paris 1988 (Byzantina Sorbonensia 7), p. 31-45.

BALADIÉ, *Le Péloponnèse* : R. BALADIÉ, *Le Péloponnèse de Strabon. Étude de géographie historique*, Paris 1980.

BARATTE, *Présence slave* : F. BARATTE, Les témoignages archéologiques de la présence slave au sud du Danube, *Illyricum protobyzantin*, p. 163-180.

BCH : *Bulletin de Correspondance Hellénique*.

BEATON - CLEMENT, *The Destruction of the Sanctuary of Poseidon* : Ann E. BEATON, P. A. CLEMENT, The date of the Destruction of the Sanctuary of Poseidon on the Isthmus of Corinth, *Hesperia* 45, 1976, p. 267-279.

BEES : N. A. BEES, *Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas*, I : *Peloponnes* I : *Isthmos-Korinthos*, Athènes 1941.

BEFAR : Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome.

BF : *Byzantinische Forschungen*.

BIERS, *Corinth* XVII : Jane C. BIERS, The Great Bath on the Lechaion Road, *Corinth* XVII, Princeton 1985.

BNJ : *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*.

BON, *Le Pélop. byz.* : A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris 1951 (Bibliothèque byzantine. Études 1).

BONIFAY - VILLEDIEU, *Importations d'amphores* : M. BONIFAY, F. VILLEDIEU, Importations d'amphores orientales en Gaule (V^e^-VIIe siècle), *Recherches sur la céramique byzantine*, Paris 1989 (BCH Suppl. 18), p. 17-46.

BOUSQUET - DUFAURE - PÉCHOUX, *Évolution des paysages* : B. BOUSQUET, J.-J. DUFAURE, P.-Y. PÉCHOUX, Temps historiques et évolution des paysages égéens, *Méditerrannée. Revue géographique des pays méditerranéens* 48, 1983, p. 3-25.

BOUSQUET - DUFAURE - PÉCHOUX, *Lignes de rivage* : B. BOUSQUET, J.-J. DUFAURE, P.-Y. PÉCHOUX, Ports antiques et lignes de rivage égéennes, *Dépla-*

cements des lignes de rivage en Méditerrannée d'après les données de l'archéologie, Paris 1987, p. 137-154.

BOVON, *Lampes d'Argos*: Anne BOVON, *Lampes d'Argos*, Paris 1966 (Études Péloponnésiennes 5).

BRONEER, *Corinth* Iiv: O. BRONEER, *The South Stoa and its Roman Successors, Corinth* Iiv, Princeton 1954.

BRONEER, *Isthmia* II: O. BRONEER, *Isthmia* II. *Topography and Architecture*, Princeton 1973.

BRONEER, *Isthmia* III: O. BRONEER, *Isthmia* III. *Terracotta Lamps*, Princeton 1977.

BSA: *The Annual of the British School at Athens.*

Bull. AIEMA: *Bulletin d'Information de l'Association Internationale pour l'Étude de la Mosaïque Antique.*

Byz.: *Byzantion.*

BZ: *Byzantinische Zeitschrift.*

CARPENTER - BON, *Corinth* IIIii: R. CARPENTER, A. BON, *The Defenses of Acrocorinth and the Lower Town*, Cambridge (Mass.) 1936.

CFHB: Corpus Fontium Historiae Byzantinae.

CHARANIS, *Demography*: P. CHARANIS, *Studies on the Demography of the Byzantine Empire*, Londres 1972 (Collected Studies).

CHARANIS, *Hellas*: P. CHARANIS, Hellas in the Greek sources of the sixth, seventh and eighth centuries, *Late Classical and Mediaeval Studies in Honor of Albert Mathias Friend, Jr.*, éd. K. WEITZMANN, Princeton 1955, p. 161-176 (= *Demography*, XVIII).

CHARANIS, *Observations*: P. CHARANIS, Observations on the History of Greece during the Early Middle Ages, *Balkan Studies* 11, 1970, p. 1-34 (= *Demography*, XXI).

CHRISTOPHILOPOULOU, *Βυζαντινὴ Ἱστορία*: Aikaterini CHRISTOPHILOPOULOU, *Βυζαντινὴ Ἱστορία*, vol. A', 324-610, Athènes[2] 1992; vol. B'$_1$, 610-867, Athènes 1981; vol. B'$_2$, 867-1081, Athènes 1988.

CHRYSOS, *Βησιγότθοι*: E. CHRYSOS, Οἱ Βησιγότθοι στὴν Πελοπόννησο (396-397 μ. Χ.), *Actes du II[e] CIEP*, t. II, Athènes 1981-1982 (Πελοποννησιακά, Suppl. 8), p. 181-191.

CHRYSOS, *Bischofslisten*: E. CHRYSOS, *Die Bischofslisten des V. Ökumenischen Konzils, 553*, Bonn 1966.

CHRYSOS, *Πρωτοβυζαντινὴ Ἤπειρος*: E. K. CHRYSOS, Συμβολὴ στὴν ἱστορία τῆς Ἠπείρου κατὰ τὴν πρωτοβυζαντινὴ ἐποχή (Δ'-ΣΤ' αἰ.), *Ἠπειρωτικὰ Χρονικά* 23, 1981, p. 9-111.

CIAC: *Congrès International d'Archéologie Chrétienne.*

CIEB: *Congrès International d'Études Byzantines.*

CIEP: *Congrès International d'Études Péloponnésiennes* (Πελοποννησιακά, Suppl.).

CIG: *Corpus Inscriptionum Graecarum.*

CIJ: *Corpus Inscriptionum Judaïcarum.*

CIL: *Corpus Inscriptionum Latinarum.*

CLEMENT, *Alaric*: P. A. CLEMENT, Alaric and the Fortifications of Greece, *Ancient Macedonia* II, *International Conference, Aug. 1973. Institute for Balkan Studies*, Thessalonique 1977, p. 135-137.

CLEMENT, *Hexamilion*: P. A. CLEMENT, The date of Hexamilion, *Μελετήματα στή μνήμη Β. Λαούρδα*, Thessalonique 1975, p. 159-164.

CLEMENT, *Isthmian Notes*: P. A. CLEMENT, Isthmian Notes, *Φίλια ἔπη εἰς Γ. Ε. Μυλωνᾶν*, t. II, Athènes 1987, p. 380-383.

Cod. Th.: *Codex Theodosianus*, éd. MOMMSEN - MEYER.

Corinth: *Results of excavations conducted by the American School of Classical Studies.*

CRAI: *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

CSEL : Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum.

DAGRON, *Villes*: G. DAGRON, Les villes dans l'Illyricum protobyzantin, *Illyricum protobyzantin*, p. 1-19.

D.A.I.: *Constantine Porphyrogenitus, De administrando imperio*, éd. G. MORAVCSIK, traduction anglaise par R. J. H. JENKINS, Washington 1967² (CFHB 1).

DARROUZÈS, *Listes*: J. DARROUZÈS, Listes épiscopales du concile de Nicée (787), *REB* 33, 1975, p. 5-76.

DARROUZÈS, *Notitiae*: *Notitiae episcopatuum ecclesiae constantinopolitanae*, éd. J. DARROUZÈS, Paris 1981 (Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin 1).

DAV: *Deutscher Archäologen-Verband.*

DAVIDSON, *Avar Invasion*: Gladys R. DAVIDSON, The Avar Invasion of Corinth, *Hesperia* 6, 1937, p. 227-239.

DAVIDSON, *Corinth* XII : Gladys R. DAVIDSON, *The Minor Objects. Corinth* XII, Princeton 1952.

DAVIDSON WEINBERG, *Wandering Soldier*: Gladys DAVIDSON WEINBERG, A Wandering Soldier's Grave in Corinth, *Hesperia* 43, 1974, p. 512-521.

DEMOUGEOT, *Partage*: Émilienne DEMOUGEOT, Le partage des provinces de l'Illyricum entre la *pars Occidentis* et la *pars Orientis*, de la Tétrarchie au règne de Théodoric, *La géographie administrative et politique, d'Alexandre à Mahomet, Actes du Colloque de Strasbourg (Juin 1979)*, Leyde 1981, p. 229-253 (repris dans *L'Empire romain et les barbares d'Occident, IVᵉ-VIIᵉ siècles, Scripta Varia*, Paris 1988, p. 17-42).

DENGATE, *Coin Hoards*: J. A. DENGATE, Coin Hoards from the Gymnasium Area at Corinth, *Hesperia* 50, 1981, p. 147-188.

ΔΧΑΕ: *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*

DOP: *Dumbarton Oaks Papers.*

DOSeals: *Catalogue of the Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, éd. J. NESBITT, N. OIKONOMIDES, vol. 1, 2, Washington 1991, 1994.

DUFAURE, *Terrasse d'Olympie*: J.-J. DUFAURE, La terrasse holocène d'Olympie et ses équivalents méditerranéens, *Bulletin de l'Association des Géographes Français* 433, 1976, p. 85-94.

ΕΕΒΣ: *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.*

É.F.A. : École Française d'Athènes.

Ἔργον: *Τὸ ἔργον τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας.*

ETMG: *Expositio totius mundi et gentium*, éd. J. ROUGÉ, Paris 1966 (Sources Chrétiennes 124).

ETZÉOGLOU, *Agglomérations de Laconie* : Rodoniki ETZÉOGLOU, Quelques aspects des agglomérations paléochrétiennes au Sud-Est de la Laconie, *Géographie historique du monde méditerranéen, Fondation Européenne de la Science. Activité byzantine*, Paris 1988 (Byzantina Sorbonensia 7), p. 99-107.

ETZÉOGLOU, *Céramique* : Rodoniki ETZÉOGLOU, La céramique de Karyoupolis, *Recherches sur la céramique byzantine*, Paris 1989 (BCH Suppl. XVIII), p. 151-156.

ÉVAGRE, *Hist. Eccl.* : *The ecclesiastical history of Evagrius with the Scholia*, éd. J. BIDEZ, L. PARMENTIER, Londres 1898.

FAKLARIS, *Κυνουρία* : P. V. FAKLARIS, *'Αρχαία Κυνουρία. 'Ανθρώπινη δραστηριότητα καὶ περιβάλλον*, Athènes 1990 (Δημοσιεύματα τοῦ 'Αρχαιολογικοῦ Δελτίου 43).

F. D. : Fiches Documentaires.

FEDER, *Hilarius* : A. L. FEDER, Studien zu Hilarius von Poitiers. II. Bischofsnamen und Bischofssitze bei Hilarius. Kritische Untersuchungen zur kirchlichen Prosopographie und Topographie des 4. Jahrhunderts, *Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-Historische Klasse* 166, Abhandlung V, Vienne 1911, p. 1-134.

FEISSEL : D. FEISSEL et Anne PHILIPPIDIS-BRAAT, Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance. III. Inscriptions du Péloponnèse (à l'exception de Mistra), *TM* 9, 1985, p. 267-395 avec 28 planches. 1ère Partie : D. FEISSEL, Inscriptions du IVe au VIe siècle, p. 269-298, Pl. I-VII, Appendice I, p. 358-374.

FHG : *Fragmenta Historicorum Graecorum.*

FNRS : Fondation Nationale de la Recherche Scientifique Hellénique.

FOWLER - STILLWELL, *Corinth* I : H. N. FOWLER, R. STILLWELL, *Introduction, Topography, Architecture, Corinth* I, Cambridge (Mass.) 1932.

FRANTZ, *From Paganism to Christianity* : Alison FRANTZ, From Paganism to Christianity in the Temples of Athens, *DOP* 19, 1965, p. 187-205.

FRANTZ, *The Athenian Agora* : Alison FRANTZ, *The Athenian Agora*, vol. XXIV. *Late Antiquity : 267-700*, Princeton 1988.

GRBS : *Greek, Roman and Byzantine Studies.*

GREGORY, *Fortification* : T. E. GREGORY, Fortification and urban design in Early Byzantine Greece, *City, Town and Country side in the Early Byzantine Era*, éd. R. HOHLFELDER, New York 1982, p. 43-64.

GREGORY, *Fortified Cities* : T. E. GREGORY, The Fortified Cities of Byzantine Greece, *Archaeology* 35, 1982, p. 14-21.

GREGORY, *Isthmia* V : T. E. GREGORY, *Isthmia* V. *The Hexamilion and the Fortress*, Princeton 1993 (American School of Classical Studies at Athens).

GREGORY, *Late Roman Wall* : T. E. GREGORY, The Late Roman Wall at Corinth, *Hesperia* 48, 1979, p. 264-280.

GREGORY - KARDULIAS, *Surveys at Isthmia* : T. E. GREGORY, P. N. KARDULIAS, Geophysical and Surface Surveys in the Byzantine Fortress at Isthmia, *Hesperia* 59, 1990, p. 467-511.

GRUMEL, *Regestes* : V. GRUMEL, *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, vol. I, fasc. I, *Les regestes de 381 à 715* (nouvelle édition mise à jour par J. DARROUZÈS), Paris 1972.

GUIDO : *Itineraria Romana* II : *Guidonis Geographica*, éd. J. SCHNETZ, Leipzig 1940, p. 111-142.

HENDY, *Studies* : M. F. HENDY, *Studies in the Byzantine Monetary Economy, c. 300-1450*, Cambridge 1985.

HIÉROKLÈS : E. HONIGMANN, *Le Synekdèmos d'Hiéroklès et l'Opuscule géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles 1939.

HOHLFELDER, *Kenchreai* III : R. L. HOHLFELDER, *Kenchreai, Eastern Port of Corinth* III, *The Coins*, Leyde 1978.

HOHLFELDER, *Trans-Isthmian Walls* : R. L. HOHLFELDER, Trans-Isthmian Walls in the Age of Justinian, *GRBS* 18, 1977, p. 173-179.

Hommes et richesses I : *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin*, vol. I, *IVe-VIIe siècle*, Paris 1989 (Réalités byzantines 1).

HONIGMANN, *Lists* : E. HONIGMANN, The Original lists of the Members of the Council of Nicaea, the Robber-Synod and the Council of Chalcedon, *Byz.* 16, 1942-1943, p. 20-80.

IG : *Inscriptiones graecae* (Berlin).

Illyricum protobyzantin : *Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin, Actes du Colloque organisé par l'École Française de Rome (Rome, 12-14 mai 1982)*, Rome 1984 (Collection de l'École Française de Rome 77).

JACQUES - BOUSQUET, *Le cataclysme du 21 Juillet 365* : F. JACQUES, B. BOUSQUET, Le cataclysme du 21 Juillet 365 : phénomène régional ou catastrophe cosmique ?, *Tremblements de terre. Histoire et Archéologie. IVèmes Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes. Actes du colloque, novembre 1983*, Valbonne 1984, p. 183-198.

JACQUES - BOUSQUET, *Le raz de marée du 21 Juillet 365* : F. JACQUES, B. BOUSQUET, Le raz de marée du 21 Juillet 365. Du cataclysme local à la catastrophe cosmique, *MEFRA* 96, 1984-1, p. 423-461.

JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, A *Greek Countryside* : M. H. JAMESON, C. N. RUNNELS, Tjeerd H. VAN ANDEL, *A Greek Countryside. The Southern Argolid from Prehistory to the Present Day*, Stanford 1994.

JANVIER, *Édifices publics* : Y. JANVIER, *La législation du Bas-Empire romain sur les édifices publics*, Aix-en-Provence 1969.

JFA : *Journal of Field Archaeology.*

JHS : *The Journal of Hellenic Studies.*

JONES, *LRE* : A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire 284-602. A Social, Economic and Administrative Survey*, t. I-III, Oxford 1964.

JÖB : *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik.*

JRA : *Journal of Roman Archaeology.*

JRS : *The Journal of Roman Studies.*

KAPLAN, *Les hommes et la terre* : M. KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle. Propriété et exploitation du sol*, Paris 1992 (Byzantina Sorbonensia 10).

KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, Οἱ Ἔρουλοι εἰς τὴν Σπάρτην : Mando KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, Μία μαρτυρία διὰ τὴν κάθοδον τῶν Ἑρούλων εἰς τὴν Σπάρτην τὸ 267 μ. Χ., *Χαριστήριον εἰς Ἀ. Κ. Ὀρλάνδον*, t. III, Athènes 1966, p. 376-382 ; cf. OIKONOMIDOU-KARAMESSINI.

KARDULIAS, *Isthmia* : P. N. KARDULIAS, *The Byzantine Fortress at Isthmia, Greece and the Transition from Late Antiquity to the Medieval period in*

the Aegean Region (Diss. Ohio State University, 1988), Ann Arbor (Mi.) 1992.

KAZANSKI, *Sites archéologiques* : Anne BORTOLI-KAZANSKI, M. KAZANSKI, Les sites archéologiques datés du IVe au VIIe siècle au nord et nord-est de la Mer Noire : état des recherches, *TM* 10, 1987, p. 438-489.

KAZANSKI, *Slaves* : M. KAZANSKI, Slaves (Archéologie et Art), *Encyclopaedia Universalis*, Paris 1990, p. 438-489.

KENT : J. H. KENT, *The Inscriptions 1926-1950*, *Corinth* VIIIiii, Princeton 1966.

KILIAN, *Burg von Tiryns* : K. KILIAN, Zu einigen früh- und hoch-mittelalterlichen Funden aus der Burg von Tiryns, *Archäologisches Korrespondanzblatt* 10, 1980, p. 281-290.

KILIAN, *Σλαβική παρουσία*: K. KILIAN, Ἀρχαιολογικὲς ἐνδείξεις γιὰ τὴν σλαβική παρουσία στὴν Ἀργολιδοκορινθία (6^{ος} - 7^{ος} αἰ. μ. Χ.), *Πελοποννησιακὰ* 16, 1986, p. 295-304.

KODER, *Early Byzantine Empire* : J. KODER, The Urban Character of the Early Byzantine Empire : Some Reflections on a Settlement Geographical Approach to the Topic, *The 17th Intern. Byzantine Congress, Washington, August 3-8, 1986, Major Papers*, Washington 1986, p. 155-179.

KONTÈ, *Ἀργολίδα* : Voula KONTÈ, Συμβολὴ στὴν Ἱστορικὴ Γεωγραφία τοῦ νομοῦ Ἀργολίδας, *Σύμμεικτα* 5, 1983, p. 169-202.

KONTÈ, *Ἀρκαδία* : Voula KONTÈ, Συμβολὴ στὴν Ἱστορικὴ Γεωγραφία τῆς Ἀρκαδίας (395-1209), *Σύμμεικτα* 6, 1985, p. 91-124.

KORDOSSIS, *Κόρινθος* : M. S. KORDOSSIS, *Συμβολὴ στὴν ἱστορία καὶ τοπογραφία τῆς περιοχῆς τῆς Κορίνθου στοὺς μέσους χρόνους*, Athènes 1981.

KORDOSSIS, *Τοπωνύμια* : M. S. KORDOSSIS, Ἡ σλαβικὴ ἐποίκηση στὴν Πελοπόννησο μὲ βάση τὰ σλαβικὰ τοπωνύμια, *Δωδώνη* 10, 1981, p. 381-444.

KRAFT - ASCHENBRENNER, *Methoni Embayment* : J. C. KRAFT, S. E. ASCHENBRENNER, Paleogeographic Reconstructions in the Methoni Embayment in Greece, *JFA* 4, 1977, p. 19-44.

LAMBROPOULOU, *Ἠλεία :* Anna LAMBROPOULOU, Θέματα τῆς Ἱστορικῆς Γεωγραφίας τοῦ νομοῦ Ἠλείας κατὰ τὴν παλαιοχριστιανικὴ περίοδο, *Achaia und Elis*, p. 283-291.

LAURENT, *Corpus* : V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'Empire Byzantin*, V, 1-3, *L'Église*, Paris 1963, 1965, 1972 ; II, *L'administration centrale*, Paris 1981.

LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie* : P. LEMERLE, La chronique improprement dite de Monemvasie : le contexte historique et légendaire, *REB* 21, 1963, p. 5-49 (repris dans *Essais sur le monde de Byzance*, II).

LEMERLE, *Essais sur le monde de Byzance*, Londres 1980 (Collected Studies).

LEMERLE, *Miracles* : P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, t. I : *Le texte*, Paris 1979 ; t. II : *Commentaire*, Paris 1981.

MALINGOUDIS, *Σλάβοι* : Ph. MALINGOUDIS, *Σλάβοι στὴ Μεσαιωνικὴ Ἑλλάδα*, Thessalonique 1988 (Βιβλιοθήκη Σλαβικῶν Μελετῶν 1).

MEFRA : *Mélanges de l'École Française de Rome - Antiquité.*

MEGAW - JONES, *Byzantine Pottery* : A. H. MEGAW, R. E. JONES, Byzantine and allied Pottery : A Contribution by Chemical Analysis to Problems of Origin and Distribution, *BSA* 78, 1983, p. 235-236, pl. 24-30.

MERITT : B. D. MERITT, *Greek Inscriptions 1896-1927, Corinth* VIIIi, Cambridge (Mass.) 1931.

MGH : *Monumenta Germaniae Historica.*

MILLER, *Guide de Nemée* : St. G. MILLER, *Nemea. A Guide to the Site and the Museum*, Berkley-Los Angeles-Oxford 1990.

MME : *The Minnesota Messenia Expedition. Reconstructing a Bronze Age Regional Environment*, éd. W. A. McDONALD, G. R. RAPP, Jr., Minneapolis 1972.

MOUTZALI, *'Η πόλη τῶν Πατρῶν* : Afendra MOUTZALI, 'Η πόλη τῶν Πατρῶν κατὰ τὴν πρωτοβυζαντινὴ περίοδο, *Achaia und Elis*, p. 259-264.

Nichoria I : *Excavations at Nichoria in Southwest Greece*, vol. I : *Site, Environs and Techniques*, éd. G. RAPP, Jr., S. E. ASCHENBRENNER, Minneapolis 1978.

Nichoria III : *Excavations at Nichoria in Southwest Greece*, vol. III : *Dark Age and Byzantine Occupation*, éd. W. A. McDONALD, W. D. E. COULSON, J. ROSSER, Minneapolis 1983.

OC : *Oriens Christianus.*

OIKONOMIDÈS, *Listes* : N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972.

OIKONOMIDOU-KARAMESSINI, *Πρώιμος βυζαντινός «θησαυρός»* : Mando OIKONOMIDOU-KARAMESSINI, Πρώιμος βυζαντινός «θησαυρός» χάλκινων νομισμάτων από την Κορινθία, *ΑΡΜΟΣ, Τιμητικός Τόμος στον κ. Ν. Μουτσόπουλο*, t. II, Thessalonique 1991, p. 1289-1294.

OIKONOMOU, *"Ανω 'Επίδαυρος*: Anastasia OIKONOMOU, Συμβολὴ στὴν τοπογραφία τῆς περιοχῆς "Ανω 'Επιδαύρου στοὺς μέσους χρόνους, *Actes du IIe* Congrès d'Études Argoliennes, Athènes 1989 (Πελοποννησιακά, Suppl. 14), p. 303-312.

OIKONOMOU, *Lampes d'Argos* : Anastasia OIKONOMOU, Lampes paléochrétiennes d'Argos, *BCH* 112, 1988, p. 481-502.

OIKONOMOU, *Παλαιοχριστιανικὰ λυχνάρια* : Anastasia OIKONOMOU, Παλαιοχριστιανικὰ λυχνάρια ἀπὸ τὴν Σπάρτη, *Λακωνικαὶ Σπουδαί* 9, 1988, p. 286-300.

Olympia I : F. ADLER, E. CURTIUS, W. DÖRPFELD, P. GRAEF, J. PARTSCH, R. WEIL, *Topographie und Geschichte von Olympia*, T. 1, Berlin 1897 (Die Ergebnisse der von dem Deutschen Reich veranstalteten Ausgrabung).

ORLANDOS, *Μεσσήνη* : A. K. ORLANDOS, 'Εκ τῆς χριστιανικῆς Μεσσήνης, *ABME* 11, 1969, p. 87-147.

ORLANDOS, *Μνημεῖα Τεγέας* : A. K. ORLANDOS, Παλαιοχριστιανικὰ καὶ βυζαντινὰ μνημεῖα Τεγέας-Νυκλίου, *ABME* 12, 1973, p. 3-175, pl. 1-13.

PAE : *Πρακτικὰ τῆς ἐν 'Αθήναις 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας.*

PALLAS, *«Βαρβαρικαὶ» πόρπαι* : D. I. PALLAS, Αἱ «Βαρβαρικαὶ» πόρπαι τῆς Κορίνθου, *Actes du IXe CIEB*, t. I, Athènes 1955 ('Ελληνικά, Suppl. 9), p. 340-396.

PALLAS, *Données nouvelles* : D. PALLAS, Données nouvelles sur quelques boucles et fibules considérées comme Avares et Slaves et sur Corinthe entre le VIe et le IXe s., *Byzantino-bulgarica* 7, 1981, p. 295-318.

PALLAS, *Korinth* : D. PALLAS, Korinth, *Reallexikon zur Byzantinischen Kunst*, t. 4, 1990, col. 746-811.

PALLAS, *Monuments* : D. I. PALLAS, *Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973*, Cité du Vatican 1977.

PALLAS - DANTIS : D. PALLAS, S. DANTIS, Ἐπιγραφὲς ἀπὸ τὴν Κόρινθο, *AE* 1977, p. 61-83.

Panhellenica : *Essays in Ancient History and Historiography in honor of Truesdell S. Brown*, Los Angeles 1980.

PAPAPOSTOLOU, *Τοπογραφία Πατρῶν* : J. PAPAPOSTOLOU, Θέματα τοπογραφίας καὶ πολεοδομίας τῶν Πατρῶν κατὰ τὴ Ρωμαιοκρατία, *Achaia und Elis*, p. 305-316.

PARKER, *Shipwrecks* : A. J. PARKER, *Ancient Shipwrecks of the Mediterranean and the Roman Provinces*, Oxford 1992 (BAR International Series 580).

PATLAGEAN, *Pauvreté* : Evelyne PATLAGEAN, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, 4e - 7e siècles*, Paris 1977.

PAUSANIAS, *Ἑλλάδος περιήγησις* : PAUSANIAS, *Ἑλλάδος περιήγησις: Κορινθιακά, Λακωνικά, Μεσσηνιακά, Ἠλιακά, Ἀρκαδικά*, éd. N. PAPACHATZIS, Athènes 1976, 1979, 1980.

Paysages d'Achaïe : *Paysages d'Achaïe* I. *Le bassin du Peiros et la plaine occidentale*, éd. A. D. RIZAKIS, Athènes 1992 (Μελετήματα 15).

PG : J. P. MIGNE, *Patrologiæ cursus completus, Series Graeca.*

PHILIPPIDIS-BRAAT, cf. FEISSEL.

PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτικὴ χώρα* : G. A. PIKOULAS, *Ἡ νότια μεγαλοπολιτικὴ χώρα ἀπὸ τὸν 8ο π. Χ. ὡς τὸν 4ο μ. Χ. αἰώνα. Συμβολὴ στὴν τοπογραφία της*, Athènes 1988.

PL : J. P. MIGNE, *Patrologiæ cursus completus, Series Latina.*

POPOVIĆ, *La descente* : Vl. POPOVIĆ, La descente des Koutrigours, des Slaves et des Avars vers la mer Égée : le témoignage de l'archéologie, *CRAI* 1978, p. 596-648.

POPOVIĆ, *Slavisation* : Vl. POPOVIĆ, Aux origines de la slavisation des Balkans : la constitution des premières sklavinies Macédoniennes vers la fin du VIe s., *CRAI* 1980, p. 230-257.

POPOVIĆ, *Témoins archéologiques* : Vl. POPOVIĆ, Les témoins archéologiques des invasions Avaro-Slaves dans l'Illyricum byzantin, *MEFRA* 87, 1975, p. 445-504.

PROCOPE, *Anecdota* : *Procopii Caesariensis Opera Omnia*, t. III, *Historia quae dicitur arcana*, éd. J. HAURY, rev. par G. WIRTH, Leipzig 1963 (Bibliotheca scriptorum Teubneriana).

PROCOPE, *De Aed.* : *Procopii Caesariensis Opera Omnia*, t. IV, *De Aedificiis Libri VI*, éd. J. HAURY, rev. par G. WIRTH, Leipzig 1964 (Bibliotheca scriptorum Teubneriana).

PROCOPE, *De Bellis* : *Procopii Caesariensis Opera Omnia*, t. I-II, éd. G. HAURY, rééd. rév. G. WIRTH, Leipzig 1963 (Bibliotheca scriptorum Teubneriana).

RA : *Revue Archéologique.*

RAC : *Rivista di Archeologia Cristiana.*

RE : PAULY, WISSOWA, KROLL, MITTELHAUS, Realencyklopädie der classischen Altertumswissenschaft.

REA : *Revue des Études Anciennes.*

REB : *Revue des Études Byzantines.*

Recherches Franco-Helléniques II : *'Αργος και Αργολίδα. Τοπογραφία και πολεοδομία. Πρακτικά του Αρχαιολογικού Συνεδρίου (Αθήνα- 'Αργος 28 Απρ.-1 Μαΐου 1990), Recherches Franco-Helléniques* II, éd. Anne PARIENTE, G. TOUCHAIS, Paris-Athènes (sous presse).

REG : *Revue des Études Grecques.*

RESEE : *Revue des Études Sud-Est Européennes.*

ROBERT, *Épigrammes* : L. ROBERT, Épigrammes du Bas-Empire, *Hellenica* IV, Paris 1948.

ROEBUCK, *Corinth* XIV : C. ROEBUCK, *The Asklepieion and Lerna, Corinth* XIV, Princeton 1952.

SBS : *Studies in Byzantine Sigillography*, éd. N. OIKONOMIDES, vol. 1-4, Washington 1987-1995.

SCHAUER, *Λύχνοι από την Ολυμπία* : Christa SCHAUER, Μήτρες λύχνων πρωτοχριστιανικής εποχής από την Ολυμπία, *Achaia und Elis*, p. 373-378.

SCHILBACH, *Christliche Dorf* : J. SCHILBACH, Das christliche Dorf von Olympia im Licht der neueren Ausgrabungen, *DAV* 1986, p. 25-26.

SCRANTON, *Corinth* XVI : R. L. SCRANTON, *Mediaeval Architecture in the Central Area of Corinth, Corinth* XVI, Princeton 1957.

SCRANTON - SHAW - IBRAHIM, *Kenchreai* I : R. SCRANTON, J. W. SHAW, Leila IBRAHIM, *Kenchreai, Eastern Port of Corinth.* I, *Topography and Architecture*, Leyde 1978.

SEG : *Supplementum Epigraphicum Graecum.*

SINN, *«Hérules»* : U. SINN, «Ο Νέρωνας» και οι «'Ερουλοι». Δύο μοιραία γεγονότα στην ιστορία της Ολυμπίας, *Achaia und Elis*, p. 365-371.

SODINI, *Artisanat urbain* : J.-P. SODINI, L'artisanat urbain à l'époque paléochrétienne (IVe-VIIe s), *Ktèma* 4, 1979, p. 71-119.

SODINI, *La contribution de l'archéologie* : J.-P. SODINI, La contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IVe-VIIe siècles), *DOP* 47, 1993, p. 139-184.

SODINI, *Habitat urbain* : J.- P. SODINI, L'habitat urbain en Grèce à la veille des invasions, *Illyricum protobyzantin*, p. 341-396.

SODINI, *Sculpture architecturale* : J.- P. SODINI, Remarques sur la sculpture architecturale d'Attique, de Béotie et du Péloponnèse à l'époque paléochrétienne, *BCH* 101, 1977, p. 423-450.

SPIESER, *Évolution de la ville byzantine* : J.-M. SPIESER, L'évolution de la ville byzantine de l'époque paléochrétienne à l'Iconoclasme, *Hommes et richesses* I, p. 97-106.

SPIESER, *La ville en Grèce* : J.-M. SPIESER, La ville en Grèce du IIIe au VIIe siècle, *Illyricum protobyzantin*, p. 315-340.

Tab. Peut : *Itineraria Romana. Römische Reisenwege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, éd. K. MILLER, Stuttgart 1916.

THÉOPHANE : *Theophanis Chronographia* 1-2, éd. C. DE BOOR, Leipzig 1883-1885.

TIB 1 : J. KODER, F. HILD, *Hellas und Thessalia*, Vienne 1976 (Tabula Imperii Byzantini 1).

TM : *Travaux et Mémoires.* Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance.

TRAVLOS - FRANTZ, *The Church of St. Dionysios*: J. TRAVLOS, Alison FRANTZ, The Church of St. Dionysios the Areopagite and the Palace of the Archbishop of Athens in the 16th Century, *Hesperia* 34, 1965, p. 157-202.

VAN ANDEL - RUNNELS - POPE, *Land use and abuse*: T. H. VAN ANDEL, C. N. RUNNELS, K. O. POPE, Five thousands years of land use and abuse in the Southern Argolid, *Hesperia* 55, 1986, p. 103-128.

VOCOTOPOULOS, *Βασιλικὴ ῾Αγίου Νίκωνος*: P. L. VOCOTOPOULOS, Παρατηρήσεις στὴν λεγομένη βασιλικὴ τοῦ ῾Αγίου Νίκωνος, *Actes du I[er] CIEP*, Athènes 1976-1978 (Πελοποννησιακά, Suppl. 6,2), p. 273-282 (résumé en français : p. 282-285).

WERNER, *Byzantinische Gürtelschnallen*: J. WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen des 6. und 7. Jahrhunderts aus der Sammlung Diergardt, *Kölner Jahrbuch für Vor-und Frühgeschichte* 1, 1955, p. 36-48.

WERNER, *Slawische Bügelfibeln*: J. WERNER, Neues zur Frage der slawischen Bügelfibeln aus südosteuropäischen Ländern, *Germania, Anzeiger d. Römisch-german. Komission* 38, 1960, p. 114-120.

WILLIAMS, *Kenchreai* V : H. WILLIAMS, *Kenchreai, Eastern Port of Corinth* V : *The Lamps*, Leyde 1981.

WISEMAN, *The Land*: J. WISEMAN, *The Land of the Ancient Corinthians*, Göteborg 1978 (Studies in Mediterranean Archaeology 1).

WOHL, *Deposit of Lamps*: Birgitta LINDROS WOHL, A Deposit of Lamps from the Roman Bath at Isthmia, *Hesperia* 50, 1981, p. 113-140.

YANNOPOULOS, *Argolide*: P. A. YANNOPOULOS, La pénétration slave en Argolide, *Études Argiennes*, Paris 1980 (BCH Suppl. 6), p. 323-371.

ZACOS - VEGLERY, *Lead Seals*: G. ZACOS, A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, I, Bâle 1972.

ZAKYTHINOS, *La grande brèche*: D. A. ZAKYTHINOS, La grande brèche dans la tradition de l'Hellénisme du septième au neuvième siècle, *Χαριστήριον εἰς ᾿Α. Κ. ᾿Ορλάνδον*, t. III, Athènes 1966, p. 300-327.

ZAKYTHINOS, *Οἱ Σλάβοι ἐν ῾Ελλάδι:* D. A. ZAKYTHINOS *Οἱ Σλάβοι ἐν ῾Ελλάδι. Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ μεσαιωνικοῦ ῾Ελληνισμοῦ,* Athènes 1945.

ZOSIME : *Histoire Nouvelle*, éd. F. PASCHOUD, t. I-III[2], Paris 1971-1989 (Collection des Universités de France).

ZPE: *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik.*

LE PÉLOPONNÈSE DANS L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

LE CADRE DE L'ADMINISTRATION

I. ENTRE L'OCCIDENT ET L'ORIENT. DE LA CONSTITUTION DE LA PROVINCE D'ACHAÏE JUSQU'À JUSTINIEN

Forme, image et emplacement de l'île de Pélops sont décrits de manière laconique et suggestive. Comparé à une «feuille de platane», selon l'expression de Strabon, ou appelé «τὰ κατωτικὰ μέρη» par les écrivains byzantins, le pays, sous le nom de Péloponnèse, constitue une unité géographique plutôt qu'administrative pendant les siècles étudiés. Relié à la Grèce continentale par une «tige» de terre, il se trouve au terme méridional de l'axe qui du nord mène vers le sud les ruées des envahisseurs, les administrateurs et fonctionnaires de Constantinople. Baigné par les eaux de l'Égée et de la mer Ionienne, jetant ses branches sur la mer du Sud, établissant des liens avec la Crète, le Péloponnèse sentira les vagues de l'axe maritime qui relie la Méditerranée orientale à l'Occident. Plus souvent lieu de passage que but du voyage, ses ports offriront un relais et un refuge aux bateaux de guerre, aux voyageurs, pèlerins et commerçants.

Le Péloponnèse entraîné dans l'orbite de Rome, puis dans celle de Constantinople, fait partie d'un ensemble administratif, de la province d'Achaïe, dont il suivra le sort. Cette province sénatoriale reçut dès 27 av. J.-C., sous Auguste, sa constitution définitive. Depuis lors, la nomination de son gouverneur, son extension territoriale ainsi que son statut ont connu des modifications[1].

La province d'Achaïe dans les nouvelles divisions territoriales et le remaniement de la géographie administrative de l'Empire entrepris par Dioclétien appartient au diocèse des Mésies. Le regroupement des provinces dans des diocèses administrés par des vicaires et l'institution des gouverneurs dans chaque province est une réforme qui apparaît dans la Liste de Vérone, appelée aussi *Laterculus Veronensis* et rédigée entre 303 et 314[2]. Cette liste mentionne, parmi les douze diocèses de l'Empire, le diocèse des Mésies sous la juridiction duquel se placent dix provinces[3]. Un peu plus tard, le diocèse des Mésies sera dédoublé en un diocèse de Mésie et un diocèse de Macédoine ; ce dernier, comprenant l'Achaïe, est

1. Pour le Ier s. ap. J.-C., cf. BON, *Le Pélop. byz.*, p. 1.
2. DEMOUGEOT, *Partage*, p. 231, n. 2. Selon A. H. M. JONES, The date and value of the Verona List, *JRS* 44, 1954, p. 21-29, la liste reflète la situation administrative entre 312 et 314.
3. Bien que l'Achaïe ne figure pas dans la liste, nous ne pouvons pas douter de son appartenance et tous les savants justifient cette omission par une erreur du copiste qui, à la place de l'Achaïe, écrit *Priantina*, doublet de *Privalitana* : DEMOUGEOT, *Partage*, p. 231, n. 4 : *Laterculus Veronensis*, V : *Dacia, Misia superior Margensis, Dardania, Macedonia, Tessalia, Priantina* (doublet de Privalentina sur la ligne de l'Achaïe oubliée ?), *Privalentina, Epirus nova, Epirus vetus, Creta*. Cf. aussi JONES, *LRE*, t. III, Appendix III, p. 386-387 : «Priantina a dittography of "Privalentina" which follows has replaced Achaïa.»

attesté sûrement par une constitution de 327 adressée au *comes Macedoniæ*[4]. La liste du *Breviarium* de Festus[5], rédigée vers 369, mentionne le diocèse de Macédoine, qui comprend sept provinces, et parmi elles l'Achaïe qui occupe la troisième place. À cette époque constantinienne, les diocèses des Pannonies, de Dacie et de Macédoine sont groupés sous le nom d'Illyricum et font partie de la préfecture d'Italie.

L'histoire longue et compliquée de l'Illyricum, son statut et les partages qu'il a subis ont contribué à la formation de sa géographie administrative, influencée par les événements extérieurs[6]. Les bouleversements politiques et militaires ont eu de profondes conséquences sur cette zone de contact entre les deux parties de l'Empire et sur la formation de la ligne de démarcation entre la *pars Orientis* et la *pars Occidentis*. D'une part le jeu politique qui se noue entre les empereurs, leurs ministres et les usurpateurs, d'autre part les invasions germaniques, qui, à partir du milieu du IIIe s., vont provoquer des troubles sérieux dans l'Empire et servir aussi de prétexte au conflit politique, seront les deux axes autour desquels va se dérouler l'histoire de l'Illyricum, liée avec les divisions des provinces et leur subordination à l'une ou l'autre partie.

La *Partitio*, qui commence déjà à partir de l'an 316, aboutit à sa forme définitive en 396 après avoir connu trois autres essais de réglement. Après la mort de Théodose Ier en janvier 395, selon le cinquième partage, Honorius, qui résidait à Milan et gardait l'armée d'Orient amenée par Théodose, ainsi que celle de l'usurpateur Eugène, a reçu la *pars Occidentis*, tandis qu'Arcadius gardait la *pars Orientis* et l'Illyricum dans son ensemble, c'est-à-dire les diocèses de Dacie, de Macédoine et des Pannonies.

La rivalité qui opposa le tout-puissant préfet du prétoire d'Orient Rufin au généralissime d'Honorius Stilicon fut âpre. C'est ainsi que ce partage va être contesté lorsque la situation fut troublée à cause de l'invasion des Wisigoths d'Alaric, qui, après avoir assiégé Constantinople, passent en Macédoine et en Thessalie où Stilicon vient pour les affronter. Les Wisigoths se préparaient à entrer en Achaïe quand Honorius céda à Arcadius les diocèses de Dacie et de Macédoine. C'est alors qu'Arcadius a organisé ces deux diocèses en une nouvelle préfecture d'Illyricum oriental. Ce sixième partage, comme le signale Émilienne Demougeot[7], fut imposé par la situation d'urgence créée par l'invasion d'Alaric

4. *Cod. Th.* XI,3,2, cité par DEMOUGEOT, *loc.cit.*, p. 232, n. 8.
5. J. W. EADIE, *The «Brevarium» of Festus. A critical edition with historical commentary*, Londres 1967, p. 1-9.
6. Parmi la riche bibliographie sur le problème de l'Illyricum, notons : S. MAZZARINO, *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio*, Rome 1942 (Studi pubblicati dal lst. ital. per la storia antica 3) ; Émilienne DEMOUGEOT, *De l'unité à la division de l'Empire romain (395-410). Essai sur le gouvernement impérial*, Paris 1951 ; J. PALANQUE, La préfecture du prétoire d'Illyricum au IVe siècle, *Byz.* 21, 1951, p. 5-14 ; V. GRUMEL, L'Illyricum de la mort de Valentinien Ier (375) à la mort de Stilicon (408), *REB* 9, 1951, p. 5-46 ; J. STRAUB, Stilichos Reichspolitik und das Testament des Kaisers Theodosius, *Nouvelle Clio* 4, 1952, p. 94-115. Tous ces travaux sont présentés et analysés par P. LEMERLE, Invasions et migrations dans les Balkans, *Revue Historique* 211, 1954, p. 266, n. 1-3 ; cf. en dernier lieu DEMOUGEOT, *Partage*, p. 229-253.
7. DEMOUGEOT, *Partage*, p. 249, n. 53 : le préfet de l'Illyricum oriental Clearchus est attesté pour la première fois en janvier 396.

qui, traversant les Thermopyles, passa en Achaïe, ravageant tout sur son passage[8]. En 397 les Wisigoths occupaient l'Arcadie où Stilicon vint pour les attaquer sans succès. Le généralissime d'Honorius regagna l'Italie et Eutrope, le successeur de Rufin auprès d'Arcadius, traita avec Alaric en lui donnant le grade de *magister militum per Illyricum.*

À la fin du IVe s., le texte officiel qui présente l'état de l'Empire et son appareil gouvernemental civil et militaire sous les fils de Théodose, c'est la *Notitia dignitatum*[9]. Elle distingue un *diocèse* d'Illyricum, c'est-à-dire l'Illyricum occidental, soumis au préfet du prétoire d'Italie, et une *préfecture* d'Illyricum (Illyricum oriental), qui comprend les deux diocèses de Dacie et de Macédoine qui appartiennent à l'Orient[10] ; ce diocèse de Macédoine comprend alors six provinces[11]. L'Achaïe est la première d'entre elles et, en outre, c'est la seule province d'Orient avec l'Asie à avoir à sa tête un proconsul. Cette position importante de l'Achaïe, que nous aurons aussi l'occasion de constater par d'autres indices pendant cette période, est justifiée par la conjoncture politique.

Si les deux diocèses de la préfecture de l'Illyricum oriental appartenaient depuis 396 à la partie d'Orient, les revendications de l'Occident n'ont pas cessé et le prétexte était trouvé, puisque les Wisigoths d'Alaric chassés de l'Achaïe étaient installés dans les terres de l'Illyricum oriental, en Macédoine, menaçant l'Occident. La tentative de Stilicon d'annexer à l'Empire d'Occident la préfecture d'Illyricum oriental s'est manifestée pendant cette période des troubles dus aux invasions d'Alaric entre 395 et 397 ; pour réaliser son but il devait renforcer les structures militaires et assurer les communications entre les deux parties de l'Empire.

En Achaïe, une des provinces revendiquées, les mesures prises prouvent cette politique. Les Wisigoths chassés du Péloponnèse en 397 se sont installés au nord, comme nous venons de le dire, rendant la *Via Egnatia* sans sécurité. Eunape décrit l'arrêt des communications terrestres à travers cette voie principale, qui reliait l'Orient à l'Occident : il se plaint qu'«à l'époque de l'eunuque Eutrope, il n'était pas possible d'introduire dans un récit historique quoi que ce soit de précis concernant l'Occident. La distance et la durée de la navigation avaient en effet pour conséquence que les nouvelles étaient longues à arriver et périmées du fait du temps écoulé[12]...» C'est alors qu'augmenta l'importance de la route qui, venant d'Italie et traversant les îles Ioniennes, aboutissait à Patras et de là se diri-

8. Sur l'invasion des Wisigoths d'Alaric et ses conséquences pour le Péloponnèse, cf. *infra*, p. 55-59, 63-64.

9. JONES, *LRE*, t. III, Appendix II, p. 347-380. Sur la date de ce document officiel de l'administration civile, centrale et provinciale de «chacune des moitiés d'un seul Empire», cf. Émilienne DEMOUGEOT, La *Notitia dignitatum* et l'histoire de l'Empire d'Occident au début du Ve siècle, *Latomus* 34, 1975, p. 1079-1134, qui conclut que les données de ce texte s'échelonnent entre 396 et 425, mais que les données les plus importantes émanent des réformes effectuées entre 396 et 407.

10. O. SEECK, *Notitia dignitatum. Accedunt notitia urbis Constantinopolitanae et latercula provinciarum*, Berlin 1876, p. 46-47 ; G. CLEMENTE, *La «Notitia dignitatum»*, Cagliari 1968.

11. L'Achaïe, la Macédoine, la Crète, la Thessalie, les deux Épires (*Epirus vetus* et *Epirus nova*).

12. *Eunapii Fragmenta*, dans *FHG* IV, frg. 74, p. 46-47 ; cf. aussi la traduction française par F. PASCHOUD, dans ZOSIME, t. III[1], p. 326-327.

geait vers Athènes ; elle suivait la direction vers le nord, soit par voie de terre, soit par voie de mer, pour atteindre la capitale. Les milliaires, qui ont été trouvés à Patras, à Éleusis et à Daphni[13], prouvent le fonctionnement intense de cette voie de communication. En étudiant le milliaire de Daphni, G. Molisani[14] a remarqué qu'il porte trois faces inscrites, dont les deux plus anciennes sont rédigées en grec, tandis que la troisième, rédigée en latin, est plus récente. Elle se réfère au règne d'Arcadius et d'Honorius et mentionne le proconsul d'Achaïe, Eusèbe, comme *vir clarissimus et spectabilis*. Cette titulature élevée, accordée par Stilicon à son proconsul favori après le départ d'Alaric vers le nord, est encore un témoignage de l'importance attribuée à la province d'Achaïe[15].

Les interventions de l'Occident continuent et c'est en 407, lorsqu'Alaric est nommé par Honorius *magister militum per Illyricum*, que l'empereur d'Occident procède à des préparatifs pour attaquer l'Orient, à l'aide des auxiliaires Wisigoths. Comme l'a noté V. Grumel[16], Olympiodore, pour justifier Stilicon dans sa tentative de rattacher l'Illyricum en 407, est le seul à prétendre que Théodose avait attribué à Honorius même l'Illyricum oriental. Pourtant, l'usurpation de Constantin, puis la mort de Stilicon réduisent à néant le projet du rattachement de cette partie de l'Empire à l'Occident.

Pendant cette première décennie du Ve s., l'hégémonie de Stilicon a fait de l'Occident le protagoniste. Sa disparition de la scène politique en août 408 et l'envahissement de l'Italie par Alaric, qui aboutira à la prise de Rome en 410, va faire incliner la balance pour le reste du siècle du côté de la *pars Orientis*. Le retentissement du sac de Rome ne laissera pas indifférent Théodose II, ainsi que son préfet du prétoire Anthémius, qui envoie une aide militaire à son oncle Honorius et coopère en fermant tous les ports et les points d'accès aux voyageurs qui viennent de l'Occident vers l'Orient. D'autre part, l'empereur Théodose II inaugure une politique et un programme de coopération entre les deux empires et proclame la cordialité entre l'Orient et l'Occident[17]. Mais ces mesures sont insuffisantes et, comme on l'a remarqué, «cette désolidarisation obligée éloignera l'une de l'autre les deux parties de l'Empire»[18]. Peu de temps avant le passage des provinces de Dacie et de Macédoine à l'Illyricum oriental, la ville de Corinthe fait graver une dédicace en langue latine à Théodose Ier, Arcadius et Honorius (393-395)[19]. Ce sera le dernier document officiel écrit en latin, mis à part les milliaires mentionnés ci-dessus, provenant de la capitale d'Achaïe.

13. *CIL* III, 573 (Patras) ; *CIL* III, 7308 = *IG* II_2, 5203 (Éleusis) ; *CIL* III, 14203, 27 = *IG* II_2. 2987 et *CIL* III, 572 = *IG* II_2, 5204 = Musée Épigraphique d'Athènes, n° 10736 (Daphni).
14. G. MOLISANI, Un miliare di Arcadio e Onorio nel Museo Epigrafico di Atene, *Studi Classici e Orientali* 26, 1977, p. 307-312. Sur l'importance de cette voie, cf. A. RIZAKIS, Le port de Patras et les communications avec l'Italie sous la République, *Cahiers d'Histoire* 33, 1988, p. 453-472, en particulier p. 467, n. 57.
15. Cf. MOLISANI, *loc. cit.*, p. 310.
16. V. GRUMEL (cité *supra*, n. 6), p. 28. Le texte d'Olympiodore, dans *FHG* IV, p. 58.
17. W. E. KAEGI, Jr., *Byzantium and the Decline of Rome*, Princeton 1968, p. 16-19.
18. R. RÉMONDON, *La crise de l'Empire Romain de Marc Aurèle à Anastase*, Paris 1970², p. 211.
19. FEISSEL, p. 275-276, n° 10.

II. LE CADRE ADMINISTRATIF DE JUSTINIEN JUSQU'À LA FORMATION DU THÈME DU PÉLOPONNÈSE

La situation administrative de la préfecture d'Illyricum – Illyricum oriental – est donnée par le *Synekdèmos* d'Hiéroklès, liste des provinces et des villes de l'Empire byzantin, compilée avant 535 et décrivant la situation du temps de Théodose II[20]. Sur ce tableau administratif bien précis, la préfecture d'Illyricum comporte treize provinces, parmi lesquelles la province d'Hellade ou Achaïe avec Corinthe comme capitale[21]. Les listes de toponymes insérées dans le livre IV du *De Aedificiis* de Procope suivent un classement par province d'ordre administratif, mais le Péloponnèse n'y figure pas. En revanche, dans les parties qu'il a rédigées lui-même, c'est l'emploi d'une terminologie ethnico-géographique qui prévaut. La province d'Hellade (Achaïe) est mentionnée comme partie intégrante de l'Illyricum (IV, 2 et 3), avant la Thessalie, l'Eubée et la Macédoine et après la Dardanie et l'Épire. Pourtant le même auteur réserve le terme d'Illyrie à la partie nord de la préfecture en dissociant l'Hellade. Les Thermopyles constituent la frontière entre Illyrie et Hellade[22].

Si la liste du *Synekdèmos* est le dernier document quasi officiel qui esquisse l'administration de l'Illyricum oriental, nous pouvons constater par des sources d'autre nature que la situation n'a pas changé au moins jusqu'au dernier quart du VIIe s. Les Recueils des *Miracles de Saint Démétrius* fournissent des données nous permettant de le dire. Dans le premier Recueil, rédigé pendant la première partie du règne d'Héraclius par l'archevêque de Thessalonique Jean, le cadre administratif est la préfecture d'Illyricum, avec mention de Macédoine et définition des pays qui se trouvent au sud de Thessalonique, comme «pays des Hellènes» (I, 13 § 128). Notamment, Jean, décrivant le siège de Thessalonique par les Avaro-Sklavènes sous le règne de Maurice et très probablement les 22-29 septembre 586[23], note que «l'élite des jeunes soldats et de ceux qui servaient dans le grand *praitôrion*, se trouvait justement, avec celui qui exerçait alors la charge

20. HIÉROKLÈS, 646-648. Sur son caractère comme une *épitomé* des listes officielles: H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, t. I, Munich 1978, p. 531 ; J. KARAYANNOPULOS, G. WEISS, *Quellenkunde zur Geschichte von Byzanz (324-1453)*, t. II, Wiesbaden 1982, p. 298 ; cf., en dernier lieu, KODER, *Early Byzantine Empire*, p. 157.
21. Les treize provinces de la préfecture d'Illyricum sont: Macédoine première (Thessalonique), Macédoine seconde (Stobi), Thessalie (Larissa), Hellade ou Achaïe (Corinthe), Crète (Gortyne), Épire ancienne (Nikopolis), Épire nouvelle (Dyrrachium), Dacie méditerranéenne (Serdica), Dacie ripensis (Ratiara), Dardanie (Scupi), Prévalitane (Dioclée), Moesie première (Viminacium), Pannonie (Sirmium). Sur le siège de la préfecture du prétoire d'Illyricum, qui sous Justinien n'est plus Sirmium mais Thessalonique, malgré une tentative éphémère de cet empereur de le rapporter à Justiniana Prima, probablement Čaricin Grad, cf. LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 50, n. 55.
22. PROCOPE, *De Aed.*, IV, 2, 17 p. 110 : ἐξ Ἰλλυριῶν ἐς Ἑλλάδα ἰόντι.
23. LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 68-69, 80. La chronologie du siège est placée en 597 par Sp. VRYONIS, The Evolution of Slavic Society and the Slavic Invasions in Greece. The first Major Slavic Attack on Thessaloniki, A. D. 597, *Hesperia* 50, 1981, p. 378-390.

d'éparque, en déplacement dans le pays des Hellènes, pour affaires d'État[24]». Il est donc clair que la Grèce péninsulaire, la Thessalie, l'Achaïe et les pays généralement au sud de la Macédoine se trouvaient, pendant ce dernier quart du VI[e] s., sous la juridiction du préfet du prétoire d'Illyricum.

Le Recueil II d'autre part, appelé *Recueil Anonyme* par Lemerle et rédigé vers 685, rapporte en trois endroits des listes des provinces et, bien que son énumération soit d'ordre plutôt géographique qu'administratif, il correspond d'assez près au *Synekdèmos*. Le cadre administratif de ce Recueil reste encore la préfecture du prétoire d'Illyricum[25].

C'est vers la fin du VII[e] s. que le thème d'Hellade est attesté. La première mention d'un stratège se place en 695 et la création du thème entre 687 et 695[26]. La question à laquelle il faut répondre reste celle de son extension territoriale. Englobait-il aussi le Péloponnèse ? La plupart des savants ont soutenu que l'autorité impériale se manifeste seulement en Grèce centrale orientale pendant le VIII[e] s. et ont estimé qu'il était difficile de fixer les limites de ce thème vers le sud. A. Bon, se fondant sur les données des textes et les témoignages archéologiques disponibles au moment de la publication de son livre (1951), concluait qu'«aucun document ou texte ne permet de supposer que Byzance ait eu à cette époque des relations normales avec le Péloponnèse[27]».

Les arguments de G. Ostrogorsky, sur la création et l'étendue territoriale des thèmes d'Hellade et du Péloponnèse, ont été développés dans un article, qui influença la recherche et fit référence[28]. Sa thèse principale se résume ainsi : sous le terme «Hellade» il fallait englober seulement la Grèce centrale. Le Péloponnèse n'appartenait pas pendant le VIII[e] s. au thème d'Hellade puisque le pays échappait au contrôle byzantin. Lorsque le thème du Péloponnèse a été créé (peut-être après 783 et l'expédition de Stavrakios mentionnée par Théophane), il obtint dans les listes de préséance une place plus élevée que celle du thème d'Hellade[29], bien que ce dernier fût plus ancien. Ainsi, selon Ostrogorsky toujours, si le Péloponnèse constituait une *tourma* du thème d'Hellade primitif, il devait être classé à une place inférieure.

Ces conceptions, fondées sur la documentation disponible à l'époque, ont été acceptées par la plupart des savants[30]. Pourtant, en 1965, D. Zakythinos a soutenu avec réserves, faute de preuves, que le thème d'Hellade englobait aussi le Péloponnèse, et il a en même temps signalé le caractère maritime du thème[31]. Malgré le grand nombre de sceaux publiés jusqu'à maintenant concernant ce thème pen-

24. LEMERLE, *Miracles*, t. I, p. 132 (traduction) et p. 137 (texte) : I,13, § 128 : πλειόνων δὲ καὶ αὐτῶν τῶν ἐπιλέκτων νεανιῶν τοῦ τε στρατιωτικοῦ καὶ τῶν ἐν τῷ μεγίστῳ στρατευομένων πραιτωρίῳ, ἅμα τῷ τηνικαῦτα τὴν ἔπαρχον μετὰ χεῖρας ἔχοντι ἀρχήν, κατὰ τὴν Ἑλλήνων χώραν δημοσίων ἕνεκα χρειῶν ἀποδεδημηκότων ; cf. ID , t. II, p. 176-177.
25. LEMERLE, *Miracles*, t. I, II,1, § 179 ; II,5, § 284. cf. aussi, t. II, p. 177.
26. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 351, n. 360.
27. BON, *Le Pélop. byz.*, p. 38-39.
28. G. OSTROGORSKI, Postanak tema Helada i Peloponez, *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta* 1, 1952, p. 64-77 (traduction grecque par I. A. PAPADRIANOS, dans *Βαλκανικὴ Βιβλιογραφία* 1, 1973, p. 204-229).
29. Cf. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 350-351.
30. CHARANIS, *Observations*, p. 4.
31. D. A. ZAKYTHINOS, *Ἡ Βυζαντινὴ Ἑλλάς 392-1204*, Athènes 1965, p. 55.

dant les VIIe et VIIIe s.[32], nous n'avions aucun indice sur le lieu de leur découverte ni la possibilité d'assigner leur contenu à une région précise.

La conception largement répandue que le Péloponnèse échappait presque dans sa totalité au contrôle byzantin résultait d'une documentation lacunaire[33]. À mon avis, la présentation du nouveau matériel archéologique provenant de Corinthe et des régions côtières orientales et méridionales peut conduire à modifier cette appréciation[34]. Il sera ainsi possible de prouver la présence du pouvoir byzantin et le caractère maritime du thème d'Hellade, qui englobait aussi le Péloponnèse, avec Corinthe comme capitale. Lorsque le thème du Péloponnèse sera créé (première mention du thème en 805 et première mention sûre d'un stratège en 812)[35], la capitale du thème d'Hellade, Corinthe, deviendra la capitale du thème du Péloponnèse et probablement Athènes[36], puis Thèbes recevront successivement le siège du thème d'Hellade. Ainsi pouvons-nous expliquer l'ancienneté du thème du Péloponnèse dans les listes de préséance.

III. L'ORGANISATION ECCLÉSIASTIQUE

L'organisation ecclésiastique de la province d'Achaïe avec Corinthe comme métropole, siège apostolique honoré par saint Paul, fut calquée sur l'administration civile. Pendant les trois premiers siècles, elle suivra l'ordre établi par l'État, dont les autorités civiles dépendent de Rome. Après la création de la préfecture civile d'Illyricum, à la fin du IVe s., l'histoire des revendications entre les deux grands centres, Rome et Constantinople, pour la suprématie sur les évêchés de l'Illyricum va prendre la forme d'une «lutte longue et mouvementée»[37]. Replacer la province d'Achaïe dans l'organisation ecclésiastique de l'Empire, c'est aborder la question de l'Illyricum ecclésiastique, sujet complexe qui ne sera pas traité ici[38].

Les étapes décisives et le rôle des évêques de la province dans le combat antagoniste entre le siège romain et le patriarcat de Constantinople ont tourné autour de la question du vicariat de Thessalonique, chef-lieu civil de la préfecture. L'institution du vicariat de Thessalonique va permettre à Rome d'exercer son in-

32. ZACOS - VEGLERY, *Lead Seals, passim*; cf. CHRISTOPHILOPOULOU, *Βυζαντινὴ Ἱστορία* B' 1, p. 281, 283, 347 ; EAD., Τὰ σφραγιστικὰ κατάλοιπα ἀπὸ τὴν Βυζαντινὴ Ἑλλάδα (Ζ' - Θ' αἰ.), *Μνήμη Γ. Α Πετροπούλου*, t. II, Athènes 1984, p. 411-418 ; *DOSeals* 2, p. 22-49, n° 8.
33. Selon C. MANGO, *Byzantium. The Empire of New Rome*, Londres 1980, p. 70, après 580, la présence byzantine s'est maintenue seulement sur l'Acrocorinthe et toutes les villes du Péloponnèse ont été éliminées.
34. Cf. *infra*, p. 86-104.
35. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 350, n. 357.
36. C'est à Athènes, sur le Parthénon, qu'a été trouvée l'inscription mentionnant la mort du stratège d'Hellade Léon Kotzis, survenue en 848 : A. K. ORLANDOS, L. VRANOUSSIS, *Τὰ χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος*, Athènes 1973, p. 127-131, n° 164.
37. P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris 1945 (BEFAR 158), p. 241.
38 Les travaux importants de Ch. PIETRI nous en dispensent : *Roma Christiana. Recherches sur l'Église de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie, de Miltiade à Sixte III (311-440)*, t. II, Rome 1976 (BEFAR 224) p. 1069-1147 ; ID., La géographie de l'Illyricum ecclésiastique et ses relations avec l'Église de Rome (V^e-VIe siècles), *Illyricum protobyzantin*, p. 21-59.

fluence. Comme l'a remarqué Ch. Pietri, dans une «zone où se heurtent des influences rivales, la montée des métropoles a affaibli l'influence de Thessalonique» après la seconde moitié du Ve s. Pourtant l'autorité romaine persiste jusqu'à Léon III (732/3) et au rattachement de l'Illyricum ecclésiastique au patriarcat de Constantinople. Rome a utilisé la force des métropoles et leur influence régionale pour exercer son autorité. À la fin du VIe et au début du VIIe s., la correspondance de Grégoire le Grand témoigne de cette influence et «dessine la géographie de l'intervention romaine»[39].

La province d'Achaïe gardera pendant tous ces siècles la même constitution dans son administration ecclésiastique et les liens sont étroits entre l'organisation civile et l'organisation ecclésiastique. L'évêque de Corinthe exercera sa suprématie sur les évêques d'Achaïe sans rupture[40]. Il est remarquable qu'au concile de Constantinople en 680/1, l'évêque Stéphanos signe comme «évêque de la métropole des Corinthiens du pays des Hellènes...»[41] ; c'est la même expression, «Ἑλλήνων χώρα», qui est employée dans le premier Recueil des *Miracles de Saint Démétrius*[42]. L'évêque de Corinthe continuera très probablement à être appelé «archevêque d'Hellade» même après le rattachement de son siège au patriarcat œcuménique de Constantinople. L'archevêque Gabriel s'intitule «archevêque d'Hellade» vers la fin du VIIIe ou le début du IXe s.[43] Le commentaire de V. Laurent est très instructif pour l'organisation de l'Église vers cette fin du VIIIe s. et démontre que «l'appellation d'archevêque de l'Hellade s'explique au mieux d'un évêque de Corinthe, qui avait encore pour peu de temps une partie de la Grèce... sous sa juridiction». Selon V. Laurent toujours, Athènes, qui avait obtenu peu après 765 le rang de métropole, en avait été déchue, sans doute sur une exigence de l'archevêque de Corinthe et ce dernier, pour réaffirmer ses droits, a fait graver un sceau spécial avec l'appellation «archevêque d'Hellade». Dans la *Notitia* 3, appelée aussi Notice des «Iconoclastes», la métropole de la province du Péloponnèse, Corinthe, tient une place supérieure à celle de la province de l'Hellade, Athènes[44]. Cet état de l'organisation ecclésiastique va de pair avec l'état de l'organisation civile et démontre, de ce point de vue aussi, que la province ecclésiastique d'Achaïe-Hellade comme la province civile est restée sous la juridiction de Corinthe jusqu'au début du IXe s., quand le thème du Péloponnèse a été créé et la province réorganisée avec la nouvelle création de la métropole de Patras.

Ce cadre politique et ecclésiastique, dont les formes persistent pendant toute la période considérée, englobe l'espace organisé – villes et agglomérations rurales – tel que les sources et l'archéologie nous permettent de le reconstituer[45]. C'est dans ce cadre que nous allons essayer de suivre l'impact des facteurs extérieurs et les changements de l'évolution interne, que le pays subit tout au long de cet espace de temps.

39. *Ibid.*, p. 31, 54
40. Cf. F. D. 3.
41. *ACO*, Series secunda, II, 2, p. 891 : Στέφανος ἐλέει θεοῦ ἐπίσκοπος τῆς Κορινθίων μητροπόλεως τῆς Ἑλλήνων χώρας ὑπὲρ ἐμαυτοῦ καὶ τῆς ὑπ' ἐμὲ συνόδου...
42. *Supra*, p. 35, n. 23.
43. LAURENT, *Corpus* V/1, n° 555.
44. DARROUZÈS, *Notitiae*, 3, l. 52-53.
45. Cf. chap. V et la carte qui accompagne les Fiches Documentaires.

LA NATURE ET L'HOMME
COMME FACTEURS DES CHANGEMENTS

Chapitre Deuxième

ENVIRONNEMENT NATUREL ET INTERVENTION HUMAINE

Suivre la vie de l'habitant dans son milieu, à une période déterminée, et saisir son attitude et son sort devant les phénomènes de la nature est un problème qui préoccupe de plus en plus les chercheurs pour des régions et des périodes historiques variées. Le Péloponnèse, privilégié par son passé historique, son emplacement géographique et sa constitution géomorphologique, a été un des champs préférés de la recherche interdisciplinaire, seule méthode qui puisse donner quelques réponses à des questions aussi complexes que celles de l'environnement naturel.

Il est hors de doute que les études des dernières décennies se dirigent vers l'évaluation des rapports entre l'homme et son milieu naturel et tendent à dépasser ce qu'André Humbert a souligné[1], notamment que «les travaux géographiques revêtent un caractère dichotomique et [que] l'on voit s'y opposer, sans se mélanger une étude sur les données naturelles et une autre sur l'espace humanisé et l'économie». Nous connaissons d'ailleurs les difficultés que rencontrent les archéologues quand il leur faut évaluer la part respective des éléments, tant humains que naturels, dans leurs essais de reconstitution du passé. S'il est donc difficile d'évoquer les modifications de l'environnement qui ont pu se produire, il est d'autant plus difficile de vérifier comment ces modifications ont été perçues par les gens qui les ont vécues. Le problème devient encore plus complexe si l'on prend en considération le fait que les auteurs qui mentionnent ces phénomènes sont influencés par les conceptions et les conditions politiques et religieuses de leur époque.

Les historiens et les chronographes de la période protobyzantine ont laissé des descriptions, souvent détaillées et précises, se référant à des sites ou à des phénomènes naturels en accentuant le rôle décisif de l'environnement dans la vie des hommes. Ils suivent ainsi les historiens de l'antiquité et de l'époque impériale, qui font des remarques de géographie humaine, sans manquer de noter les modifications dues à la nature ou à l'intervention humaine[2]. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que l'analyse et l'explication des motifs de ceux qui ont la possibilité d'affronter ou de changer la nature varient ainsi que le sort et les buts de l'intervention[3]. Pendant la même période les auteurs chrétiens accentuent l'idée – qui prévalait déjà à l'époque romaine – que celui qui essayait de changer l'ordre de la

1. A. Humbert, Sites et milieu naturel, *Castrum* 2 : *Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens. Les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive*, Rome-Madrid 1988, p. 297-300.

2. Avraméa, *Φυσικὸ περιβάλλον*, p. 687-688.

3. Il est caractéristique que, lorsqu'Agathias décrit le grand tremblement de terre qui a détruit Alexandrie en 551, malgré sa conviction que tout est dû à l'esprit divin et à la volonté su-

nature marchait contre les Dieux[4]. Procope d'autre part, dont le *De Aedificiis* offre un grand nombre d'informations au sujet de l'intervention humaine sur la nature[5], accentue le fait que pour Justinien, dont la main est guidée par la providence divine, rien n'est difficile (ἀμήχανον). Donc seul Justinien, que le mythe officiel présente trouvant des solutions aux problèmes que les techniciens ne peuvent pas résoudre, peut affronter les contraintes dues à la nature[6].

L'historien, qui est appelé à mettre en évidence les variations séculaires et les variations très brèves d'un milieu complexe, est obligé de procéder avec des méthodes interdisciplinaires dans la longue durée, de prendre en considération que l'habitat de chaque région, tributaire des données culturelles et environnementales, a ses propres particularités. Il faut donc comprendre les rapports des groupes humains avec leur milieu naturel, entendu au sens large (climat, relief, sol, eau, couvert végétal), ainsi que l'organisation de la vie dans sa marche évolutive et dans la possibilité pour les habitants d'affronter les conditions naturelles, de les modifier, d'en profiter ou d'en souffrir.

I. Les tremblements de terre

Parmi les modifications brutales de la nature, les tremblements de terre ont fait l'objet de plusieurs études, qui réunissent les explications et commentaires fournis par les auteurs et dans lesquelles l'accent est mis sur l'attitude de l'homme impuissant et terrifié devant le courroux divin et la perturbation du cosmos[7]. D'autre part les spécialistes, essayant de distinguer entre théorie et observation dans les sources, ont tenté de déterminer l'importance et la réalité des séismes et ils se sont interrogés sur la précision et la certitude qu'ils peuvent avoir quand ils se réfèrent aux sources et aux travaux archéologiques. La sismicité historique, fondée sur l'interdisciplinarité, a essayé de définir les familles, les typologies de crises, les rythmes de récurrence, pour ne mentionner que l'essentiel[8].

prême, il ne manque pas de noter que les constructions et les maisons se sont écroulées parce qu'elles n'étaient pas solidement bâties : AGATHIAS II, 15, 7, p. 60 : «... ὅτι δὴ αὐτοῖς αἱ οἰκοδομίαι οὐκ ἰσχυραὶ οὐδὲ εὑρεῖαι τυγχάνουσιν οὖσαι οὐδὲ οἷαι καὶ πρὸς βραχὺ ἀνασχέσθαι δονούμεναι, ἀλλ' ἰσχναὶ ἄγαν καὶ ἀσθενεῖς (ἐφ' ἑνὶ γὰρ ὑφαίνονται λίθῳ).»

4. TACITE, *Annales*, I, 79, signalait qu'il ne fallait pas changer le courant ou l'embouchure des fleuves par des moyens techniques, puisque la nature avait pris soin de tout ce qui concerne les mortels ; pour PLINE, *Hist. Nat.* IV, 5, l'entreprise de la percée de l'Isthme par Démétrios Poliorkètès, Jules César, Calligula et Néron était une œuvre impie et cela fut la cause de leur échec. PAUSANIAS, *Κορινθιακά* II, 1, 5, note à son tour : «Οὕτω χαλεπὸν ἀνθρώπῳ τὰ θεῖα βιάσασθαι...» Une épigramme de l'*Anthologie latine*, attribuée à Sénèque, cite parmi les exemples d'ἀδύνατον la navigation dans l'Isthme de Corinthe : Adriana BORTONE POLI, Il taglio dell'Istmo di Corinto in un componimento dell'*Anthologia Latina*, *Annali dell' Università di Lecce. Facoltà di Lettere e Filosofia* 4, 1967-1969, p. 68.

5. HENDY, *Studies*, p. 63-64.

6. AVRAMÉA, *Φυσικὸ περιβάλλον*, p. 688.

7. G. DAGRON, Quand la terre tremble..., *TM* 8, 1981, p. 87-103, repris dans *La romanité chrétienne en Orient*, Londres 1984, III.

8. B. BOUSQUET, P.-Y. PÉCHOUX, La sismicité du Bassin égéen pendant l'Antiquité. Méthodologie et premiers résultats, *Bulletin de la Société Géologique de France* 19, 1977, p. 679-684.

D'ailleurs, pour les archéologues, la date d'un tremblement de terre rapportée par les sources sert de repère chronologique pour la datation des monuments ou la destruction et parfois ensuite la reconstruction d'édifices. Pourtant, à plusieurs reprises, nous constatons qu'ils attribuent aux conséquences des séismes signalés par les sources à une date précise toute destruction et restauration attestée, de sorte que l'activité édilitaire serait liée moins à la conjoncture politique, économique et sociale qu'aux destructions dues tout simplement aux catastrophes naturelles.

Le raz-de-marée qui a eu lieu le 21 juillet 365 en Méditerranée, caractérisé comme un tsunami associé à un grand tremblement de terre, a provoqué des dommages considérables dans le Péloponnèse aussi. Ce phénomène est rapporté par un grand nombre d'auteurs anciens et médiévaux. Plusieurs parmi eux ont accentué l'universalité du raz-de-marée et l'importance de la secousse «ressentie dans le monde entier».

Pour définir la juste ampleur et la réalité du phénomène, une collaboration étroite entre l'historien et le géographe-sismologue était nécessaire[9]. L'historien a rassemblé plus de 27 mentions d'auteurs, entre le IV[e] et le XIV[e] s., qui relatent ce tsunami, passant au crible d'une relecture critique les textes, souvent utilisés dans les différends politiques ou évoquant les conditions religieuses, qui prévalaient au temps de leur rédaction. L'exagération et la généralisation, l'incertitude chronologique et géographique de ces sources, ainsi que l'association d'événements indépendants entre eux, comme le tsunami de juillet, l'usurpation de Procope et le baptême de Valens par un évêque arien, tous ces éléments ont été étudiés et mis en valeur. La contribution du géographe-sismologue est venue en aide à la critique historique pour distinguer le possible de l'invraisemblable dans les récits. Les deux auteurs ont constaté la tendance à attribuer au séisme de 365 toute destruction attestée dans le bassin méditerranéen entre les années 360 et 380 et ils sont arrivés à la conclusion qu'il faut renoncer à l'idée d'une catastrophe cosmique ou d'un tremblement de terre universel doublé d'un tsunami, comme les sources le présentent. Les attestations du phénomène s'étendent d'Alexandrie à la Sicile et, prenant en considération ces constatations, nous allons nous référer aux sources qui se rapportent au Péloponnèse.

Libanios dans l'*Epitaphios* de Julien signale que les «cités des Hellènes» sont toutes en ruines, sauf une, Athènes[10]. S'il faut comprendre que par le terme «cités des Hellènes» l'intellectuel païen se réfère à la province d'Achaïe, il est difficile de déterminer la chrolonogie, puisque Libanios évoque les séismes, dont il a eu connaissance sur plusieurs années et que d'autre part la région appartient à une zone de sismicité permanente[11]. Le récit d'Ammien Marcellin rapporte en détail les catastrophes qui ont affecté Alexandrie et le sud-ouest du Péloponnèse, provoquant des dommages considérables au port de Méthone, sans épargner la ville[12]. Ammien, auteur digne de confiance et écrivant peu après 378, signale

9. JACQUES - BOUSQUET, *Le cataclysme du 21 Juillet 365*, p. 183-198. ID, *Le raz-de-marée du 21 Juillet 365*, p. 423-461.

10. LIBANIOS, *Epitaphios*, XVIII, § 292, éd. R. FOERSTER, t. II, p. 364 : «κεῖνται δὲ Ἑλλήνων πλὴν μιᾶς αἱ πᾶσαι...»

11. JACQUES - BOUSQUET, *Le raz-de-marée du 21 Juillet 365*, p. 436.

12. AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XXVI, X, 15-19, éd. Marie-Anne MARIÉ, t. V, Paris 1984 (Coll. des Universités de France), p. 98-99, J MATHEWS, *The Roman Empire of Ammianus*, Londres 1987, p. 192, n. 6.

que, passant près de la ville de Méthone, il a vu de ses propres yeux un vaisseau laconien, échoué dans les terres à 3 km de la côte, vermoulu à la suite d'une longue décomposition. Les phénomènes telluriques suivis d'un tsunami, ont été, selon Ammien, épouvantables et terribles, «tels que ni les fables ni l'histoire authentique de l'Antiquité ne nous en rapportent de semblables et [ils] déclenchèrent une offensive inattendue sur toute l'étendue du monde».

Selon les conclusions de F. Jacques et B. Bousquet, le récit d'Ammien sur l'échouage du navire laconien n'a rien d'invraisemblable, puisque la côte basse, rocheuse ou marécageuse du sud-ouest du Péloponnèse était accessible aux vagues déferlantes et que l'épicentre était situé au sud de la Crète dans le secteur central de la fosse hellénique, historiquement active[13]. Malgré la catastrophe, Méthone fonctionne à la fin de ce même siècle comme escale. Sainte Paula s'y arrêta pendant son voyage, entrepris vers 386, des détroits de Messine vers l'Égée[14]. Si nous admettons que l'île de Crète fut sûrement touchée, il semble bien improbable que les diverses provinces grecques énumérées par les sources[15] aient subi les effets du cataclysme et du tremblement de terre. En effet, les spécialistes voient mal comment les ondes auraient pu affecter la côte orientale de l'Achaïe et de la Béotie, puisque l'énergie aurait dû être dispersée par les nombreuses îles des Cyclades.

Pourtant un texte épigraphique provenant de Nauplie atteste des restaurations d'une basilique civile sous le règne des «Κλαυδίων Βαλέντων»[16]. L'expression de cette inscription : «κατὰ σισμοὺς καὶ τοὺς θαλαττίο[υς] / [«κατακλυσμοὺς?..]» permet de compter la côte orientale du Péloponnèse parmi les régions touchées par le raz-de-marée. L'étude de la circulation monétaire d'autre part montre une baisse de la circulation qui s'étend jusqu'à la mort de Valens, due à un événement qui a affecté Corinthe[17]. C'est sous le règne de Valentinien Ier que des restaurations ont été entreprises dans la ville, consécutives au séisme de 365, comme le suggèrent des inscriptions gravées, l'une sur des blocs d'entablement qui surmontaient la colonnade des boutiques de l'ouest, l'autre sur trois blocs d'un entablement du portique sud de l'Agora de la même ville[18]. La même proposition est suggérée par les résultats des fouilles, à savoir que les boutiques de l'ouest n'avaient pas changé jusqu'au tremblement de terre de 365, après lequel elles furent reconstruites dans la stoa sud selon un plan radicalement différent[19].

13. JACQUES - BOUSQUET, *Le raz-de-marée du 21 Juillet 365*, p. 441.
14. SAINT JÉRÔME, *Lettres*, CVIII, 7, éd. J. LABOURT, t. V, Paris 1955 (Coll. des Universités de France), p. 165 ; cf. J. WILKINSON, *Jerusalem Pilgrims before the Crusades*, Warminster 1977, p. 47.
15. GEORGES LE MOINE, IX, 7, éd. DE BOOR, p. 560 : il cite la Crète, l'Achaïe, la Béotie, l'Épire et la Sicile. Sur la confusion de l'attribution chronologique du tsunami par cet auteur, cf. JACQUES - BOUSQUET, *Le raz-de-marée du 21 juillet 365*, p. 458, n. 17.
16. *IG* IV, 674. FEISSEL, p. 274-275, n° 9 et p. 298, note que «selon qu'on reconnaît dans le premier des empereurs nommés Valens ou Valentinien, il doit s'agir de la catastrophe de 365 ou de celle de 375».
17. J. D. MAC ISAAC, *Hesperia* 56, 1987, p. 100-101.
18. MERITT, n°113 ; KENT, n° 505 ; FEISSEL, p. 273-274, n°s 6, 7.
19. Ch. K. WILLIAMS, II - O. ZERVOS, *Hesperia* 59, 1990, p. 336 ; Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 722.

Dix années après, Zosime[20] rapporte un tremblement de terre qui a secoué la Crète, le Péloponnèse et le reste de la Grèce, sauf Athènes, si bien que la plupart des villes furent détruites. Zosime situe ces catastrophes après la mort de Valentinien en 375 et, comme cela a été remarqué, ces tremblements de terre «ne semblent pas être attestés ailleurs, du moins à cette date et dans ces parages»[21]. Cet intervalle de temps relativement court entre les deux grands tremblements de terre, celui de 365 et celui de 375, explique la difficulté que les archéologues affrontent pour dater un assez grand nombre des destructions attestées.

Pour certains sites le témoignage épigraphique ou numismatique facilite parfois la datation. Pour le port de Kenchréai, le travail à la «Fontaine du Sanctuaire» a été brusquement interrompu par une destruction violente et les panneaux en *opus sectile* ont été abandonnés et n'ont jamais été accrochés. Une monnaie datée de 364-378 trouvée au seuil de la porte qui menait vers la cave du temple pourrait assigner cette catastrophe à l'année 375[22]. On peut rapporter à la même date une inscription qui évoque la restauration de Sparte, très probablement consécutive à cet événement : le proconsul Anatolios est honoré, peu après 375, par une statue pour avoir «relevé les ruines» de la ville[23]. À cause du même tremblement de terre de 375, la mer a couvert une partie considérable de Gytheion[24].

Il n'en va pas de même, en ce qui concerne la précision chronologique, pour les centres des villes et notamment Corinthe, que les fouilles mettent au jour. Les invasions des Wisigoths qui, vingt années plus tard, ont aussi causé des destructions, rendent les archéologues indécis quant à l'attribution des dommages à l'une ou à l'autre des causes[25].

La suite des tremblements de terre attestés par les sources présente un vide. Aussi pourrions-nous conclure que le calme a duré depuis le dernier quart du IVe s., tout le long du Ve s., et ne s'arrêta qu'en 522 ou bien en 524 ou 525 sous le règne de Justin Ier. L'hypothèse pourtant peut ne pas être valable, puisque l'espace de temps nous paraît très grand pour une région où les séismes sont très fréquents. Ce tremblement de terre, qui a ruiné Corinthe et Dyrrachion en Épire Nouvelle, est rapporté par plusieurs auteurs[26], qui ne sont pas tous en accord sur la date[27], mais qui mettent tous l'accent sur la catastrophe de la ville de Corinthe ; parmi eux, Procope ajoute qu'un très grand nombre d'habitants ont été tués. D'ailleurs l'information sur l'intervention personnelle de Justin Ier, qui a accordé des munificences impériales, est rapportée par plusieurs auteurs : «πολλοῖς ἀνεκ-

20. ZOSIME, IV, 18, 2, t. II², p. 278 : «Ἐσείσθη δὲ καὶ Κρήτη σφοδρότερον, καὶ ἡ Πελοπόννησος μετὰ τῆς ἄλλης Ἑλλάδος, ὥστε καὶ τὰς πολλὰς διαρρυῆναι τῶν πόλεων...»
21. *Ibid.*, p. 367.
22. SCRANTON - SHAW - IBRAHIM, *Kenchreai* I, p. 71, 75 ; Appendix E, p. 144-147
23. A. M. WOODWARD, *BSA* 27, 1925-1926, p. 245, n° 35 ; FEISSEL, p. 288, n° 26 : «... Σπάρτην τ' εὔανδρον τεῦξεν ἐρειπομένην,...»
24. Cf. *infra*, p. 47, n. 44.
25. Cf. *Appendice* B, p. 57-58.
26. MALALAS, éd. Bonn, p. 417-418 ; ÉVAGRE, *Hist. Eccl.* IV, 8, p. 159 ; PROCOPE, *Anecdota*, 18, 41-43, p. 119 ; THÉOPHANE, I, p. 168.
27. Sur les différentes datations de ce tremblement de terre, cf. Florentia EVANGUÉLATOU-NOTARA, «Καὶ τὰ πολλὰ τῆς Πελοποννήσου... σεισμοῦ γεγόνασιν παρανάλωμα...», *Actes du IIIe CIEP*, t. II, Athènes 1987-1988 (Πελοποννησιακά, Suppl. 13), p. 432-436 ; CHRYSOS,

τίσατο χρήμασι» ou bien «πολλὰ κἀκεῖ ἐχαρίσατο ὁ βασιλεύς». C'est un acte bien connu, attesté par les sources qui mentionnent que plusieurs empereurs sont intervenus personnellement pour secourir les villes qui ont subi des catastrophes naturelles avant et après Justin Ier[28].

Sous Justinien Ier les secousses sont très fortes et destructrices. La mention du métropolite Élie de Nisibe[29] sur le tremblement de terre de 543, qui ruina les murs de Corinthe, reste unique, s'il ne s'agit pas de la même secousse, caractérisée par les auteurs comme universelle, qui a détruit Cyzique[30]. La population de Corinthe affectée par la peste justinienne de 541/2 diminua considérablement[31].

Le grand tremblement de terre de 551 ou 552 est localisé selon Procope et Évagre[32] en Béotie, en Achaïe et dans le golfe Krissaios : il a détruit un très grand nombre de villages, mis en ruines huit villes parmi lesquelles Chéronée, Coronée, Patras et Naupacte, et causa la perte d'un grand nombre de personnes. Si Corinthe n'est pas nommément désignée, les fouilles archéologiques et les trésors numismatiques trouvés dans la ville[33] prouvent qu'elle a subi aussi les effets terribles de ce tremblement de terre. Scranton[34] a proposé de mettre en relation l'acclamation pour Justin II et Tibère (574-578), gravée sur un bloc de marbre et trouvée à Corinthe[35], avec des restaurations que ces empereurs auraient entreprises après les calamités du milieu du VIe s. Pourtant aucun autre indice ou preuve ne confirme cette hypothèse. C'est la partie méridionale et occidentale du Péloponnèse qui semble aussi affectée. Non seulement Patras, que les sources et l'archéologie désignent[36], mais aussi Olympie et la Messénie[37]. Le port de Pheia en Élide a été submergé à cause de ce tremblement de terre[38].

Vers le dernier quart du VIe s., un tremblement de terre a dû secouer Corinthe comme le prouvent les conditions de la découverte de deux trésors monétaires qui ont été dispersés à cause de cet événement qui, selon J. Dengate, est daté vers 580[39]. Cette date approximative constitue le dernier repère chronologique de la série des séismes attestés pendant la période que nous examinons.

Tenant compte du fait que nous ne pouvons pas avoir toujours certitude et précision quand nous nous référons aux sources et aux travaux archéologiques et laissant pour le moment de côté les dégats matériels que les tremblements de terre ont provoqués sur l'aspect monumental des centres urbains ainsi que l'interven-

Πρωτοβυζαντινή Ἤπειρος, p. 83-84 ; BOUSQUET - PÉCHOUX, *La sismicité du Bassin égéen* (cité *supra*, n. 8), p. 684, qui notent le haut degré d'intensité de ce séisme.

28. Cf. EVANGUÉLATOU-NOTARA, *loc. cit.*, p. 435.

29. Cf. V. GRUMEL, *La Chronologie*, Paris 1958, p. 478.

30. MALALAS, éd. Bonn, p. 482.

31. PROCOPE, *Anecdota*, 18, 42, p. 119. Sur la peste du règne de Justinien, cf., en dernier lieu, J. DURLIAT, La peste du VIe siècle. Pour un nouvel examen des sources byzantines, *Hommes et richesses* I, p. 107-119 et J.-N. BIRABEN, *ibid.*, p. 121-125. Sur l'épigramme pour Pétros, mort de la peste et enterré à Corinthe, cf. *infra*, p. 132, n. 72 ; 147, n. 12.

32. PROCOPE, *De bello gothico*, IV, 25, p. 627-628 ; ÉVAGRE, *Hist. Eccl.*, IV, 23, p. 171.

33. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 52, n° 2 ; p. 53, n° 3 ; p. 56, n° 8.

34. *Corinth* XVI, p. 8.

35. FEISSEL, p. 282, n° 18.

36. J. PAPAPOSTOLOU, *AD* 33, 1978 B'1, p. 91.

37. F. D. 252-254 ; 207.

38. F. D. 251.

39. DENGATE, *Coin Hoards*, p. 158, 160 ; cf. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 52, n° 1, p. 55-56, n° 7.

tion du pouvoir pour leur reconstruction[40], notons que parmi les séismes, ceux des années 365, 375 et 551/2 ont eu des répercussions d'ordre géomorphologique et néotectonique et ont contribué au changement et à l'évolution du littoral. Cette constatation nous amène au problème du déplacement des lignes de rivage, qui pendant les dernières décennies est devenu l'objet de recherches intenses.

II. ÉVOLUTION DES PAYSAGES

Le déplacement des lignes de rivage

Les recherches qui portent sur l'étude des modifications des espaces littoraux mettent en relation ce phénomène avec les sites archéologiques submergés et essayent de mesurer la mobilité du littoral. La liste des sites submergés du Péloponnèse, dressée par Flemming et complétée par Pirazzoli[41], comprend 21 sites avec indication du type des vestiges, du niveau de la submersion et de la bibliographie antérieure.

Il est remarquable que les sites péloponnésiens submergés sont très nombreux sur les côtes méridionales et qu'un grand nombre parmi eux appartiennent à l'époque romaine. Pourtant, comme Pirazzoli l'a signalé[42], nous regrettons le fait que peu de spécialistes aient essayé de dater la fin de l'occupation des sites et aient pour la plupart concentré leur intérêt sur la période pendant laquelle les sites étaient en fonction.

Dans certains cas, l'apport des données des sources a guidé la datation. Le site du port de Kenchréai, que nous avons mentionné à propos du tremblement de terre de 375, fut noyé sur la longue durée et les constructions immergées s'échelonnent en fonction de l'époque de leur construction. En revanche, le port de Léchaion subit une élévation. D'autre part, l'abandon du site de Kenchréai s'expliquerait mal par le seul déclin de Corinthe et il y aurait substitution d'habitat. Selon Flemming, la submersion a signé l'arrêt de mort de toute activité[43].

Les recherches effectuées dans le port de Gytheion ont permis de découvrir les fondations d'une importante installation de bains d'époque romaine, ainsi que d'autres constructions de la même période, qui ont été submergées en 375[44]. Mais la fonction portuaire resta en usage, en se déplaçant[45]. Le cas du port de Pheia en

40 Cf. *infra*, p. 57-60.

41. N. C. FLEMMING, N. M. G. CZARTORYSKA, P. M. HUNTER, Archaeological evidence for eustatic and tectonic components of relative sea level change in the South Aegean, *Marine Archaeology* 23, 1973, p. 1-22, fig. 1 (carte avec les sites archéologiques) et fig. 2-19; P. A. PIRAZZOLI, Sea-Level Changes and Crustal Movements in the Hellenic Arc (Greece). The Contribution of Archaeological and Historical Data, *Archaeology of Coastal Changes. Proceedings of the First International Symposium «Cities on the Sea - Past and Present»*, Oxford 1988 (BAR Intern. Series 404), p. 157-184, tableau 1.

42. *Ibid.*, p. 177.

43. BOUSQUET - DUFAURE - PÉCHOUX, *Évolution des paysages*, p. 5, 6, photo n° 2; ID., *Lignes de rivage*, p. 144, 147; SCRANTON - SHAW - IBRAHIM, *Kenchreai* I, Appendix E, p. 144-147.

44. Niki SCOUFOPOULOS-STAVROLAKES, Ancient Gythion, the Port of Sparta: History and Survey of the Submerged Remnants, *Harbour Archaeology. Proceedings of the First International Workshop on Ancient Mediterranean Harbours, Caesarea Maritima 1983*, Oxford 1985 (BAR Intern. Series 257), p. 49-62.

45. BOUSQUET - DUFAURE - PÉCHOUX, *Évolution des paysages*, p. 7.

Élide est un des rares où l'on peut préciser chronologiquement la date de sa submersion, liée au tremblement de terre de 551/2[46]. Les recherches archéologiques sous-marines dans le golfe de Hagios Andréas près de Katakolo, ont mis au jour des murs et des traces de bâtiments, des marbres architecturaux et de la céramique, datés de l'époque archaïque à la période protobyzantine[47]. Le port ne reprendra sa fonction que beaucoup plus tard.

Érosion et alluvionnement

À côté des phénomènes dus aux tremblements de terre, géomorphologiques et néotectoniques, l'érosion est un autre facteur qui contribue à l'altération des lignes côtières et au changement de l'utilisation de la terre. L'étude des reconstructions géologiques de la surface et des couches sous-jacentes a révélé les changements survenus dans la baie de Méthone, étude mise en relation avec les données historiques et archéologiques[48]. Il a été signalé que la partie orientale de la baie est une région où les rochers sont soumis à une érosion rapide, qui a conduit au colmatage du port. Le phénomène a été démontré, entre autres, par l'étude des restes d'une église paléochrétienne, dont le pavement de mosaïque est du VIe s. Cette ruine était perchée sur le sommet d'un rocher qui tombe abruptement dans l'eau. Toute la partie occidentale de l'église a complètement disparu sous l'eau, quand le rocher escarpé s'est déplacé vers l'est. L'estimation approximative de l'érosion a conduit à la conclusion que l'église pendant le VIe s. se trouvait à quelques centaines de mètres vers l'ouest[49]. En Messénie encore, on a signalé une progradation du trait de côte, de 1 à 3 km, liée à la formation d'une plaine deltaïque par le fleuve Pamisos. Ainsi, plusieurs sites archéologiques, qui étaient à l'origine côtiers, se trouvent aujourd'hui à l'intérieur des terres[50].

Un des phénomènes les plus discutés réside sans aucun doute dans la grande fréquence des terrasses fluviales en domaine méditerranéen. Cl. Vita-Finzi fut le premier à attirer l'attention sur ce phénomène, soutenant la thèse que le dépôt d'alluvionnement sur les vallées de fleuves, presque universel en Méditerranée, s'était formé pendant une longue période entre 400 et 900. Ce phénomène, appelé «Younger Fill», très complexe et variable, était dû, selon le même auteur, à un changement spectaculaire, qui a eu lieu vers la fin de l'antiquité et résultait d'une détérioration climatique[51].

46. ID., *Lignes de rivage*, p. 147 ; PIRAZZOLI, *loc. cit.*, p. 166.
47. F. D. 251.
48. KRAFT - ASCHENBRENNER, *Methoni Embayment*, p. 19-44.
49. AVRAMÉA, *Principe de l'interdépendance*, p. 27-29 ; F. D. 235.
50. J. C. KRAFT, Geological Reconstructions of Coastal Morphologies in Greece and Turkey, *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée d'après les données de l'Archéologie*, Paris 1987, p. 155. Sur la baie de Navarino, cf. J. C. KRAFT et alii, Late Holocene Palaeogeomorphic Reconstructions in the Area of the Bay of Navarino : Sandy Pylos, *Journal of Archaeological Science* 7, 1980, p. 187-210.
51. Cl. VITA-FINZI, *The Mediterranean Valleys : Geological Changes in Historical Times*, Cambridge 1969. Sur l'interprétation du «Younger Fill», cf. J. M. WAGSTAFF, Buried Assumptions : Some Problems in the Interpretation of the «Younger Fill» Raised by Recent Data from Greece, *Journal of Archaeological Science* 8, 1981, p. 247-264.

C'est le célèbre site d'Olympie, qui constitue l'exemple le plus étudié du phénomène de remblaiement. Le sanctuaire de Zeus et le complexe sportif établis sur les bords de l'Alphée, au débouché de Cladéos, sont définis comme *terrasse d'Olympie*[52]. Ce milieu a été étudié avec l'aide du témoignage archéologique. Remaniements et superposition d'édifices ont permis de dater le remblaiement alluvial qui a couvert le site à partir de la fin de l'antiquité tardive. L'essentiel du remblaiement s'est déposé après les VIIe et VIIIe s. en ensevelissant constructions et édifices. Notamment J.-J. Dufaure a signalé[53] qu'après la fin des Jeux Olympiques (393) le mur de Cladéos, à l'ouest de Léonidaion, qui fut construit pour protéger le site à partir du IIIe s. av. J.-C. et agrandi par les Romains, a rempli son office jusqu'au IIIe s. ap. J.-C. La fin de son entretien va sonner le début de l'ensevelissement, dont le rythme, lent au début, va s'accélérer par la suite. Avec la diminution de l'élément anthropique, les tremblements de terre du IIIe s. et de 551 /2 en sont les causes attestées. L'église du Ve s., les établissements chrétiens à l'ouest et au sud du sanctuaire et quelques monnaies de la fin du VIe et du début du VIIe s. sont les derniers indices datés[54].

Ce phénomène de la reprise sensible de l'alluvionnement après 700 coïncide avec l'installation des Slaves sur la colline Drouva à l'ouest du sanctuaire. L'augmentation démographique et l'installation sur les versants, le développement de l'élevage qui conduisit à leur déboisement, ainsi que le passage à une agriculture moins savante et destructrice des terres en sont les causes principales[55].

Pendant la même période fut construite la terrasse caillouteuse sur le Pénée près du site antique d'Élis et s'effectua en aval du Pénée le remblaiement de la plaine de Gastouni. On a signalé sur cette terrasse des tessons de céramique, des fragments de tuiles et de briques parmi les galets, ainsi que des pierres antiques soigneusement taillées, mais difficilement datables. Un mur, suivi par les chercheurs sur une longueur de 650 m, paraît d'après sa construction être de facture romaine et pourrait être un mur de protection contre les divagations du Pénée. L'édification des terrasses serait la conséquence de la déstabilisation des bassins-versants élémentaires, à la suite de la fin de la gestion «romaine» du paysage, abandonné aux pasteurs slaves[56].

Évolution du paysage : utilisation et abandon de la terre

Nous terminons cet exposé d'exemples de sites et paysages qui ont subi des transformations provoquées par la nature et par l'homme, par le rapport des résultats d'une recherche pluridisciplinaire conduite dans une région géographiquement

52. DUFAURE, *Terrasse d'Olympie*, p. 85-94 ; BOUSQUET - DUFAURE - PÉCHOUX, *Évolution des paysages*, p. 19-21 ; J.-J. DUFAURE, E. FOUACHE, Variabilité des crises d'âge historique le long des vallées d'Élide (ouest du Péloponnèse), *Études Méditerranéennes* 12, 1988, p. 259-278.
53. DUFAURE, *Terrasse d'Olympie*, p. 89 ; cf. R. HODGES et D. WHITEHOUSE, *Mohammed, Charlemagne and the Origins of Europe. Archaeology and the Pirenne thesis*, Londres 1983, p. 56-59, et la trad. française, Paris 1996 (Réalités byzantines 5), p. 60-61 ; A. HARVEY, *Economic Expansion in the Byzantine Empire, 900-1200*, Cambridge 1989, p. 136.
54. F. D. 252-254.
55. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 450, 530.
56. DUFAURE-FOUACHE (cité *supra*, n. 52), p. 265, 271. Sur la date de la construction du mur, les auteurs citent l'opinion de N. YALOURIS, en note p. 268.

définie et un paysage rural diversifié : l'Argolide du Sud (Hermionide)[57]. L'étude avait comme but d'examiner les types d'habitat et d'occupation du sol dans le contexte de l'histoire du paysage naturel. Ainsi, les savants qui ont mené cette recherche (prospection archéologique et géologique) ont procédé au calcul de la perte éventuelle du sol à cause de l'érosion, du sédiment déposé ou de l'inondation par la mer ; ils ont aussi étudié la formation du sol, l'érosion des pentes et l'alluvionnement des vallées et des plaines côtières, phénomènes provoqués par la nature et surtout par l'homme. Leurs résultats se résument comme suit : du IIIe s. av. J.-C. jusqu'au IIIe s. ap. J.-C., l'habitat est réduit et subit un long déclin. Cet abandon est reflété par la grande augmentation du pollen du maquis dans le sédiment des lagunes côtières et par l'érosion du sol qui a produit une grande quantité de dépôt. En ce qui concerne la conservation du sol, une économie rurale en régression peut être plus nuisible qu'une économie en décadence totale, puisque, pendant la première, l'agriculteur a tendance à diriger ses efforts vers des champs meilleurs et à changer les cultures en pâturages. Cette pratique, commune aussi hors-saison pendant les périodes de prospérité, demande un effort au berger, qui doit veiller à ce que les murs et barrières de terrasses ne soient pas endommagés. Quand il y a négligence du contrôle des troupeaux et inexistence de murs réparés, le sol accumulé derrière les barrières se perd et des sentiers se créent qui, sous l'effet des pluies, deviennent des torrents. Ces derniers se ramifient sur le dépôt de terre et enlèvent le sol. Le résultat est une érosion très rapide. Avec le début du IIIe s., une reprise économique est constatée dans la région étudiée et les habitats de la période des Ve et VIe s. sont nombreux[58] ; la plupart d'entre eux, occupent les sites abandonnés de l'époque classique et hellénistique, ainsi que des terres, qui n'étaient pas cultivées auparavant. Pendant cette période, des mesures de conservation du sol ont été prises avec la restauration – ainsi que la construction – de murs et barrières. Cette prospérité n'a pas duré, puisque les conditions politiques ont bouleversé la stabilité. Après le VIIe s., il n'y a pas d'indices d'habitat, et le pin et le maquis réapparaissent dans le pollen des lagunes côtières. Prudemment, les auteurs de ces lignes réservent leurs conclusions à l'Argolide du Sud où ils ont travaillé ; ils n'excluent toutefois pas l'existence des mêmes phénomènes dans d'autres régions, si elles étaient, elles aussi, étudiées avec les mêmes méthodes.

Des exemples présentés, il résulte que le paysage exprime les relations entre la dynamique physique et la dynamique des sociétés et que la maîtrise des contraintes naturelles est liée à la conjoncture politique, économique et sociale. Lorsque la structure politique est forte, comme pendant les Ve et VIe s., les écosystèmes sont plus stables et la généralisation de la technique imposée a comme résultat l'uniformisation de la gestion du paysage. Dès que le pouvoir central décline, le remaniement spatial subit le même effet[59]. L'aspect en tout cas du pays, des paysages ruraux ainsi que du littoral se présentait d'une manière différente pendant la période étudiée, comme nous pouvons l'imaginer.

57. VAN ANDEL - RUNNELS - POPE, *Land use and abuse*, p. 103-128.
58. *Ibid.*, p. 121, fig. 12 ; cf. le volume paru récemment de JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, p. 400-404 et fig. 6.22.
59. BOUSQUET - DUFAURE - PÉCHOUX, *Évolution des paysages*, p. 17, 19.

INVASIONS ET INSTALLATION DES PEUPLES

CHAPITRE TROISIÈME

INVASIONS ET DÉFENSE

I. LES INVASIONS DU MILIEU DU III[e] JUSQU'AU DERNIER QUART DU VI[e] S.

Si les invasions germaniques ont influencé la géographie administrative dans l'Illyricum ainsi que la ligne de démarcation entre la *pars Orientis* et la *pars Occidentis*, comme nous venons de le voir, elles ont aussi provoqué des catastrophes matérielles, dont les traces peuvent être signalées.

Dès le milieu du III[e]s., les Goths menacent la province d'Achaïe[1]. Le raid des Goths commence en 253 /4 sous Valérien et Zosime note[2] que, devant cette menace, les Athéniens réparaient la muraille de leur ville, les Péloponnésiens fortifiaient l'Isthme et que dans toute la Grèce on veillait en commun à la sécurité du pays. D'ailleurs, les récits de Zonaras et de Georges le Syncelle[3] sont proches de Zosime. Le second raid contre la Grèce se passe sous Gallien en 267 et fait partie d'une grande expédition double, maritime et terrestre, des Goths Danubiens associés aux Hérules et aux Goths de Pontide. La flotte des Hérules et des «Scythes» subit une défaite en mer Noire et à l'entrée de la Propontide, mais, après un combat naval devant Cyzique, les bateaux gothiques passèrent en mer Égée et attaquèrent la Grèce. Effectuant des débarquements, ils pillèrent l'Attique et le Péloponnèse, prenant Athènes et saccageant Corinthe. Selon Syncelle, ils ont brûlé Athènes, Corinthe, Argos et Sparte. Zosime[4], rapportant une autre expédition maritime des Scythes, Hérules, Peuces et Goths, signale que ceux-ci, ayant traversé l'Hellespont sous Claude en 268 /269, ont pris Thessalonique, ravagé la Thessalie et la Grèce sans avoir pu s'emparer des villes qui s'étaient empressées de veiller à l'état de leurs murs et de prendre des mesures de sécurité.

Il résulte donc des sources que l'Isthme, ainsi que les villes du Péloponnèse ont été fortifiées après la menace de 253 /4. Pourtant les résultats des recherches archéologiques à Hexamilion montrent de façon catégorique qu'aucun indice de fortification valérienne n'a été repéré[5]. Suivant le récit de Syncelle, qui désigne nommément les villes envahies en 267, il apparaît que ces mesures de défense,

1. La confusion des rapports des sources littéraires se référant aux invasions gothiques des années 254 à 270 est la cause principale des contradictions chez les historiens modernes ; cf. *The Cambridge Ancient History*, XII : *The sources of the Gothic Invasions of the years 260-270*, p. 721-723 ; F. MILLAR, P. Herennius Dexippus : The Greek world and the third-century invasions, *JRS* 59, 1969, p. 12-29.
2. I, 29, 3, t. I, p. 29.
3. ZONARAS, *Epit. hist.* XII, 23, éd. DINDORF, t. III, p. 140 : Πελοποννησίους δὲ διατειχίσαι τὸν Ἰσθμὸν ἀπὸ θαλάσσης εἰς θάλασσαν... ; GEORGES LE SYNCELLE, éd. Bonn, p. 715 : διὰ τοῦτο ταραχθέντες Ἕλληνες τὰς Θερμοπύλας ἐφρούρησαν... Πελοποννήσιοι δὲ ἀπὸ θαλάσσης εἰς θάλασσαν τὸν Ἰσθμὸν διετείχισαν...
4. I, 42-43, t. I, p. 38-40 et p. 159 (commentaire).
5. GREGORY, *Isthmia* V, p. 5-6, 11, 141.

même si elles ont été entreprises, le furent à une échelle très réduite et ne furent pas efficaces. Les indices archéologiques, d'autre part, confirment les catastrophes et l'alerte des habitants.

Appendice A

Isthmia - Les Hérules traversant l'Isthme ont laissé les traces de leur passage. L'étude de la céramique a conduit à la conclusion qu'il y a un arrêt dans l'histoire du sanctuaire pendant le milieu du IIIe s. (Jeanne Marty PEPPERS, *Selected Roman Pottery. Isthmia Excavations 1967-1972*, Ann Arbor (Mi.) 1986, App. B, p. 343-346).

Corinthe - Selon SCRANTON (*Corinth* XVI, p. 3) les destructions provoquées dans la ville étaient limitées. BRONEER (*Corinth* Iiv, p. 134, 136-138, 143, 151, 159) note que la destruction de la stoa sud par les Hérules marque sa fin comme colonnade. Le même archéologue trouva dans la stoa sud, dans une couche de cendres, un trésor de 64 monnaies, dont la majorité appartenait au règne de Gallien et de Salonine (253-268). Cette trouvaille, ainsi qu'une inscription trouvée au sol du Bouleutèrion et détruite par le feu (KENT, p. 37) sont attribuées aux catastrophes dues aux Hérules. - Au nord de la place du village Archaia Korinthos, l'histoire de la construction des thermes romains prouve qu'ils ont été endommagés sérieusement vers le milieu du IIIe s. et reconstruits après (BIERS, *Corinth* XVII, p. 54, n. 59 ; p. 62). - Sur la pente de l'Acrocorinthe, un événement important a eu lieu au sanctuaire de Déméter et Korè : la découverte de 16 monnaies, dont les dernières datent du règne de Gallien et Salonine dans la citerne A, ainsi que des débris provenant du sanctuaire, coïncident chronologiquement avec les destructions des Hérules (R. STROUD, *Hesperia* 37, 1968, p. 310 ; Nancy BOOKIDIS - Joan FISCHER, *ibid.*, 41, 1972, p. 320).

Les fouilles effectuées à l'est du Théâtre ont mis au jour une route de direction est/ouest, à la partie sud de laquelle s'élevaient une série de bâtiments. La seconde phase de ces bâtiments prit fin au milieu du IIIe s., à cause de l'invasion hérule (Ch. K. WILLIAMS, II - O. ZERVOS, *Hesperia* 51, 1982, p. 118, 132-134).

Argos - À Argos, les Hérules ont provoqué des destructions et probablement l'Odéon rectangulaire a-t-il été fortement endommagé pour qu'une reconstruction s'impose (R. GINOUVÈS, Le Théâtron à gradins droits et l'Odéon d'Argos, *Études Péloponnésiennes* 6, Paris 1972, p. 214).

Sparte - L'invasion à Sparte est suggérée par des témoignages archéologiques divers. Devant la menace gothique, un trésor de 72 monnaies a été caché ; comme la presque totalité de ce trésor se compose de monnaies de Gallien, cette explication est vraisemblable (KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, *Οἱ Ἔρουλοι εἰς τὴν Σπάρτην*, p. 376-377). - Destruction des thermes romains (Th. SPYROPOULOS, *AD* 35,1980 B'1, p. 135). À la même invasion est attribuée la destruction du temple d'Asklépios Cotyleus à Aphyssos, à 6 km à l'est de Sparte (Ch. CHRISTOU, *PAE* 1963, p. 130-136 ; F. D. 160-161).

Olympie - Il est peu probable que les Hérules aient attaqué Olympie, comme cela a été démontré (SINN, *«Hérules»*, p. 367-368 ; F. D. 252-254).

Le calme que connaît le pays pendant plus d'un siècle ne sera interrompu que par les secousses de la terre. Il n'est pas sûr que les Wisigoths de Frigitern, qui ont traversé la Macédoine et la Thessalie en 380, aient attaqué l'Achaïe. Le récit de Zosime[6] est clair sur ce point et rapporte qu'ils n'ont pas traversé les Thermo-

6. ZOSIME, IV, 31, 5, t. II², p. 295 et 398 (commentaire).

pyles pour envahir l'Achaïe. En revanche, Jordanès est la seule source qui mentionne cette invasion contre l'Épire et l'Achaïe[7].

Mais l'événement le plus important, qui aura des répercussions graves pour le Péloponnèse, sera la fameuse invasion des Wisigoths d'Alaric. Nous avons vu le rôle décisif que ces envahisseurs ont joué dans les relations difficiles entre les deux parties de l'Empire[8]. Zosime, suivant dans cette partie de son *Histoire nouvelle* Eunape, reste la source principale sur l'expédition et la «conquête» du Péloponnèse par les Wisigoths d'Alaric. Et bien que les événements de cette invasion soient bien connus - invasion dont les conséquences ont été tellement exagérées par les historiens du XIXe s.[9] -, nous reprenons les données des sources et les témoignagnes archéologiques pour vérifier l'ampleur des destructions provoquées et l'état du pays.

Comme l'a remarqué l'éditeur du texte de Zosime, F. Paschoud[10], la chronologie, la succession des épisodes et les omissions rendent ce récit défectueux et embrouillé. Rappelons en résumé les faits, tels qu'ils sont racontés par Zosime - Eunape. Les Wisigoths de Macédoine passent en Thessalie où, comme nous l'avons déjà dit, Stilicon est allé les affronter, mais, avant la bataille décisive, il reçoit l'ordre de Rufin de les laisser tranquilles et de renvoyer à Constantinople l'armée provenant de la partie d'Orient[11]. C'est ainsi que les Wisigoths ont continué leur marche vers le sud. Aux Thermopyles, Rufin envoya des messagers au proconsul Antiochos et à Gérontios, qui commandait la garnison du passage, leur donnant l'ordre de se retirer. Le passage étant ainsi libre et dégagé de tout obstacle, les envahisseurs s'avancèrent pour piller les campagnes et les villes. Traversant la Béotie, ils n'ont pas pu prendre Thèbes, qui était fortifiée, et ils se sont dirigés vers Athènes, qui fut épargnée par la catastrophe à cause de l'apparition d'Athéna Promachos parcourant les remparts. Passant à Mégaride, ils se préparaient à entrer dans le Péloponnèse sans rencontrer aucune résistance et «comme Gérontios le laissa traverser l'Isthme tout le reste fut à sa portée sans effort et sans combat étant donné que presque toutes les villes étaient dépourvues d'enceinte à cause de la sécurité que l'Isthme leur garantissait. Ainsi donc Corinthe fut prise de vive force et les petites villes qui en sont voisines ; ensuite Argos et tous les territoires situés entre cette ville et Lacédémonie... et Sparte elle-même livrée à des autorités traîtresses au service empressé du caprice des puissants[12].» Stilicon a réagi devant le désastre de la Grèce et, embarquant des soldats dans des

7. JORDANÈS, *Getica*, XXVII, 140, *MGH*, *AA*, V_1, p. 95 ; C. C. MIEROW, *The Gothic History of Jordanes*, Cambridge - New York 1960, p. 90.
8. Cf. *supra*, p. 32-34.
9. F. GREGOROVIUS, Hat Alarich die Nationalgötter Griechenlands zerstört ?, *Kleine Schriften zur Geschichte und Cultur*, Stuttgart 1889, p. 51 sq. ; ID , *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, t. I, 1889, p. 36.
10. ZOSIME, V, 5, 1-6, t. III^1, p. 10-11 ; EUNAPE, frg. 65, *FHG* IV, p. 43. Commentaires par F. PASCHOUD dans l'édition de ZOSIME, t. III^1, n. 6-8, p. 86-94, surtout p. 91-94. Le récit de Zosime résume une page perdue de l'ouvrage historique d'Eunape. Eunape, d'ailleurs, fait allusion aux mêmes événements dans les *Vies des Sophistes*, déclarant qu'il les a exposés dans une section de son ouvrage historique. Cf. aussi les études : F. PASCHOUD, Quand parut la première édition de l'Histoire d'Eunape ?, *Bonner Historia - Augusta - Colloquium 1977/8*, Bonn 1980, p. 163-178 ; ID., Eunapiana, *Bonner Historia - Augusta - Colloquium 1982/3*, Bonn 1985, p. 239-303.
11. Cf. *supra*, p. 32.
12. ZOSIME, V, 6, 5, t. III^1, p. 13, n. 11 et p. 98 (commentaire).

navires, partit pour soulager ses malheurs. Il réussit à isoler les barbares à Pholoè, entre l'Élide et l'Arcadie, mais il ne put pas les détruire et il laissa ses soldats piller tout ce que les barbares n'avaient pas pris ; en outre, il donna latitude aux ennemis de se retirer du Péloponnèse avec tout leur butin et de passer en Épire.

Dans ce long passage très discuté, le récit sur la trahison de Rufin, qui a provoqué la catastrophe de la Grèce, a été commenté par plusieurs savants. Le point de vue de F. Paschoud[13], selon lequel il est difficile d'accepter que Rufin ait favorisé cette invasion, sans que cela l'acquitte de sa responsabilité, nous paraît plus près de ce qui s'est passé. La trahison de Rufin et sa responsabilité dans la nomination d'Antiochos et de Gérontios constituent une explication d'ordre politique. Il ne faut pas d'autre part oublier que cette version présentée par les païens Eunape - Zosime oppose le pieux chrétien Rufin à la Grèce, berceau du paganisme. Cette explication d'ordre religieux est rapportée aussi par Eunape dans les *Vies des Sophistes*, qui attribue l'entrée des Wisigoths à l'impiété des moines et à l'arrêt des cérémonies traditionnelles d'Éleusis. Tout se passe pendant cette fin du IVe s., au moment de la fin du paganisme et du triomphe du christianisme[14]. En revenant dernièrement sur ce problème, F. Paschoud met l'accent sur le fait que l'invasion d'Alaric en Grèce a été rendue possible non par la trahison mais par l'impossibilité de défendre ce secteur : l'ensablement du golfe Maliaque avait ouvert un large passage entre la montagne et la mer[15].

Sources et archéologie confirment et complètent les données de Zosime - Eunape sur les destructions et les pillages provoqués par Alaric. La ville de Corinthe fut la première victime de l'attaque, ainsi que les petites villes proches d'elle[16] ; c'est près de Corinthe que le philosophe et peintre de Bithynie, Hilarius, et ses serviteurs ont été massacrés[17]. De Corinthe, les Wisigoths se dirigèrent vers le sud, détruisant Argos et Sparte. Claudien, dont la muse «s'est mise au service et à la solde de Stilicon»[18], décrivant cette catastrophe, note que, si Corinthe n'avait pas été brûlée, les vagues de deux mers ne seraient pas chauffées[19]. Le même poète rappelle que les femmes d'Argos et de Sparte servaient comme esclaves aux femmes des Wisigoths[20] et, racontant ce que les Romains ont trouvé en s'emparant du camp des Goths après la bataille de Pollentia en 402, il écrit : «ornements de pourpre..., coupes massives provenant de la malheureuse Argos, statues qu'on eût cru vivantes ravies à l'incendie de Corinthe[21]». Saint Jérôme, énumérant les calamités de son siècle, se demande : «Pensez-vous qu'il reste encore du courage aux Corinthiens, aux Athéniens, aux Lacédémoniens, aux Arcadiens et à tous les peuples de la Grèce qui sont au pouvoir des barbares ? et

13. *Ibid.*, p. 88.
14. Lellia CRACCO-RUGGINI, *Simboli di battaglia ideologica nel tardo ellenismo*, Pise 1972.
15. F. PASCHOUD, Claude II aux Thermopyles ? À propos de *HA Claud.* 16, 1, Zosime 5, 5 et Eunape, *Vitae Soph.* 7, 3, 4-5, *Institutions, société et vie politique dans l'Empire Romain au IVe s. ap. J.-C.*, Paris 1992 (Coll. de l'École Française de Rome 159), p. 21-28.
16. ZOSIME, V, 6, 4, t. III^{1}, p. 13 : εὐθέως οὖν ἡ Κόρινθος πρώτη κατὰ κράτος ἡλίσκετο καὶ τὰ πρόσοικα ταύτῃ πολίχνια.
17. EUNAPE, *FHG* IV, p. 43 : τῶν ἀπολαυσάντων ἦν τῆς κοινῆς συμφορᾶς ἔξω μὲν εὑρεθεὶς τῶν 'Αθηνῶν (πλησίον γάρ που Κορίνθου διέτριβε) κατακοπεὶς δὲ παρὰ τῶν βαρβάρων ἅμα τοῖς οἰκέταις. Cf. CHRYSOS, *Βησιγότθοι*, p. 185.
18. E. STEIN, R. PALANQUE, *Histoire du Bas-Empire*, t. I, Bruxelles 1959, p. 228.
19. *Claudiani In Rufinum* II, 190 : Non mare fumasset geminum flagrante Corintho.
20. *In Eutropium*, 198-201.
21. *Claudiani De bello gothico*, 610-614.

encore je n'ai cité qu'un petit mombre de villes, celles qui jadis eurent des empires considérables[22].» Tégée est la seule ville qui opposa une résistance aux envahisseurs, selon le commentateur d'une épigramme gravée à la base de la statue du consul Roufos, probablement originaire de la cité, et récompensé ainsi de sa vaillance[23].

Exagérations des auteurs païens ou pro-occidentaux? Jusqu'à quel point d'exactitude les destructions attestées par l'archéologie peuvent-elles être attribuées à l'attaque d'Alaric? Les réserves que les archélogues expriment sur la cause des destructions sont justifiées par les tremblements de terre de 365 et surtout de 375. Dans la suite, nous signalons ces doutes en essayant de noter les destructions, restaurations, abandons ou changements d'utilisation des sites et bâtiments.

Appendice B

Isthmia.- Les résultats des recherches archéologiques à Isthmia ont démontré que vers la fin du IVe s. le sanctuaire de Poséidon était détruit et abandonné. Parmi la céramique recueillie, le type XXVIII (BRONEER, *Isthmia* III, p. 3) est le plus courant et appartient à la période de destruction, quand les bâtiments étaient tombés en ruines et leur matériel a servi pour la construction de la muraille de l'Isthme (cf. *infra*, p. 60-61). Un trésor de 97 monnaies de bronze, repéré à l'est du Temple (East-Field), a été probablement caché à cause de l'invasion des Wisigoths (BEATON - CLEMENT, *The Destruction of the Sanctuary of Poseidon*, p. 267-279).

Corinthe - Les destructions dans la ville et sa région ont été signalées: à la «Basilique Julienne» (tremblement de terre de 375; restaurations sous Valentinien II, S. WEINBERG, *Corinth* Iv, p. 57). - À la «Basilique sud» et à la «Maison à Mosaïques», en 396 (*ibid.*, p. 77, 122). - À la stoa sud (BRONEER, *Corinth* Iiv, p. 153). - À la «Façade des Captifs» (tremblement de terre de 375, R. STILLWELL et al., *Corinth* Iii, p. 88). - Au Bèma et aux boutiques centrales (tremblement de terre de 365, 375 ou Alaric 396, R. SCRANTON, *Corinth* Iiii, p. 130). - Au marché nord (tremblement de terre de 375 ou Alaric, *ibid.*, p. 192). - Aux boutiques de l'ouest affectées par le tremblement de terre de 365 et réparées par la suite (Ch. K. WILLIAMS, II - O. ZERVOS, *Hesperia* 59, 1990, p. 336). - Au Temple E (*Corinth* Iii, p. 183-184: son matériel servit de carrière, *Hesperia loc. cit*). - Au bain au nord du Péribole d'Apollon (tremblement de terre de 375 ou Alaric); réoccupation par un établissement industriel de verrerie et par une résidence (Ch. K. WILLIAMS, II, *Hesperia* 38, 1969, p. 62-63). - Aux thermes à l'est de la route de Léchaion, au nord de la place du village moderne d'Archaia Korinthos (BIERS, *Corinth* XVII, p. 62). - À la colline du temple d'Apollon, pillage du matériel des deux portiques au nord et à l'ouest du Temple, à la fin du IVe s. (American School of Classical Studies at Athens, *AD* 33, 1978 B'1, p. 67-68). - Au sanctuaire de Déméter et Korè: destruction violente à la fin du IVe s.; installation d'un cimetière chrétien (R. STROUD, *Hesperia* 34, 1965, p. 4; Nancy BOOKIDIS - Joan FISHER, *Hesperia* 41, 1972, p. 284-

22. SAINT JÉRÔME, *Lettres*, LX, 16, éd. J. LABOURT, t. III, Paris 1953 (Coll. des Universités de France), p. 106, *apud* P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris 1964, p. 25-26.
23. A. VON PREMERSTEIN, *Jahreshefte des Österr. Arch. Inst.* 15, 1912, p. 215-218, n° 7; cf. en dernier lieu FEISSEL, p. 292-293, n° 32 (pl. V, 1).

285). - Au Gymnase et au bain du Gymnase : dévastation catastrophique et pillage total du matériel de construction ; cimetière, habitations (J. WISEMAN, *Hesperia* 41, 1972, p. 4, 22-23). Trésor de 20 monnaies frappées entre 378 et 383, peut-être en possession d'un envahisseur goth (DENGATE, *Coin Hoards*, p. 151). - À l'Odéon : destruction finale en 396 ; maisons privées, monnaies du début du Ve s. (BRONEER, *Corinth* X, p. 143-147). - Au Théâtre : l'abandon de la région à l'est du Théâtre a commencé pendant la seconde moitié du IVe s. La scène a dû s'effondrer vers la seconde moitié du siècle et le Théâtre abandonné vers 396. Son matériel servit de carrière (Ch. K. WILLIAMS, II - O. ZERVOS, *Hesperia* 51, 1982, p. 115-163. ID., *ibid.*, 56, 1987, p. 31-32). - Au port de Léchaion, au lieu-dit Tagara, destruction en 396 (Hélène KOUNOUPIOTOU-MANOLESSOU, *AD* 28, 1973 B'1, p. 228-229).

Argos - Destruction de la Salle Hypostyle de l'Agora (Anne PARIENTE, *BCH* 112, 1988, p. 708) ; destruction du portique et installation des maisons sur les ruines (M. PIÉRART, *BCH* 105, 1981, p. 904 ; É.F.A., *AD* 35, 1980 B'1, p. 126) ; destruction aux thermes B (P. AUPERT, *BCH* 107, 1983, p. 849-853). Sur la place de Kypseli, destruction et construction d'un nouveau bâtiment au début du Ve s. (J.-F. BOMMELAER - Y. GRANDJEAN, *BCH* 95, 1971, p. 740-744).- L'Odéon a été détruit brutalement à la fin du IVe s. (R. GINOUVÈS, Le Théâtron à gradins droits et l'Odéon d'Argos, *Études Péloponnésiennes* 6, Paris 1972, p. 215). - L'Aphrodision a été aussi détruit brutalement à la fin du IVe s. Au début du Ve s., pillage systématique des matériaux de construction et installation des modestes habitations à l'ouest (F. CROISSANT, *BCH* 93, 1969, p. 1009-1010 ; ID., *BCH* 99, 1975, p. 696-699 ; É.F.A., *AD* 29, 1973-1974 B'2, p. 259). - Sur le terrain en contrebas du Théâtre : couches de destructions, monnaies de la fin du IVe s. (J.-F. BOMMELAER - Y. GRANDJEAN, *BCH* 95, 1971, p. 769-770).

Polyphengos - À Polyphengos (anc. Phlious) : destructions de la fin du IV^{e}s. (F. D. 24).

Sparte - Destruction d'un bâtiment civil en 396 (Catherine DIMACOPOULOU, *AD* 19, 1964 B'1, p. 144 ; *ibid.* 20, 1965 B'1, p. 175). Destruction du Théâtre et du sanctuaire d'Artémis Orthia (H. CATTLING, *Λακωνικαὶ Σπουδαί* 8, 1986, p. 202 ; Anne PARIENTE, *BCH* 118, 1994, p. 712).

Messène - Destructions attestées vers la fin du IVe s. (F. D. 201).

Némée - Destructions attestées vers la fin du IVe s. (F. D. 23).

Psophis - Destruction du sanctuaire d'Aphrodite Erycine (F. D. 267).

Les listes des destructions - restaurations attestées pendant le milieu du IIIe, la seconde moitié et la fin du IVe s., loin d'être complètes, sont pourtant suggestives. Dans la ville de Corinthe, le centre urbain le plus important, dont nous suivons, jusqu'à un certain degré, le développement et la régression de l'aspect monumental, les restaurations qui ont été effectuées après 365 sont limitées. L'exemple provenant de la partie occidentale de la ville indique que ce sont seulement les boutiques de l'ouest qui ont été renouvelées et non pas le Temple E. Aux bâtiments, ébranlés par les tremblements de terre, les Wisigoths ont apporté le coup de grâce. Peut-on souscrire avec O. Broneer[24] au fait que ce dernier quart du IVe s. est une période de destructions et de déclin général et que, dans la mesure où il est possible d'esquisser leurs effets, l'image qui ressort est celle d'une réces-

24. *Corinth* I IV, p. 159.

sion matérielle qui reflète l'épuisement de l'esprit créatif des gens ? La même question se pose pour Argos, où l'on constate au début du ve s. le commencement du processus de transformation[25]. La réponse est complexe et dépend de plusieurs facteurs. Dans ce contexte, il faudrait tenir compte de la législation qui, vers cette fin du siècle, interdisait la construction des ouvrages neufs. L'édit de Valentinien II, de Théodose Ier et d'Arcadius adressé à Polémius, préfet du prétoire d'Illyricum et d'Italie et daté du 4 avril 390[26], est formel : «Si quelqu'un entreprend, avec plus d'audace que de réflexion, d'élever dans une cité quelconque un ouvrage neuf, il doit savoir que c'est à ses frais qu'il devra en couvrir la dépense...» et l'édit concluait que les gens devaient «appliquer leurs soins à la réfection des édifices plus anciens». Ce qui prévaut pendant ces dernières années du IVe s. dans le Péloponnèse, ce sont des constructions qui indiquent le changement de la fonction initiale, marquant ainsi l'adaptation aux nouvelles conditions et aux nouveaux besoins. Deux facteurs sont prédominants : le christianisme, qui s'installe officiellement, et la défense. Le matériel de construction de grands bâtiments de la civilisation antique écroulés sera pillé et servira à la construction de fortifications. Cela nous amène à étudier de plus près cet aspect et à réviser le problème de la défense. Ce sera le contenu de la seconde partie, après la mention des invasions survenues jusqu'au dernier quart du VIe s.

Le Ve s. s'écoulera tranquillement et c'est seulement vers son troisième quart que la menace des Vandales de Genséric apparaîtra sur les côtes du Péloponnèse. Procope raconte qu'à partir de 467, Genséric, après avoir pillé la Sicile et l'Italie, se retourna vers la Méditerranée orientale et ravagea l'Illyrie, le Péloponnèse, le reste de la Grèce et les îles adjacentes[27] ; en 474 il essaya de débarquer au cap Tainare, mais il échoua et se dirigea vers les côtes occidentales, pilla Zakynthos et enleva les notables[28]. C'est contre les côtes occidentales aussi que les Ostrogoths de Totila ont dirigé leur expédition maritime en 549[29].

Si les raids et invasions gothiques et hunniques n'ont pas affecté de façon durable la péninsule balkanique, l'apparition au sud du Danube des «Bulgares» et Avars va provoquer l'installation de la crise. Elle sera aggravée dès que la grande masse des Slaves arrivera.

Pendant la dernière année du règne d'Anastase, en 517, les envahisseurs du nord commencent à descendre vers le sud. Les Antes, peuplade slave, arrivent jusqu'aux Thermopyles, pillant la Macédoine et la Thessalie. La situation devient grave sous le règne de Justinien. En 540, les Koutrigours, désignés par Procope du nom de Huns, foncent sur la Grèce et s'arrêtent devant l'Isthme[30]. Est-ce que

25. Cf. *infra*, p. 113.
26. *Cod. Th.*, XV, 1, 28. Traduction française par JANVIER, *Édifices publics*, p. 205.
27. PROCOPE, *De bello vandalico*, I, 5, p. 334-335 : Γιζέριχος... ἐπεὶ ἀνθρώπων τε ἡ χώρα καὶ χρημάτων ἔρημος ἐγεγόνει, ἐς τὸ τοῦ ἑῴου βασιλέως ἐσέβαλε κράτος. Ἰλλυριοὺς οὖν ἐληΐζετο καὶ τῆς τε Πελοποννήσου τῆς τε ἄλλης Ἑλλάδος τὰ πλεῖστα καὶ ὅσαι αὐτῇ νῆσοι ἐπίκεινται...
28. PROCOPE, *ibid.*, I, 22, p. 406-407 ; VICTOR DE VITA (cité par H.-I. MARROU, *REA* 45, 1945, p. 231) raconte : «Quant à tous les forfaits que Genséric a accomplis en Espagne, Italie, Dalmatie, Campanie, Calabre, Apulie, Sicile, Sardaigne, Bruttium, *Épire Ancien* ou en Grèce, ceux qui ont souffert ces malheurs les raconteront eux-mêmes.»
29. PROCOPE, *De bello gothico*, III, 22, 21, p. 398 ; R. WEIL, Geschichte der Ausgrabungen, *Olympia*, I, p. 26-128 : deux trésors du milieu du Ve s. auraient peut-être été enfouis devant ce danger ; cf. BON, *Le Pélop. byz.*, p. 14, n. 4.
30. PROCOPE, *De bello persico*, II, 4, 11, p. 164.

les murailles ont empêché leur descente ? Aucune mention dans les sources ne nous le confirme. Quelques années plus tard, en 558/9, Zabergan, à la tête du même peuple «bulgare», parviendra jusqu'aux Thermopyles[31]. Il est probable que cette fois l'Isthme leur barra l'entrée. Après le règne de Justinien la situation change. La prise des villes de l'Illyricum par les Avars et l'installation des Slaves au sud du Danube sont les points cruciaux qui vont conditionner le sort de la péninsule balkanique.

II. POUVOIR ET DÉFENSE. LES FORTIFICATIONS

Les destructions attestées dans le Péloponnèse nous conduisent, notamment en raison des contradictions entre les données des sources et de l'archéologie, à reconsidérer le problème de la fortification du pays, sa date et les possibilités de l'entreprendre. Après la fortification de l'Isthme en 253/4, attestée par les sources qui rapportent l'invasion des Hérules mais que l'archéologie ne confirme pas[32], nous ne connaissons pas d'autres tentatives pour assurer la défense. Le passage du *Discours* de Claude Mamertin prononcé le 1er janvier 362 pour remercier Julien fait allusion aux «villes de Macédoine, d'Illyrie et du Péloponnèse... qui ont recouvré une jeunesse soudaine dans leurs murs rebâtis». Mais la mention est vague et son objectivité très discutée. Le panégyriste exagère en décrivant les dégâts ainsi que l'entreprise miraculeuse de l'empereur pour rétablir la situation[33]. Il nous faut descendre jusqu'à la fin du IVe s. pour avoir un témoignage précis.

En 395 Stilicon et Eutrope ont pris la décision en commun de procéder à la reconstruction des enceintes urbaines de l'Illyricum, mais il est peu probable que ces lois aient été appliquées pour le Péloponnèse, en raison de la situation politique[34]. Lors de l'invasion d'Alaric en 396, Zosime rapporte que presque toutes les villes étaient dépourvues de murailles parce que l'Isthme leur assurait la sécurité[35]. Claudien fait aussi allusion au mur de l'Isthme[36]. Ainsi, le passage d'Alaric était attribué par Zosime - Eunape à des causes religieuses, politiques et militaires et non pas à l'état de la défense du pays.

Les recherches archéologiques effectuées tant à l'Hexamilion qu'à la forteresse appelée couramment «justinienne», dans la ville de Corinthe et dans d'autres villes péloponnésiennes, ont abouti à une conclusion identique : une reconstruction des remparts après le passage des Wisigoths et plus précisément au début du Ve s.

Les questions qui se posent donc sont : quand exactement cette fortification a-t-elle été entreprise et pour affronter quel ennemi le pays a-t-il supporté une tâche

31. AGATHIAS, V, 23, 6, p. 194.
32. Cf. *supra*, p. 53 ; GREGORY, *Isthmia* V, p. 141, considère que le témoignage de Zosime constitue un des nombreux exemples qui se réfèrent à l'Isthme comme point naturel de défense.
33. MAMERTINUS, dans *Panégyriques latins*, XI, 9, éd. E. GALLETIER, t. III, Paris 1955 (Coll. des Universités de France), p. 23-24 ; cf. aussi S. N. LIEU, *The Emperor Julien. Panygeric and Polemic*, Liverpool 1986.
34. A. CHASTAGNOL, Le consulaire de Campanie Flavius Lupus, *Epigraphica* 29, 1967, p. 119.
35. ZOSIME, V, 6, 4, t. III¹, p. 13.
36. *De bello gothico*, 189-190.

si lourde économiquement quelques années après la catastrophe due à Alaric ? L'analyse des données archéologiques et la confrontation des rapports des sources d'une autre nature à ces nouveaux résultats nous paraît nécessaire.

Paul Clement, nettoyant la chaussée qui traversait la porte nord-est de la forteresse de l'Isthme, a découvert dix-huit monnaies, dont la frappe s'étendait du règne de Constantin II (335-340) au règne d'Arcadius et Honorius (400-408). La distribution chronologique de ces monnaies a conduit Clement à proposer comme date de la construction de l'Hexamilion le début du ve s.[37]. Selon le même archéologue, l'Hexamilion fut reconstruit en 410, en réponse au sac de Rome par Alaric et cet acte de défense peut entrer dans le même contexte que les fortifications entreprises à Constantinople et à Corinthe[38]. D'autre part, l'étude de la céramique provenant d'un dépôt de lampes du bain romain à Isthmia à cent mètres au nord du temple de Poséidon, entreprise par Birgitta Lindros Wohl[39], aboutit à une conclusion conforme à cette chronologie. La période d'abandon du bain est fixée aux environs de la dernière décennie du IVe s., après l'édit publié par Théodose en 392 et l'invasion d'Alaric ; suit une phase de démolition et le matériel sert à la construction de l'Hexamilion, qui passe au mur nord du bain. L'homogénéité de la plus grande partie des lampes suggère un temps limité pour l'accumulation, qui s'étend des dernières décennies du IVe à la première du Ve s. B. L. Wohl a, elle aussi, considéré que la construction de l'Hexamilion a été entreprise comme une réponse au sac de Rome par Alaric en 410 et qu'elle a été réalisée sur le même plan que les fortifications de Constantinople et de Corinthe.

Nous ne croyons pas qu'il faille retenir l'opinion de Hohlfelder, qui propose qu'un projet défensif majeur ait été entrepris pendant le règne de Théodose II, à cause de la menace des Huns contre la Grèce centrale et leur arrivée jusqu'aux Thermopyles en 447[40]. L'argument le plus fort pour ne pas accepter cette explication repose tout simplement sur le fait que les Huns d'Attila ne sont jamais arrivés jusqu'aux Thermopyles. Il a été prouvé que la Thermopolis mentionnée par le *comes* Marcellinus se trouvait en Thrace près de Constantinople et non pas en Grèce centrale[41]. Contre l'argument de Hohlfelder, d'ailleurs, nous pouvons invoquer la découverte des deux tombes creusées à la section nord de la muraille, à la porte nord-est, utilisant les constructions militaires et datées, d'après les monnaies, du milieu du Ve s. C'est une découverte qui prouve que la muraille était construite bien avant et que la fonction militaire de la région était alors abandonnée[42].

Il est intéressant de relier à ces conclusions sur les fortifications de l'Hexamilion les résultats des travaux entrepris pour élucider la chronologie de la construction de l'enceinte de la ville de Corinthe pendant l'époque romaine tardive.

37. CLEMENT, *Hexamilion*, p. 159-164 ; ID., *Alaric*, p. 135-137. L'étude détaillée de ces monnaies a été reprise par le même auteur dans *Isthmian Notes*, p. 380-383.
38. La grande fortification terrestre théodosienne a été exécutée en 413 ; cf. B. MEYER-PLATH, A. M. SCHNEIDER, *Die Landmauer von Konstantinopel* II, Berlin 1943.
39. WHOL, *Deposit of Lamps*, p. 113-140.
40. HOHLFELDER, *Trans-Isthmian Walls*, p. 173-179.
41. J. KARAYANNOPOULOS, Βυζαντινὰ Σύμμεικτα I, *Βυζαντινά* 5, 1973, p. 103-104 et *TIB* 1, p. 51-52, n. 68 et 69.
42. CLEMENT, *Hexamilion*, p. 163-164 ; cf. les objections contre la proposition de Hohlfelder formulées par WOHL, *Deposit of Lamps*, p. 114, n. 9.

T. Gregory[43], reprenant les travaux antérieurs, pour la plupart incomplets[44], a formulé des conclusions qui peuvent être résumées comme suit : les blocs de la façade extérieure du mur proviennent de bâtiments démolis, qui ne sont pas identifiables, ainsi que de l'enceinte classique et peut-être de l'Amphithéâtre. La construction de la muraille, dont le périmètre correspond au tiers de celui de l'époque classique, pourrait être datée, d'après les dernières monnaies qui datent du règne de Théodose Ier (frappées entre 383 et 392), vers la fin du IVe s., avant ou après l'invasion d'Alaric. Pourtant, toujours selon Gregory, le témoignage numismatique n'est pas une preuve suffisante pour la datation exacte de la construction et il faut prendre en considération le facteur de l'exécution technique. En effet, l'apparence soignée de l'enceinte et le souci de style de la part des bâtisseurs prouvent que cette entreprise de fortification de la ville n'a pas été effectuée en hâte et devant la terreur d'une population menacée par les envahisseurs. Par conséquent, Gregory suggère une date dans les deux premières décennies du Ve s., conforme à la chronologie proposée par Clement pour la fortification de l'Hexamilion. Cette proposition est d'ailleurs renforcée par la constatation que les deux entreprises ont été exécutées avec la même technique[45].

Bien que nos connaissances sur la fortification des autres centres urbains du Péloponnèse soient incomplètes, les quelques données que nous possédons nous permettent de les assigner à la même date, notamment au début du Ve s. À Sparte, dont la topographie est mal connue, l'extension de la muraille a été très réduite, embrassant seulement l'Acropole, située à une faible hauteur et peu escarpée. Cette fortification a été réalisée avec soin peu après l'invasion d'Alaric. Une partie de cette muraille conservée dans la partie orientale est construite avec des blocs arrangés de telle sorte qu'ils forment une sorte de frise dorique[46]. À Épidaure, le mur de la période classique entourait les deux collines de la péninsule. Au début du Ve s., un mur a été construit avec la même technique de maçonnerie que celui de Corinthe et embrassait seulement la partie occidentale des deux collines. L'agglomération s'étendait au-delà de la région enfermée par le mur[47].

En revanche, les remparts de l'Acrocorinthe n'ont pas été renouvelés pendant cette période. Dans une étude récente, F. Winter[48] n'accepte pas la datation du renouvellement après 325, proposée par Carpenter, et soutient que c'est un travail de la période hellénistique. T. Gregory, d'autre part, remarque que les remparts de l'Acrocorinthe sont difficilement datables et suggère avec réserves une datation sous Justinien et même après[49].

Les recherches archéologiques révèlent donc que ces constructions de défense faisaient partie d'un projet à grande échelle, qui dépassait peut-être les possibilités régionales réduites. La réalisation de ce programme devait être soutenue par le pouvoir central. Nous avons déjà noté l'explication donnée par P. Clement et

43. GREGORY, *Late Roman Wall*, p. 264-280.
44. A. N. SKIAS, *PAE* 1906, plan 5 ; CARPENTER - BON, *Corinth* IIIii, p. 127 ; SCRANTON, *Corinth* XVI, p. 7 ; J. WISEMAN, *Hesperia* 38, 1969, p. 87-92 ; *ibid.* 41, 1972, p. 7.
45. Cf. GREGORY, *Late Roman Wall*, p. 271.
46. Sur la fortification de Sparte à l'époque romaine tardive, cf. R. TRAQUAIR, *BSA* 12, 1905-1906, p. 415-430 ; GREGORY, *Fortification*, p. 54-55 ; ID., *Fortified cities*, p. 20.
47. GREGORY, *Fortification*, p. 54, 55 ; Ch. KRITZAS, *AAA* 5, 1972, p. 186, 199.
48. F. E. WINTER, The Chronology of the Ancient Defenses of Acrocorinth : A Reconsideration, *AJA* 95, 1991, p. 119-120.
49. GREGORY, *Late Roman Wall*, p. 278.

B. L. Wohl, qui considèrent les fortifications du début du Ve s., de l'Hexamilion, de la forteresse «justinienne» et de la ville de Corinthe, comme une réponse au sac de Rome par Alaric en 410 et comme une partie du même programme de défense que celui de la capitale en 413. Pourtant cette explication ne me paraît pas pouvoir correspondre à la situation telle qu'elle se présente en Grèce méridionale quelques années après l'invasion des Wisigoths d'Alaric. Pour pouvoir expliquer ce programme de constructions de défense, il faudrait connaître l'ennemi contre qui le pays devait lever un poids financier si lourd.

L'explication, à mon avis, doit être cherchée dans la conjoncture politique créée au début du Ve s. par les interventions de l'Occident en Orient et les tentatives de Stilicon d'annexer la préfecture d'Illyricum oriental[50]. En 407, comme cela a déjà été noté, lorsqu'Honorius a nommé Alaric *magister militum per Illyricum* et que Stilicon se préparait à attaquer l'Orient, des lois furent adressées au préfet du prétoire d'Illyricum au sujet des fortifications à restaurer. La constitution impériale du 9 Avril 407[51], promulguée à Constantinople et adressée au préfet du prétoire d'Illyricum Herculius, contient le texte suivant : «Tout le monde doit être contraint sans aucun privilège à construire des remparts et à préparer et transporter des matériaux, de telle sorte que tous, sur ce chapitre du moins, soient astreints à ces corvées proportionnellement à la fortune et à la surface fiscale de chacun ; pour qu'ainsi précisément, le fardeau se répartissant des plus élevés aux plus humbles, ce soit non un léger soulagement de la charge à porter, mais un résultat profitable à tous en commun... Décision prise seulement pour les régions d'Illyricum.»

Cette entreprise des travaux de fortification à l'initiative du pouvoir central, c'est-à-dire par décision de l'empereur et par ordre adressé au préfet du prétoire d'Illyricum Herculius, responsable de son exécution, est conforme aux mécanismes administratifs mis en œuvre pour ces constructions. Le préfet du prétoire d'Illyricum Herculius est connu pour avoir été honoré au début du Ve s., non seulement pour son activité judiciaire (πρόμαχον θεσμῶν)[52], mais aussi pour son activité édilitaire : Mégare l'honore à la même date pour avoir élevé des remparts et construit un aqueduc. Comme Louis Robert l'a remarqué, les constructions de murailles ne sont pas dans l'Empire d'Orient fréquemment mentionnées[53].

Mais la question qui demande une explication reste celle de l'état économique des habitants, qui ont «tous été astreints à ces corvées», pour la réalisation du programme de la défense. L'image de destructions graves des centres urbains et de désolation du pays telle qu'elle ressort des textes et de l'archéologie a été accentuée par les historiens modernes[54]. Une baisse radicale de la circulation monétaire à Corinthe après 396 est rapportée par des études récentes[55]. Qu'il y ait eu de grandes difficultés, nous ne pouvons pas le nier. À côté des témoignages de

50. Cf. *supra*, p. 34.
51. *Cod. Th.*, XI, 17, 4. Traduction française par JANVIER, *Édifices publics*, p. 263-264 ; cf. DEMOUGEOT, *Partage*, p. 250, n. 54.
52. La fonction d'Herculius est connue et datée par les constitutions impériales, O. SEECK, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476*, Berlin 1919, p. 313 (9 avril 407). Il est honoré à Athènes par des dédicaces de deux statues dues à des sophistes : ROBERT, *Épigrammes*, p. 73, 95.
53. *Ibid.*, p. 60-61 : ... τείχεα δείμα[τ]ο [κ]αὶ [πόρ]ον ἔμπεδον ὤπα[σ]ε Νύμφ[αις]...
54. BON, *Le Pélop. byz.*, p. 14, n. 2 ; CHRYSOS, *Βησιγότθοι*, p. 190.
55. J. D. MAC ISAAC, *Hesperia* 56, 1987, p. 101.

désolation et de régression économique que les historiens projettent, il faudrait en présenter d'autres, qui nuancent cette image et qui prouvent que les habitants du Péloponnèse ont pu exécuter ces travaux de fortification. Dans cette situation il faut prendre en considération la législation sur la construction des enceintes. C'était par les revenus des biens municipaux que la construction était financée, selon la législation traditionnelle. Plus tard, sous Constantin Ier, ces terres ont été confisquées au profit de la *res privata* en restituant aux cités le quart de leurs revenus sous Constance II et le tiers à partir de Valentinien Ier et Valens. De cette manière les cités parvenaient très difficilement à assurer l'entretien et les réparations des murailles, encore plus à procéder à la construction des nouvelles[56].

C'est surtout le passage de Zosime (V, 5, 7), qui a été le plus souvent invoqué comme preuve de décadence et de désolation. Écrivant au début du VIe s. son *Histoire Nouvelle*, il notait que, même un siècle et plus après l'invasion d'Alaric, la vue des ruines de la Grèce conservait encore vivant le souvenir de la catastrophe. Pourtant, il ne faut pas oublier que Zosime copiait dans cette partie l'*Histoire* d'Eunape, composée pendant les premières années du Ve s., très peu d'années après l'invasion. Il est donc très probable que Zosime rapporte ce passage un siècle après, pour accentuer son opposition et sa polémique contre l'Empire christianisé. Il est par conséquent difficile d'accepter que son témoignage reflète la réalité du début du VIe s. C'est au début du Ve s. aussi que les Corinthiens procèdent au renouvellement du plan de leur ville, exprimant les réalités économiques, esthétiques et idéologiques de la nouvelle ère[57]. D'autres indices nous inclinent à conclure que les campagnes se sont vite remises et que les terres étaient en état de produire un surplus de céréales. Cela se déduit d'un décret daté de 401/2 et trouvé à Mégare[58]. Notamment, les représentants de la province devaient tenir une assemblée à Corinthe, en présence du proconsul Claudius Varius, pour régler la quantité des céréales ainsi que le moment de leur dépôt au bureau du *praepositus horreorum*. Les Péloponnésiens déposeraient leur surplus à Corinthe. Il est par conséquent probable que les agriculteurs étaient en état de cultiver la terre et que la dépopulation n'avait pas atteint un degré irrémédiable[59]. Il est aussi significatif que Paulin de Pella, qui possédait de grands domaines en Achaïe et en Épire, comptait vers 412 s'installer en Orient[60]. Comme il a été signalé, la législation impériale ne contient pas de décrets qui annulent l'obligation de verser les impôts retardés à cause de l'invasion[61]. La loi du 10 octobre 424[62], qui permit au proconsul d'Achaïe de réduire les taxes au tiers et qui a été invoquée pour démontrer la pauvreté du pays après l'invasion des Wisigoths[63], est publiée trop tard pour se référer à ces circonstances. La même objection est valable pour la loi du 9 octobre 435[64].

56. A. CHASTAGNOL, (article cité *supra*, n. 34), p. 119.
57. SCRANTON, *Corinth* XVI, p. 9 ; GREGORY, *Late Roman Wall*, p. 270.
58. *IG* VII, 24 ; *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, n° 908 ; cf. *TIB* 1, p. 51 ; *SEG* 40, 1990, n° 402.
59. F. R. TROMBLEY, Boetia in Late Antiquity : Epigraphic Evidence on Society, Economy and Christianization, *Boiotika. Vorträge vom 5. Internationalen Böotien Kolloquium*, Munich 1989, p. 217.
60. JONES, *LRE*, t. II, p. 782 ; CHRYSOS, *Πρωτοβυζαντινὴ Ἤπειρος*, p. 92-93.
61. TROMBLEY, *loc. cit.*, p. 218.
62. *Cod. Th.* XI, 1, 33.
63. *TIB* 1, p. 51, n. 65 ; CHRYSOS, *Βησιγότθοι*, p. 190.
64. *Cod. Th.* X, 8, 5.

Les textes ne mentionnent aucun travail de fortification jusqu'au règne de Justinien. Le passage de Procope, qui rapporte que les «Huns» n'ont pas pu franchir l'Isthme en 540, est un indice indirect permettant de supposer que les remparts étaient en état de protéger le Péloponnèse[65]. Il est aussi possible que le tremblement de terre de 543[66], mentionné par Élie de Nisibe, ait détruit cette fortification.

Justinien est loué par Procope[67] d'avoir entrepris la reconstruction du système défensif de l'Isthme en relevant les remparts détruits dans leur plus grande partie, construisant des forteresses (φρούρια) et des tours (φυλακτήρια) pour la protection de tout le Péloponnèse, dont les villes étaient dépourvues de remparts, puisque le temps pressait et ne permettait pas la fortification de chacune séparément. Ce passage bien connu de Procope est recoupé par les deux inscriptions de l'Isthme[68], fameuses depuis le XVe s., qui invoquent Dieu et la Vierge pour la sauvegarde de Justinien, de son fidèle serviteur Viktôrinos et de ceux qui habitent en Hellade et à Corinthe. Textes et inscriptions, recoupés par l'archéologie, ont éclipsé toute autre reconstruction antérieure.

Pourtant, la chronologie de cette fortification n'est pas exactement fixée. La date de la parution du livre *De Aedificiis* reste controversée et Averil Cameron, en dernier lieu, incline vers l'année 554 /5 plutôt que 559 /60[69]. Les textes épigraphiques d'ailleurs ne présentent qu'un indice interne pour préciser la date, à savoir l'absence de toute référence à l'impératrice Théodora[70]. Par conséquent, les travaux auraient été exécutés après sa mort qui survint en 548. Des données nouvelles sur la carrière de Viktôrinos proviennent de la découverte de trois inscriptions en 1983 à Byllis, cité de la province d'Épire Nouvelle[71]. Les épigrammes honorent Viktôrinos pour avoir assumé la responsabilité des fortifications non seulement à Byllis, mais aussi en Mésie, Scythie, Illyricum (Isthme) et Thrace. Viktôrinos, dont nous ne connaissions pas la nature des fonctions, apparaît nettement comme l'architecte de Justinien, le technicien spécialiste des ouvrages militaires de défense, caractérisé comme un «Vauban byzantin[72]». Il a dû exécuter les travaux de l'Isthme entre 548 et 554 ou, au plus tard, avant 560. Il est très probable que ce programme défensif a été réalisé après le tremblement de terre de 551 /2. Selon Averil Cameron, la grande sécurité que les remparts offraient au pays est une exagération de Procope, puisque, vers le dernier quart du siècle, les

65. Cf. *supra*, p. 59, n. 30.
66. Cf. *supra*, p. 46.
67. *De Aed.*, IV, 2, 27-28, p. 112.
68. FEISSEL, p. 279-281, n°s 16-17 (bibliographie antérieure).
69. Averil CAMERON, *Procopius and the sixth century*, Berkeley - Los Angeles 1985, p. 3-18 ; J. A. S. EVANS, The dates of the *Anecdota* and the *De Aedificiis* of Procopius, *Classical Philology* 64, 1969, p. 29-30, conclut en faveur d'une date avancée, c'est-à-dire peu avant le 7 mai 558.
70. E. GROAG, *Die Reichsbeamten von Achaia in spatrömischer Zeit*, Budapest 1946, p. 79-80.
71. S. ANAMALI, Quatre inscriptions sur la construction des murs d'enceinte de Byllis (en albanais, résumé en français), *Monumentet* 33, 1987, p. 63-72 ; D. FEISSEL, L'architecte Viktôrinos et les fortifications de Justinien dans les provinces balkaniques, *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France* 1988, p. 136-146 ; S. ANAMALI, L'état actuel des recherches sur l'origine des villes du Moyen Âge en Albanie, dans *XIe CIAC*, t. III, Rome 1989, p. 2617-2635.
72. N. DUVAL et D. FEISSEL, p. 146 de l'article de D. Feissel (cité à la note précédente).

Avars et les Slaves sont passés à travers l'Isthme sans rencontrer d'obstacles. Mais avec la nouvelle mention d'un tremblement de terre vers 580[73], nous pouvons accepter le texte de Procope comme répondant à la réalité. Les remparts reconstruits se sont alors écroulés et ont ainsi facilité l'entrée des ennemis.

Les remparts de la ville de Corinthe ont dû être restaurés aussi pendant la même période. Le texte de Procope dans le *De Aedificiis* est sur ce point ambigu. En IV, 2, 24, l'auteur raconte que Justinien a reconstruit les villes qui sont comprises au sud des Thermopyles et signale Corinthe, entre autres, dont les remparts s'étaient écroulés à cause des tremblements de terre. Mais en IV, 2, 27, il est affirmé formellement que Justinien n'a pas reconstruit les remparts des villes du Péloponnèse, puisque l'Isthme assurait leur défense. La recherche archéologique signale d'ailleurs des restaurations de l'enceinte du début du Vᵉ s. effectuées au VIᵉ s., sans pour autant être en état d'en fixer la date exacte[74]. Le texte de l'inscription de l'Isthme, qui invoque sainte Marie pour ceux qui habitent à Corinthe, pourrait être présenté comme un argument qui renforcerait la proposition de fortification de la ville par Justinien. Pourtant, cette pierre comme celle qui invoque Dieu ont été copiées par Cyriaque d'Ancône, qui les a vues en place à deux portes différentes : la première, apposée sur la porte sud, la seconde probablement sur la porte nord-est[75] ; et cette mention affaiblit notre hypothèse.

Un témoignage épigraphique[76] pourrait renforcer l'argument sur la fortification de Corinthe pendant le VIᵉ s. Il s'agit du fragment d'un document qui se réfère aux remparts (τειχοποιία), complété par la phrase [εἰ]ς ἀκοὰς βασιλ[ι-κάς] et signifiant probablement que «l'affaire a été portée à la connaissance de l'empereur». C'est peut-être à des fortifications aussi qu'il faudrait attribuer le travail exécuté par deux personnes, un *illustris* et un clarissime, mais nous ignorons si leurs fonctions étaient civiles ou militaires[77].

Ainsi se présente la situation de la défense à la veille des invasions avaro-slaves, dont les répercussions sur le sort du Péloponnèse ont créé un problème historique tellement discuté, qui n'est pas encore clos et que nous allons présenter au chapitre suivant.

73. Cf. *supra*, p. 46.
74. GREGORY, *Late Roman Wall*, p. 272.
75. «Εἰς Πελοποννησιακὸν Ἰσθμὸν ἐπιγράμματα πρὸς τὰς τοῦ παλαιοῦ τείχεος καὶ φρουρίου πύλας», *apud* D. FEISSEL, *BCH* 101, 1977, p. 220-224.
76. KENT, n° 514 ; FEISSEL, p. 364, n° 49*.
77. *Ibid.*, p. 294, n° 34.

CHAPITRE QUATRIÈME

PÉNÉTRATION ET INSTALLATION DES SLAVES SOURCES ET ARCHÉOLOGIE

Le problème de l'arrivée et de l'installation des Slaves dans le Péloponnèse constitue un gros dossier bibliographique comprenant des travaux de slavistes et de byzantinistes, parfois guidés par les passions nationalistes slaves, pro-slaves ou hellènes[1]. S'appuyant sur des données des sources difficilement interprétables, les historiens modernes sont passés de l'hyperbole «fallmerayerienne» ou de la réfutation totale de la présence slave par C. Sathas, à des interprétations plus nuancées. La bibliographie a tourné autour des questions politique («perte de tout contrôle byzantin»), ethnique («les Grecs furent chassés et aucun Grec ne résidait dans le Péloponnèse pendant 218 ans»), économique et de civilisation («ils ont détruit les villes et la civilisation poliade ; la terre a été laissée aux Slaves et à leurs techniques agricoles»). De ces affirmations, il y a eu des réfutations absolues ou plus modérées. L'analyse des textes relatifs à ces questions et l'approche, plus systématique, des données de l'archéologie ont affaibli les grandes antithèses. Pourtant certaines données des sources ont été acceptées comme absolument fiables. Les archéologues les ont adoptées et en ont fait l'illustration par les données archéologiques. C'est ainsi qu'ils constatent à la fin du VIe et au début du VIIe s. des destructions et un arrêt de toute activité édilitaire ou économique, en raison des invasions avaro-slaves.

La liste des monuments et des places détruits et hors d'usage est longue et il paraît presque impossible de porter au seul compte des envahisseurs l'arrêt de leur fonctionnement. Malgré les progrès effectués dans les commentaires de documents littéraires et les recherches archéologiques pendant les dernières années, cet aspect de l'histoire du Péloponnèse demande à être révisé. Les conclusions qui en seront tirées pourront, jusqu'à un certain point, répondre aux questions relatives à l'arrivée des Slaves et à leur installation. Elles pourront peut-être aussi contrôler l'image que plusieurs historiens modernes projettent, à savoir que les Slaves constituaient le facteur catalyseur des changements survenus dans le système poliade et que leur arrivée a sonné l'heure de la «grande brèche». Pour répondre à ces questions, il faut d'abord développer des points qui apportent des éclaircissements et des preuves directes. Les textes littéraires sont connus. Nous les reprenons ici puisqu'ils constituent l'élément de base et le point sur lequel se sont appuyés les historiens et les archéologues pour l'avancement de la question slave

1. Il n'est pas nécessaire de reprendre ici la bibliographie complète du problème. Seuls apparaîtront les travaux concernant les points qui seront traités séparément. Sur les travaux antérieurs à 1950, cf. BON, *Le Pélop. byz.*, p. 28-76. Une bibliographie analytique est présentée par Théoni BAZAIOU-BARABAS et Catherine NIKOLAOU, *Ἑλληνικὸς χῶρος καὶ πρώιμοι Σλάβοι, Βούλγαροι, Σέρβοι (6ος-15ος αἰ.), Ἀναλυτικὴ Βιβλιογραφία (1945-1991)*, Athènes 1992.

et pour pouvoir présenter les nouvelles interprétations provenant du matériel archéologique.

I. Les sources

Les sources littéraires, les chroniques grecques et orientales rapportent la présence des Avars et des Slaves en tant qu'envahisseurs en Grèce vers le dernier quart du VIe s. et ce sont ces témoignages qui ont suscité les polémiques et créé «la question slave». Si l'on peut dire aujourd'hui que les exagérations du passé sont apaisées et abandonnées, l'aspect scientifique de la question reste encore sur plusieurs points ouvert. C'est dans cette direction que nous allons diriger la discussion qui suivra.

Le passage de l'*Histoire ecclésiastique* d'Évagre[2], rédigé à la fin du VIe s., tient une place importante parmi les textes qui ont provoqué des controverses. Le terme «Hellas» mentionné par Évagre après les villes d'Anchialos et de Singidunum désigne, pour les uns, les provinces balkaniques, pour les autres, la Grèce propre. C'est à la quatrième année du règne de Tibère II que se réfère le passage bien connu de Ménandre : «ὅτι κεραϊζομένης τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ Σκλαβηνῶν, καὶ ἁπανταχόσε ἀλλεπαλλήλων αὐτῇ ἐπηρτημένων τῶν κινδύνων...»[3], qui a été interprété de manières différentes, tant en ce qui concerne le sens géographique du terme «Hellas» qu'en ce qui concerne la datation de ce passage.

Depuis que P. Charanis[4] a analysé les données des sources sur le terme «Hellas», il a été accepté, presque à l'unanimité, que dans le terme «Hellas» nous pouvons aussi comprendre le Péloponnèse. La chronologie de l'événement présente d'ailleurs des difficultés d'interprétation. Elle est placée à la fin de 577 ou en 578, ou bien en 581, calculs fondés sur l'année où Tibère reçut les titres de César et d'Auguste : selon que l'on compte les quatre années du début du règne de Tibère mentionnées par Ménandre à partir de 574 pour le titre de César, ou à partir de 578 pour le titre d'Auguste[5].

Jean d'Éphèse, écrivant en 895 de l'ère syrienne, c'est-à-dire en 583/4, souligne que : «trois ans après la mort de Justin, sous le règne du victorieux Tibère (581), la maudite nation des Slaves... parcourut toute l'Hellade, les provinces de Thessalie et de Thrace, ravagea quantité de villes et de propriétés... Cela dura quatre ans... Les Slaves s'installèrent et s'y répandirent selon la volonté divine... Et aujourd'hui encore (en 584), ils sont établis et installés dans les provinces romaines... tuant, brûlant, enlevant l'or, l'argent, les troupeaux de chevaux[6]...». Mis à part les questions qu'a soulevées ce fameux passage, relatives aux termes géographiques et à la retraite des Slaves au-delà du Danube, l'invasion slave men-

2. VI, 10, p. 228 : «Τούτων ὧδε χωρούντων, οἱ Ἄβαρεις δὶς μέχρι τοῦ καλουμένου μακροῦ τείχους ἐλάσαντες, Σιγγηδόνα, Ἀγχίαλόν τε καὶ τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν καὶ ἑτέρας πόλεις τε καὶ φρούρια ἐξεπολιόρκησαν καὶ ἠνδραποδίσαντο, ἀπολλύντες ἅπαντα καὶ πυροπολοῦντες, τῶν πολλῶν στρατευμάτων κατὰ τὴν ἑῴαν διατριβόντων...»

3. MÉNANDRE, frg. 21, éd. R. C. BLOCKLEY, *The History of Menander the Guardsman*, Liverpool 1985, p. 192.

4. CHARANIS, *Hellas*, p. 161, qui donne la bibliographie analytique du problème du terme «Hellas» ; ID., *Observations*, p. 1-2.

5. Les problèmes que suscite cette chronologie sont exposés par POPOVIĆ, *Slavisation*, p. 231.

6. *Hist. eccl.* VI, 25 (traduction H. GRÉGOIRE, *Byz.* 17, 1944-1945, p. 109).

tionnée par Jean d'Éphèse a dû commencer entre le 5 octobre 580 et le 5 octobre 581[7]. Faut-il voir dans les passages de Ménandre et de Jean d'Éphèse le récit d'un seul, même et unique événement ou bien les dissocier[8] ? Dans ce dernier cas, nous serions en présence de deux invasions qui s'étageraient entre 577/8 et 584 à peu près. Nous pouvons éclairer ce problème d'une manière plus ou moins satisfaisante par l'analyse des trésors numismatiques que nous allons exposer plus bas[9].

La seule source qui mentionne les pillages slaves en Hellade et précise géographiquement les régions affectées est Michel le Syrien : «Le peuple des Esclavons fit des captifs en tous lieux. (Ils enlevèrent les objets) du culte des églises et de grands ciborium sur des chariots solides, par exemple celui de l'église de Corinthe que (leur roi) fit fixer et dresser au lieu de tente sous lequel il siégeait[10].» Le témoignage de cette chronique tardive du XIIe s. sur le pillage de la ville de Corinthe a été réfuté et il a été proposé de lire Périnthe en Thrace au lieu de Corinthe[11]. Mais si nous ne pouvons pas vérifier les détails rapportés par Michel le Syrien, nous pouvons peut-être accepter la réalité de l'invasion, ainsi que la mention du même chroniqueur qui signale que les envahisseurs se sont repliés au-delà du Danube. C'est la même information que nous tirons de la relation abrégée de Jean d'Éphèse dans la *Chronique syriaque* de Barhebraeus du XIIIe s. : «Mais les Romains engagèrent le peuple des Antes et ils invadèrent la Sclavinie, l'occupèrent et la pillèrent. Lorsque les Sclavènes entendirent ceci, ils firent de grands ravages dans le pays des Romains et retournèrent chez eux[12].» Ce retour vers le nord ne pourrait-il pas expliquer aussi l'ordre géographique des provinces énoncé par Jean d'Éphèse, qui mentionne d'abord l'Hellade, ensuite la Thessalie et finalement la Thrace ?

La *Chronique* improprement dite *de Monemvasie*[13], constitue sans aucun doute la source la plus importante et la plus discutée pour l'histoire de la pénétration et de l'établissement des Slaves en Grèce et dans le Péloponnèse. L'auteur de ce texte, très probablement Aréthas[14], après avoir exposé les progrès des Avars sous les règnes de Justinien, de Tibère et de Maurice en Illyricum, rapporte que «dans une autre attaque, le chagan se rendit maître de toute la Thessalie, toute l'Hellade, la Vieille Épire, l'Attique, l'Eubée. Ceux qui envahirent le Péloponnèse s'en emparèrent par les armes, et ayant chassé et détruit les peuples de vieille

7. POPOVIĆ, *Slavisation*, p. 232.
8. ID., *Témoins archéologiques*, p. 450.
9. Cf. *infra*, p. 72-81.
10. *Chronique de Michel le Syrien*, éd. J.-B. CHABOT, t. II, Paris 1901, p. 362.
11. ZAKYTHINOS, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, p. 37 ; J. KARAYANNOPOULOS, Τὸ κιβώριο τῆς Ἐκκλησίας τῆς Κορίνθου, *Λακωνικαὶ Σπουδαὶ* 10, 1990, p. 79-85.
12. Texte cité par I. NESTOR, La pénétration des Slaves dans la péninsule balkanique et la Grèce continentale, *RESEE* 1, 1963, p. 52, n. 23 ; cf. aussi, POPOVIĆ, *Slavisation*, p. 232, n. 11.
13. LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 5-49 ; Fr. BARISIĆ, «Monemvasijska» hronika o doseljavanju Avaro-Slovena na Peloponez 587, *Naučno Drusťvo Bosne i Hercegovine, Godišnjak III, Centar za Balkanološka Ispitivanja* I, Sarajevo 1965, p. 95-109 (résumé français) ; I. DUJČEV, *Cronaca di Monemvasia, Introduzione, Testo critico, Traduzione e Note*, Palerme 1976 ; J. KARAYANNOPOULOS, Zur Frage der Slavenansiedlung im griechischen Raum, dans *Byzanz und seine Nachbarn*, Munich 1995 (Südosteuropa Jahrbuch 26), p. 1-42.
14. J. KODER, Arethas von Kaisareia und die sogennante Chronik von Monembasia, *JÖB* 25, 1976, p. 75-80 ; LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 62, n. 72 et p. 63.

race hellénique, ils s'y installèrent eux-mêmes[15].» Suit le récit de la diaspora péloponnésienne : la ville de Patras a été transférée à Rhégion de Calabre, les Corinthiens dans l'île d'Égine, les Argiens dans l'île nommée Orobè, et quant aux Laconiens, les uns sont allés en Sicile, les autres, ayant trouvé un endroit escarpé au bord de la mer, y bâtirent une ville forte, la nommèrent Monemvasie et s'y sont installés avec leur évêque. Les pasteurs et les paysans émigrèrent dans les contrées sauvages du voisinage, qui reçurent le nom de tzakonies[16]. Le passage qui provoqua les discussions les plus ardentes est le suivant : «Ainsi les Avars, ayant conquis le Péloponnèse et l'habitant, y demeurèrent pendant deux cent dix-huit ans, sans être soumis à l'empereur des Romains ni à personne, c'est-à-dire depuis l'an du monde 6096 (587/8), qui était la sixième année du règne de Maurice, jusqu'à l'an 6313 (804/5), qui était la quatrième année du règne de Nicéphore l'Ancien, celui qui eut [pour fils] Stavrakios[17].»

L'auteur de la *Chronique*, avant de parler de la reconquête du pays par les Byzantins, souligne que «seule la partie orientale du Péloponnèse, depuis Corinthe jusqu'à Malée, était pure du peuple Sthlavène, à cause de son caractère rude et inaccessible : un stratège du Péloponnèse y était envoyé par l'empereur des Romains. Un de ces stratèges, venu de la petite Arménie, de la famille de ceux qui sont surnommés Sklèroi, fit la guerre au peuple sthlavène, le vainquit et l'écrasa complétement, et permit aux habitants primitifs de se réinstaller chez eux[18].»

La scholie écrite de la main d'Aréthas de Césarée dans la marge de son exemplaire du *Chronographikon Syntomon* du patriarche Nicéphore, éditée pour la première fois par S. Kougéas[19], ne s'écarte de la *Chronique* sur les points exposés plus haut que par quelques détails qui ne sont pas essentiels[20].

Deux notices brèves du manuscrit *Koutloumoussiou* 220, éditées et commentées par P. Schreiner[21], rapportent que Monemvasie a été habitée «depuis le temps de Maurice en l'année 567». Dans cette mention, l'année de la fondation est en désaccord avec les dates du règne de Maurice (582-602). L'éditeur résout cette difficulté en admettant que la chronologie est énoncée dans l'ère alexandrine. Ce calcul chronologique amène à l'année 582/583, année qui tombe dans le règne de Maurice.

15. ID., *Chronique dite de Monemvasie*, l. 35-38, p. 13.
16. *Ibid.*, 1. 38-50, p. 13-14.
17. *Ibid.*, 1. 50-55, p. 16.
18. *Ibid.*, 1. 55-61, p. 17.
19. S. KOUGÉAS, Ἐπὶ τοῦ καλουμένου χρονικοῦ «Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας», *Νέος Ἑλληνομνήμων* 9, 1912, p. 473-480 ; ID., *Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*, Athènes 1913.
20. LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 26 (traduction) : «... [Les Sklavènes] avaient chassé et écrasé les peuples indigènes, et s'étaient installés, depuis la sixième année du règne de Maurice jusqu'à la quatrième de Nicéphore. Alors, comme la partie orientale du Péloponnèse, depuis Corinthe jusqu'à Malée, était pure du Sklavène et qu'un stratège y était envoyé pour le Péloponnèse, un de ces stratèges, venu de la petite Arménie, de la famille dite des Skléroi, attaqua le peuple des Sklavènes, les vainquit et les écrasa complétement, et permit aux habitants originels de se réinstaller chez eux....»
21. P. SCHREINER, Note sur la fondation de Monemvasie en 582-583, *TM* 4, 1970, p. 471-475 ; ID., *Die byzantinischen Kleinchroniken*, I, Vienne 1975, p. 319, n° 41, 4a, b ; traduction et notes, *ibid.*, II, Vienne 1977, p. 77-78 ; cf. ID., Die byzantinische Lokalchronistik in der Peloponnes, *Actes du Ier CIEP*, t. II, Athènes 1976-78 (Πελοποννησιακά, Suppl. 62) p. 98-102.

Retenons pour le moment les dates proposées par les textes : l'année 587/8 de la *Chronique dite de Monemvasie* et de la scholie d'Aréthas pour l'arrivée des envahisseurs et leur installation pendant 218 ans ; l'année 582/583 pour la fondation de Monemvasie selon les notices brèves.

Une nouvelle invasion des Slaves contre le Péloponnèse est relatée par les *Miracles* de Saint Démétrius, mais cette fois le danger vient de la mer. Dans le *Recueil Anonyme* (II, 1, § 179) nous lisons : «Sous l'épiscopat de Jean se leva le peuple des Sklavènes, foule immense composée de Drogoubites, Sagoudates, Bélégézites, Baiounètes, Berzètes et autres, qui inventèrent alors de fabriquer des navires creusés dans un seul tronc d'arbre ; ils armèrent sur mer, ravagèrent toute la Thessalie avec ses îles et celles de l'Hellade, les Cyclades, toute l'Achaïe, l'Épire et la plus grande part de l'Illyricum, une partie de l'Asie et laissèrent désertes quantité de villes et de provinces[22].» Cette expansion de grande envergure des Sklavènes qui sont devenus marins et bouleversent les îles et les sites côtiers de la mer Égée est datée vers 614 par P. Lemerle. Elle est d'autre part mise en relation avec la fameuse mention d'Isidore de Séville, qui précise qu'au début de la cinquième année du règne d'Héraclius «Sclavi Græciam Romanis tulerunt»[23]. Les mêmes événements sont rapprochés du texte de Jean de Nikiou, mais son témoignage ne permet pas de leur assigner une date précise[24]. Nous arrivons à la même conclusion en examinant l'*Hérakléade* de Georges de Pisidie[25] : ce poème, sans aider à fixer la date des événements, s'en fait l'écho. La fameuse phrase de Constantin Porphyrogénète ἐσθλαβώθη πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος, sur la «slavisation» et la «barbarisation» du Péloponnèse[26], se rapporte au temps de la grande peste de 746/7, qui arriva de l'Occident et, passant par Monemvasie, selon Théophane[27], a sévi dans les pays d'Orient. L'expédition du logothète du drome Stavrakios, envoyé par l'impératrice Irène en 783 contre les Sklavènes de Thessalonique et de l'Hellade, fit dans le Péloponnèse des prisonniers slaves et un grand butin[28]. Cette démonstration militaire byzantine n'a pas eu comme résultat leur soumission définitive, qui ne sera réalisée qu'en 805 sous l'empereur Nicéphore Ier par son stratège Sklèros.

22. LEMERLE, *Miracles*, t. I, p. 169-170 (traduction), p. 175 (texte) ; t. II, p. 85, 88-93, 177 (commentaire).
23. *MGH*, *AA* XI, *Chronica minora sæc. IV, V, VI, VII*, éd. Th. MOMMSEN, Berlin 1894, p. 479. Pourtant, P. CHARANIS, dans son article Graecia in Isidore of Seville, *BZ* 64, 1971, p. 22-25 (repris dans *Demography* XIX) a prouvé que le terme *Graecia* est identifié par Isidore avec *Illyricum* : «Græcia a Græco rege vocata, qui cunctam eam regionem regno incoluit. Sunt autem provinciæ Græciæ septem, quarum prima ab Occidente Dalmatia, inde Epirus, inde Hellas, inde Thessalia, inde Macedonia, inde Achaia, et dua e in mari, Creta et Cyclades. Illyricum autem generaliter omnis Græcia est.» Cf. aussi, CHRISTOPHILOPOULOU, *Βυζαντινὴ Ἱστορία*, A', p. 321-322.
24. M. H. ZOTENBERG, éd., dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1883, p. 550 ; LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 91.
25. GEORGIO DI PISIDIA, *Poemi*, I. *Panegirici epici*, éd. A. PERTUSI, Ettal 1959 (Studia Patristica et Byzantina 7), p. 254-255, v. 75-76 : πῇ δ'αὖ συνεκθέοντες οἱ Σκλάβοι λύκοι / τῇ γῇ συνῆπτον τῆς θαλάττης τὸν σάλον... ; cf. LEMERLE, *op. cit.*, p. 92.
26. *De Thematibus*, éd. A. PERTUSI, Cité du Vatican 1952 (Studi e testi 160), p. 91.
27. I, p. 422-423.
28. *Ibid.*, p. 456-457.

De l'exposé des sources principales présentées ici, il apparaît clairement que pour le début, à l'exception de la *Chronique dite de Monemvasie*, les autres sources ne mentionnent que des invasions et point d'installation. Pour nuancer ces données des textes, nous allons étudier le reflet des événements politiques sur la distribution chronologique des découvertes monétaires localisées.

II. Trésors monétaires et monnaies isolées

La confrontation des données des sources écrites avec les données du témoignage numismatique est une méthode qui permet, sous certaines conditions, d'éclaircir, vérifier ou démentir les textes. La recherche et l'étude des trésors monétaires cachés au moment de l'arrivée ou de l'approche des ennemis, révèle l'attitude de la population locale devant la menace. D'autre part, peut-on considérer qu'il y a arrêt dans la vie d'un site après la date des dernières monnaies qui y circulent et que ce phénomène signifie la rupture de son existence ? D'habitude, quand la date de frappe des dernières monnaies d'un site coïncide avec la date de l'arrivée des Slaves, on a facilement attribué à ces derniers l'arrêt de la vie et de l'occupation byzantine, tout en oubliant que le déclin qui affecte la vie urbaine à partir du VIIe s. est un phénomène général et que c'est la numismatique même qui a contribué à le démontrer[29].

Une étude que j'avais entreprise il y a une dizaine d'années, tant sur les trésors d'enfouissement d'urgence que sur les trouvailles isolées du Péloponnèse pendant les VIe et VIIe s.[30], a contribué à formuler des conclusions, qui aident à interpréter les textes. Il paraît utile de reprendre les points principaux de ce travail non seulement pour ajouter les nouvelles données parues depuis lors, mais aussi pour faciliter l'exposé sur le problème des invasions et installations slaves. La présentation par ordre géographique des trésors monétaires, publiés ou inédits, ainsi que des monnaies isolées, le signalement de l'emplacement de leur découverte, la date et les conditions de leur découverte, leur dépôt actuel, la bibliographie, leur constitution, la date et leurs ateliers d'émission, ainsi que la date de leur enfouissement ou de leur perte, ont fait l'objet de ce travail.

Le total des trésors rassemblés se monte au nombre de 43[31]. Un grand nombre, un peu moins de la moitié, 17, provient de la région de Corinthie et 8 proviennent de la ville même de Corinthe, nombre justifié pour la ville la plus importante et la plus systématiquement fouillée.

Les trésors de Corinthe ont été découverts par des fouilles archéologiques et c'est ainsi que nous puisons des détails sur les conditions de leur découverte et de leur contenu. Selon la date de la dernière émission contenue dans les trésors nous

29. A. KAZHDAN, Moneta e Società, *La cultura bizantina. Oggetti e messaggio. Moneta ed economia*, Rome 1986 (Università degli Studi di Bari, Corsi di Studi IV, 1979), p. 207-222.
30. AVRAMÉA, *Νομίσματα* ; cf. la présentation détaillée des données de ce travail par Maria NYSTAZOPOULOU-PÉLÉKIDOU, Les Slaves dans l'Empire byzantin, *The 17th International Byzantine Congress, Major Papers*, Washington 1986, p. 345-367.
31. Dans notre travail cité ci-dessus les trésors sont numérotés de 1 à 36. Depuis sa publication, un certain nombre de trésors ont été repérés, que nous signalons en ajoutant la lettre de l'alphabet après le chiffre. La bibliographie citée dans ce travail ne sera pas reprise, sauf exception. Cf. la carte de distribution géographique des trésors p. 81.

les classons : sous le règne de Justin Ier (n° 5) ; de Justinien Ier (n°s 2, 3, 4, 6, 8) et de Justin II (n°s 1, 7). Ces deux derniers nous intéressent particulièrement pour les bouleversements provoqués par les invasions avaro-slaves. Le trésor n° 1 est composé de 56 monnaies de bronze et de 20 *minimi*, trouvés sous et près des squelettes de deux personnes qui ont été tuées par un tremblement de terre et trouvées sous des blocs de construction. Comme la dernière émission de ce trésor est un *pentanoummion* de 565/578, nous avons l'indice que cet argent a été perdu au moment d'un tremblement de terre que J. Dengate propose de dater de l'année 580, juste après l'invasion de 580[32]. L'autre trésor (n° 7), dont la dernière monnaie est du règne de Justin II, fut trouvé sous le bassin du complexe de la «Fontaine aux Lampes», dans la région du Gymnase. Selon le fouilleur, le propriétaire avait caché son argent peu avant 580, par peur de l'invasion avaro-slave, et puis le tremblement de terre le dispersa sous des couches inférieures. Chronologiquement, la dernière monnaie de ce trésor, qui contient 579 monnaies de bronze, a été frappée entre 565 et 575[33]. Ces trésors donc pourraient être mis en relation avec les mentions de Ménandre, de Jean d'Éphèse et de Michel le Syrien, qui se réfèrent aux environs de 580.

D'autre part, la recherche des monnaies isolées provenant de la ville de Corinthe en a fait augmenter considérablement le nombre connu[34]. Pendant les années critiques pour la ville, selon les sources et les trésors, la circulation monétaire sous le règne de Tibère II (578-582) se présente comme suit : 578/9, 11 monnaies ; 579/580, 7 ; 580/1, 4 ; 581/2, 1 monnaie. La circulation de cette dernière date est en accord avec la mention de Jean d'Éphèse et l'enfouissement du trésor n° 7. Pendant la première année du règne de Maurice (582-602), nous constatons une petite augmentation : 4 en 582/3, tandis que durant la deuxième année, 583/4, les monnaies sont 9 et c'est le plus grand nombre de monnaies qui circulent à Corinthe sous le règne de Maurice. Pendant les années qui suivent, le nombre le plus élevé circule en 587/8, exactement pendant l'année où, d'après la *Chronique dite de Monemvasie*, les Corinthiens sont partis de leur ville pour aller se réfugier à Égine ; mais, l'année suivante la circulation diminue jusqu'au nombre de 3, et c'est en 591/2 qu'elle s'élève au nombre de 6. Après 592/3 et jusqu'à 601/2, les monnaies ne circulent presque pas du tout dans la ville (aucune monnaie ne date des années 593/4, 598/9, 599/600, 600/1)[35].

Les monnaies repérées systématiquement par les fouilles archéologiques en plusieurs endroits de la ville représentent, malgré leur nombre réduit, tous les règnes jusqu'à la fin du VIIe s. et même du VIIIe s. et cela est aussi un argument pour soutenir que la ville n'a pas été abandonnée. Les fouilles par exemple de l'Agora sud-ouest ont donné des monnaies qui s'étendent aux règnes de Justin II, Tibère II, Maurice, Phocas, Héraclius, Constant II, Constantin V. Les historiens

32. DENGATE, *Coins Hoards*, p. 160-161, n. 31 ; cf. *supra*, p. 46.
33. *Ibid.*, p. 153-174.
34. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 71-73 ; pl. 1 : la différence dans le nombre des monnaies citées est due aux publications parues après 1982 et notamment : *Hesperia* 52, 1983, p. 43 ; 53, 1984, p. 245-246 ; BIERS, *Corinth* XVII, App. II, III ; *Hesperia* 55, 1986, p. 173, 199 ; 56, 1987, p. 42, 135, 136, 137 ; 57, 1988, p. 140 ; 60, 1991, p. 49. Récapitulant le nombre des monnaies repérées, notons que dans la ville de Corinthe ont été trouvées 350 monnaies du règne de Justin II ; 49 du règne de Tibère II ; 77 de Maurice ; 53 d'Héraclius ; 103 de Constant II.
35. Cf. AVRAMÉA, *loc. cit.*, pl. 2, p. 74.

modernes, se fondant sur les résultats des recherches antérieures, avaient soutenu que les monnaies d'Héraclius et de Constant II sont très rares dans la ville basse et que la plupart proviennent de l'Acrocorinthe[36]. Notre recherche a prouvé le contraire, puisque le nombre du règne d'Héraclius est de 53 dans la ville basse et de 6 seulement sur l'Acrocorinthe. Celles du règne de Constant II sont 103 et 24 respectivement pour la ville basse et l'Acrocorinthe. Signalons d'ailleurs que quelques monnaies de la fin du VIIe et du VIIIe s. proviennent de Corinthe[37].

Examinant la région liée à Corinthe, nous signalons le trésor d'Isthmia (n° 9), intéressant à plusieurs points de vue : pour l'emplacement de sa découverte, la constitution et la date de la dernière émission. Connu par des descriptions générales, sans être étudié en détail, ce trésor a été souvent cité dans les travaux relatifs aux invasions avaro-slaves[38] à cause de sa dernière émission : 583 /4. Il a été trouvé caché dans les déblais de la colonnade nord du temple de Poséidon, lieu qui servit de carrière pour la construction de la forteresse dite de Justinien, après 551. À cet endroit passait la route qui, venant de la Grèce centrale, conduisait à la porte dite des Kenchréai de Corinthe. J'ai étudié le trésor d'Isthmia et constaté que, constitué sous Justin II, il comprend des monnaies frappées de 539 /40 jusqu'à 583 /4. Les émissions couvrent presque tout cet espace de temps et représentent les ateliers de l'Orient[39]. À en juger par son contenu, ce trésor montre une thésaurisation systématique et donne en même temps l'image, à cause de la continuité des émissions, d'une collection qui été brusquement arrêtée, arrêt dû vraisemblablement à une invasion.

De Kenchréai, du port oriental de Corinthe, nous possédons deux trésors (n°s 10 et 11). La plus récente monnaie date de l'année 576 pour le premier et de 578 pour le second. C'est pour ce second trésor que l'éditeur R. Hohlfelder signale que les monnaies ont été perdues pendant une catastrophe, mais il ajoute qu'il ne peut pas préciser s'il s'agit d'une catastrophe due à l'homme ou à la nature[40]. La circulation monétaire qui suit les dates de la «perte» des trésors à Kenchréai est très limitée : deux demi-*folles* du règne de Tibère II (581 /2 et 578-582), deux *folles* de Phocas (604 /5 et 607 /8) et une *follis* de Constant II, ainsi que quelques monnaies du VIIe s., de date incertaine[41].

Le troisième site lié à la ville de Corinthe est Solomos, qui se trouve sur la route ancienne conduisant de la porte sud-est de Corinthe vers la Corinthie du Sud. Les deux trésors (n°s 12 et 13) qui proviennent de Solomos appartiennent

36. BON, *Le Pélop. byz.*, p. 52. YANNOPOULOS, *Argolide*, p. 357, n. 216, prétend que «toutes les monnaies du VIIe et VIIIe s. ont été découvertes sur l'Acrocorinthe».

37. Règne de Constantin IV : 4 monnaies de l'Agora sud ; Tibère III : 1 de l'Agora sud-ouest ; Justinien II : 2 de la Basilique sud et de l'Agora nord-ouest ; Constantin V : 3 de l'église Saint-Jean, de la section nord de l'Agora, Oakley, partie sud ; Léon IV : 1 de l'Agora nord-est ; Constantin VI et Irène : 1 de l'Agora nord-est. Cf. AVRAMÉA, *loc. cit.*, p. 75.

38. YANNOPOULOS, *Argolide*, p. 359, rapporte que le trésor d'Isthmia contient seulement des émissions de Constantinople et de Nicomédie.

39. D. M. METCALF, The Slavonic Threat to Greece *circa* 580 : Some Evidence from Athens, *Hesperia* 31, 1962, p. 136, n. 5 (simple mention). Il faut noter que ce trésor comprend aussi des monnaies frappées à Thessalonique de 578 /9 à 581 /2. Il semble donc que l'atelier n'a pas été fermé, comme l'a soutenu Metcalf, p. 143-144.

40. R. L. HOHLFELDER, Migratory Peoples' Incursions into Central Greece in late 6th Century : New Evidence from Kenchreai, *Actes du XIV CIEB*, t. III, Bucarest 1976, p. 336.

41. ID., *Kenchreai* III, n°s 1089, 1090, 1091, et 1160 à 1166.

au règne d'Héraclius. Vu leur contenu, ils témoignent d'une circulation assez élevée. Le premier (n° 12), dont nous ne connaissons pas malheureusement les conditions de découverte, est constitué de 6 monnaies d'or, 3 *solidi* de Phocas et 3 d'Héraclius, ces derniers étant datés entre 613 et 629. Le second (n° 13), trouvé en 1938 et déposé au Musée de l'Ancienne Corinthe, est connu par le surnom «Pitsikos Hoard». Signalé seulement par D. Metcalf[42], il n'a pas été étudié, et par conséquent il n'a pas été utilisé par les historiens. J'ai eu l'occasion de voir les fiches et le «Field Note Book» de l' «American School of Classical Studies» déposés au Musée de Corinthe. Le trésor contient 346 monnaies de bronze qui, sauf deux, de Justin II et de Phocas, appartiennent toutes au règne d'Héraclius. Issues des ateliers de Constantinople pour la plupart, de Thessalonique, de Nicomédie et de Cyzique, elles sont en majeure partie frappées sur des monnaies des règnes antérieurs. L'étendue chronologique est de 611 /12 à 619 /20. Dressant un tableau[43] à partir du contenu du trésor de Solomos, nous constatons que le plus grand nombre de monnaies a été frappé entre les années 612 /13 et 616 /17, puis on est devant une diminution progressive, qui aboutit à la dernière année, 619 /20.

Il est naturel de mettre en relation ce trésor avec ceux du règne d'Héraclius, qui furent trouvés sur les côtes et les îles de la Grèce et de l'Asie Mineure, et, notamment, ceux d'Athènes, de Chalkis et de Thèbes de Thessalie (Néa Anchialos), ainsi que de Thasos. Tous ces trésors contiennent comme dernière émission les années 615 /16, 616 /17 et 618 /19[44]. Les résultats de ces indices chronologiques du témoignage numismatique peuvent se relier aux mentions des sources et spécialement aux *Miracles de Saint Démétrius* (II, 1, § 179) sur l'expédition maritime des Slaves. Le trésor de Solomos est proche chronologiquement de ceux de Thasos. À Solomos nous n'avons aucun indice de destructions, contrairement à ce qui se passe à Thasos ; c'est ainsi que notre conclusion que le trésor fut caché devant la menace reste indirecte. En tout état de cause, vu les différentes dates d'enfouissement, nous concluons qu'il ne s'agit pas d'un seul raid, mais probablement de plusieurs, qui ont eu lieu dans la seconde décennie du VIIe s.

De l'Isthme vers Argos et le Péloponnèse oriental, la route passait par Némée. Dans le tunnel du stade de la ville ancienne, St. Miller a découvert une installation provisoire de personnes, qui avaient caché leur argent : 23 monnaies de bronze (n° 14), parmi lesquelles la dernière date de 577, indiquent une perturbation proche de 580. Il est à noter que les monnaies isolées trouvées par les fouilles près du sanctuaire de Zeus ne sont pas plus tardives que le règne de Justin II[45]. À huit kilomètres de Némée, au lieu-dit Kokkinia de la commune de Koutsi, un trésor de 22 monnaies de bronze (n° 14a) a été découvert et récemment publié par Mando Oikonomidou[46]. Les dernières émissions de ce trésor datent aussi du règne de Justin II, notamment de 577 /8 et leur état assez usé permet de dater l'enfouissement vers 580.

42. D. M. METCALF, The Aegean Coastlands under Threat : Some Coins and Coin Hoards from the Reign of Heraclius, *BSA* 57, 1962, p. 14, n. 4.
43. Cf. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 79, pl. 3.
44. Sur les trésors de Chalkis et de Néa Anchialos, cf. METCALF, *loc. cit.* Sur le trésor de Thasos : O. PICARD, Trésors et circulation monétaire à Thasos du IVe au VIIe siècle après J-C., *Thasiaca*, Paris 1979 (BCH Suppl. 5), p. 451, 454.
45. St. MILLER, *Hesperia* 45, 1976, p. 202, n. 53 ; 48, 1979, p. 99.
46. *Πρώιμος βυζαντινός «θησαυρός»*, p. 1289-1294.

Le matériel numismatique d'Argos est encore mal connu. P. Aupert rapporte qu'a été découvert à l'Agora un trésor contenant des monnaies brûlées, datées vers les années 580, mais ce renseignement reste imprécis[47]. Un nouveau trésor (n° 17a) est paru grâce aux fouilles du Service Archéologique Grec menées par Anastasia Oikonomou sur le terrain Papathanassiou en 1983. Il est constitué de 154 monnaies de bronze et de *minimi*. Les dernières émissions sont deux *eikosanoummia* de Maurice de 583/4, date qui doit être considérée comme le *terminus post quem* pour son enfouissement[48]. Sur les monnaies isolées provenant de la ville d'Argos, la recherche n'est pas encore accomplie. Pourtant l'Argolide et surtout les sites côtiers ainsi que les îles de Spetsai, Chinitsa et Korakonissi ont fourni des trésors et monnaies isolées de Justinien, Justin II, Maurice, Phocas, Héraclius et Constant II[49]. De l'îlot Plateia provient un trésor constitué de 465 monnaies de bronze et de 2 *solidi* (n° 17b). C'est de l'île de Spetsai, du vieux port du nord, de Zoghéria (n°s 17c-e), que proviennent deux trésors constitués uniquement de *solidi*. Le premier, acheté par A. Kyrou à un habitant de l'île et déposé au Musée de Spetsai, contient 30 *solidi*, dont 27 de Justinien Ier et 3 de Justin II ; le second a été trouvé grâce aux fouilles de Charis Koilakou, effectuées sur le même site de provenance que le premier trésor. Il comporte 13 *solidi* de Justinien et de Tibère II. Un troisième trésor, provenant du même site, est constitué de 320 monnaies de bronze (dont la dernière est de Maurice). Tous ces trésors insulaires peuvent difficilement être mis en rapport avec les invasions slaves. De l'île de Dokos d'ailleurs proviennent des monnaies des règnes d'Héraclius et de Constant II, signalées par A. Kyrou[50].

De l'Isthme vers l'Achaïe, la route suit la côte, du golfe de Corinthe jusqu'à Patras. Dans cette région côtière, nous n'avons pas signalé de trouvailles numismatiques. De la ville de Patras proviennent deux trésors (n°s 18-19), trouvés à l'Odéon et contenant 5 749 et 6 023 *minimi* des Ve et VIe s. Deux trésors récemment trouvés à Patras (n°s 19a-b) contiennent : le premier (terrain rue Mykinon), 4 *solidi* dont le dernier est une émission de Maurice (583-601)[51] ; le second (région Hag. Stéphanos), 22 monnaies d'or dont la dernière est un *semissis* de 607-610. La recherche au Musée de Patras - loin d'être exhaustive - a signalé : 8 monnaies de Justin II, 1 de Tibère II, 1 de Maurice de 591/2 et quelques-unes de Phocas, dont la dernière est de 608/9, toutes provenant des fouilles. Ainsi, il est intéressant de signaler que des monnaies circulent dans la ville de Patras et, ce après 587/8, date à laquelle, selon la *Chronique dite de Monemvasie*, «la ville de Patras se transporta dans le pays des Calabrais à Rhégion». Nous sommes donc

47. AUPERT, *Céramique slave*, p. 374, n. 10, renvoie au rapport de J.-Fr. BOMMELAER et J.-P. SODINI, *BCH* 88 (au lieu de 93), 1969, p. 982. Mais ce rapport note : «Cet événement peut se dater de façon approximative, grâce à de très nombreuses monnaies, dont le revers est généralement marqué d'un A. Ces pièces ont pu rester en circulation jusque vers le milieu du VIe s. ...»
48. Mina Cricou-Galani publiera le trésor qu'elle a déjà examiné ; cf. OIKONOMOU, *Lampes d'Argos*, p. 502.
49. Les trésors et monnaies des îles de l'Argolide, déposés au Musée de Spetsai, seront publiés par Mina Cricou-Galani qui les a examinés.
50. A. KYROU, Περιπλανήσεις ἁγίων λειψάνων καὶ μιὰ ἄγνωστη καστροπολιτεία στὸν Ἀργολικό, *Πελοποννησιακά* 21, 1995, p. 112-113, fig. 5.
51. Je dois ces précisions chronologiques à Mina Cricou-Galani. Selon MOUTZALI, *Ἡ πόλη τῶν Πατρῶν*, p. 263, la dernière monnaie est de 582.

obligés de supposer ou bien que le déplacement n'a pas eu lieu, ou qu'il n'avait pas un caractère général.

La route qui menait de la côte du golfe de Corinthe vers l'intérieur, partant de Sikyôn vers l'antique Titanè et Phlious pour arriver à Némée, longeait la rive gauche de l'Asopos. Dans la région de Titanè, dans la cour du village actuel de Bozikas, on a trouvé un trésor constitué de 10 monnaies de bronze de Justin II et de Sophie, dont la dernière est datée de 573 /4 (n° 15). Un peu plus au sud, dans le village de Pétri, on signale un *solidus* de Phocas. Sur une autre route de la côte vers l'intérieur, reliant Xylokastro à Trikala, entre les fleuves Krios et Sythas et à l'emplacement de l'antique Pellenè, un trésor fut trouvé (n° 16) dans les champs. Il fut constitué sous Justin II et la dernière émission, parmi les 419 monnaies de bronze, est datée de 584 /5. Cette chronologie est la plus avancée qui ait été repérée dans tous les trésors enfouis pendant la décennie de 580, tant en Grèce centrale que dans le Péloponnèse[52] et la plus proche de l'année 587 /8 rapportée par la *Chronique dite de Monemvasie.*

La route de l'intérieur vers le Péloponnèse central et occidental coïncidait jusqu'à Némée avec la route d'Argos, ensuite elle se dirigeait vers l'ouest et le sud-ouest, vers l'Arcadie, tandis qu'une de ses branches se dirigeait vers Kleitoria de l'Achaïe. C'est dans cette région que furent découverts deux trésors : l'un, provenant du lieu-dit Kouvoukli de la région de Kleitoria (n° 20), contient 86 monnaies de bronze et les dernières émissions datent du règne de Maurice, mais nous n'en connaissons pas la date exacte. Par contre, pour le second (n° 21), trouvé à Priolithos de Kalavryta et publié en détail par Mando Oikonomidou[53], nous savons que l'émission la plus récente est de 583 /4. De la même région d'ailleurs, du village de Paos, proviennent deux *folles* de Phocas, indice qu'il y a un certain mouvement après 584[54].

Dans le plateau de Mantinée, nous avons signalé : un trésor à Nestani (n° 22) avec 5 *solidi* de Justinien Ier et sur le site de Mantinée, un trésor dont la monnaie la plus récente est de 576 (n° 23). Aucune monnaie n'est signalée après le règne de Justin II dans cette région. Des monnaies de la même date sont trouvées à Orchoménos (n° 24). De Mégalopolis (n° 25) et de Paléochori (n° 26) proviennent des trésors de *minimi.* C'est de l'Arcadie orientale, du village Hag. Nikolaos (n° 27) de la province de Cynourie que provient un trésor de 88 monnaies de bronze, dont la dernière est de 575 /6.

Près de la région qui sépare l'Arcadie de la Laconie, sur la route qui mène de Mégalopolis à Sparte, se trouve l'antique Pellana de Laconie, place forte pendant l'Antiquité et le Moyen Âge à cause de sa position stratégique. De la région de cette ville provient un trésor contenant 14 monnaies du règne de Phocas, caché dans le couloir d'un tombeau mycénien (n° 28). La date de la dernière monnaie est de 608 /9 et il faut bien noter que c'est le premier trésor trouvé dans le Péloponnèse, constitué uniquement de monnaies de Phocas. La trouvaille devient encore plus intéressante si on la met en relation avec un autre trésor qui contient 10

52. POPOVIĆ, *Slavisation*, p. 234, 242, qui ne connaissait pas alors l'existence de ce trésor, a signalé que tous les trésors trouvés en Grèce ne dépassent pas l'année 583 /4 et, les comparant avec ceux de Macédoine, il a conclu que ces derniers sont plus récents (Bargala : 584 /5 et Baba : 584 /5).
53. Βυζαντινὸ «εὕρημα» Πριολίθου Καλαβρύτων, *AAA* 12, 1979, p. 63-71.
54. Mando KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, *AD* 25, 1970 B'1, p. 9, n° 5.

solidi provenant du village de Vassaras (n° 29), village placé sur l'autre route qui menait du nord vers Sparte. Nous sommes malheureusement mal renseignés sur la datation de ces monnaies ; nous savons seulement que l'un des dix *solidi* appartenait au règne de Phocas. Au pied du Taygète, dans le village de Trypi (n° 30), 945 *minimi* ont été trouvés ; plus au sud, dans le village d'Apidéa (n° 31), sur la route vers Monemvasie, un trésor de 8 *solidi*, dont 6 de Justin II, 1 de Tibère II et 1 de Maurice, daté de 583-601[55].

Du Péloponnèse occidental, mis à part les sites de Samiko (n° 33) et Zacha (n° 34) d'où proviennent des trésors de *minimi*, un trésor a été découvert près de la ville d'Élis (n° 32), au barrage du fleuve Pénée ; il contient 6 *solidi* de Justin II et par conséquent la date de son enfouissement doit être placée après 578. C'est à la même date qu'appartiennent les trésors les plus récents chronologiquement d'Olympie[56]. Peu de monnaies isolées ont été signalées provenant des fouilles allemandes (n° 35).

L'étude d'un trésor, qui n'est pas encore présenté en détail, trouvé par les fouilles de D. Pallas dans l'église paléochrétienne de Hag. Kyriaki (n° 36), petit port de Philiatra en Messénie nord-ouest, a prouvé, que parmi les 226 monnaies de bronze, la plus récente date de 582/3.

Prenant en considération le caractère fortuit de la découverte des trésors et monnaies isolées, ainsi que le fait que les fouilles archéologiques systématiques ont été effectuées surtout sur les sites renommés de l'Antiquité classique et romaine, nous résumons brièvement les données rassemblées.

Des 43 trésors monétaires, le plus grand nombre a été trouvé par les fouilles, les autres sont des trouvailles de sauvetage, et pour certains nous n'avons pas de renseignements précis concernant leur découverte. L'ensemble peut être divisé en trois catégories.

A : trésors qui contiennent de petites monnaies de bronze, *minimi*. Parmi les trésors de cette catégorie *A*, il y en a qui contiennent des monnaies du type avec «palm tree», qui sont datées par W. Hahn de la fin du règne de Maurice (596-601). Lorsque l'étude de ces trésors, entreprise par Mina Cricou-Galani paraîtra, nous aurons des renseignements plus précis et il faudra peut-être les dater des règnes de Justin II ou de Tibère II[57]. *B* : trésors du dernier quart du VIe s. *C* : trésors des deux premières décennies du VIIe s.

La date d'enfouissement ou de perte des trésors de la catégorie *B* est proche des dates des textes qui mentionnent les invasions des Avars et Slaves pendant la décennie 580. Ils sont 19 et peuvent être sous-divisés en deux groupes, tenant compte de la date de la dernière émission : *Ba*, pour ceux qui sont cachés ou s'arrêtent autour des années 578-580 et *Bb*, pour ceux qui sont cachés ou s'arrêtent après 583, 584, 585. Le premier groupe (*Ba*) peut être mis en relation avec

55. EAD., *AD* 31, 1976 B'1, p. 5.

56. Les problèmes que pose le matériel numismatique d'Olympie sont importants. Signalons, entre autres, que pour les monnaies des fouilles d'Olympie déposées au Musée Numismatique d'Athènes et présentées par Postolacas, nous ne savons pas lesquelles faisaient partie d'un trésor.

57. Cf. OIKONOMIDOU, *Πρώιμος βυζαντινός θησαυρός*, p. 1289-1290. Pourtant, cf. la dernière étude de M. ASOLATI, L'emissione vandala con il Palmizio : Prototipi punici e l'evidenza dei ripostigli, *Rivista italiana di Numismatica e Scienze affini* 96, 1994-1995, p. 187-202.

les passages de Ménandre, de Jean d'Éphèse et de Michel le Syrien. Du point de vue géographique, ce groupe se localise dans la ville de Corinthe et le port de Kenchréai, descend à Bozikas, Koutsi, Némée et Argos ; ensuite passe à Mantinée, se dirige à l'est à Cynourie et à l'ouest en Élis et plus au sud à Olympie. Le second groupe (*Bb*) est plus proche de la date rapportée par la *Chronique dite de Monemvasie*, 587 /8, mais il est difficile d'accepter que ces trésors prouvent qu'il faut retenir cette date comme précise. Il faut remarquer d'autre part qu'aucun trésor proche chronologiquement de cette date ne provient des villes mentionnées par la *Chronique*, à savoir Patras, Corinthe, Sparte, sauf Argos. Les trésors de ce second groupe se répartissent géographiquement : à l'entrée du Péloponnèse (Isthmia, 583 /4), Pellenè (584 /5), à l'intérieur de l'Achaïe, au pied sud des monts Aroaneia à Kleitoria et Priolithos (583 /4). Le trésor de Hag. Kyriaki (582 /3) est le seul qui provienne du Péloponnèse sud-ouest, tandis que du sud-est nous connaissons seulement celui d'Apidéa (582-602).

Vu la distribution géographique de ces trésors, nous ne pouvons pas tracer un itinéraire des invasions, qui, progressivement dans le temps, pourrait indiquer la descente des envahisseurs du nord au sud, puisque les trésors du sud sont parfois plus récents que ceux du nord. Pourtant, comme les différences de chronologie sont très petites, d'un à deux ans, cette remarque correspond difficilement à la réalité. Tenant compte de ces constatations, nous pouvons conclure que les envahisseurs arrivent en vagues, mais il est impossible de fixer une date précise. La recherche sur les monnaies isolées a d'ailleurs prouvé que la circulation monétaire des années 586 /7, 587 /8 et 588 /9 ne baisse pas par rapport aux autres années ; au contraire, pendant l'année cruciale et précise de 587 /8 mentionnée par la *Chronique*, la circulation est assez élevée. L'absence de trésors datés de 584 /5 à 609 ainsi que la circulation des monnaies isolées témoignent de la continuité de la vie et permettent de proposer que les envahisseurs se replient vers le nord après 584 /5. Les communications ne sont pas interrompues et le pape Grégoire Ier écrit en 591 au métropolite de Corinthe, en lui demandant d'aider son représentant à arriver à Constantinople par mer ou par terre[58].

Les trésors de la catégorie *C* ont été enfouis pendant les règnes de Phocas et d'Héraclius. D'un intérêt particulier, les trésors de Patras et de Laconie et spécialement de Pellana et de Vassaras furent découverts sur les points qui mènent vers Sparte et reflètent des perturbations sur lesquelles les sources sont muettes. Leur découverte prouve que la mention catégorique de la *Chronique dite de Monemvasie* à savoir que le Péloponnèse a été conquis de 587 /8 à 805 ne peut plus être retenue. Si ces régions étaient conquises, devant quel envahisseur les habitants de Laconie du Nord auraient-ils caché leur argent ? et comment, étant conquis, auraient-ils possédé ces sommes ? Il est ainsi établi qu'on ne peut pas avoir «une foi aveugle» dans l'historicité de la *Chronique*, sans pour autant tout rejeter ; il faut noter que les dernières monnaies des trésors et des trouvailles isolées de Patras sont de 610 et que les trésors du règne d'Héraclius proviennent de Solomos, de la région de Corinthe, partie qui, selon la *Chronique*, était restée «pure du peuple Sthlavène». La menace vient de la mer et le témoignage de cette catégorie

58. GREGORII I papae *Registrum epistolarum*, t. I, Berlin 1887, p. 40 ; cf. KORDOSSIS, *Τοπωνύμια*, p. 400.

C de trésors enfouis renforce la thèse que les invasions ont eu lieu successivement et en vagues[59].

Si les enfouissements monétaires démontrent le processus des invasions, ils n'apportent pas de réponses à la question de l'origine ethnique des envahisseurs, ni de leur comportement après le conflit. C'est par d'autres recherches que nous allons essayer de préciser le problème des installations slaves. Les témoignages de la toponomastique, de la céramique et des objets métalliques feront l'objet de la recherche qui suivra.

III. La présence slave. Toponymie et céramique

La présentation des données sur la toponomastique sera brève et limitée à un résumé des résultats des recherches conduites jusqu'à présent. Après le travail de M. Vasmer[60], de nouvelles approches du sujet[61] ont entrepris de mettre le témoignage des noms de lieu en relation avec les sources et la documentation connue, tout en essayant de les situer sur le relief géographique. Seule la région du Magne de Messénie a été étudiée en détail[62].

Les Slaves commencent à s'installer très probablement après la deuxième ou la troisième décennie du VIIe s., «sans être soumis ni à l'empereur des Romains, ni à personne», selon la *Chronique dite de Monemvasie*. Ils ne payaient donc pas de tribut et ne prenaient pas part aux expéditions militaires des Byzantins. Ne formant pas de groupes définis et étant arrivés par vagues successives, comme nous venons de le voir, ils perdent leur organisation tribale. Ils sont installés à l'intérieur de la péninsule, loin de la mer, dans des régions montagneuses boisées, d'une altitude entre 500 et 700 m, propices au pâturage et non loin de plaines propices à l'agriculture. Telle est l'image d'ensemble qui se dégage de l'étude de la toponomastique.

Les noms de lieu slaves sont denses dans les régions de l'Achaïe, de l'Arcadie centrale et occidentale, au sud-est de l'Élide et sur le Taygète. Notamment sur les plateaux de Tripolis et Mégalopolis autour et près des plaines traversées par les fleuves Alphée, Ladon, Erymanthe, Pénée, Sélinous et Néda. En Achaïe, ils sont très denses dans la région qui s'étend de Katô Achaïa (Dymè) jusqu'à Kiaton (Sikyôn). Dans la partie occidentale, ils sont moins denses, à l'exception de la plaine près du Néda et de la Messénie centrale. Dans le sud, la densité est grande sur le versant occidental du Taygète et dans le Magne messénien, ainsi que sur le versant oriental de la même montagne, le long de la rive de l'Eurotas. C'est la

59. Cf. LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 64, n. 75bis, qui cite le point de vue de Vl. Popović sur les trésors, formulé avant la parution de notre recherche sur le matériel numismatique du Péloponnèse en 1983.

60. M. VASMER, Die Slaven in Griechenland, *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften-Jahrgang 1941. Phil. - Hist. Klasse*, n° 12, Berlin 1941 ; cf. la critique de ZAKYTHINOS, *Oἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, p. 72-82 ; D. GEORGAKAS, Beiträge zur Deutung als slavisch erklärter Ortsnamen, *BZ* 41, 1941, p. 351-444.

61. J. KODER, Zur Frage der Slavischen Siedlungsgebiete im mittelalterlichen Griechenland, *BZ* 71, 1978, p. 315-331 ; KORDOSSIS, *Τοπωνύμια*, p. 381-444 (10 cartes).

62. Ph. MALINGOUDIS, *Studien zu den slavischen Ortsnamen Griechenlands* I. *Slavische Flurnamen aus der messenischen Mani*, Mainz-Wiesbaden 1981.



Carte de répartition des trésors monétaires

partie orientale qui est - c'est bien connu - la partie où les toponymes slaves sont rares ; cela est valable non seulement pour la zone côtière, mais aussi pour l'intérieur, mais il n'est pas exclu qu'on en signale ultérieurement.

Les conclusions de cette brève présentation sont assez conformes au tableau dressé à partir des trésors monétaires et des monnaies isolées. Elles sont aussi significatives des sites de prédilection pour les peuples slaves qui, sans organisation politique, s'installent pour travailler la terre et élever le bétail. Ces installations seront mieux éclairées par l'étude de la céramique.

La céramique, élément essentiel de la culture matérielle des Slaves a été découverte dans le Péloponnèse en différents endroits et son témoignage constitue un indice sûr de la présence et de l'installation des Slaves. Son étude exige d'en examiner l'appartenance ethnique et, par conséquent, de pouvoir la dater pour préciser le moment historique de ces installations.

La nécropole d'Olympie, découverte par N. Yalouris[63] lors de la construction du nouveau musée entre 1959 et 1966 dans la petite vallée au nord du Cronion, consistait en un assez grand nombre de tombeaux, qui contenaient près de quarante urnes à incinération, avec les cendres du défunt, des offrandes de fer, couteaux et bagues, ainsi que des jetons en verre bleu. Cette céramique grossière, modelée à la main et sans décor, est caractérisée par les spécialistes comme appartenant au type de la culture slave dite «Prague-Korčak»[64]. Les pots élancés et ovoïdes de la culture «Prague-Korčak» s'étendent à l'ouest de l'Ukraine, en Tchécoslovaquie, en Pologne méridionale, ainsi qu'en Allemagne jusqu'à l'Elbe. Ils sont aussi attestés en Autriche, Yougoslavie et Roumanie et correspondent aux Sklavènes des sources (Jordanès, Procope, Ménandre).

Si le matériel céramique d'Olympie a été considéré par les chercheurs comme un indice incontestable de l'installation des Slaves dans le Péloponnèse, l'accord n'est pas unanime en ce qui concerne la date qu'il faut lui attribuer. N. Yalouris a proposé la fin du VIe s., en se fondant sur la stratigraphie. Pourtant I. Nestor proposa le VIIe s., même tardif[65], et, malgré les objections qui ont été formulées, il a été accepté que cette céramique ne peut pas «servir en toute certitude de preuve à la présence sklavène en Grèce dès la fin du VIe s.»[66]. Vl. Popović a d'ailleurs remarqué que les nécropoles slaves de la fin du VIe et du VIIe s. sont pour l'instant

63. N. YALOURIS, *AD* 16, 1960, p. 125-126, pl. 116b ; 17, 1961-1962, p. 107, pl. 117 ; 19, 1964 B'2, p. 174, 176 ; 20, 1965 B' 2, p. 209 ; 21, 1966 B' 1, p. 170, pl. 182 ; G. DAUX, *BCH* 84, 1960, p. 720 ; 85, 1961, p. 722 ; 86, 1962, p. 744 ; WERNER, *Slawische Bügelfibeln*, p. 118. La présentation de ce matériel la plus complète a été publiée dernièrement par Sp. VRYONIS, Jr., The Slavic Pottery (Jars) from Olympia, Greece, *Byzantine Studies. Essays on the Slavic World and the Eleventh Century*, New York 1992, p. 15-42.
64. Étude d'ensemble dans J. P. RUSANOVA, *Slavjanskie drevnosti VI-VII vv.*, Moscou 1976 ; V. V. SEDOV, *Proishoždenie i rannjaja istorija Slavjan*, Moscou 1979. Pour toute la bibliographie en langue slave, je suis redevable à M. Michel Kazanski, spécialiste de la culture matérielle des Slaves du Haut Moyen Âge (C.N.R.S., Paris). Sur la culture Prague-Korčak, cf. aussi Irène SORLIN, Slaves et Sklavènes avant et dans les Miracles de Saint-Démétrius, Appendice III, dans LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 228 ; KAZANSKI, *Slaves*, p. 92, 97, pl. 4, 9 ; V. V. SEDOV, *Vostočnye slavjane v VI-XIII vv.*, Moscou 1982.
65. I. NESTOR, Les éléments les plus anciens de la culture slave dans les Balkans, *Simpozijum*, Sarajevo 1969, p. 146-147.
66. BARATTE, *Présence slave*, p. 179.

très rares non seulement en Grèce, mais dans l'aire balkanique en général et que cette céramique, témoignage sûr de l'établissement des Sklavènes en Grèce, ne semble pas appartenir aux plus anciens types de la poterie slave[67]. Sp. Vryonis a toutefois soutenu récemment que les urnes slaves d'Olympie peuvent être datées de la fin du VIe ou du début du VIIe s.[68]. Mais, comme nous le verrons plus tard, la céramique d'Olympie ne portant pas de décor, on peut la dater d'une époque antérieure au milieu - deuxième moitié du VIIe s.

La céramique slave, trouvée par les fouilles des thermes d'Argos, a été publiée d'une manière exhaustive par P. Aupert[69]. Pour ce type de céramique très diffusé dans le monde slave, l'archéologue français a fourni de nombreuses comparaisons et l'a daté de 585 ap. J.-C. Cette précision chronologique repose sur des arguments archéologiques[70] liés à l'enquête sur les textes entreprise par P. Yannopoulos[71]. La céramique apparaît à la fois datée par la couche de destruction qui la contient «à une époque restreinte, très rigoureusement localisée»[72] et datant les strates qui la renferment. Cette étude n'a pas reçu l'approbation unanime et des critiques ont été formulées[73]. Avant d'entreprendre l'examen céramologique du matériel d'Argos, il faudrait s'arrêter à l'étude de P. Yannopoulos, sur laquelle repose la datation précise par Aupert.

P. Yannopoulos, révisant minutieusement les sources relatives aux invasions des Avars et Slaves, sources littéraires, toponymiques et numismatiques, arrive à la conclusion que l'attaque contre le Péloponnèse a eu lieu aux environs de Noël 584, que Corinthe fut pillée systématiquement et que la prise d'Argos «se place vraisemblablement au mois de février 585». Il pense que seuls les gens aisés et les autorités civiles ou ecclésiastiques purent quitter la ville pour aller dans l'île d'Orobè[74], tandis que la grande masse de la population resta sur place et subit le même sort que les Corinthiens ; que les Avaro-slaves «ne sont certainement pas restés longtemps à Argos» et que l'armée du préfet de l'Illyricum, qui était en

67. POPOVIĆ, *Slavisation*, p. 237, 239 ; voir aussi la publication de Z. KURNATOWSKA, *Slowian'szyzna poludniowa*, Wroclaw - Varsovie - Cracovie - Gdansk 1977, et Sp. VRYONIS, Jr., The Slavs in Byzantine Greece and the Slavic Pottery at Olympia, *The 17th International Byzantine Congress, Abstracts*, Washington 1986, p. 380-381.
68. VRYONIS (cité *supra*, n. 63), p. 33.
69. AUPERT, *Céramique slave*, p. 373-394.
70. Les arguments archéologiques sont : la découverte aux thermes A de céramique slave dans des dépôts stratigraphiquement clos, et associée aux couches de destruction ; la découverte à l'Agora, dans un niveau de destruction, de monnaies brûlées, dont les dernières datent de 580 (sur cet argument, cf. *supra*, p. 76, n. 47) ; des tessons de céramique slave sur la rampe monumentale d'accès aux thermes du théâtre et le trésor de monnaies, dont la dernière date de 583/4.
71. YANNOPOULOS, *Argolide*, p. 323-371.
72. AUPERT, *Céramique slave*, p. 374 ; cf. BARATTE, *Présence slave*, p. 171.
73. LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 246. Le même auteur exprime des doutes sérieux dans *Illyricum protobyzantin*, p. 513. C'est surtout Ph. MALINGOUDIS, *Σλάβοι*, p. 15-18, qui rédige une critique sévère des conclusions de P. Aupert et P. Yannopoulos et de leurs méthodes historiques et archéologiques. Cf. la réponse de P. AUPERT, Les Slaves à Argos, *BCH* 113, 1989, p. 417-419.
74. YANNOPOULOS, *Argolide*, p. 366-367, propose d'identifier Orobè avec la petite île du golfe d'Argolide, sans se référer à l'article de O. KRESTEN, Zur Echtheit des Sigillion des Kaisers Nikephoros I. für Patras, *Römische Historische Mitteilungen* 19, 1977, p. 48-50, n. 113, qui l'avait déjà suggéré. Sur Orobè, cf. *infra*, p. 99.

Hellade «pour affaires d'État» selon les *Miracles de Saint Démétrius*, opéra à partir du printemps de 586 ; Corinthe et Argos ont été reprises en été de la même année ; en 586 ou 587, les Corinthiens et les Argiens retournent chez eux[75].

Cette interprétation des sources est très difficilement acceptable. Il est possible de retenir seulement qu'il y a des perturbations et probablement des destructions dans les villes de Corinthe et d'Argos dans les années 580, mais de là à dresser un calendrier de l'invasion, à transformer en «expédition» la présence du préfet en Hellade, à ramener les autorités civiles et ecclésiastiques chez elles en 587 (juste au moment où la *Chronique dite de Monemvasie* rapporte qu'elles sont parties), tout cela n'est pas justifié par les sources. Ainsi P. Lemerle avait raison d'écrire : «Est-il vrai que les Slaves à peine installés seraient repartis en laissant derrière eux quelques pots cassés sans création d'un établissement d'une quelconque durée[76] ?»

Revenons à la céramique d'Argos. L'attribution à des Slaves de la céramique publiée par Aupert ne fait aucun doute. L'auteur a procédé à de nombreuses comparaisons qui permettent d'observer l'importante diffusion de ce type de céramique dans le monde slave. S'il faut reprendre cette question, c'est la chronologie qu'il faut réexaminer en comparant la céramique d'Argos à la céramique slave connue par ailleurs. Les travaux fondamentaux des archéologues-slavistes sur les Slaves de la haute époque médiévale ont mis en évidence l'existence de plusieurs cultures slaves qui correspondent à des particularismes locaux. Pour les Ve-VIIe s., nous connaissons : a) la culture dite «Prague-Korčak», que nous venons de mentionner à propos d'Olympie[77] ; b) la culture dite «Penkovka», qui s'étend à la zone de la steppe forestière en Ukraine et en Moldavie, limitée à l'est par le fleuve Severskij Donec et à l'ouest par le cours inférieur du Danube ; c) la culture dite «Koločin», au sud de la Bielorussie, au nord de l'Ukraine, dans les régions du sud-ouest de la Russie centrale[78].

La céramique identique à celle d'Argos, façonnée à la main, décorée de lignes rectilignes et ondulées, apparaît à une étape ultérieure de l'histoire des Slaves : au VIIe s. en Allemagne orientale, en Pologne, Tchécoslovaquie et Yougoslavie[79] ; à partir des VIIIe-IXe s. sur le territoire de l'ex-Union Soviétique et en Roumanie[80].

75. YANNOPOULOS, *Argolide*, p. 365-368.
76. LEMERLE, dans *Illyricum protobyzantin*, p. 513.
77. Cf. *supra*, p. 82.
78. Cf. KAZANSKI, *Slaves*, p. 92-97 ; V. V. SEDOV, *Vostočnye slavjane*, cité *supra*, n. 64.
79. À ce jour, le site le plus méridional où de la céramique slave datée du VIIe s. (décorée de lignes rectilignes et ondulées) est connue est sans doute Démétrias. Cette céramique a été trouvée avec une petite fibule digitée du type «danubien», attribuée au VIIe s. et portée notamment par des Slaves ; cf. AUPERT, *BCH* 100, 1976, p. 652, fig. 144 ; J. EIWANGER, *Demetrias, Keramik und Kleinfunde aus der Damokratia-Basilika in Demetrias*, vol. II, Bonn 1981, pl. 1 ; cf. BARATTE, *Présence slave*, p. 171, n. 36.
80. J. P. RUSANOVA (cité *supra*, n. 64) ; B. O. TIMOŠČUK, *Slovjani Privničnoi Bucovini V-IX st*, Kiev 1976, p. 8-46 ; O. M. PRIHODNJUK, *Arheologični pam'jatki Seredn'ogo Pridneprov'ja VI-IX st. n. è.*, Kiev 1980 ; D. TEODOR, *The East Carpathian area of Romania in the V-XI centuries A. D.*, Oxford 1980 (traduction anglaise de l'ouvrage paru en roumain en 1978) ; P. DONAT, Zur zeitlichen und regionalen Gliederung der altslavischen Keramik zwischen Oder und Elbe /Saale, *Studia nad etnogenesa Slowian*, Varsovie 1988, vol. 1, p. 239-254 ; M. PARCZEWSKI, *Poczatki kultury wczesnoslowianskiej w Polsce*, Varsovie 1988 ; D. JELINKOVÁ, Khronologii sídlištnich nalezû s keramikou pražskeho typu na Moravě, *Pravěke a slovanské osídlení Moravy*, Brno 1990, p. 251-281 ; *Slawische Keramik in Mitteleuropa vom 8. bis zum 11. Jahrhundert*, Brno 1995.

Il a été remarqué que la découverte sur un même site d'une grande quantité de céramique décorée, comme c'est le cas à Argos, n'est pas attestée chez les Slaves avant le milieu du VIIe s. Le décor de la céramique d'Argos consiste en : des lignes horizontales rectilignes et ondulées ; des zones de lignes verticales ; des lignes horizontales ondulées dites à «arcades». Chez les Slaves, ces deux derniers types de décor sont moins courants que le premier et on les trouve uniquement à partir de la fin du VIIe et du début du VIIIe s. [81]

La céramique du type de celle d'Argos est donc caractéristique de toutes les populations slaves à partir de la fin du VIIe s. jusqu'au IXe s. En ce qui concerne le contexte dans lequel cette céramique a été trouvée, P. Aupert indique qu'elle provient des couches de destruction, c'est-à-dire des terrains où des objets - même datés avec certitude - ne peuvent servir de jalons chronologiques absolus. Un grand laps de temps a pu s'écouler entre l'arrêt de l'utilisation du bâtiment en tant que thermes et sa destruction définitive. Ainsi la date de 585 ne peut-elle servir que de *terminus post quem* pour la datation de la céramique. C'est à d'autres vagues que celles des années 580 qu'il faudrait peut-être attribuer cette céramique. Mais il faut surtout prendre en considération que ces pots ovoïdes, qui servaient aux besoins culinaires des barbares, installés sur les ruines des différentes parties de la ville d'Argos, ont été trouvés avec des restes de céramique byzantine[82].

Selon P. Aupert, de la céramique et des objets byzantins de la vie quotidienne ont été trouvés dans les ruines d'un luxueux bain privé, scellés dans un dépôt dont la constitution peut être rigoureusement datée de 585 ap. J.-C.[83] C'est dans ce contexte et à la même date que P. Aupert assigne deux exemplaires importés de sigillée africaine à vernis rouge, de forme 91D[84], qui sont désormais datés entre 600 et 650[85]. On trouve aussi dans la couche de destruction deux vases de forme Hayes 105 qui, à Carthage, datent du VIIe s., entre 580/600 et 660[86]. Selon Catherine Abadie-Reynal, l'ensemble du site a livré du matériel du VIIe s. originaire de l'Afrique du Nord ou de l'Asie Mineure, mais ces importations disparaissent vers le milieu du VIIe s. [87]

81. Pour le décor fait de zones de lignes verticales, voir : W. SZYMANSKI, *Szeligi pod Plockiem na poczatku wczesnego s'redniowiecza*, Wroclaw-Varsovie-Cracovie 1957, fig. 77.10 ; S. GEORGIEVA, Srednovekovnoto seličše nad razvalinite na antičnija grad Adritus, *Izvestija na Arheologičeskija Institut* 24, 1961, fig. 146 ; J. A. RAFALOVIČ, *Slavjane VI-IX vekov v Moldavii*, Kichinev 1976, fig. 26,1. Pour le décor de lignes horizontales ondulées dites à arcades : RUSANOVA, *op. cit.*, fig. 65,8 ; PRIHODNJUK, *op. cit.*, fig. 42,7 ; GEORGIEVA, *op. cit.*, p. 23, fig. 19.

82. AUPERT, *Vie quotidienne*, p. 403 sq.

83. ID., *loc.cit.*, p. 395.

84. ID., *loc.cit.*, p. 415, n°s 85, 86 ; J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, Londres 1972, p. 140-144.

85. M. BONIFAY, Éléments d'évolution des céramiques de l'Antiquité tardive à Marseille d'après les fouilles de la Bourse (1980-1981), *Revue Archéologique de Narbonnaise* 16, 1983, p. 322 ; S. TORTORELLA, La ceramica africana : Un riesame della problematica, *Céramiques hellénistiques et romaines* II, éd. P. LÉVÊQUE et J.-P. MOREL (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1987), p. 288-289.

86. J. A. RILEY, *Excavations at Carthage 1977, conducted by the University of Michigan*, ed. J. HUMPHREY VI, Ann Arbor 1981, p. 102 ; M. G. FULFORD, D. S. PEACOCK, *Excavations at Carthage : The British Mission.* Vol. I, 2, *The Avenue du Président Habib Bourguiba, Salambo : The Pottery and other ceramic objects from the site*, Londres 1984, p. 74-75.

87. *Argos aux IVe-VIIe siècles* : l'auteur signale des formes de sigillée africaines HAYES 107 et 109 datées entre 600 et 650 et entre 610/620 et 680/700, trouvées dans le matériel des

Ces éléments de céramique slave et byzantine du VIIe s., et même postérieurs, prouvent une cohabitation pacifique dans la ville d'Argos qui était sous contrôle byzantin[88].

C'est à Tirynthe que les fouilles de K. Kilian[89] ont mis au jour des indices de la présence slave : dans la cour XXX de la haute enceinte et dans la partie orientale de la basse enceinte, où il trouva deux tombes attribuées aux Slaves, des vases avec la même argile et le même décor que ceux d'Argos, une boucle de ceinture en fer, du VIIe s., ainsi que des pointes de flèches des VIIe et VIIIe s. D'autre part, Kilian note la présence simultanée, ici aussi comme à Argos, de céramique byzantine et slave. Près de Tirynthe, l'archéologue allemand signale au pied de la colline Profitis Ilias une huilerie de la même période dans laquelle il repéra de la céramique protobyzantine et un tesson de céramique slave décoré avec des lignes ondulées[90]. L'image est encore celle de la cohabitation pacifique.

C'est la même impression qui ressort des fragments de céramique trouvés à Isthmia par la recherche de surface[91]. Ces tessons, du même type que ceux d'Argos, sont datés vers le milieu du VIIe et n'ont pas été trouvés dans une couche de destruction ; par conséquent, ils ne peuvent pas être retenus comme indice d'invasion. Résidents donc plutôt qu'envahisseurs dans le cas d'Isthmia, comme dans les autres endroits. Le cas d'Olympie répond à la même image. Les paysans du village byzantin tardif et les Slaves cohabitent et aucun élément prouvant l'hostilité ne peut contredire cette situation[92].

IV. La présence byzantine. Les objets métalliques, boucles de ceinture, fibules, armes et sceaux

Depuis 1937, quand elle a publié pour la première fois les boucles de ceinture en bronze provenant de Corinthe[93], Gladys Davidson est arrivée à la conclusion que ces trouvailles appartenaient aux guerriers avars. Malgré les objections qui ont été formulées, elle a continué à soutenir cette même thèse[94]. Entretemps, K. Setton avait publié en 1950 sa théorie, selon laquelle ces boucles de ceinture appartenaient à des «Bulgares» Onogours, qui ont capturé Corinthe juste avant le milieu du VIIe s. et qui par la suite, une décennie plus tard, furent chassés par

fouilles effectuées par l'École Française d'Athènes ; elle ajoute aussi la forme de sigillée phocéenne HAYES 10C, de la première moitié du VIIe s.

88. Cf. infra, p. 113-114, et F. D. 44.

89. KILIAN, *Burg von Tiryns*, p. 281-290. ID, *Σλαβική παρουσία*, p. 295-304, pl. 34-36.

90. *Ibid.*, p. 299-302.

91. GREGORY - KARDULIAS, *Surveys at Isthmia*, p. 493, 509-510 (Catalogue) ; Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 723 ; GREGORY, *Isthmia* V, p. 145 ; ID., An Early Byzantine (dark-age) settlement at Isthmia: preliminary report, *The Corinthia in the Roman Period* (JRA, Suppl. Series 8), Ann Arbor (Mi.) 1993, p. 149-160.

92. F. D. 252-254.

93. Gladys R. DAVIDSON, Archaeological Evidence for a Slavic Invasion of Corinth, *AJA* 40, 1936, p. 128-129 ; EAD., *Avar Invasion*, p. 227-239, avec une «Supplementary Note» par T. HORVÁTH, *ibid.*, p. 239-240.

94. DAVIDSON, *Corinth* XII ; EAD., *Wandering Soldier*, p. 512-521, pl. 110-113.

Constant II[95]. Ce point de vue a été rejeté et sévèrement critiqué par P. Charanis, Gladys Davidson et d'autres[96].

Les objections contre l'origine «barbare» de ces objets et l'acceptation de leur origine byzantine, soutenue avec des arguments solides, sont nombreuses[97]. Depuis quelques années, avec la publication du nouveau matériel provenant de plusieurs sites de l'empire byzantin, cette origine byzantine a été établie et largement acceptée. Les travaux de V1. Popović y ont beaucoup contribué. Cet archéologue écrivait en 1975[98] que «les trouvailles déterminées comme *avares* ne le sont pas vraisemblablement» et notait, lui aussi, que la découverte d'objets analogues en Sicile et en Lombardie, d'une part, et dans les nécropoles avares de Hongrie, de l'autre, permet de croire qu'il s'agit, dans tous les cas, «d'une origine byzantine commune. À Corinthe, comme à Aphiona, il est question de tombes tardives en rapport avec la garnison byzantine et la population grecque.» Quelques années plus tard, le même auteur notait[99] encore «qu'une série d'objets présumés avars, sont incontestablement des produits de l'artisanat byzantin, trouvés non pas dans des tombes des cavaliers Avars ou dans des urnes, mais dans des tombes chrétiennes et byzantines, sur des lieux où jamais les Avars n'avaient mis le pied».

Mais si la provenance ethnique et l'attribution de ces plaques-boucles aux ateliers byzantins ont été démontrées, ceci n'est pas unanimement accepté[100]. Le fait qu'elles n'étaient pas datées avec exactitude créait des problèmes et prêtait à des confusions. C'est ainsi que des spécialistes mettaient le terme avar entre guillemets ou bien justifiaient leur découverte par des mentions des sources qui, selon eux, relataient une présence byzantine occasionnelle, puisqu'un certain nombre parmi les boucles de ceinture étaient cruciformes ou portaient des invocations chrétiennes. La présence de Constant II et de ses soldats à Corinthe a constitué la justification la plus courante.

La théorie sur la présence de Constant II à Corinthe a commencé à s'établir avec la parution des articles de K. Setton sur la campagne de cet empereur vers 642 contre les «Bulgares», mais dont le caractère reste conjectural[101]. Le même

95. K. SETTON, The Bulgars in the Balkans and the Occupation of Corinth in the Seventh Century, *Speculum* 25, 1950, p. 502-543 ; ID., The Emperor Constans II and the Capture of Corinth by the Onogur Bulgars, *Speculum* 27, 1952, p. 351-362.

96. P. CHARANIS, On the Capture of Corinth by the Onogurs and its Recapture by the Byzantines, *Speculum* 27, 1952, p. 343-350, repris dans *Demography* (XV) ; DAVIDSON, *Corinth* XII, p. 5, n. 8 ; EAD., *Wandering Soldier*, p. 513, n. 3.

97. H. ZEISS, Avarenfunde in Korinth ?, *Serta Hoffileriana*, Zagreb 1940, p. 95-99 : les objets de Corinthe dérivaient de prototypes byzantins. L'origine byzantine de ces objets de l'artisanat médiéval a été soutenue par D. CSALÁNY, Pamjatniki vizantijskogo metallobrabatyvajuščego iskusstva, *Acta antiqua Acad. Scient. Hungaricae* 2, 1954, p. 311-340 ; WERNER, *Byzantinische Gürtelschnallen*, p. 36-48 et du même, *BZ*, 1956, p. 141-142 ; PALLAS, *«Βαρβαρικαὶ» πόρπαι*, p. 340-396 ; ID , *Données nouvelles*, p. 295-318.

98. POPOVIĆ, *Témoins archéologiques*, p. 454.

99. ID., *La descente*, p. 636 ; ID., *Slavisation*, p. 235-237 ; LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 66-67.

100. L'attribution de ces objets aux Avars est acceptée, à titre d'exemple, par Tatiana ŠTEFANOVIČOVA, Beitrag zur Frage der slawischen Ansiedlung Griechenlands, *Études balkaniques* 1977, p. 126-128. Pour M. W. WEITHMANN, *Die Slavische Bevölkerung auf der Griechischen Halbinsel*, Munich 1978, p. 247, ces objets étaient de fabrication byzantine, portés par une clientèle barbare, donc par les envahisseurs. SCRANTON-SHAW-IBRAHIM, *Kenchreai* I, p. 67, n. 2. Selon YANNOPOULOS, *Argolide*, p. 366, n. 289 : «Corinthe a connu un pillage systématique [en 585]... Les trouvailles «avares» de Corinthe peuvent ainsi être expliquées.»

101. Cf. *supra*, n. 95, 96.

auteur a soutenu que Constant II, lors de son voyage en Occident en 661 /2, suivant la route côtière de Thessalonique à Athènes, s'embarqua de Corinthe, et cela aussi a été accepté par presque tous les auteurs modernes[102] ; mais les sources citées par Setton ne mentionnent pas Corinthe[103]. Les arguments hypothétiques présentés par Setton ont servi de base pour le commentaire de la dédicace d'une statue à Constant II, trouvée à l'Agora de Corinthe par J. Kent[104]. C'est cette dédicace qui a renforcé la théorie de la présence de Constant II à Corinthe. D. Feissel, examinant cette inscription dédicatoire sur la base de la statue, selon laquelle «la cité de Corinthe a érigé au victorieux Auguste Flavius Constant»[105], a démontré, à mon avis à juste titre, que la ville honore Constant Ier (337-350) plutôt que Constant II.

Avant de procéder à l'analyse chronologique de ces objets, il est indispensable de signaler les sites et l'emplacement de leur découverte et de noter la datation proposée par les éditeurs, tout en restant pour cette présentation dans les limites de la Grèce méridionale. Selon la bibliographie disponible jusqu'à présent et les données de l'archéologie, ainsi que du matériel, qui sera présenté ici pour la première fois, ces lieux sont :

I. Athènes (Pl. I a-j)

Une trentaine à peu près de plaques-boucles proviennent de la région de l'Agora d'Athènes et, notamment, des tombes de l'Héphaisteion, de la voie Panathéenne et des tombes du cimetière de l'église Saint-Denis-l'Aréopagite sur la colline homonyme[106]. Humble mais assez étendu, le cimetière contenait 35 tombeaux en tuiles avec des offrandes plutôt pauvres, parmi lesquelles une dizaine de boucles de ceinture en bronze. Il faut rappeler que l'église et le cimetière sur la colline de l'Aréopage dominaient l'Agora d'Athènes et constituaient un point stratégique de la ville. S'il est difficile de préciser la date de l'église de Saint-Denis, il faudrait pour notre sujet prendre en considération la mention par Travlos et Frantz des blocs d'architecture, provenant de l'église plus ancienne et qu'ils datent entre le VIIe et le IXe s. [107]

Les boucles de ceinture trouvées à Athènes appartiennent aux types dits : «Balgota» (I a, b) ; «Syracuse» (I c) ; «Bologne» (I d, e, f) ; cruciformes (I g, h) ; «Corinthe» (I i, j). Tout ce matériel est daté par les archéologues qui l'ont publié de la fin du VIe et surtout du VIIe s. ; ils expliquent sa présence par le

102. Cf. à titre d'exemple : ZAKYTHINOS, *La grande brèche*, p. 301 ; A. STRATOS, *Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα*, t. IV, Athènes 1972, p. 217 ; G. HUXLEY, The Second Dark Age of the Peloponnese, *Λακωνικαὶ Σπουδαὶ* 3, 1977, p. 101. Pourtant cf. G. OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State*, Oxford 1989, p. 122.

103. PAULUS DIAKONUS, De gestis Langobardorum, *PL* 95, col. 598A : «...Constantinus Augustus, qui et Constans est appellatus... Constantinopoli egressus, per littoralia iter habens Athenas venit ; indeque mare trangressus Tarentum applicuit» ; cf. les sources présentées en détail par SETTON, *loc. cit.*, *Speculum* 25, 1950, p. 541, n. 157.

104. J. H. KENT, A Byzantine Statue Base at Corinth, *Speculum* 25, 1950, p. 544-546 ; ID, n° 510, pl. 41.

105. FEISSEL, p. 271, n° 3.

106 FRANTZ, *From Paganism to Christianity*, p. 198, fig. 12. TRAVLOS - FRANTZ, *The Church of St. Dionysios*, p. 167-169, pl. 43 ; FRANTZ, *The Athenian Agora*, p. 118-119.

107. TRAVLOS - FRANTZ, *loc. cit.*, p. 169, pl. 44, a-d.

séjour de Constant II à Athènes en 662/3 et associent le cimetière de Saint-Denis avec la garnison militaire byzantine. Selon eux, ces plaques-boucles auraient été portées par les soldats de l'Empereur et cela explique pourquoi certaines sont cruciformes. Alison Frantz d'ailleurs, dans son livre récent sur Athènes pendant l'Antiquité tardive, considère que, parmi les boucles de ceinture trouvées en Grèce, «plusieurs doivent avoir été ramenées par les envahisseurs et, après leur mort ou leur capture, les objets tombèrent entre les mains des défenseurs. Leur qualité varie et il n'est pas impossible que certaines soient des copies fabriquées dans les ateliers d'Athènes ou de Corinthe[108]». Nous reviendrons sur ces points.

II. Corinthe (Pl. II a-d)

Un grand nombre de boucles de ceinture a été trouvé à Corinthe et dans sa région dans des tombes : dans une tour ruinée sur la pente occidentale de l'Acrocorinthe, dans la tombe d'une église paléochrétienne de l'Acrocorinthe aussi, dans la Stoa sud et à l'extrémité sud-ouest de l'Agora, ainsi que dans la basilique de Kraneion et à Léchaion. H. Robinson en a aussi découvert un nombre considérable dans la basilique au nord-est du temple archaïque d'Apollon, qu'il date de la fin du VIe et du début VIIe s. Dans le narthex et à l'ouest de celui-ci, Robinson trouva plusieurs tombes avec beaucoup d'inhumations ; des ossuaires au nord-est de la colline contenaient plus de 800 squelettes. Les boucles de ceinture de ces tombes ont été caractérisées comme du type «avar» et appartiennent aux types dits de «Corinthe» et «en insecte»[109].

III. Tigani - Magne (pl. III ; F. D. 190)

Les fouilles archéologiques sur la presqu'île Tigani du Magne, identifiée par plusieurs avec le «κάστρον Μαΐνης» de Constantin Porphyrogénète, ont mis au jour un grand nombre de tombes dans et autour de la basilique paléochrétienne. Parmi les trouvailles, plus de 20 plaques-boucles ont été rassemblées, que les fouilleurs datent du milieu du Ve-début du VIe s., tout en soulignant leur similitude avec celles de Corinthe. Cette remarque est valable pour le reste des objets trouvés dans les tombes[110]. Les types dits «de Corinthe» et les cruciformes sont les plus nombreux.

108. FRANTZ, *The Athenian Agora*, p. 119.

109. Sur l'emplacement de la découverte de boucles de Corinthe, cf. DAVIDSON, *Avar Invasion*, p. 227-239 ; PALLAS, *«Βαρβαρικαὶ» πόρπαι*, p. 371-372 ; DAVIDSON, *Corinth* XII, pl. 114, 115 ; à la p. 267, l'auteur signale que les formes les plus caractéristiques des boucles portées par les envahisseurs sont les n°s 2187-2196, pl. 114 ; EAD., *Wandering Soldier*, p. 515, pl. 110e ; Ch. K. WILLIAMS, II, *Hesperia* 43, 1974, p. 11 ; H. ROBINSON, *AD* 30, 1975, B' 1, p. 60-62 ; ID., *Hesperia* 45, 1976, p. 203-209, pl. 57 ; PALLAS, *Données nouvelles*, p. 296-299, fig. 1, 2, 5.

110. N. DRANDAKIS - N. GHIOLÈS, *PAE* 1980, p. 252-258 ; 1981, p. 249-253, pl. 182 ; 1983, p. 270, pl. 182 ; 1984, p. 255 ; cf. aussi Musée Byzantin, *Κατάλογος, Ἔκθεση γιὰ τὰ Ἑκατὸ Χρόνια τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, Athènes 1984, pl. 62, 63, 65.

IV. Îles et côtes de l'Argolide (Pl. IV a-e).

Les recherches de surface et les fouilles archéologiques sur les côtes, dans les îles et les petites îles rocheuses de l'Argolide ont livré un matériel d'un grand intérêt historique à plusieurs points de vue. Parmi ce matériel inédit, que j'ai eu la permission d'étudier et de publier grâce à l'autorisation de la 1ère Éphorie des Antiquités byzantines, des plaques-boucles ont été trouvées sur les sites suivants :

a) *Daskaleio* (Pl. IVa 1-3 ; F. D. 55).

Sur l'îlot rocheux au sud de l'île Romvi, identifiée avec Orobè de la *Chronique dite de Monemvasie*, les recherches ont signalé : 2 plaques-boucles des types dits «de Corinthe», «de Syracuse» et une troisième, dont j'ignore le type.

b) *Korakonissi* (Pl. IVb 1-8 ; F. D. 58).

Sur l'îlot : 7 plaques-boucles et 1 objet métallique. 3 sont cruciformes, 3 autres sont brisées.

c) *Plateia* (Pl. IVc 1-8 ; F. D. 56).

De cette île du golfe de l'Argolide proviennent : 7 plaques-boucles et 1 boucle de sac. Elles sont des types connus «de Syracuse», «Corinthe» et cruciformes pour la plupart. Ces objets, trouvés avec des monnaies (cf. *supra*, p. 76) et des sceaux (cf. *infra*, p. 99), peuvent être datés avec plus de précision.

d) *Chinitsa* (Pl. IVd 1 ; F. D. 60).

Une plaque-boucle du type «Bologne».

e) *Spetsai-Zogheria* (Pl. IVe 1-2 ; F. D. 64).

Une plaque-boucle cruciforme et un petit cheval en bronze.

De nouvelles propositions en ce qui concerne la chronologie de ces plaques-boucles ont été publiées, fondées sur l'étude du matériel provenant des nécropoles du sud-ouest et du sud de la Crimée. En 1971, A. Ambroz[111] a procédé à un classement chronologique détaillé en six phases que Anne et M. Kazanski[112] ont présenté avec des commentaires utiles, une bibliographie mise à jour et des tables que nous reproduisons (Pl. V, VI). Selon ce classement, nous distinguons :

- De 550 à 600 (première phase). Aucun objet des découvertes faites dans le Péloponnèse n'appartient à cette phase.
- De 600 à 650 (seconde et troisième phase). Pendant la première moitié du VIIe s. apparaissent les plaques-boucles ornées d'un lion, mais ces types ne se trouvent pas non plus dans notre région.
- De 650 à 700 (quatrième phase). Pendant cette seconde moitié du VIIe s., nous signalons pour la Grèce méridionale les plaques-boucles du type «Syracuse» (Pl. V, 22 et VI, 3), trouvées à Athènes, Corinthe, Daskaleio et Plateia. Il faut noter que ce type «Syracuse» a été trouvé par D. Pallas dans la basilique de Kraneion avec des monnaies de Constant II[113].

111. A. K. AMBROZ, Problemy rannesrednevekovoj hronologii vostočnoj Evropy, (Problèmes liés à la chronologie du Haut-Moyen Âge en Europe orientale), *Sovetskaja Arheologija* 2, 1971, p. 96-123 ; 3, 1971, p. 106-132 : traduction en anglais dans : *Soviet Anthropology and Archeology* 10, 4, 1972, p. 331-390 ; 11, 3, 1973, p. 254-305.

112. KAZANSKI, *Sites archéologiques*, p. 437-489 et en particulier p. 459-461, fig. 8, 9.

113. PALLAS, *Données nouvelles*, p. 298, n. 18. Pour la grande diffusion géographique attestée pour ce type, cf. WERNER, *Byzantinische Gürtelschnallen*, p. 45-47 ; cf., en dernier lieu,

- De 700 à 850 (cinquième phase). C'est la période pendant laquelle sont attestés les types dits : «de Corinthe» (Pl. V, 19 ; Pl. VI, 12), qui est le plus répandu et le plus courant à Athènes, Corinthe, Tigani, Daskaleio, Plateia ; «Balgota» (Pl. V, 18 ; Pl. VI, 11) trouvé à Athènes, Corinthe ; «Bologne» (Pl. V, 3), repéré à Athènes, Corinthe, Chinitsa ; les cruciformes (Pl. V, 4, 12 ; Pl. VI, 4, 8, 13) trouvés à Athènes, Corinthe, Tigani, Korakonissi, Plateia, Spetsai-Zogheria.

Ce nouveau classement[114] bouleverse les conceptions acceptées jusqu'à maintenant et rajeunit la datation des sites et monuments d'un siècle et demi, comme le notent Anne et M. Kazanski. La publication en 1990 du livre de A. Aibabin[115], qui se rapporte au classement chronologique des objets trouvés dans les tombes de Crimée, confirme ces conclusions, d'un intérêt historique particulier. Les plaques-boucles byzantines sont datées et classées par ordre chronologique et lieu de trouvaille. Le type «Corinthe» est classé dans la première moitié du VIIIe s. : Pl. VII. La plaque-boucle de Plateia (Pl. IVc 3) est datée de la seconde moitié du VIIe s. : Pl. VIII, 11. Celles provenant de la même île (Pl. IVc 4) et de Korakonissi (Pl. IVb 4, 5) sont datées du VIIe-début VIIIe s. : Pl. VIII, 8 ; Pl. IX, 3. D'autre part, la boucle de ceinture de Korakonissi aussi (Pl. IVb 7) est datée du Ve-VIe s. [116]. Parmi ce matériel trouvé récemment dans les îles de l'Argolide, la boucle de sac provenant de Plateia (Pl. IVc 8) est datée du VIIe s. [117]. Cet objet byzantin a des parallèles à Éphèse, en Crimée, à Délos, à Salone, en Hongrie, en Syrie. Il a été découvert aussi à Halieis (F. D. 59) par W. Rudolph[118] et comparé avec les boucles de Corinthe (Pl. IIc, 2209-2211), qui sont caractérisées par Davidson comme objets de la «domination barbare». D'autre part, le petit cheval en bronze provenant de Spetsai-Zogheria (Pl. IVe 2) est daté du VIIe s. Il a des parallèles à Corinthe (Pl. IIb, 2173) et chez les Lombards[119]. Même si certaines datations proposées par A. Aibabin demandent à être mieux argumentées, il est clair, néanmoins, que les plaques-boucles découvertes dans le Péloponnèse sont datables à partir du VIIe s. et non du VIe s.

Parmi les objets métalliques découverts jusqu'à présent dans le Péloponnèse, la fibule digitée à masque humain provenant de Sparte et attribuée aux Slaves par J. Werner, aux Byzantins par D. Pallas[120], est un exemplaire presque unique pour

J.-P. SODINI, Sculpture architecturale, briques, objets métalliques, dans G. DAGRON et D. FEISSEL, *Inscriptions de Cilicie*, Paris 1987, Appendice IV, p. 252, n. 116.

114. En ce qui concerne la Crimée, il a été remarqué que «la mode danubienne», qui apparaît dès l'époque hunnique, y domine dans les nécropoles barbares du Ve s. Elle est remplacée par une «mode byzantine», représentée par les différents types de plaques-boucles. Cette diffusion d'objets de facture byzantine témoigne peut-être de la migration en Crimée de populations grecques, selon KAZANSKI, *Sites archéologiques*, p. 461.

115. AIBABIN, *Chronologie*. Cf., en dernier lieu, la bibliographie réunie par SODINI, *La contribution de l'archéologie*, p. 166-167.

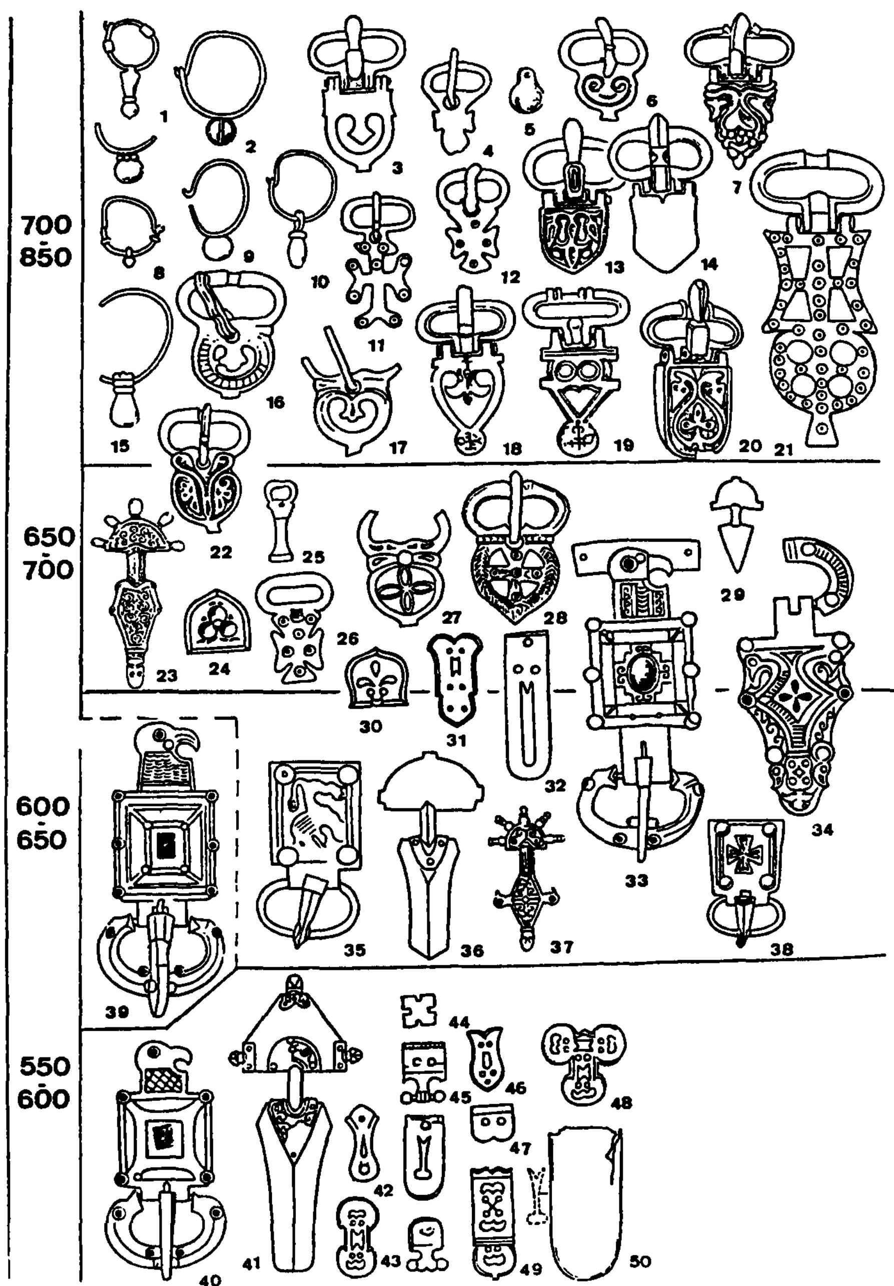
116. *Ibid.*, p. 216, fig. 37.

117. S. UENZE, Die Schnallen mit Rimenschleufe aus dem 6. und 7. Jh., *Bayerische Vorgeschichtsblätter* 31, 1966, p. 142-181.

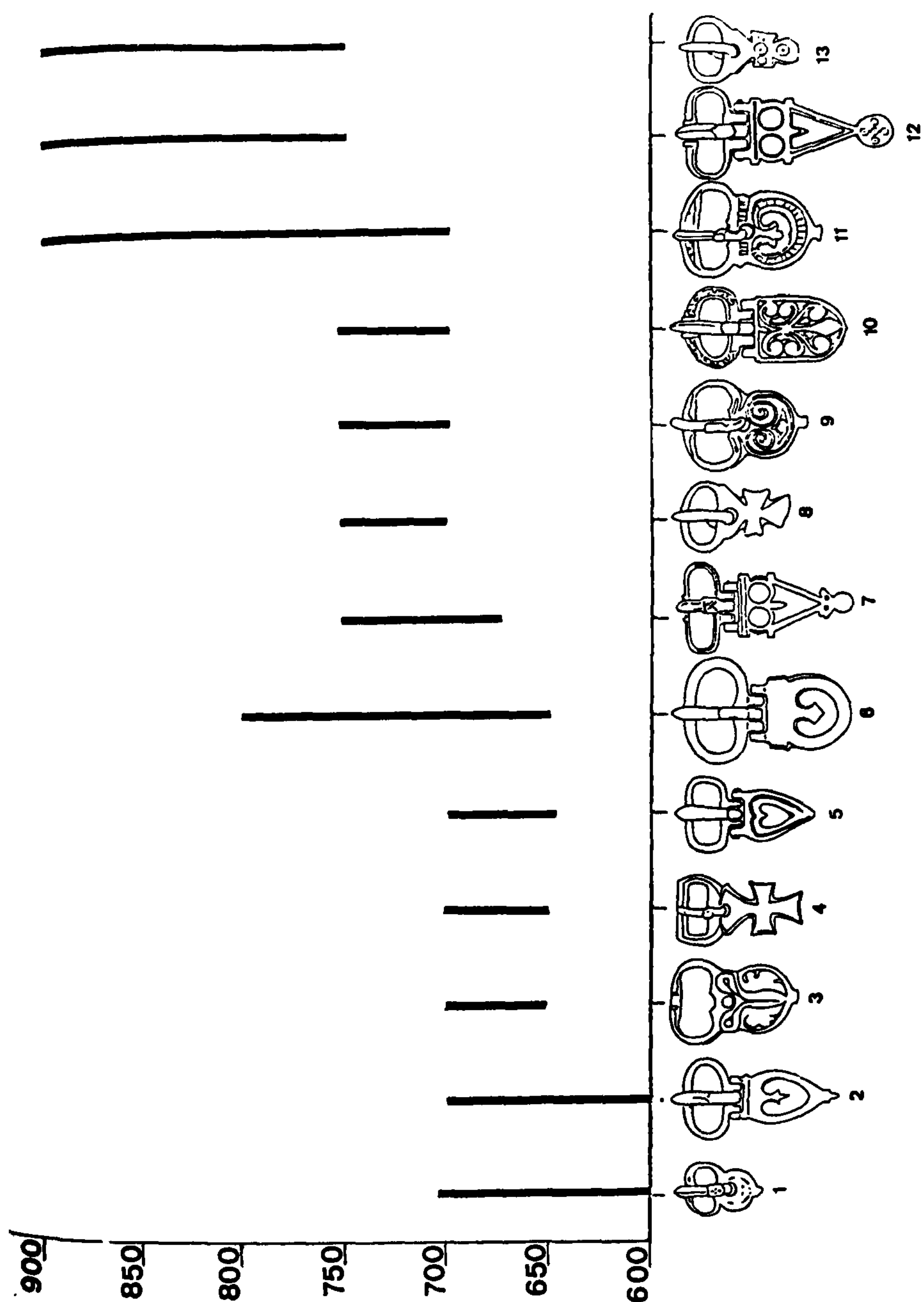
118. *Hesperia* 48, 1979, p. 320, fig. 14.

119. Z. VINSKI, Die altsässige Bevölkerung der Spätantike im salonatischem Bereich Gemäss der archäologischen Hinterlassenschaft der Vorslavischen Substrats (en croate), *Vjesnik za arc-heologiju i historiju dalmatinsku (Bulletin d'archélogie et d'histoire dalmates)* 69, 1967, p. 59.

120. J. WERNER, Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts, *Reinecke Festschrift*, Mainz 1950, p. 150-172 : groupe I A-L : fibules à masque humain ; D. PALLAS, Τὰ ἀρχαιολογικὰ τεκμήρια τῆς καθόδου τῶν βαρβάρων εἰς τὴν Ἑλλάδα, *Ἑλληνικά* 14, 1955, p. 97-102.

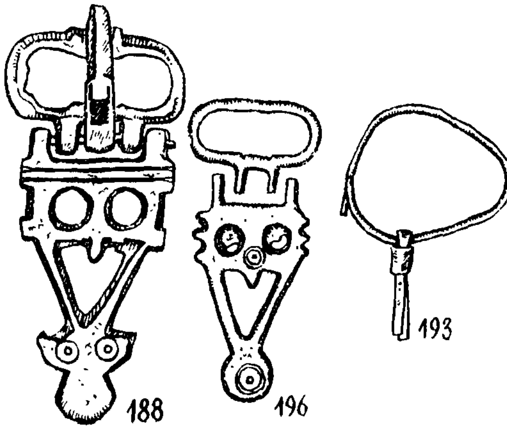


Pl. V - D'après KAZANSKI, *Sites archéologiques*, fig. 8

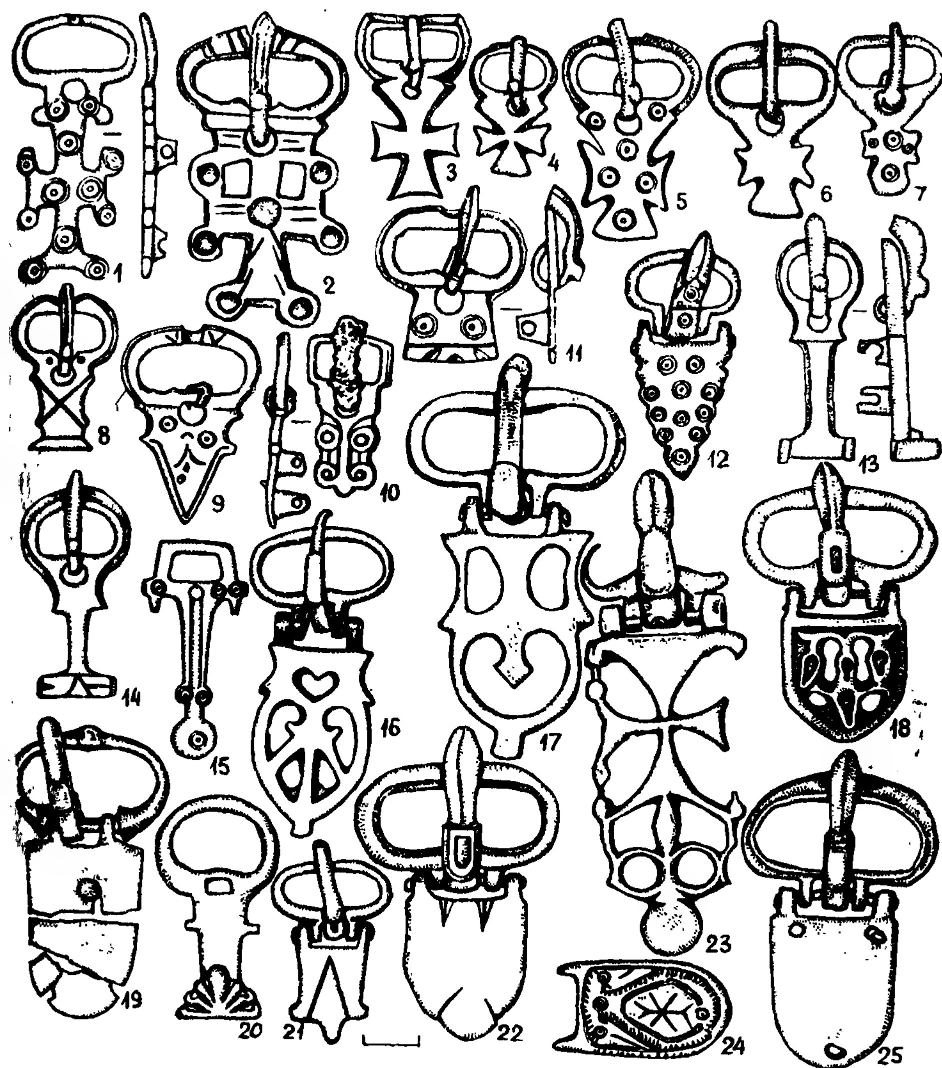


Pl. VI - D'après KAZANSKI, *Sites archéologiques*, fig. 9

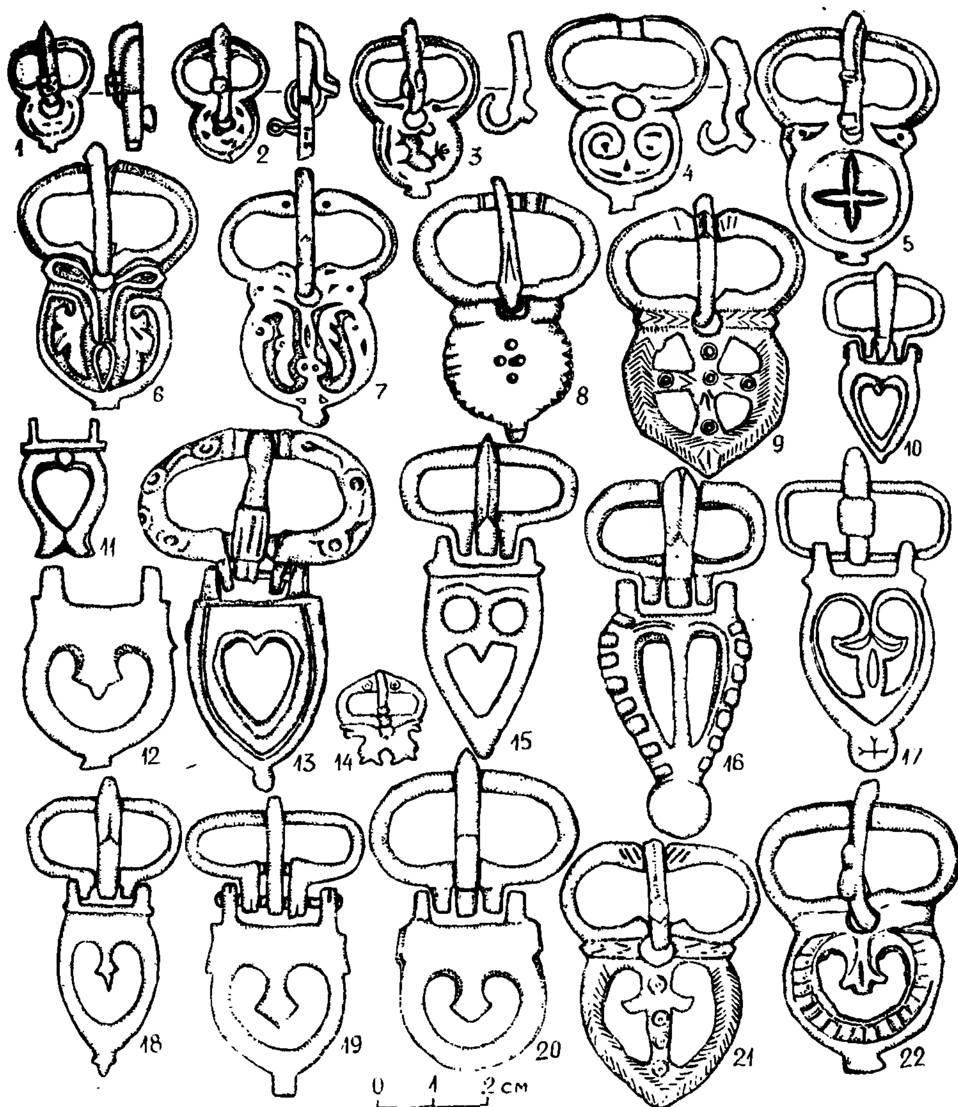
	I пол. VIII в.													
	С. 400	ЭК. 193	Л. 54-7	С. 625	С. 331	Л. 40-1	С. 354	ЭК.153-1	ЭК.290п	ЭК.240	С.260	ЭК. 181	С.767	С.279
167														◢
180					◢									
181		◢												
184	◢													
186	◢	◢		◢						◢		◢		
187		◢	◢				◢	◢				◢		
188			◢	◢										
189				◢	◢									
190					◢	◢								
191						◢	◢	◢	◢		◢			◢
192								◢	◢					
193										◢	◢			
194												◢	◢	
195													◢	◢



Pl. VII - D'après AIBABIN, *Chronologie*, p. 181



Pl. VIII - D'après AIBABIN, *Chronologie*, p. 220



Pl. IX - D'après AIBABIN, *Chronologie*, p. 221

le pays[121]. Pourtant le milieu ethnique d'appartenance de ces objets est plus varié et il serait vain d'expliquer leur apparition dans le sud en liaison avec les Avars ou l'installation sklavène[122]; «ils peuvent refléter une civilisation mixte, résultat d'une cohabitation d'une certaine durée ou d'une contamination»[123]. Cette conclusion est renforcée par le fait que cette fibule a été trouvée avec une boucle byzantine du type «Syracuse» dans une tombe d'Édessa[124].

L'épée trouvée dans une tombe de l'Agora de Corinthe[125] est une épée à double tranchant et garde losangée. C'est un type d'arme très largement diffusé sur le territoire byzantin et même en Iran sassanide et jusqu'en Sogdiane[126]. Selon J. Werner[127], il est daté de la fin du VIIe-VIIIe s. La fabrication de l'épée à double tranchant de Corinthe a été étudiée par A. Kiss[128] en comparaison avec celles provenant des vallées des Carpathes; il attribue leur rareté aux lois byzantines, qui interdisaient l'exportation des armes. Il est donc intéressant de noter la coexistence dans le tombeau de ce soldat enterré dans l'Agora de Corinthe avec ses armes selon la coutume avare, du pot de fabrication slave, d'une plaque-boucle byzantine du type «Pergame» du VIIe s., d'une boucle d'oreille avare et de l'épée byzantine de la même période à peu près. Comment ne pas penser, d'après ce matériel, que ce «barbare» était un mercenaire au service de l'Empire?

Les objets métalliques, leur renouvellement chronologique ainsi que leur emplacement géographique démontrent la continuité de la vie et la présence byzantines dans les villes, sites et îles mentionnées, pendant les «siècles obscurs». D'autre part, ils confirment le texte de la *Chronique dite de Monemvasie*, qui

121. Un second exemplaire mutilé (il ne reste que la partie du haut) a été repéré par les recherches de surface du site archéologique de Messène. Je remercie le directeur des fouilles, M. P. Thémelis, pour ce renseignement.
122. L'appartenance ethnique des fibules est discutée par POPOVIĆ, *Témoins archéologiques*, p. 456-457; ID., *La descente*, p. 636-642, fig. 17; cf. BARATTE, *Présence slave*, p. 173-174. Récemment ces fibules ont été attribuées aux Slaves par U. FIEDLER, *Studien zu Gräberfeldern des 6. bis. 9. Jahrhunderts an der unteren Donau*, Bonn 1992, vol. 1, p. 91-105. D'autres chercheurs, sans nier la diffusion de ces fibules parmi les Slaves, les considèrent comme la manifestation d'une civilisation mixte de la population carpatho-danubienne, mixte du point de vue ethnique (Germains, Slaves, population de langue romane, etc.): E. A. GORJUNOV, M. M. KAZANSKI, K izučeniju rannesrednevekovyh drevnostej Nižnego Podunav'ja (VI-VII v.), *Slavjane na Dnestre i Dunae*, Kiev 1983, p. 191-205, spécialement p. 201-204; I. O. GAVRITUHIN, Pal'čatye fibuly pražskih pamjatnikov Podnestrov'ja, *Drevnosti Severnogo Kavkaza i Pričernomor'ja*, Moscou 1991, p. 127-142; D. H. TEODOR, Fibule «digitate» din secolele VI-VII în spaţiul carpato-dunăreano-pontic, *Arheologia Moldovei* 15, 1992, p. 119-152; A. HARLAMBIEVA, Bügelfibeln aus dem 7. Jh. südlich der Unteren Donau, *Actes du XIIe Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques*, Bratislava 1993, vol. 4, p. 25-32; L. VAGALINSKI, Zur Frage der ethnischen Herkunft der späten Strahlenfibeln (Finger- oder Bügelfibeln) aus dem Donau-Karpaten Becken (M. 6-7. Jh.), *Zeitschrift für Archäologie* 28, 1994, p. 261-305.
123. LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 65.
124. PALLAS, *Données nouvelles*, p. 298, fig. 4.
125. DAVIDSON, *Wandering Soldier*, p. 517-520, fig. 1-4.
126. M. KAZANSKI, J.-P. SODINI, Byzance et l'art «nomade»: remarques à propos de l'essai de J. Werner sur le dépôt de Malaja Pereščepina (Pereščepino), *RA* 1987, p. 72, 74, 78, fig. 3.
127. J. WERNER, *Der Grabfund von Malaja Pereščepina und Kuvrat, Kagan der Bulgaren*, 1984 (Bayerische Akademie der Wissenschaften, Phil. Hist. Kl. Abhand., N.F. 91).
128. A. KISS, Frühmittelalterliche Byzantinische Schwerter im Karpatenbecken, *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae* 39, 1987, p. 193-210 et, en particulier, p. 194-195. Cf. SODINI, *La contribution de l'archéologie*, p. 172.

signale que la côte orientale du Péloponnèse, de Corinthe jusqu'au cap Malée, était restée pure d'envahisseurs dans l'obédience de Byzance et qu'un stratège y était envoyé par l'Empereur, tout en élargissant l'espace géographique concerné. P. Lemerle, commentant ce passage, le caractérisait comme un «des plus intéressants et [des] moins contestables», et P. Charanis[129] remarquait que le pouvoir byzantin était présent dans la partie orientale, mais que ce sujet était encore ouvert pour la recherche.

Les boucles de ceinture byzantines trouvées dans les tombes de la ville basse de Corinthe prouvent la continuité de sa fonction après le VIIe s. et cela en constitue un témoignage supplémentaire. Ces inhumations de l'Agora représentent une période pendant laquelle fonctionne la basilique paléochrétienne près du temple d'Apollon et marquent l'aspect d'une ville, qui, ayant perdu sa monumentalité, est habitée par les Byzantins, enterrés sur les différentes parties de la région centrale. Comme R. Scranton l'avait remarqué - datant ces tombes du VIIIe s. sur la base de la stratigraphie - «l'existence des morts présuppose des vivants»[130]. Pour la ville de Corinthe, l'atmosphère belliqueuse suggérée par Gl. Davidson, qui considère ces trouvailles comme avares - conception adoptée par plusieurs auteurs modernes-, avait contribué à esquisser une image de destruction pour plusieurs endroits. C'est ainsi que l'on a attribué des destructions aux envahisseurs à Kenchréai[131] et à Halieis[132] en raison de la présence de ces objets métalliques.

Le riche matériel archéologique provenant de l'église paléochrétienne du VIIe s. de Tigani (F. D. 190), dans le Magne, est très semblable à celui de Corinthe ; cela conduit à conclure que la communauté chrétienne qui y était installée avait des relations étroites avec Corinthe, où siégeait le stratège, et cela permet même de supposer qu'il s'agissait d'une garde envoyée par lui. C'est ainsi que s'explique la présence de l'archonte envoyé par le stratège depuis «les temps reculés», selon Constantin Porphyrogénète[133]. La difficulté qui découle du désaccord entre le passage de la *Chronique*, qui mentionne le cap Malée, et la réalité, telle qu'elle ressort des fouilles archéologiques, c'est-à-dire le signalement de la présence byzantine pendant les VIIe-VIIIe s. au cap Tainare, s'explique, à mon avis, par la confusion géographique que le rédacteur de la *Chronique*, Aréthas, commet. Car le même grand humaniste dans les scholies de Strabon confond Monemvasie, c'est-à-dire Malée, avec Tainare : «Ταίναρον ὃ νῦν Μονοβασίαν λέγουσι[134]».

Mis à part ces deux points stratégiques, Corinthe et l'extrémité méridionale du Péloponnèse, Tigani, ce sont les îles et côtes de l'Argolide qui ont livré des objets métalliques et surtout des boucles de ceinturon. Par la présentation que nous venons de faire, apparaît clairement leur ressemblance avec ceux de Corinthe et du Magne. Il n'est pas exclu qu'ils proviennent donc d'un atelier commun qui

129. *Observations*, p. 6.
130. SCRANTON, *Corinth* XVI, p. 29-31, a signalé des tombes du VIIe-VIIIe s. : à l'extrémité ouest de la Stoa sud ; dans la partie nord-est de Peirène ; dans la partie sud-est de la basilique sud ; autour du Béma ; sur et autour du temple E ; dans la région de l'Hémicycle.
131. SCRANTON - SHAW - IBRAHIM, *Kenchreai* I, p. 67, n. 2.
132. Cf. *supra*, p. 91, n. 118.
133. *D.A.I.* 50, p. 236. Sur ce sujet, voir Anna AVRAMÉA, Le Magne byzantin : problèmes d'histoire et de topographie, *Mélanges Hélène Ahrweiler* (sous presse).
134. A. DILLER, The Scholia on Strabo, *Traditio* 10, 1954, p. 34. Sur ces scholies, cf. P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris 1971, p. 218, n. 47.

doit être cherché à Corinthe et c'est très probablement l'atelier qui a été découvert au sud-ouest de l'Agora de Corinthe. C'est un atelier de boucles, de moules et de pots à fondre les métaux, que les archéologues américains datent du XIIe s. Pourtant la nouvelle datation de ces objets nous autorise à proposer une date plus haute[135].

Les conclusions historiques que l'examen de ce matériel nouveau et renouvelé nous invite à tirer sont d'une importance capitale sur plusieurs points. Mais avant d'y venir, il paraît nécessaire de présenter le texte et la datation d'une série de sceaux provenant des îles de l'Argolide et déposés au Musée de Spetsai[136].

Les 21 sceaux repérés par des recherches de surface effectuées par A. Kyrou ont été découverts dans les îles suivantes : - À Orobè (F. D. 54) 5 sceaux et, parmi eux, 3 qui mentionnent : le drongaire Stéphanos (VIIIe s.) ; un stratège d'Hellade (VIIIe s.) ; Basile, évêque d'Orobè (VIIIe s.)[137]. - À Daskaleio (F. D. 55) : Syméon, *apo éparchôn* (VIe-VIIe s.) ; Théodore, patrice, protospathaire impérial et stratège (VIIIe s.) ; Kallistos, patrice (première moitié du VIIIe s.) ; Léon (?), hypate (VIIIe s.). - À Plateia (F. D. 56) : Athanase (VIIe s.) ; Théodoulos (VIIe s.). - À Chinitsa (F. D. 60) : Platon, *apo hypatôn* (VIIe s.) ; Constantin, stratèlate (première moitié du VIIe s.) ; Théodose, spathaire impérial (VIIIe ? - IXe s.) ; anonyme, spathaire impérial et stratège des Helladiques (VIIIe-IXe s.). - À Spetsai (F. D. 64) : Eutychianos, hypa(tikos ?) (VIIe-VIIIe s.) ; anonyme, magistre et catépan (XIe s.) ; Georges, chartulaire (VIe s.) ; Jean (VIIe s.).- À Kounoupi (F. D. 63) : Michel, patrice et stratège (première moitié-milieu du VIIIe s.).

La découverte de ces sceaux prouve la présence du pouvoir byzantin politique, militaire et ecclésiastique. Ces sceaux qui appartiennent à des fonctionnaires et dignitaires de l'administration centrale et provinciale sont pour la plupart datés des VIe-VIIIe s. ; plusieurs même sont du VIIIe s. et d'un intérêt particulier sont ceux qui mentionnent le stratège d'Hellade et des Helladiques. Il est aussi intéressant de souligner que les sceaux de ce siècle ont été trouvés sur l'île de Romvi, identifiée avec l'île de refuge des Argiens, Orobè, selon la *Chronique dite de Monemvasie*. Le sceau de Basile, évêque d'Orobè, trouvé sur l'île même, prouve la création d'un évêché probablement pendant la première moitié du VIIIe s. et peut-être entre 733 et 755, selon Vasso Pennas. Il est pourtant difficile d'accepter sa proposition que cet évêché fut créé par la population déplacée d'Argos, en fuite devant les Slaves[138]. La présence d'un drongaire (VIIIe s.)[139], ainsi que d'un «ἐκπροσώπου» d'Orobè (VIIIe-IXe s.)[140] suggère le renforcement de sites maritimes et, avec plus d'évidence, la présence de la flotte qui stationnait dans les eaux de l'Argolide durant ces siècles.

Ces nouvelles données nous invitent à réviser les sources qui font état de la flotte provinciale helladique, liée avec la politique maritime de l'empire.

135. H. S. ROBINSON - S. S. WEINBERG, *Hesperia* 29, 1960, p. 227-230, pl. 60b-d ; cf. PALLAS, *Données nouvelles*, p. 305, fig. 6, 7.
136. Cf. l'édition sigillographique de ces sceaux dans AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 11-25.
137. Publié par Vasso PENNAS, The Island of Orovi in the Argolid : Bishopric and administrative center, *SBS* 4, 1995, p. 163-173, fig. 3-4.
138. *Ibid.*, p. 168, 170-172.
139. AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 13, n° 1.
140. K. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν 'Αθήναις 'Εθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes 1917, n° 486. Cf. PENNAS, *loc. cit.*, p. 173.

Le commandement suprême de la flotte de guerre des *Karabisianoi*, qui est une flotte d'intervention, est créé après les succès arabes de la seconde moitié du VIIe s. Cette première flotte de guerre régulière et permanente avec un stratège à sa tête, le «στρατηγὸς τῶν καράβων», existe en 687. Elle se trouve dans «τὰ τῆς Ἑλλάδος μέρη» selon l'Anonyme des *Miracles de saint Démétrius* (II 5 § 296) ; c'est aussi dans les *partes Graeciae* et, précisément, à Kéos que le pape Constantin Ier est reçu en 710-711 par le patrice Théophile, *stratigos Caravisianorum*. Comme l'a souligné Hélène Ahrweiler, cette flotte s'est montrée inférieure à sa tâche quand les Arabes assiégeaient Constantinople en 717, et cela fut sans doute la cause de sa dissolution par Léon III l'Isaurien[141].

C'est cet empereur qui entreprit la réorganisation administrative et militaire pour assurer le système d'autodéfense et affronter ainsi la menace arabe. La dissolution du commandement des *Karabisianoi* est suivie par la création du premier thème maritime des Cibyrrhéotes, ainsi que par la création des détachements moins importants de la flotte régionale et des flottes d'appui de divers thèmes terrestres[142]. L'armée du thème d'Hellade et la flotte des Cyclades sous le tourmarque Agallianos se révoltèrent contre Léon III en 727[143], et la grande puissance de cette unité maritime découle du fait qu'elle entreprend une expédition contre la capitale[144], mais la révolte fut vite réprimée. C'est donc le tourmarque qui est à la tête de la flotte stationnant dans le thème, placé sous le stratège, gouverneur général de la province-thème[145]. Il s'agit, à mon avis, du stratège siégeant à Corinthe, qui par anachronisme est nommé stratège du Péloponnèse par la *Chronique dite de Monemvasie*, tandis que la scholie d'Aréthas emploie le datif «στρατηγὸς κατεπέμπετο Πελοποννήσῳ», dans le Péloponnèse, expression avec un sens géographique plutôt qu'administratif.

Les sceaux des stratèges d'Hellade et des Helladiques[146] et le sceau d'un drongaire mettent l'accent sur la fonction et l'étendue géographique du thème. Les sceaux d'ailleurs des hauts dignitaires, partisans de l'iconoclasme, ont été trouvés sur les îles de l'Argolide. Ce sont le sceau aniconique du patrice et stratège Michel (de la première moitié - milieu du VIIIe s.), qui invoque la Sainte Trinité[147] et celui du patrice Kallistos (première moitié du VIIIe s.)[148], personnage de l'aristocratie constantinopolitaine, connu par le biographe de saint Étienne le

141. AHRWEILER, *Mer*, p. 19-26 ; Hélène ANTONIADIS-BIBICOU, *Études d'histoire maritime de Byzance. À propos du «thème des Caravisiens»*, Paris 1966 ; cf. LEMERLE, *Miracles*, t. II, p. 154-157.
142. Cf. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 31-35.
143. THÉOPHANE, I, p. 405 ; NIKEPHOROS, Patriarch of Constantinople, *Short History*, ed. C. MANGO, Washington 1990 (CFHB 13), 60, p. 128-130 et 211-212. L'attribution de cette rébellion à la réaction des habitants du thème de l'Hellade contre la politique iconoclaste de Léon III n'est pas acceptée par C. MANGO, Historical Introduction, *Iconoclasm, Papers given at the Ninth Spring Symposium of Byzantine Studies*, Birmingham 1977, p. 6. Cf. le point de vue d'Hélène AHRWEILER, The Geography of the Iconoclastic World, *ibid.*, p. 23, qui considère la sédition des Helladiques contre Léon III comme une réaction des populations maritimes en raison de leurs intérêts commerciaux.
144. Cf. CHRISTOPHILOPOULOU, *Βυζαντινὴ Ἱστορία*, t. B '1, p. 360.
145. Le sceau d'un tourmarque de l'Hellade est daté du VIIIe s. par G. SCHLUMBERGER, Bulles inédites, *REG* 2, 1889, p. 246.
146. Sur le terme *Helladikoi*, cf. P. CHARANIS, The Term *Helladikoi* in Byzantine Texts of the Sixth, Seventh and Eighth Centuries, *EEBΣ* 23, 1953, p. 615-620 ; ID., *Observations*, p. 3.
147. AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 25, n° 21.
148. *Ibid.*, p. 17, n° 8 ; cf. un autre exemplaire dans ZACOS - VEGLERY, *Lead Seals*, n° 2073.

Jeune, qui parle de lui à propos des décisions du concile de Hiéreia (754) et le caractérise comme fervent iconoclaste[149]. Il est aussi notable que les sceaux qui mentionnent le commerciaire général de l'*apothèke* d'Hellade et les *kommerkia* impériaux de la stratégie d'Hellade, datés entre 698/699 et 748/749[150], ne précisent pas le lieu de la fonction. Seul le sceau de Lykastos, du VIIIe s., le désigne comme commerciaire «Κορίνθου Ἑλλάδος»[151]. À cette mention tardive, il faudrait lier l'appellation des sources ecclésiastiques, tardives aussi, des VIIe et VIIIe s., qui se réfèrent à la métropole de Corinthe[152]. Le commandement militaire donc s'installe à Corinthe, capitale du thème d'Hellade, dont l'administration civile continue à être assurée par les cadres de l'administration provinciale établis par Justinien Ier et ses successeurs[153].

Tenant compte de toutes ces données, il paraît très probable d'attribuer à Léon III la construction de la tour à feu sur l'Acrocorinthe, dont l'inscription indique qu'un système de signaux optiques y était institué pour transmettre les messages et prévenir des invasions sarrazines[154].

D'autres villes et sites des parties orientale, méridionale et occidentale, surtout côtières, sont connus par les sources et l'archéologie comme étant en fonction pendant les VIIe et VIIIe s. Nous les signalons par ordre géographique.

À Anô Épidavros (F. D. 73-78), une église paléochrétienne appartient à un type datable entre 700 et 900. L'évêque de Trézène (F. D. 67) prend part au concile de Nicée en 787. Cette cité ne se trouve sur aucun des chemins stratégiques et nous savons que le plus oriental, permettant d'envahir le Péloponnèse, passait par Épidaure et Argos. Pourtant son site n'est pas inutile à qui veut dominer le golfe Saronique. À ce titre, Trézène a de l'importance pour toute puissance qui n'est pas sûre des défilés de l'Isthme. Son fonctionnement donc, pendant le VIIIe s. aussi, est lié à la mer. D'un intérêt particulier est d'ailleurs la découverte de la céramique du VIIe s. et d'un atelier de production d'amphores de transport sur les sites côtiers et îlots de l'Argolide, d'où proviennent les monnaies, les boucles de ceinture et les sceaux présentés ci-dessus (F. D. 58, 59, 60, 63). La côte d'Hermionide, découpée en golfes, caps et baies abritées par les îles de Poros, Hydra, Dokos, Spetsai, offrait un refuge idéal aux bateaux de guerre et de commerce. Monemvasie, bâtie à l'autre extrêmité, reste, c'est bien connu, continuellement sous obédience byzantine et son évêque prend part au concile de Ni-

149. *PG* 100, col. 1121D-1124A: «...ὁ τύραννος μαθών, προσκαλέσας ἕνα τῶν αὐτοῦ περιδόξων μεγιστάνων λογιώτατον, καὶ πρὸς τὸ λέγειν καὶ ἀκούειν ἐπιτήδειον, Κάλλιστον τοὔνομα, καὶ τῇ τοῦ πατρικίου ἀξίᾳ τετιμημένον, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὴν αὐτοῦ αἵρεσιν εἰς ἄκρον πεπαιδευμένον...»
150. ZACOS - VEGLERY, *Lead Seals*, t. I,1, p. 174-175, tableau 24.
151. G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, p. 182.
152. Cf. *supra*, p. 38.
153. Cf. AHRWEILER, *Mer*, p. 22, n. 1, qui cite E. STEIN, Ein Kapitel vom persischen und vom byzantinischen Staate, *BNJ* 1, 1920, p. 71 sq., sur la persistance des anciennes institutions administratives dans le régime des thèmes.
154. PHILIPPIDIS-BRAAT, p. 299-300, n° 41 (pl. VIII, 1), signale les travaux qui proposent, avec point d'interrogation, Léon III, tandis que la plupart des savants considèrent qu'il s'agit de Léon V ou Léon VI. Ajouter ZAKYTHINOS, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, p. 46, qui incline pour Léon III. Tout dernièrement, A. GUILLOU, Inscriptions byzantines importées en Italie, *Epigrafia Medievale Greca e Latina. Ideologia e Funzione, Atti del Seminario di Erice (12-18 Settembre 1991)*, éd. G. CAVALLO et C. MANGO, Spoleto 1995, p. 129-131, n° 6, date cette inscription sous Léon VI – sans référence à PHILIPPIDIS-BRAAT – et localise la pierre «quelque part en Péloponnèse, sans doute un site voisin du Taygète...»

cée en 787. La presqu'île Elaphonissos possédait probablement un petit fort pendant le VIIIe s. (F. D. 180-181).

Sur la côte méridionale, dans le Magne, mis à part Tigani et les objets susmentionnés, l'église de saint André à Alyka (F. D. 188), possède des pièces de sculpture architecturale des VIIe-VIIIe s. et, parmi les monnaies, une appartient au règne de Tibère III (698-705). Il faudrait, à cet égard, se rappeler qu'à Kyparissos, site de l'antique Kainépolis (F. D. 187), Procope[155] signale que la flotte byzantine a appareillé pendant l'expédition maritime de Bélisaire en 533 contre les Vandales d'Afrique. Il est intéressant aussi de noter qu'une église de la période de l'iconoclasme, Saint-Procope, se trouve en face de Tigani[156].

Méthone se trouvait aussi sur le trajet maritime de Bélisaire que nous venons de mentionner et, selon Procope, les habitants ont ravitaillé la flotte. Le sceau de Théodotos, «ἐκ προσώπου Μεθώνης», délégué du stratège qui siégeait à Corinthe ou du commandant de la flotte, daté du VIIIe s., est connu depuis longtemps[157]. D'autre part, les évêchés de cette ville, ainsi que de Koroni, sont devenus des suffragants de Patras entre 802 et 806 et par conséquent ils devaient fonctionner bien avant. Les habitants du dernier évêché, Asinè-Koroni (F. D. 230), se sont installés ici vers le VIIIe s., provenant de Koronè (Aipia-Pétalidi, F. D. 227). Ce déplacement ainsi que celui des habitants d'Arcadie, qui sont venus s'installer sur l'acropole fortifiée de l'antique Kyparissia (F. D. 206), ont été, à côté de l'exemple fameux de Monemvasie, considérés comme des installations effectuées par la population grecque effrayée, poussée par les Slaves et cherchant un refuge. Vers la fin du XIXe s., G. Fougères : «Le fait que les Slaves chassèrent devant eux les anciens habitants de race grecque, qui allèrent chercher refuge lointain sur les promontoires ou parmi les lagunes de la côte, ressort de la fondation des villes côtières[158]...»

Les raisons de sécurité et de refuge ne sont pas satisfaisantes et c'est par des explications d'ordre politique et économique qu'il faudrait les interpréter. Le renforcement des sites côtiers que le pouvoir byzantin a entrepris dans un programme qui consistait à assurer les communications par mer, l'emplacement de ces villes sur des points importants pour la circulation maritime, la possibilité de renouveler les fortifications antiques – entreprise difficilement réalisable par une population en fuite – et, surtout, les raisons impérieuses de la vie économique, qui se développe près des sites côtiers, sont, à mon avis, les causes principales de ces déplacements. Si les déplacements avaient comme cause la peur et la fuite devant les Slaves, pourquoi les habitants n'ont-ils pas choisi par exemple Messène (F. D. 201), dont les remparts du IVe s. av. J.-C. restent encore aujourd'hui presque intacts ? C'est dans le même ordre d'explication qu'il faut concevoir la

155. *De bello vandalico*, I, 13,8,9, p. 370.
156. N. B. DRANDAKIS, *Βυζαντινὲς τοιχογραφίες τῆς Μέσα Μάνης*, Athènes 1995, p. 21, 213-222.
157. G. SCHLUMBERGER, Sceaux byzantins inédits, *Mélanges d'archéologie byzantine* 1, Paris 1895, p. 204-205, n° 11. LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 30, n. 41, se demandait si la date proposée, le VIIIe s., n'est pas trop haute. Mais les nouvelles données ne permettent plus de doute.
158. G. FOUGÈRES, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, Paris 1898, p. 598 ; BON, *Le Pélop. byz.*, p. 57. Pourtant cf. D. ZAKYTHINOS, La ville byzantine, *XIe CIEB*, p. 80 (repris dans *Byzance : État-Société-Économie*, Londres 1973, VII).

théorie de S. Hood[159] sur les «isles of refuge», qui a tellement influencé les travaux modernes concernant les Slaves en Grèce. Des nouvelles recherches menées par T. Gregory ont prouvé que ces îles étaient habitées par une population aux activités commerciales liées à l'artisanat de la céramique et installée bien avant les invasions slaves, surtout pendant les IVe-VIIe s. [160]

C'est encore à cause de la diaspora péloponnésienne et de la fuite des habitants d'après la *Chronique dite de Monemvasie*, que certains historiens prétendent que l'évêque Théodose de Lacédémone, qui prit part au concile de Constantinople en 680/1, ne résidait pas au siège de sa juridiction mais à Monemvasie[161]. Pourtant l'église de saint Nikon, construite sur l'acropole de Sparte et datée du VIIe s. (F. D. 158), prouve le contraire. De même, la mention dans ce même texte de la diaspora des habitants de Patras jusqu'en Calabre a été interprétée comme un mouvement de masse. Mais la scholie d'Aréthas précise que les Grecs n'ont pas été chassés par les ennemis et qu'ils ont émigré volontairement[162].

À l'extrémité nord-ouest, Patras est une ville entourée de murailles, habitée par des Grecs dont les archontes obéissent au stratège siégeant à Corinthe. En 787, au concile de Nicée, le moine Jean est le délégué de Patras (F. D. 282). Les Slaves se révoltent, entre 805 et 811/2, profitant d'un raid arabe, pillent les maisons des Grecs, leurs voisins, et ravagent les alentours. Telle est la situation décrite par Constantin Porphyrogénète[163], qui ajoute que, à la suite de la victoire byzantine, les Slaves se sont consacrés à l'église de saint André avec la charge d'entretenir et de nourrir les stratèges, fonctionnaires impériaux et ambassadeurs[164]. Cet épisode de la révolte slave et l'érection de Patras en métropole par Nicéphore Ier prédominent non seulement dans le récit de Porphyrogénète, mais aussi dans la bibliographie moderne. La présence des Sarrasins d'Afrique, qui a facilité la sédition slave, passe au second plan. C'est surtout sous l'angle de l'importance que les Byzantins accordent à l'emplacement du port de Patras dans leur combat contre les Arabes qu'il faut interpréter leur intérêt pour la sauvegarde de la ville et son élévation au rang de métropole. Les Byzantins pour assurer la défense de leur territoire préparaient leurs points d'appui pour la lutte militaire et navale. Sur la grande route maritime qui assurait les relations entre les bassins oriental et occidental de la Méditerranée, Patras constituait l'escale pour qui voulait éviter le tour du Péloponnèse passant par le cap Malée. Le danger arabe, qui avait rendu ce trajet difficile et souvent impossible, obligeait les Byzantins à renforcer Patras, qui était placée au point le plus étroit du golfe de Corinthe du

159. S. HOOD, An Aspect of the Slavic Invasions of Greece in the Early Byzantine Period, *Sbornik Narodniho Muzea v Praze*, Ser. A2O, 1966, p. 165-171 ; ID., Isles of Refuge in Early Byzantine Period, *BSA* 65, 1970, p. 37-45.
160. T. GREGORY, Diporto : An Early Byzantine Maritime Settlement in the Gulf of Korinth, *ΔΧΑΕ* 12, 1984, p. 287-304 ; ID., Byzantine «Isles of Refuge», *AJA* 85, 1981, p. 195. Cf. JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, p. 402, qui s'opposent fermement à la théorie de S. Hood.
161. G. HUXLEY, The second Dark Age of the Peloponnese, *Λακωνικαὶ Σπουδαὶ* 3, 1977, p. 92, n. 3 ; POPOVIĆ, *Slavisation*, p. 249-250 ; HENDY, *Studies*, p. 79-80.
162. LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 48-49, n. 73.
163. *D.A.I.* 49, p. 228-232.
164. Sur le rôle de Patras comme point d'arrivée de personnes de haut rang à l'époque antérieure, cf. *infra*, p. 132.

«couloir maritime»[165]. Sa position géographique offrait une traversée facile vers la Grèce continentale, Naupacte et la Grèce occidentale.

De cette longue présentation, il découle que les attaques des Avaro-slaves du dernier quart du VIe s. ont provoqué la terreur et des perturbations, mais nullement la conquête militaire du pays. L'arrivée des Slaves, qui commence après la deuxième décennie du VIIe s., va devenir massive vers le milieu du VIIIe s., comme l'atteste Porphyrogénète. Tout le long de ces siècles, la présence slave ne sera ni niée, ni repoussée par Byzance et la cohabitation pacifique des Slaves et des Grecs est un fait prouvé. L'empire byzantin continua encore une fois la tradition de Rome, restant multinational et dans son sein les différences ethniques n'ont pas de portée politique. C'est seulement en 783 que le pouvoir central décide de les attaquer, lorsqu'ils deviennent nombreux et indociles, et plus tard, en 805, lorsqu'ils menacent les points stratégiques comme Patras. Durant les VIIe et VIIIe s., la population et le pouvoir byzantins sont présents et actifs dans les grandes villes et sur les côtes. C'est probablement des habitants de ces régions aussi que Constantin V transporta à Constantinople dépeuplée par la peste de 746/7 et plus tard, en 768, il fit venir des potiers «ἐκ τῆς Ἑλλάδος καὶ τῶν νησίων» pour la réparation de l'aqueduc de Valens[166]. Un cercle des sites maritimes contourne le pays, contrôlant les voies de mer pour le commerce et la guerre. Ce courant vers la mer est attesté tôt, par nécessité de communication plutôt que par manque de sécurité à l'intérieur.

L'analyse entreprise ci-dessus, fondée sur le matériel archéologique nouveau et renouvelé et surtout sur la découverte des objets métalliques et des sceaux, nous conduit à conclure que le pouvoir byzantin était présent et que le Péloponnèse faisait partie du thème d'Hellade, orienté pendant les VIIe-VIIIe siècles vers la mer, le contrôle de la navigation et la défense des mers. Il faut d'ailleurs signaler que cette présence byzantine ne pourrait plus être considérée comme un simple contrôle qui préparait la reconquête de l'intérieur[167]. Le problème que la présence slave a créé est d'ordre démographique et économique plus que politique. C'est donc en étudiant les sites habités, villes et agglomérations rurales, leur société et leur fonction économique dans le processus évolutif qu'il sera peut-être possible d'évaluer les changements et les persistances, dans un pays que la recherche du passé a laissé dans la léthargie d'une existence presque anonyme.

165. L'attaque arabe contre le Péloponnèse occidental sous Basile Ier et la manœuvre de l'amiral Nicétas Ooryphas, qui du golfe Saronique fit passer la flotte byzantine par dessus l'Isthme de Corinthe, est un exemple de l'emploi de cette route maritime ; cf. BON, *Le Pélop. byz.*, p. 77. Sur les préparatifs des Byzantins et la réorganisation des territoires occidentaux pour la défense contre les attaques arabes, cf. D. A. ZAKYTHINOS, Le thème de Céphalonie et la défense de l'Occident, *L'Hellénisme Contemporain*, Huitième année, n° 4-5, juillet-octobre 1954, p. 303-312, (repris dans *Byzance : État-Société-Économie*, cité *supra*, n. 158, VIII).
166. THÉOPHANE, I, p. 429, 440. Cf. aussi *infra*, p. 142.
167. Signalant la présence byzantine à Corinthe, à Monemvasie, à Méthone et supposant l'existence des détachements de la flotte, LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 29-30, avait pensé que c'était une tête de pont, future base de départ pour la reconquête de l'intérieur. Le même avis est exprimé par SODINI, *La contribution de l'archéologie*, p. 155, qui considère que le contrôle des côtes du Péloponnèse avait comme but la reconquête de l'intérieur.

VILLES ET CAMPAGNES

CHAPITRE CINQUIÈME

VILLES ET CAMPAGNES
L'ÉVOLUTION DE LA FORME ET DE LA FONCTION

Essayer de définir les sites du Péloponnèse en procédant à une typologie d'ordre fonctionnel, reflétée dans le vocabulaire des sources, c'est se heurter à un vide ou presque. À l'exception des listes du IVe s., qui mentionnent les stations des routes, du *Synekdèmos* et de certaines sources qui font état de la fonction des cités comme évêchés, aucun texte littéraire ou épigraphique ne désigne le type d'agglomération d'échelon inférieur à la ville[1].

Sans tenter d'esquisser un concept de ville, il paraît préférable d'examiner les données des sources qui se réfèrent aux villes et dont le contenu et la signification fonctionnelle amènent à un classement et mettent en valeur les caractères communs.

Le *Synekdèmos* d'Hiéroklès, document fiable et quasi officiel, d'ordre administratif plutôt que hiérarchique, rend compte du «système des cités» au sein des rouages étatiques. Rédigée avant 535, mais traduisant la situation de la première moitié du Ve s., cette liste reflète l'évolution d'un système, qui, à partir de la Tétrarchie, obéit, avec la perte de l'autonomie des villes, au mécanisme d'uniformisation administrative de l'Empire.

Les 79 cités de la province d'Hellade ou Achaïe du *Synekdèmos* apparaissent comme unités administratives mises au service de l'État, avec Corinthe comme capitale. La première constatation concernant le réseau urbain est que cette province s'esquisse sur la carte de l'Empire comme une des plus richement dotées de cités et que leur répartition, à l'intérieur de la province, diminue au sud par rapport au nord. Le Péloponnèse ne contient que le tiers du nombre total, c'est-à-dire 26 sur les 79 cités de la province, et cela est d'autant plus remarquable si l'on tient compte de son étendue géographique. L'appartenance à une unité administrative (province) et la soumission à la capitale (Corinthe), n'impliquent pas que la fonction et l'évolution des cités aient suivi le même développement et que les «unités urbaines», telles qu'elles s'inscrivent dans le *Synekdèmos*, aient fonctionné uniformément. Au contraire, elles présentent des différenciations et chacune subit et exprime les transformations des facteurs politique, social, économique et culturel. Il paraît donc impossible de réduire à un schéma commun le sort des villes péloponnésiennes et il sera préférable de suivre leur évolution en tenant compte des éléments qui les caractérisent.

Le rôle imposé par l'administration impériale à l'échelle locale pour faciliter le contrôle administratif et fiscal de l'État confère à ces cités la fonction de centres d'échanges et de points de concentration de la production agricole[2]. Par

1. Le texte de ZOSIME, V, 6, 4, t. III[1], p. 13, qui mentionne les «πολίχνια» près de Corinthe, constitue la seule exception.
2. KODER, *Early Byzantine Empire*, p. 164-175.

conséquent leur emplacement géographique répond à ces fonctions et il apparaît clairement que le plus grand nombre de cités de la liste du *Synekdèmos* (Pl. XII) se trouve sur l'aboutissement des routes maritimes et sur les axes principaux qui traversent le pays. De ce point de vue, il n'est pas sans intérêt de procéder à une comparaison du *Synekdèmos* avec les sites mentionnés par la *Tabula Peutingeriana* (Pl. XI), bien que le but de la rédaction de chaque liste diffère. Cette dernière - représentation authentique et complète de l'Empire romain de la seconde moitié du IVe s. - décrit son aspect physique, administratif et économique, avec le signalement des routes et stations de la poste impériale[3]. Entre les deux étapes chronologiques, entre le IVe et le VIe s., des omissions et des additions sont signalées.

La présentation graphique des données de la *Tabula*, concernant le Péloponnèse[4], consiste en 31 points de rencontre et 34 routes de liaison. La Corinthie et l'Argolide sont bien dotées en routes et Corinthe constitue le point le plus élevé, d'où partent deux branches, qui se dirigent, l'une vers Patras, l'autre vers Argos - Mégalopolis. Le reste du Péloponnèse est couvert par deux simples trajets qui rejoignent Mégalopolis (1) et Olympie (7) ; un simple tronçon, qui part de Léondari (5) se dirige vers Boiai dans le golfe de Laconie (31). De plus, dans la hiérarchie des villes de cette liste, huit villes du Péloponnèse sont signalées par des vignettes, comme étant les plus importantes[5] : Corinthe, Argos, Épidaure, Lacédémone, Boiai, Méthone, Olympie et Patras. Parmi elles, deux sont absentes du *Synekdèmos*, Olympie et Boiai. À la place de la première, qui disparaît en tant que centre du monde païen, mais dont l'existence se poursuit comme habitat protobyzantin, c'est Phigaleia (F. D. 263) qui est mentionnée ; Boiai (F. D. 179), d'autre part, continue son existence à l'époque chrétienne, mais perd de son importance. Sur la route qui longe le nord de la péninsule et relie Corinthe à Patras, les cités restent les mêmes dans les deux listes (Corinthe, Sikyôn, Aigeira, Aighion, Patras). Le plus grand nombre d'omissions dans le *Synekdèmos* par rapport à la *Tabula* se situe à l'ouest et au centre du pays : Dymè (19), Cyllène (18), Olympie (7), Samiko (16), Pylos (29), Léondari (5), Mégalopolis (1), Melena (4). De la partie orientale manquent seulement les sites de Cléonée (11) et de Mycènes (9) et c'est sur cette partie orientale qu'un nombre considérable de sites ne figurant pas dans la *Tabula Peutingeriana* apparaît dans le *Synekdèmos* : Géronthrai, Hermionè, Trézène, Méthana, Pityoussa.

La conclusion de cette comparaison est très instructive dans ses lignes générales. Ce sont les parties occidentale et centrale qui s'affaiblissent et la partie orientale et surtout les cités côtières, tournées vers l'Égée, qui se renforcent. Il faut noter que la documentation archéologique vient à l'appui de ces remarques et qu'elle reste d'ailleurs notre seul moyen pour les vérifier. Cette inclinaison vers l'est est tout à fait justifiée par les nouvelles directions politiques de l'Empire que la naissance de Constantinople dicte.

3. Pour une présentation plus récente de la *Tabula Peutingeriana*, cf. O. A. W. DILKE, Itineraries and Geographical Maps in the Early and Late Roman Empires, *The History of Cartography*, vol. I, éd. J. B. HARLEY, D. WOODWARD, Chicago - Londres 1987, p. 238-242.
4. Sur les routes qui figurent dans cette liste, cf. G. D. R. SANDERS, I. K. WHITBREAD, Central places and major roads in the Peloponnese, *BSA* 85, 1990, p. 333-361 et, spécialement, tableau 4, p. 343. La fig. 2, p. 339, est reproduite ici (Pl. XI).
5. Annalina et M. LEVI, *Itineraria picta : Contributo allo studio della Tabula Peutingeriana*, Rome 1967 ; SANDERS-WHITBREAD, *loc. cit.*, p. 342.



Pl. XI - Tabula Peutingeriana

1 Megalopili
2 Tegeas
3 Argos *
4 Melena
5 Leondari
6 Nemea
7 Olympia *
8 Sicione
9 Micenis
10 Messene
11 Cleonae
12 Netide (Elis)
13 Lacedemone
14 Epitauro *
15 Agira
16 Samacos
17 Corintho *
18 Cyllene
19 Dyme
20 Agion
21 Pathras *
22 Asine
23 Gytmon
24 Cyparissa
25 Mothone
26 Istamo
27 Cencris
28 Lechi
29 Pylios
30 Asopos
31 Boas *



Pl. XII - Le Péloponnèse d'après le Synekdèmos

Mis à part la fonction des cités de la liste du *Synekdèmos*, comme centres de l'administration locale, et par conséquent leur appartenance aux rouages étatiques, quelques-unes parmi elles, élevées très tôt au rang d'évêché sous la juridiction de Corinthe, prennent de l'importance. Dès le milieu du IVe s., certains évêques sont présents au concile de Sardique : ceux de Sikyôn (F. D. 31-32), Asopos (F. D. 172-173), Élis (F. D. 244)[6], Koronè (Aipia-Pétalidi, F. D. 227), Méthone (F. D. 235) et Patras (F. D. 282). Pour les quatre premières cités, cette présence en 343-344 constitue la première et dernière mention de leur existence comme évêchés. Argos apparaît pour la première fois en 381 et c'est vers le milieu du Ve s. que sont attestés les évêchés de l'intérieur : Tégée (F. D. 95), Mégalopolis (F. D. 110), Lacédémone (F. D. 158), Messène (F. D. 201) et Hermionè (F. D. 65). Ce dernier vient s'ajouter à la liste des évêchés par les mentions épigraphiques de ses évêques Hermias (Ve-VIe s.) et Épiphanios (VIe s.). L'évêque d'Aighion (F. D. 290) Paschassios prend part au concile œcuménique de Constantinople de 553.

Si l'on peut prétendre que ces évêchés ont une certaine importance comme villes pendant la période de leur présence, est-il possible de considérer le silence des sources à leur égard comme signe d'inexistence ? Le cas d'Hermionè, dont les évêques n'ont jamais signé les actes des conciles, est significatif et démontre le caractère occasionnel de ces mentions. Ce n'est pourtant pas pure coïncidence si ce sont trois centres urbains parmi les plus importants qui envoient leur représentant à Constantinople à une période tardive, en 680/1 : Corinthe, Argos et Lacédémone. D'autre part, les évêques qui prennent part au concile de 787 représentent les cités côtières : Trézène, Monemvasie et Patras, prouvant par leur activité et leur fonction la politique de l'Empire[7]. Au nombre des évêchés du VIIIe s., on pourrait ajouter celui d'Orobè, attesté par les sceaux[8].

L'auteur d'un article récent[9], mettant l'accent sur l'examen linguistique du texte de la *Notitia* 3[10] et, en particulier, des noms des métropoles et évêchés de l'Illyricum, arrive à la conclusion que cette Notice provient d'un original latin d'une période reculée et de caractère géographique. Le même auteur soutient que le compilateur a travaillé sous les empereurs Isauriens. En tout état de cause, nous pensons qu'il est difficile d'admettre sur la foi de ce document le fonctionnement des 37 sièges de la métropole de Corinthe pendant le VIIIe s.

La classification selon les sources d'ordre administratif et ecclésiastique ne peut pas répondre à notre problématique, qui est de suivre l'évolution des villes, les changements et les transformations qu'elles ont subis dans le cours des siècles étudiés. Nous considérons que pendant cette période un habitat peut recevoir la définition de ville s'il remplit certains aspects dans sa forme et ses fonctions (une enceinte derrière laquelle se réfugie une population dont les occupations ne sont pas, au moins en partie, uniquement agricoles, un centre avec des bâtiments civils), qu'il est donc lieu d'administration, qu'il a des fonctions économiques et culturelles, qu'il joue un rôle d'intermédiaire vers les centres rangés plus haut

6. Sur ces trois évêchés, voir les réserves de BON, *Le Pélop. byz.*, p. 10. Pour l'évêché d'Élis, cf. FEDER, *Hilarius*, p. 24, n° 48.
7. Cf. *supra*, p. 101-103.
8. *Supra*, p. 99.
9. Éléonora KOUNTOURA-GALAKI, Ἡ «Εἰκονοκλαστική» Notitia 3 καὶ τὸ λατινικὸ πρότυπό της, *Σύμμεικτα* 10, 1996, p. 45-73.
10. DARROUZÈS, *Notitiae* 3, p. 20-33 ; l. 52, 732-768.

dans la hiérarchie. Aucune ville, sauf Corinthe, ne concentre tous ces aspects, mais, tenant compte des résultats des recherches, signalons les données qui marquent la forme et les fonctions des villes dans leur évolution.

Les cités, à quelques exceptions près, conservent leur appellation, héritée du passé antique, et elles continuent à exister sous leur forme chrétienne et près des ruines de l'antiquité. Parfois, comme c'est le cas de Sikyôn (F. D. 31-32), l'emplacement de la ville antique (Vassilika) se développe aussi près du port hellénistique (Kiaton). La ville paléochrétienne d'Argos se déplace du centre de la ville antique, situé au pied de la colline de Larissa, à la plaine vers la fin du IVe-début Ve s.[11] Nous pouvons considérer Monemvasie comme une «ville neuve» construite par les habitants de Sparte, ainsi que le rapportent les sources. Le même processus de déplacement vers les côtes et sites fortifiés a été signalé à Koroni et Kyparissia[12].

C'est l'aspect monumental des centres urbains qui symbolise dans la tradition gréco-romaine la ville, comme lieu de civilisation et siège du pouvoir. Les monuments, qui prouvent ancienneté et permanence, sont souvent mentionnés avec fierté[13] et les termes «πόλις ἀρχαία καὶ ἑλληνίς» sont employés par les écrivains byzantins. Cette conception tient une place importante dans l'historiographie moderne et les méthodes archéologiques, mais l'accent est mis plutôt sur le déclin et la disparition de la ville et moins sur sa subsistance dans ses divers aspects[14].

La définition du plan urbain et l'abandon progressif des monuments antiques signalés par l'étude de la défense et des destructions ont prouvé non pas la décadence mais le changement de l'utilisation adaptée aux besoins des temps nouveaux[15]. Les changements attestés en plusieurs endroits du paysage urbain peuvent être décrits comme des activités réalisées dans un contexte d'adaptation sociale.

L'étude de la fortification de l'Isthme et des centres urbains du Péloponnèse du début du Ve s. a montré l'aspect fonctionnel des remparts et leur rapport avec le plan urbain, qui, sans abandonner les formes de l'Antiquité, annoncent le Moyen Âge. Nos connaissances, limitées sur le plan urbain à quelques cités, permettent de conclure que cette fortification ne marquait pas les limites de l'habitat et que les remparts entouraient seulement une partie de l'Acropole[16].

11. Cf. Anastasia OIKONOMOU, *Résumés des communications de la société d'Archéologie Chrétienne*, Mai 1990, p. 60-61, en attendant la publication de sa thèse de doctorat sur la ville d'Argos paléochrétienne.
12. *Supra*, p. 102.
13. HIMÉRIOS, V 30, éd. A. COLONNA, Rome 1951, p. 45 : «Τί δὲ ἦν τῆς πόλεως τῆς ἡμετέρας τὸ ἐπίσημον; σεμνότης οἰκοδομημάτων πανταχοῦ τῆς ἀρχαίας ἀρετῆς ὑπομνήματα.» Par contre, sur l'aversion des «barbares» pour la ville et ses monuments en opposition à la campagne, cf. le texte de l'Anonyme du IVe s., continuateur de Dion Cassius, dans *FHG* IV, p. 196, 9, 2 : «Ὅτι οἱ Σκύθαι πρὸς τοὺς ἐν πόλεσι ἐγκεκλεισμένους ἀπέσκωπτον, ὅτι οὗτοι οὐκ ἀνθρώπινον βίον ζῶσιν, ἀλλ' ὀρνίθων ἐν καλιαῖς εἰς τὸ ὕψος καθημένων καὶ ὅτι καταλιπόντες τὴν γῆν τὴν τρέφουσαν αὐτούς, ἀκάρπους πόλεις ἐπιλέγονται...»
14. J. RUSSELL, Transformations in Early Byzantine Urban Life : The Contribution and Limitations of Archaeological Evidence, *The 17th International Byzantine Congress, Major Papers*, Washington 1986, p. 137-154.
15. Cf. *Appendice* B, p. 57-58.
16. Cf. *supra*, p. 61-62.

Il a été déjà noté que les remparts de la ville de Corinthe englobaient au début du Ve s. le tiers de l'étendue de la ville classique et notamment la région centrale et le forum, mais qu'ils laissaient l'Acrocorinthe en dehors de leur parcours ; celui-ci, pendant cette période, fonctionnait indépendamment de la ville basse[17]. Le parcours réduit des remparts qui avaient comme but de protéger les habitants en cas de danger, embrassait une partie de la Corinthe habitée, la région centrale ; il laissait à l'est l'Amphithéâtre[18] en ruines, dont la fonction ne répondait plus aux nouvelles orientations idéologiques. Le forum, dont les parties haute et basse avaient été réunies par l'escalier monumental, construit sur les ruines des boutiques centrales, continuait à être le lieu des fonctions publiques. Le centre fut remodelé sans que le plan d'urbanisme antique soit altéré. La partie orientale de la ville sera plus densément habitée que la partie occidentale, tandis que les parties centrale et méridionale deviendront des lieux d'activité commerciale. Les boutiques de la route de Léchaion et le bain romain au nord du péribole d'Apollon, qui se transforme pendant le VIe s., en établissement industriel de verrerie, sont quelques exemples des transformations liées à l'évolution économique et sociale et à l'importance attribuée à ces activités.

L'implantation du christianisme dans la ville de Corinthe donne un accent nouveau et «sans être la cause du passage d'un urbanisme antique à un urbanisme médiéval, colore cette transformation»[19]. Loin de la ville, sur le port de Kenchréai, le culte chrétien s'installe dans le sanctuaire d'Isis détruit en 375[20]. Cimetières chrétiens et églises vouées aux premiers martyrs encerclent les remparts de Corinthe. C'est après le milieu du VIe s. que l'espace public est envahi et c'est alors peut-être que la basilique julienne se transforme en église chrétienne. À la même période se placent quelques restes d'églises *intra muros*. On connaît mieux la basilique érigée au nord-est du temple d'Apollon ruiné, datée du VIIe s. et devenue une église cimétériale dans le centre de la cité antique qui a perdu son aspect monumental[21]. Vers les VIIe-VIIIe s., d'importantes concentrations de tombes l'envahissent[22].

À côté de Corinthe, privilégiée par les recherches archéologiques, Argos paléochrétienne (F. D. 44) commence à présenter son visage urbain. Après les destructions de la fin du IVe s., l'aspect de la cité antique se modifie. Les monuments perdent leur fonction initiale et sur le centre antique s'implantent des cimetières, des habitations humbles et des ateliers d'artisans. Le centre de gravité se déplace, comme cela a été déjà dit, vers la plaine à l'est de l'actuelle rue Danaou, quittant le pied de la colline de Larissa. Pendant le Ve s. et probablement jusqu'au milieu du VIe s., l'activité architecturale est grande tant dans le domaine ecclésiastique que dans le domaine privé. C'est après cette période, mais avant les invasions slaves, que les contructions s'arrêtent et l'on remarque seulement quelques réparations et même des zones abandonnées. La ville pourtant continue à survivre

17. GREGORY, *Late Roman Wall*, p. 264-280, pl. 1.
18. L'Amphithéâtre est signalé par le texte du milieu du IVe s., *ETMG* LII, p. 189, comme une construction remarquable.
19. G. DAGRON, Le christianisme dans la ville byzantine, *DOP* 31, 1977, p. 3.
20. SCRANTON-SHAW-IBRAHIM, *Kenchreai* I, p. 77-78.
21. Pour toutes ces questions, cf. en dernier lieu PALLAS, *Korinth*, col. 766-798 ; sur les églises *intra muros*, col. 764.
22. Cf. *supra*, p. 98.

comme le prouvent l'importation de la céramique micrasiatique vers le troisième quart du VIIe s. et la présence de l'évêque Jean à Constantinople en 680/1[23]. La topographie de Sparte (F. D. 158) pendant cette période commence aussi à se dessiner. La colline de l'Acropole, qui n'est ni haute, ni abrupte, était en partie entourée par les remparts du début du Ve s., tandis que l'Agora, située au sud de l'Acropole, n'était pas comprise dans cette enceinte. Les monuments, y compris le théâtre, sont restaurés après le tremblement de terre de 375. C'est sur l'Acropole que l'on a construit la basilique Saint-Nikon, datée du début du VIIe s. Patras (F. D. 282), grand centre urbain, dont il est difficile d'esquisser le plan, possède des monuments qui continuent à s'implanter sur les ruines de la colonie romaine[24], au pied sud-ouest de l'Acropole, vers la mer.

Le reste des cités présente un aspect caractérisé par les monuments cultuels chrétiens érigés à côté des ruines antiques. Pourtant quelques-unes ne sont classées parmi les cités que par tradition historique, car elles ne présentent dans le cours de leur existence rien qui puisse les distinguer et même les restes des monuments paléochrétiens y sont sans importance, comme c'est le cas à Phigaleia (F. D. 263), Aigeira (F. D. 37), Thelpoussa (F. D. 88-90), Pharis (F. D. 164), Gérontrai (F. D. 165), Akreai (F. D. 171), etc.

De l'interaction entre vie religieuse et vie urbaine, c'est la seconde qui sort transfigurée. La date de la construction et l'emplacement des édifices religieux chrétiens, étudiés dans le processus de l'évolution monumentale et urbanistique, posent des problèmes qui ont préoccupé archéologues et historiens, surtout du point de vue idéologique, qui est manifeste quand on examine l'implantation de l'église chrétienne sur le temple antique dans un contexte de conflit des croyances et de lutte contre le paganisme[25]. Étudiant les modalités de ce remplacement dans le Péloponnèse, nous arrivons aux conclusions suivantes : les quelques exemples de temples présentés comme détruits par la fureur des chrétiens, le sanctuaire d'Asklépios à Corinthe et l'Aphrodision à Argos, entrent difficilement en ligne de compte[26]. Pour un assez grand nombre de cas, tant la date de la destruction du temple que la date de la construction de l'église restent incertaines[27]. Peu d'études, entreprises dans cette optique, ont prouvé que des temples considérés comme transformés en églises le furent réellement. C'est le cas du temple d'Aléa Athéna à Tégée (F. D. 95), qui selon E. Østby, n'a jamais été transformé en église. Le plus grand nombre de temples étaient ruinés depuis bien longtemps et les églises qui y furent construites sont d'une date tardive. Les temples étaient démolis et leur matériau servait à d'autres usages.

23. ABADIE-REYNAL, *Argos aux IVe-VIIe siècles* (sous presse).
24. Sur quelques problèmes concernant la topographie de Patras à l'époque romaine, cf. en dernier lieu J. PAPAPOSTOLOU, *Τοπογραφία Πατρῶν*, p. 305-316.
25. J.-M. SPIESER, La christianisation des sanctuaires païens en Grèce, *Neue Forschungen in Griechischen Heiligtümern*, Tübingen 1976 (Deutsches Archäologisches Institut. Abteilung Athen), p. 309-320.
26. Cf. *Appendice* B, p. 57-58. À ces exemples cités par SPIESER, *loc. cit.*, p. 313, il faut ajouter maintenant à Sikyôn (F. D. 31-32) les traces de destructions des temples antiques attribuées aux chrétiens par Kalliopi KRYSTALLI-VOTSI.
27. En Corinthie : Sikyôn (F. D. 31-32) ; en Arcadie : Chotoussa (F. D. 81), Orchoménos (F. D. 82), Tégée (F. D. 95) ; en Laconie : Lacédémone (F. D. 158) ; en Messénie : Longas (F. D. 228-229) ; en Achaïe : Tritaia (F. D. 268), pour ne citer que quelques exemples.

L'implantation des églises se montre extrêmement diverse et il paraît difficile de déterminer à quelle règle particulière elle correspond. Ainsi la transformation et la réutilisation des sanctuaires sont liées à des causes propres à chaque site. Prenant possession de grands centres religieux de l'Antiquité, comme Isthmia, Épidaure, Némée et Olympie, et s'y installant, les chrétiens les modèlent selon leurs besoins et selon la particularité de chaque site, et restent indifférents aux monuments antiques en ruines. C'est à partir du début du Ve s. que commence la transformation de la fonction d'Isthmia (F. D. 2). Le temple de Poséidon, ruiné et pillé, servira à la construction de l'Hexamilion et ainsi le centre religieux et athlétique deviendra le siège de la garde militaire ; l'étude détaillée du site a prouvé le changement de l'utilisation qui s'adapte aux temps troublés. À Épidaure (F. D. 72), la grande basilique est construite à l'est des propylées du sanctuaire d'Asklépios, au début du Ve s., et à proximité se trouvent les restes d'une villa, qui indiquent qu'un habitat y était installé. À Olympie (F. D. 252-254), la basilique paléochrétienne s'élève sur l'atelier de Pheidias, mais, dès l'époque romaine, il était transformé en autel voué «à tous Dieux».

Némée (F. D. 23), fouillée systématiquement, présente assez clairement l'aspect de l'occupation chrétienne du site. La basilique fut érigée sur l'emplacement de l'hôtellerie du sanctuaire païen et une communauté chrétienne s'y installa et exerça des activités rurales. Les canaux d'irrigation découverts par St. Miller à plusieurs endroits et datés du VIe s. prouvent la transformation du paysage du sanctuaire en paysage rural, au profit de la communauté[28]. Cet exemple rare offert par l'archéologie illustre la «désurbanisation» du centre antique, phénomène attesté par d'autres indices aussi. Des installations rurales, découvertes dans la basilique de Léchaion et dans les maisons de Patras[29], indiquent l'importance des activités rurales dans l'économie urbaine, tandis que l'épigraphie funéraire urbaine se réfère assez souvent à des métiers liés à l'agriculture exercés par les défunts[30]. C'est par cette voie aussi qu'est constatée l'interpénétration des villes et des campagnes.

À côté du nombre limité de sites que les sources caractérisent comme «cités», un grand nombre d'habitats figurent sur la carte qui accompagne ce travail, à la définition desquels nulle source ne se réfère. Le rôle de l'archéologie reste ici unique, mais inégal. Des rapports de fouilles, qui signalent sites, monuments et autres éléments prouvant la présence d'un habitat, et des monographies régionales[31] constituent notre documentation de base. Pourtant il serait risqué et presque impossible de tirer des conclusions d'ordre démographique à partir du dossier fondé sur la typologie des sites ruraux établie d'après les données archéologiques, sauf dans certains cas isolés. Les renseignements recueillis ont un poids inégal et

28. Cf. AVRAMÉA, *Φυσικὸ περιβάλλον*, p. 692-693.
29. SODINI, *Habitat urbain*, p. 371, 387.
30. Cf. *infra*, p. 134-135.
31. Cf. J. H. ROSSER, A Research Strategy for Byzantine Archaeology, *Byzantine Studies/Études Byzantines* 6, 1979, p. 152-166. Ce sont surtout les travaux, sur la région de Mégalopolis de PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτικὴ χώρα*, de FAKLARIS, *Κυνουρία*, ainsi que le travail collectif sur l'Achaïe, *Paysages d'Achaïe*. Tous ces travaux avaient comme but de recherche l'Antiquité, mais ils signalent aussi des sites de l'Antiquité tardive ou de l'époque romaine tardive, selon les termes employés.

les sites qui figurent sur la carte témoignent seulement de leur existence, rarement de leur valeur. Céramique, tombes, villas rurales, basiliques paléochrétiennes sont d'habitude les éléments signalés, mais ils ne peuvent, dans la plupart des cas, que prouver la présence du site pendant la période de leur datation. D'autre part, l'inégalité de la distribution des sites sur la carte est tributaire des recherches effectuées, et nous devons nous rappeler aussi ce que Pausanias notait, à savoir que les gens ont vécu souvent dans des lieux qui ne peuvent pas attirer l'attention de l'archéologue.

Les édifices cultuels chrétiens sont parfois les seuls témoignages du fonctionnement d'un site. Evelyne Patlagean[32] s'est demandé si le nombre des églises repérées sur un site saurait être un critère de l'histoire du peuplement. Sa conclusion est négative, puisque beaucoup de villages n'avaient pas d'églises ou que leurs habitants étaient rattachés à l'église du village voisin. Le même auteur signale en outre que «la construction d'une église est déterminée moins par l'accroissement du village que par une prospérité déjà ancienne». À la question du nombre d'églises, on pourrait ajouter celles des dimensions des édifices cultuels ainsi que du matériel de construction et de décoration. Ces réponses rendent compte des activités plutôt que du chiffre de la population et elles offrent des conclusions plus nuancées sur les possibilités économiques. D'autre part, l'étude des *villae* dans les campagnes, que les archéologues commencent à étudier de plus près[33], aide à restituer l'aspect de l'exploitation agricole.

On le sait, le simple comptage des points d'occupation du sol ne permet pas d'apprécier l'évolution de la fonction et la valeur démographique de la population. À ces questions, auxquelles les rapports de fouilles et les méthodes classiques d'investigation archéologique et de constitution de dossiers de sites ne peuvent pas répondre, «l'archéologie du paysage» tente de trouver des réponses, en essayant non seulement de repérer les sites mais aussi de signaler leurs modifications dues à la nature ou à l'homme. L'apport de l'archéologie extensive sur la structure de l'habitat et de l'occupation du sol[34] s'avère important, en renouvelant une documentation qui n'avait jusqu'alors apporté que peu de renseignements sur les campagnes. C'est à des recherches diachroniques et interdisciplinaires que nous devons un nouveau nombre considérable de sites ruraux, et notamment en Messénie et en Argolide du Sud. Les conclusions de ces recherches nous permettent de suivre l'histoire et l'évolution des habitats ainsi que les données sociales et économiques, en relation avec l'impact des facteurs conjoncturels.

L'étude sur le changement et l'évolution des sites en Argolide du Sud[35] a démontré que le déclin économique, la dépopulation et l'abandon des sites, qui caractérisaient l'époque hellénistique tardive, cède la place à un développement et à une expansion marquée à partir du IIIe s. ap. J.-C. Pendant une longue période, qui s'étend du règne de Constantin jusqu'à celui de Phocas, les chercheurs

32. *Pauvreté*, p. 311.
33. Cf. *infra*, p. 117, 127-128.
34. Cf. la bibliographie dans mon rapport : La géographie historique du Monde Byzantin. Bilan des directions et nouvelles dimensions, *XVIIIe CIEB, Rapports Pléniers*, Moscou 1991, p. 314-324.
35. C. N. RUNNELS, Tjeerd H. VAN ANDEL, The Evolution of Settlement in the Southern Argolid, Greece. An Economic Explanation, *Hesperia* 56, 1987, p. 303-334.

ont constaté une augmentation considérable du nombre de sites et une réelle prospérité, particulièrement pendant les Vᵉ et VIᵉ s. Hermionè était la seule ville d'une certaine importance, tandis que à Halieis et ailleurs il y avait de grands domaines avec des *villae* et de petits sites habités par les colons. De petits villages ont été repérés avec des habitants libres dont les activités artisanales étaient liées à la céramique. Un nombre considérable de sites côtiers et d'îlots de l'Argolide des Vᵉ et VIᵉ s. a été repéré et présenté récemment[36]. C'est donc le modèle d'habitat dispersé qui prédomine, associé à l'augmentation de la population et des activités rurales. Le nombre et la densité de la population augmente parce qu'il y a accès aux marchés. Il a d'ailleurs été signalé que la prospérité de la population est en régression à partir de la fin du VIᵉ s. et du début du VIIᵉ s. L'explication de cette décadence est attribuée par les chercheurs tant à la présence slave[37] qu'à la chute progressive du courant économique byzantin en Égée.

Cet aperçu sommaire de l'histoire de l'habitat en Argolide du Sud, qui révèle la base économique du changement du modèle, est recoupé par d'autres exemples. Des recherches effectuées en différentes parties de la Grèce et du Péloponnèse, comme en Béotie, à Mélos et en Messénie, conduisent à des conclusions identiques, malgré les particularités locales.

La recherche à Nichoria (F. D. 210-226), région côtière au sud-ouest de la Messénie, présente la même augmentation du nombre des sites pendant cette période et une hiérarchie est signalée : Koronè (Aipia-Pétalidi, F. D. 227), placée au carrefour des routes principales de direction nord /sud et est /ouest et située près du golfe de Messénie, devait fonctionner comme centre de l'administration provinciale et centre du marché. Un autre point, d'importance secondaire, a été signalé dans la partie nord de la région explorée : Strefi-Garalavouni[38]. Les *villae* repérées à travers la région devaient fonctionner comme points de concentration de la production agricole locale[39]. Mandritsa[40] au sud de la crête des Nichoria, près de la mer et près des routes principales, est un site important pendant l'époque romaine. C'est vers les Vᵉ et VIᵉ s. qu'une construction est signalée sur la crête[41].

Les exemples que j'ai choisi de présenter ne montrent qu'un aspect de la présence des sites ruraux. Les problèmes de la production, de l'exploitation des campagnes et des propriétaires terriens, qui conditionnent le paysage rural, restent à élucider.

36. JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, App. A : Chinitsa, Koronis, Panayitsa, Magoula, Masès, Kounoupi, etc.
37. Les auteurs de cette recherche dans *Hesperia* 56, 1987, p. 321, expriment pourtant des doutes sur l'abandon total de la région des Halieis présenté par W. RUDOLPH, *Hesperia* 48, 1979, p. 303-305 ; cf. *supra*, p. 91, 100, 101 et *infra*, p. 141-142, les résultats de notre recherche.
38. *Nichoria* I, Appendix, n° 115.
39. *Ibid.*, nᵒˢ 31, 33,4, 131, 503, 519.
40. *Ibid.*, n° 15.
41. Sur les recherches à Nichoria et les méthodes utilisées, cf. les objections de K. GREENE, *The Archaelogy of the Roman Economy*, Londres 1986, p. 134-135, qui signale que les résultats des recherches archéologiques sont influencés par les données des sources historiques.

SOCIÉTÉ, ÉCONOMIE, CULTURE

CHAPITRE SIXIÈME

SOCIÉTÉ ET ÉCONOMIE URBAINES ET RURALES

Les questions concernant la société urbaine et rurale, sa hiérarchie et ses activités seront traitées ici en mettant en valeur les forces qui jouent un rôle et en signalant leur intervention dans le développement et l'évolution sociale. L'analyse qui suivra sur les activités de la population s'attachera aux problèmes liés à la production, à la consommation et aux échanges. Le comportement social, l'expression culturelle et son évolution, l'héritage païen et son adoption par le christianisme, les mentalités et les croyances de la population urbaine et rurale feront l'objet du dernier chapitre.

I. LES FORCES DIRIGEANTES ET LEUR RÔLE DANS LES VILLES ET CAMPAGNES

La présence des forces dirigeantes est connue presque exclusivement grâce aux sources épigraphiques et juridiques. Leur témoignage permet d'esquisser le rôle et l'intervention de ces forces dans les villes, qui se manifestent par excellence à travers les constructions publiques, mais aussi par d'autres expressions d'intérêt envers les cités et les citoyens[1].

Les constructions publiques, nouvelles ou restaurées, bénéficiaient de trois modes de financement : l'intervention personnelle de l'empereur ou bien d'un représentant du pouvoir central, par les villes, à leurs frais, sur décision de la cité et par les riches citoyens, dans le cadre de leurs fonctions municipales ou gracieusement.

L'intervention personnelle de l'empereur est limitée dans le Péloponnèse et nous savons que le grand nombre de dédicaces honorifiques, repérées dans tout l'Empire, n'implique pas de liens particuliers entre l'empereur et la cité ; il serait donc préférable de les considérer comme une manifestation banale de loyalisme. De même, les dédicaces sur les bâtiments publics servent plutôt à la datation de la construction que comme indice de la munificence impériale. L'intérêt que Julien a montré pour les villes de Grèce et nommément du Péloponnèse a déjà été signalé, ainsi que le problème du passage à Corinthe de Constant II. Seul Justin Ier est connu pour sa libéralité envers Corinthe après le tremblement de terre de 524 ou 525 et, bien sûr, Justinien pour la défense de l'Isthme et très probablement de la ville de Corinthe aussi[2].

1. Sur les donateurs du Bas-Empire oriental d'après les inscriptions dédicatoires, cf. Panayota ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, Οι δωρητές στις ελληνικές αφιερωματικές επιγραφές του ανατολικού κράτους στην όψιμη αρχαιότητα, *ΑΡΜΟΣ, Τιμητικός Τόμος στον κ. Ν Μουτσόπουλο*, t. I, Thessalonique 1990, p. 227-267.
2. Cf. *supra*, p. 45-46, 65-66, 86-87.

Ce sont les représentants du pouvoir central, les préfets d'Illyricum et les proconsuls d'Achaïe, mais aussi les fonctionnaires et hauts dignitaires, qui interviennent dans les cités. Ils sont connus par leurs épitaphes trouvées à Corinthe et dans l'Isthme[3], et surtout par les épigrammes gravées sur les bases de leurs statues, érigées par décret de la cité et qui désignent souvent le citoyen qui a assumé la dépense[4].

Ayant le droit de gérer leur patrimoine et possédant un statut juridique, les cités promulguent des décrets pour honorer ceux qui détiennent pouvoir et richesses. Corinthe, Argos, Sparte, Phigaleia honorent les représentants de l'empereur pendant les IVe et Ve s. Cadre de l'action et de l'idéologie, les cités mettent en valeur les liens avec le passé et la patrie, et soulignent leur reconnaissance pour le rétablissement des vertus civiques. Les proconsuls Optatianos et Anatolios sont honorés par leurs statues près de Lycurge ; les Phigaliens élèvent la statue d'Epicharmos près de celle de Zeus à Olympie avec «l'accord des Hellènes», c'est-à-dire de l'assemblée de la province[5]. Les gouverneurs sont loués pour leur bienfaisance comme fondateurs et restaurateurs, protecteurs au sens figuré («τεῖχος 'Αχαϊάδος»)[6], pour leur justice («Δίκης ὄμμα») et leur intégrité («καθαρὰς ἐφυλάξατο χεῖρας»).

L'éloge que Himérios consacre aux actes et aux vertus d'Ampélios, proconsul d'Achaïe en 359 /60, est considéré comme un des plus fameux sur les soins, la sage gestion des affaires civiques et le souci de redresser toutes les cités «depuis les Thermopyles jusqu'au fond du Péloponnèse»[7].

La cité et le peuple des Corinthiens prouvent leur reconnaissance au proconsul Hermogénès, fondateur du port de Léchaion avant 358, par la dédicace de sa statue[8]. À Argos, par décret du conseil de la cité, ce sont les citoyens qui sont chargés d'assumer la dépense pour les statues des proconsuls[9]. Cette initiative du conseil municipal est limitée par le pouvoir central, si la statue à ériger est en bronze. La cité d'Épidaure, pour honorer le bienfaiteur Bassos au IVe s., a demandé l'autorisation impériale[10] et c'est la même procédure qui est suivie à Té-

3. Mis à part les préfets et ex-préfets d'Illyricum et les proconsuls, quelques épitaphes se réfèrent : à Théodoros, *domestikos* du palais impérial et *excubitor* (BEES, n° 3, KENT, n° 615) ; à deux autres *excubitores*, soldats de la garde impériale (KENT, n°s 541, 558) ; aux employés du gouverneur, *singoularii* (KENT, n° 536 ; cf. L. ROBERT, *REG* 1966, p. 762 ; PALLAS-DANTIS, p. 63, n° 2) ; aux bucellaires du préfet (MERITT, n° 207) ; à l'employé de bureau, ταξεώτης (MERITT, n° 153) ; à Mnaséas, le clarissime ex-consul (KENT, n° 673 ; FEISSEL, p. 367, n° 82*) ; à Gratos, clarissime (E. STIKAS, *PAE* 1962, p. 52). À Argos est enterré un silentiaire (KRITZAS, *AD* 27, 1972 B' 1, p. 207).
4. FEISSEL, p. 283-294, n°s 20-34.
5. ROBERT, *Épigrammes*, p. 20.
6. *Ibid.*, p. 24.
7. HIMÉRIOS, XXXI, 10, 11, éd. A. COLONNA, Rome 1951, p. 137-138 (Εἰς 'Αμπέλιον προπεμπτικός) : «Τὰς πράξεις εἴπῃ τις ἢ τὰς δίκας; τὴν ἐν μέρει σπουδήν, ἢ τὰς περὶ ὑπὲρ τῶν ὅλων φροντίδας; πενίας πρόνοιαν, ἢ τὸ σὺν πραότητι τῶν δυναστευόντων σωφρονισμόν; 'Αλλὰ διὰ σὲ καὶ Σπάρτη τρυφᾷ, ῥυπῶντα πλόκαμον εἰς εὐανθῆ κόμην ἀμείψασα... σὺ δ' ἐκ Πυλῶν ἀρξάμενος ἄχρι καὶ Πελοποννήσου μυχοῦ πάντα τὸν ἐν μέσῳ τόπον πόλεις ἀπέφηνας...».
8. FEISSEL, p. 285, n° 23.
9. *Ibid.*, p. 288-290, n°s 27-29.
10. D. FEISSEL, Notes d'épigraphie chrétienne (VII), *BCH* 108, 1984, p. 550-551. Sur l'autorisation impériale, cf. aussi C. MANGO, Épigrammes honorifiques, statues et portraits à Byzance, *'Αφιέρωμα στὸν Νίκο Σβορῶνο*, t. I, Réthymno 1986, p. 23, n. 1.

gée pour la statue du consul Roufos vers la fin du même siècle[11]. La procédure administrative pour la restauration du théâtre de Sparte est différente. En 359, par édit du proconsul Ampélios sont désignés les épimélètes des travaux, qui recevront chaque année une somme sur les revenus de la cité[12]. Par contre, l'épigramme du proconsul Anatolios[13], qui a restauré la cité de Sparte après le tremblement de terre de 375, ne précise pas clairement si le gouverneur en a personnellement assumé les frais.

À côté des représentants du pouvoir central, les riches citoyens et les magistrats locaux, ceux qui supportent les charges municipales – qui ne sont pas seulement honorifiques –, continuent l'évergétisme antique[14]. Ils favorisent la vie sociale de leurs concitoyens en accordant ce qui caractérisait la vie civique traditionnelle et en montrant leur souci pour l'esthétique, la salubrité et le prestige de la cité : bains publics, portiques, spectacles et paiements gracieux ; ils redistribuent ainsi les biens accumulés entre leurs mains, mais montrent aussi leur dévouement aux moments difficiles de la cité.

Assez nombreux sont les citoyens riches qui, à titre privé, font un don à leur cité, recevant en contre-don leur statue et l'épigramme ; ils acquièrent ainsi, en raison de leur bienfaisance, la possibilité de laisser une trace pour la postérité. Leur métier ou leur profession sont rarement désignés, exception faite pour le σχολαστικὸς de Nauplie, qui restaure une basilique civile après 375 probablement[15]. À Tégée, Agathôn a fait construire un bain, «merveille pour la postérité»[16] et Eutychos reçoit une épigramme en son honneur[17]. D'un intérêt particulier est l'acclamation au bienfaiteur Théodosios (V^e^-VIe s.)[18], trouvée dans la région de Kenchréai. Les ouvriers des carrières de Kenchréai l'honorent comme «restaurateur de la ville» de Corinthe et forment des vœux pour sa prospérité[19], mais nous ignorons si c'était un riche Corinthien ou un haut magistrat. Parmi ces riches citoyens, nous sommes rarement en état de distinguer entre païens et chrétiens. Un seul exemple fait exception : l'épigramme du chrétien Eusébios d'Argos[20], qui unit l'idéal des vertus civiques avec le christianisme. Il est vanté pour son intégrité dans la traversée de cette vie, «chéri des fils d'Inachos et ayant beaucoup fait pour la ville et ses habitants... il n'a jamais mis les mains dans les eaux troubles de l'agora et il s'est acquis une gloire pure».

Les exemples connus qui se réfèrent aux donations offertes par des magistrats à l'occasion de l'exercice des charges municipales sont peu nombreux. À Pa-

11. FEISSEL, p. 292-293, n° 32.
12. *Ibid.*, p. 285-287, n° 24.
13. *Ibid.*, p. 288, n° 26.
14. KENT, p. 21, a dressé la liste des bienfaiteurs de Corinthe, du Ier s. av. J.-C. au début du IIIe s., lorsque l'ostentation de l'évergétisme public était un phénomène très fréquent. Ils affichaient leur évergésie et leur orgueil, mais leur renommée était locale et ne dépassait pas les limites restreintes de la cité.
15. Cf. *supra*, p. 44, n. 16. Sur σχολαστικός, voir, entre autres, Konstantina MENTZOU, *Συμβολαὶ εἰς τὴν μελέτην τοῦ οἰκονομικοῦ καὶ κοινωνικοῦ βίου τῆς πρωΐμου βυζαντινῆς περιόδου*, Athènes 1975, n°s 17, 18 et 22.
16. *Anthologie grecque*, t. XIII, 280, éd. R. AUBRETON, Paris 1980 ; FEISSEL, p. 372, n° 138*.
17. *IG* V_2, 156 ; FEISSEL, p. 371, n° 134*, daté du IVe s.
18. *Ibid.*, p. 293-294, n° 33.
19. L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, 1960, p. 21-39.
20. W. VOLLGRAFF, *BCH* 27, 1903, p. 261-262, n° 3 ; FEISSEL, p. 369, n° 107*.

tras[21], l'évergète Basileios, fils de Basileios, descendant de Pélops et d'Oxylos, magistrat volontaire quinquennal, grand propriétaire foncier, a procédé à de généreux dons à la collectivité. La dédicace, qui accompagne sa statue, datée vers la fin du IVe ou le début du Ve s., mentionne : l'entretien des bains permanents, des festins, des distributions d'or et de vêtements. Il a en outre procédé à des distributions alimentaires, qu'il a importées de ses propres terres : dix mille mesures de blé des côteaux de la Pise en Élide, onze mille mesures d'huile et soixante-dix mille mesures de vin doux, produit «de la divine Argyra»[22]. Cette épigramme présente de l'intérêt sous plusieurs aspects, en particulier l'origine des richesses distribuées, qui proviennent des terres du magistrat, les relations du curiale avec sa clientèle et la connexion, qui ne fait aucun doute, entre carrière municipale et propriété terrienne.

C'est à l'occasion de l'exercice d'une charge municipale à Trézène que Théodoros[23], probablement πρωτεύων ou πατὴρ πόλεως, selon L. Robert, a procédé «à l'accroissement de la ville par les soins avisés d'une douce présidence». Les habitants de Trézène, les Πιτθεῖδαι, ont profité de sa libéralité, puisqu'il a fait de ses deniers une fondation perpétuelle pour une distribution d'argent aux citoyens.

La distribution gratuite du numéraire ainsi que les distributions alimentaires sont «les privilèges d'une cité qui se défait», selon l'analyse d'Évelyne Patlagean, qui considère que ces donations dans les cités ne constituent plus «les adjuvants à la sociabilité», mais que ce sont des biens de consommation gratuits, pour «une masse qui ne semblait plus avoir d'autre ressource»[24].

Le troisième exemple de bienfaisance de la part d'un magistrat local, qui est honoré par les ἄριστοι de la curie, est un acte de vertu civique. Le consul Roufos fut honoré par une statue de bronze pour avoir défendu sa patrie, la Tégée, contre les Wisigoths[25].

Illustration donc, par les exemples cités, de l'emploi des revenus fiscaux, de la redistribution du surplus, et démonstration de l'importance que l'État occupe dans le fonctionnement économique des sociétés en orientant les riches vers les dépenses évergétiques. Mais la question qui se pose est la date des évergésies de la part des magistrats municipaux, qui n'est pas fixée exactement et est en général assignée aux IVe-Ve s.

Dans les cités, représentants impériaux, civils et militaires, et magistrats municipaux coexistent. On s'est beaucoup interrogé sur la situation des dirigeants des cités, présentés comme des victimes terrorisées par l'administration impériale par certaines sources qui dressent le portrait du «décurion opprimé» qui déserte, alors que d'autres esquissent le portrait différent du «décurion oppresseur», aristocrate prospère et privilégié[26].

21. J. BINGEN, Inscriptions d'Achaïe, *BCH* 78, 1954, p. 74-82 ; cf. Jeanne et L. ROBERT, *Bulletin épigraphique* 1955, 114.
22. Sur Argyra, cf. F. D. 288.
23. *IG* IV, 787 ; ROBERT, *Épigrammes*, p. 102-103, 148.
24. PATLAGEAN, *Pauvreté*, p. 183. Sur les distributions alimentaires cf. J.-M. CARRIÉ, Les distributions alimentaires dans les cités de l'Empire romain tardif, *MEFRA* 87, 1975, p. 995-1101.
25. Cf. *supra*, p. 57, n. 23.
26. C. LEPELLEY, *Quot curiales, tot tyranni* : l'image du décurion oppresseur au Bas-Empire, *Crise et redressement dans les provinces européennes de l'Empire (milieu du IIIe-milieu du IVe s. ap. J.-C.), Actes du Colloque de Strasbourg, décembre 1981*, éd. Ed. FRÉZOULS, Stras-

Les magistrats municipaux liés à la cité à partir de Dioclétien et de Constantin intervenaient dans la perception des impôts. Comme l'a souligné Cl. Lepelley, parmi les trois instances municipales des IV[e] et V[e] s., les *suspectores*, *exactores* et *principales*, ces derniers constituaient le conseil restreint et appartenaient à l'élite de leur ordre, jouant le rôle essentiel dans l'établissement de l'impôt dans la cité. Un fossé est creusé non pas entre les décurions et les fonctionnaires ou les *honorati*, mais entre le groupe des notables et les décurions médiocres, qui ne pouvaient pas parvenir aux fonctions supérieures. Ce nombre limité de personnes accumulait richesses et pouvoir par le contrôle des conseils locaux[27]. C'était ce groupe supérieur des *principales* qui menait une vie aristocratique et procédait aux dons d'évergétisme dans les cités ; malgré les initiatives du gouvernement impérial pour limiter son pouvoir, il resta une permanence de la cité antique[28].

Justinien attachera la fortune curiale à la ville pour les 3 /4 après 535 et promulguera des lois sur les curies visant à consolider une classe fiscale héréditaire qui a déjà perdu son rôle direct dans la perception de l'impôt[29]. D'autre part, selon Procope[30], l'argent municipal a été confisqué par la préfecture du prétoire pour l'entretien des troupes stationnées aux Thermopyles et le même auteur attribue à Justinien la décadence de la civilisation poliade grecque, en l'accusant de ne plus accorder les πολιτικὰ καὶ θεωρητικὰ χρήματα aux villes, mais de les verser au fisc. L'imposition fiscale qui n'est plus organisée par les curiales, passe aux mains des administrateurs qui ont leurs racines à Constantinople. Justinien procède ainsi au détournement des ressources et à la substitution de l'empereur aux cités, dont les revenus sont taris et fiscalisés.

Dans les villes, selon les sources et la législation des VI[e] et VII[e] s., nous assistons à une évolution de la classe des dirigeants - ce sont les πρῶτοι, les πρωτεύοντες, οἱ τὰ πρῶτα φέροντες, qui apparaissent comme une classe sociale de notabilité - et à un fonctionnement du pouvoir à trois niveaux les πρωτεύοντες, les κτήτορες et les οἰκήτορες-πολῖται ayant l'évêque en tête[31].

Cette classe dirigeante des aristocrates, *curiales* et *honorati*, fonctionnaires et militaires, est mise en valeur par les études sur les résidences urbaines des V[e]-VII[e] s. entreprises par S. Ellis, qui permettent de comprendre son évolution sociale par les données archéologiques et contribuent à la solution des problèmes du passage de la civilisation romaine à la civilisation byzantine[32]. Les classes dirigean-

bourg 1983, p. 143-155 ; sur la responsabilité financière des curiales et l'évergétisme, cf. J. DURLIAT, *Les rentiers de l'impôt. Recherches sur les finances municipales dans la «Pars Orientis» au IV[e] siècle*, Vienne 1993 (Byzantina Vindobonensia 21), p. 105-111.

27. *Cod. Th.* XI. 16. 4, loi de 312.

28. C. LEPELLEY, *loc. cit.*, p. 143-145 et 154. L'auteur souligne le préjugé répandu parmi les historiens modernes, qui suivent le schéma proposé par M. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford 1926, p. 521-523, et selon lequel les catégories que les sources du Bas-Empire nomment «les puissants» (*potentes-potentiores-potiores*) ne comprenaient pas de décurions, mais seulement des *honorati*, des fonctionnaires et des militaires.

29. DAGRON, *Villes*, p. 10-11.

30. PROCOPE, *Anecdota*, 26, 5-11, p. 158-159 ; 31-34, p. 163-164.

31. DAGRON, *Villes*, p. 12-14 ; SPIESER, *La ville en Grèce*, p. 337 ; ID , *Évolution de la ville byzantine*, p. 102.

32. S. P. ELLIS, The End of the Roman House, *AJA* 92, 1988, p. 565-576 ; ID., La casa, *La civiltà bizantina. Oggetti e messaggio. Architettura e ambiente di vita*, Rome 1993 (Università degli Studi di Bari, Corso di Studi VI, 1981), p. 167-226.

tes installées dans la ville possèdent des demeures luxueuses[33]. Abandonnant l'explication unilatérale de «la théorie des désastres» et mettant l'accent sur les contraintes sociales et économiques, S. Ellis a expliqué l'évolution de la résidence urbaine par l'évolution de la classe de ses propriétaires. Les grandes maisons sont plus élaborées à partir du IVe s. avec des pièces de réception, développements expliqués par l'accumulation des richesses et par le changement de la forme du patronage plus autocratique et plus formel. À la suite du déclin des assemblées, les «puissants» dirigeaient leurs affaires de la maison, lieu de résidence et de contrôle. Les maisons, avec des pièces disposées autour d'une cour péristyle, pièces de réception des clients et qui avaient chacune une fonction précise, se situent dans le prolongement direct de la tradition gréco-romaine. Leurs propriétaires y trouvaient le cadre de leur vie privée suivant le mode de vie «classique». La décoration intérieure était faite pour les faire rêver et les reporter dans l'*otium* rural et les charmes de la vie terrestre. Les mosaïques profanes, souvent inspirées de la mythologie, constituaient l'expression d'une classe dominante, de son goût raffiné et de son attachement à la culture du passé[34].

Ces demeures luxueuses commencent à disparaître vers le milieu du VIe s. et, comme dernier exemple de résidence à cour péristyle, S. Ellis cite la maison du Fauconnier à Argos, construite après 550. Cette maison à la «romaine», qui a coexisté avec d'autres formes d'habitation avant de disparaître aux VIe-VIIe s. a-t-elle été remplacée par un nouveau type de maison ? Dans l'état actuel de la documentation, la réponse est difficile mais force est de prendre en considération les contraintes politiques, sociales et économiques de ces siècles : les invasions, la lourde bureaucratie de Constantinople et les impôts qui pèsent sur les aristocrates, leur fuite vers la capitale et encore leur entrée dans les ordres de l'Église. L'importance du politique dans le fonctionnement économique de la société est donc indubitable.

Ce sont tous ces facteurs qui ont contribué à l'abandon de la construction de maisons qui coûtaient cher, et à la recherche d'une autre forme de maison et de vie, plus simple et plus humble. Il s'agissait alors de maisons parfois avec une cour centrale, mais sans cour péristyle et sans décor luxueux. Cette nouvelle forme d'habitat est liée avec le groupe cohérent des «notables» qui, l'évêque en tête, prédomine dans la société urbaine des VIe-VIIe s. Ils s'expriment différemment en menant une «vie plus familiale et plus communautaire»[35].

Mis à part les propriétaires de la terre, qui habitent dans les villes et qui y dépensent leurs richesses, en assumant parfois les charges municipales, comme cela a été analysé, quels sont les autres grands ou petits propriétaires terriens et quelle est l'étendue de leurs domaines ? Les quelques indications sur le sujet sont

33. Que les riches de la *pars Orientis* ne désertent pas les villes pour édifier des somptueuses résidences dans leurs propriétés de campagne est souligné aussi, en dernier lieu, par SODINI, *La contribution de l'archéologie*, p. 147.
34. Cf. la présentation de ces maisons à cour péristyle de Grèce et, spécialement pour le Péloponnèse, de la maison du Fauconnier et de celle du terrain Bonori, par SODINI, *Habitat urbain*, p. 354-356. La maison du Fauconnier étudiée par AKERSTROM-HOUGEN, *Villa of the Falconer*, était décorée : de six panneaux avec les noms des douze mois, du Thiase de Dionysos, qui évoquait les orchestres et les danseuses qui se produisaient devant les convives, et de la mosaïque de la chasse. La Toilette de Vénus est représentée dans la maison du terrain Bonori : Ch. KRITZAS, *AD* 29, 1973-1974, B'2, p. 239-240.
35. S. P. ELLIS, *La casa* (cité *supra*, n. 32), p. 190-191.

imprécises et vagues. Que l'Église de Rome possédait deux groupes de grands domaines en Achaïe pendant le IVe s. est un témoignage[36] sans précision géographique. En revanche, nous n'avons aucune indication sur l'existence de domaines impériaux[37]. La fortune sénatoriale de Paulin de Pella est bien connue. Obligé, à cause des dépradations d'Alaric, de quitter l'Occident[38], où il possédait des terres à Bordeaux, patrie de son grand père Ausonius, il était rentré en Orient en 412 dans ses possessions dispersées dans différentes villes d'Achaïe et des deux Épires, comme lui-même le déclare dans son *Eucharisticus*[39]. La mention des villes *Argivas* a été expliquée comme «villes d'Argos» par W. Kaegi[40], comme «villes d'Achaïe» par d'autres. Ces terres, rassemblées en grands groupes mais pas très éloignées les unes des autres et cultivées par plusieurs colons, étaient gérées de loin jusqu'alors, sans l'inspection personnelle de Paulin ; avec son retour, elles allaient lui permettre de mener une vie conforme aux exigences d'un aristocrate terrien.

L'archéologie rurale s'est dernièrement intéressée aux *villae*[41], les résidences que les propriétaires terriens se faisaient construire dans leurs domaines, qui démontrent leur prédominance sur les habitants moins fortunés et dans la société rurale. Les exemples commencent à se multiplier et parmi eux, quelques-uns, mieux étudiés, pourraient témoigner de la hiérarchie sociale en démontrant les liens de dépendance.

La *villa* luxueuse de Akra Sophia en Corinthie (F. D. 8), de dimensions considérables et située à un point stratégique qui donne sur le golfe Saronique, faisait partie d'un complexe daté entre le IVe et le VIIe s. Vu son emplacement, elle devait appartenir à un riche propriétaire ou à un armateur sans qu'on puisse exclure la possibilité qu'elle servît de résidence à un fonctionnaire impérial compétent de la garde d'Hexamilion. Pour les six autres sites qui ont été découverts à côté, il est difficile d'établir les liens avec la *villa*, c'est-à-dire, si c'étaient des unités indépendantes on semi-indépendantes. C'est encore en Corinthie que se trouvent les *villae* de Hag. Vassileios (F. D. 20-21) et de Diminio (F. D. 33) et à Lacédémone (F. D. 158), près de la muraille de la ville, une *villa* du VIe s., ainsi qu'à Kopanaki (F. D. 198), en Messénie. En Argolide d'ailleurs, le nombre en est assez élevé : à Myloi (F. D. 48), à Phourkari (F. D. 66) et à Halieis (F. D. 59). Ce dernier site a été étudié plus en détail. Au centre de la ville antique, près du port, une petite communauté paléochrétienne s'est établie. C'était un complexe consti-

36. JONES, *LRE*, t. II, p. 781-782.
37. Susan ALCOCK, Roman Imperialism in the Greek Landscape, *JRA* 2, 1989, p. 8.
38. Cf. *supra*, p. 64, n. 60.
39. PAULIN DE PELLA, *Eucharisticus*, éd. W. BRANDES (CSEL 16, 1888), p. 307, v. 413-419 : «Pars ubi magna mihi etiamnunc salva manebat /Materni census, complures sparsa per urbes /Argivas atque Epiri veterisque novaeque /Per quas non minima numerosis farta colonis / Praedia diffusa nec multum dissociata /Quamvis profusis dominis nimiumque remissis /Praebere expensas potuissent exuberentes». Cf. JONES, *LRE*, t. II, p. 782, 787 ; G. DAGRON, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris 1974, p. 183, n. 2. Sur les grandes propriétés largement étendues, cf. K. PAINTER, Roman Silver Hoards : Ownership and Status, *Argenterie Romaine et Byzantine, Actes de la Table Ronde, Paris 11-13 oct. 1983*, Paris 1988, p. 98.
40. W. E. KAEGI, Jr., *Byzantium and the Decline of Rome*, Princeton 1968, p. 156.
41. Sur les *villae* de l'époque romaine en Achaïe, cf. Susan ALCOCK, *loc. cit.*, *JRA* 2, 1989, p. 5-34.

tué par le bâtiment du propriétaire avec bain, les maisons des dépendants et leurs tombes pauvres, sans offrandes. Peut-on parler de colons ou d'esclaves dépendants[42] ? Le grand nombre d'amphores trouvées à proximité, qui servaient pour le vin et l'huile, nous conduit à caractériser cet habitat comme une unité artisanale plutôt que rurale[43]. La même différenciation sociale, attestée à Halieis, peut être discernée dans la communauté chrétienne de Némée. Parmi le grand nombre de tombes, plus de cent, dispersées ou formant des cimetières, très pauvres pour la plupart, une seule, trouvée près du temple de Zeus, se distingue par les offrandes qu'elle contenait : grande quantité de bijoux et une palette avec des couleurs pour le maquillage. La jeune fille enterrée dans cette tombe, bien luxueuse par rapport au niveau du reste de la communauté, devait appartenir à une famille importante[44].

La force dirigeante des propriétaires terriens dans les villes et les campagnes est accompagnée par la puissance grandissante de l'Église. Le détournement des ressources des cités que nous avons analysé plus haut, se fait au profit de l'État et de l'Église. L'acquisition par l'Église des richesses et son emprise sur le monde urbain et rural expliquent l'essor des constructions chrétiennes. L'analyse de son rôle a prouvé qu'elle est impliquée dans une stratégie liée aux changements d'organisation du pouvoir et de l'économie[45]. L'évêque dans son rôle institutionnel et social, facteur d'unité détournant à son profit les donations et les libéralités, participe à la vie civique et aux opérations d'édilité profane aussi[46]. L'étape décisive de cette intervention, c'est le règne de Justinien, dont la législation marquera l'importance de la place de l'évêque dans le contrôle des comptes et des travaux publics. Depuis 530 (*Cod. Just.* I, 4, 26), le comité restreint des πρωτεύοντες, avec l'évêque en tête, gère les travaux publics. Le dossier des entreprises épiscopales, riche en exemples pour les différentes régions de l'Empire, reste très mince pour l'Illyricum et particulièrement pour la Grèce. Pourtant cela ne peut être expliqué par des raisons de déclin économique, vu la floraison des constructions ecclésiastiques.

La redistribution gracieuse des biens accumulés entre les mains des riches, qui permet la circulation des biens, l'évergétisme antique, se rencontre avec la charité chrétienne, mais c'est l'objet qui change. Les constructions profanes cèdent la place aux édifices cultuels chrétiens, qui sous des formes différentes expriment la piété. La fortune de l'Église augmente et l'évêque est considéré comme dépositaire du patrimoine de la communauté[47]. La tombe de l'évêque Eustathios de

42. W. RUDOLPH, *Hesperia* 48, 1979, p. 303-305.
43. Comme elle est caractérisée par KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 159.
44. St. MILLER, *Guide de Némée*, p. 45-46 et 93.
45. Cf. l'analyse de J.-M. SPIESER, La christianisation de la ville dans l'Antiquité tardive, *Ktèma* 11, 1986, p. 49-55.
46. Les données qui se réfèrent aux constructions profanes de l'évêque se résument comme suit : exécution des travaux publics par l'évêque et financement sur les revenus de son diocèse ; intervention de l'empereur par versement de fonds à l'évêque ; l'évêque sert d'intermédiaire et d'exécutant des libéralités impériales ; il procède en collaboration avec l'État ; il puise dans les fonds de la caisse de la cité. Sur les détails de ces questions, cf. Anna AVRAMÉA, Les constructions profanes de l'évêque d'après l'épigraphie et les textes d'Orient, *Actes du XIe CIAC, 21-28 Septembre 1986*, vol. I, Rome 1989 (Coll. de l'École Française de Rome 123), p. 829-835.
47. Ch. PIETRI, *Roma Christiana*, t. I, Rome 1976 (BEFAR 224), p. 568-573.

Corinthe, découverte à la basilique de saint Kodratos, prouve par son emplacement et par la présence d'un conduit à libations son importance[48]. Peu après le milieu du V[e] s., l'immense édifice chrétien de Léchaion constitue l'expression de la puissance de la métropole de Corinthe et de ses prélats et peut-être un «pendant à l'église de saint Démétrius avec le souci de dresser saint Léonidès face au saint de Thessalonique». Il exprime probablement la volonté des évêques de Corinthe de se soustraire à la juridiction de Thessalonique et du pape de Rome, comme l'a suggéré J.-P. Sodini[49].

La construction chrétienne, qui envahit l'espace urbain, devient aussi un élément de l'économie des campagnes. Jean Chrysostome exhorte les propriétaires terriens à ne pas dépenser pour des travaux d'utilité civique, mais à donner des sommes pour la construction des églises dans leurs domaines. Ils seront ainsi récompensés par la glorification de leur nom et le salut de leur âme[50].

Les ecclésiastiques connus comme maîtres d'œuvre et donateurs sont peu nombreux. Les exemples se limitent surtout aux dédicaces sur des pavements de mosaïques et des pièces de sculpture. Par l'étude détaillée du témoignage des dédicaces sur les pavements de mosaïque et leurs apports socio-économiques, J.-P. Caillet a reconnu «une propension marquée dans le monde grec à l'individualisation des dédicaces par le biais de l'organisation décorative»[51]. Il est d'habitude difficile d'évaluer la superficie concernée par la somme annoncée de la donation, puisque les dédicaces n'indiquent pas si le donateur a conduit l'entreprise comme entrepreneur ou s'il a payé les frais. C'est le cas de l'évêque d'Hermionè, Épiphanios, qui appose son nom au bord de la mosaïque du propylon sud-ouest de la basilique restaurée sous son épiscopat[52]. À Patras, un fragment de *tesselatum* (fin V[e] ou début VI[e] s.) a été exécuté par la diaconesse Agrippianè, mais il paraît impossible d'évaluer l'importance de la donation[53]. Une superficie totale de 75 m^2 couvre la nef centrale et l'hémicycle de la basilique dite de Thyrsos de Tégée, et l'on considère que l'évêque (?) Thyrsos a dû être le maître d'œuvre et le concepteur du programme, peut-être même celui qui a versé les fonds[54]. Des donateurs ecclésiastiques d'un rang inférieur contribuent à la construction et à l'embellissement des églises. Le lecteur et emphytéote du domaine –

48. J.-P. SODINI, Les «Tombes privilégiées» dans l'Orient chrétien (à l'exception du diocèse d'Égypte), dans *L'inhumation privilégiée du IV[e] au VII[e] s. en Occident, Actes du Colloque tenu à Créteil les 16-18 mars 1984*, éd. Yvette DUVAL et J.-Ch. PICARD, Paris 1986, p. 234.
49. *Sculpture architecturale*, p. 424 ; ID., Note sur deux variantes régionales dans les basiliques de Grèce et des Balkans : le tribélon et l'emplacement de l'ambon, *BCH* 99, 1975, p. 587.
50. *PG* 60, col. 147 : «Καὶ ἀγορὰς μὲν καὶ βαλανεῖα ποιοῦσιν οἱ πολλοί, ἐκκλησίας δὲ οὐχί... Διὸ παρακαλῶ καὶ ἀντιβολῶ καὶ χάριν αἰτῶ, μᾶλλον δὲ καὶ νόμον τίθημι, ὥστε μηδένα ὀφθῆναι ἔρημον ἐκκλησίας χωρίον ἔχοντα...».
51. J.-P. CAILLET, *Recherches sur l'organisation du décor des sanctuaires chrétiens de l'Occident européen et du monde hellénique à la fin de l'Antiquité : le témoignage des dédicaces sur pavements de mosaique* (Thèse présentée à l'Université de Paris IV en 1982) ; ID., Les dédicaces privées de pavements de mosaïque à la fin de l'Antiquité, dans *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Âge, Colloque International*, vol. II, Paris 1987, p. 15-38.
52. FEISSEL, p. 297-298, n° 39 ; ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 65.
53. *Ibid.*, p. 86-87 ; J.-P. CAILLET, *Recherches*, *op. cit.*, t. II, p. 568.
54. FEISSEL, p. 296-297, n° 38. Pourtant à mon avis, Thyrsos ne fut ni évêque, ni higoumène de Tégée, comme cela sera démontré dans un prochain article.

probablement, domaine appartenant à l'Église d'Olympie – Kyriakos a dépensé pour le pavement de la nef de la basilique, fait avec des plaques de marbre de Paros et provenant de Philippeion ou de la stoa de l'Écho. Son appartenance au clergé ne l'empêche pas de devenir l'emphytéote d'un domaine[55].

À la basilique des Molaoi (F. D. 170), les donateurs présentent leur offrande sous forme de prière pour le salut et la remise des fautes de «ceux dont Dieu connaît le nom». Leur dédicace a pour objet un panneau autonome de 100 m² et la somme versée reste dans l'anonymat collectif. Par contre «l'humble Théodoros» appose son nom sur la nef centrale de la basilique de Trézène[56].

La diffusion de l'évergétisme chrétien dans des couches très larges de la population est prouvée par un nombre considérable de pièces architecturales portant les dédicaces des éponymes ou anonymes avec le souci de s'assurer le concours du dédicataire de l'église et de recevoir la récompense de l'acte de dédicace[57]. Les dons modestes se multiplient et l'on constate une intrusion progressive du «petit» peuple dans ces actes de donation : l'évêque devient le coordinateur de l'ensemble et le vrai promoteur de l'entreprise[58].

II. La population et ses activités

Dans les villes bien peuplées, dans les bourgades et les sites ruraux, nous suivons difficilement l'histoire démographique. Élément autochtone et minorités ethniques sont présents, selon les conjonctures politiques et la position géographique. Ce dernier facteur, constante qui subit les effets des changements politiques et socio-économiques, conditionne les activités des habitants. Le rôle des villes et sites comme points de contrôle des routes qui arrivent vers l'extérieur et vers l'intérieur, ou étapes des axes maritimes, s'esquisse par la présence des personnes, des idées et des croyances, des restes de la vie matérielle.

Corinthe, favorisée par sa position ainsi que par ses deux ports qui assurent les relations avec l'Orient et l'Occident, est vantée pour son commerce[59] et le grand nombre de ses habitants, Grecs, Italiens, hellénisés à partir du IIe s. [60], Juifs

55. *Ibid.*, p. 373, n° 154*. Sur la catégorie sociale des emphytéotes, cf. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 168. Sur les ecclésiastiques, voir ID., *Les propriétés de la couronne et de l'Église dans l'Empire byzantin, Ve-VIe siècles*, Paris 1976 (Byzantina Sorbonensia 2), p. 76 ; J. GASCOU, Les grands domaines, la cité et l'État en Égypte byzantine, *TM* 9, 1985, p. 20, n. 105.
56. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 147.
57. À Corinthe, invocation à saint Kodratos : E. STIKAS, *PAE* 1962, p. 54 ; Prière d'André : PALLAS - DANTIS, p. 73-74, n° 15.- À Sikyôn, invocation pour des donateurs : A. ORLANDOS, *PAE* 1933, p. 20.- À Trézène, dédicace d'un ambon par le lecteur Jean à la gloire de l'Archange Michel : A. ORLANDOS, *ABME* 5, 1939-1940, p. 31.- À Tégée, dédicace d'un ambon par l'évêque Ophélimos : FEISSEL, p. 296, n° 37.- À Boza, village près d'Asopos, pierre inscrite pour le salut de Sissinios, de Florentia et de leur fils Théodoulos : *IG* V_1, 974.
58. J.-P. CAILLET, *Artistes et artisans* (cité *supra*, n. 51), p. 37.
59. *ETMG* LII, p. 189, 291 ; JEAN CHRYSOSTOME, *PG* 61, col. 9 : «πλεονεκτήμασι βιωτικοῖς ἐκόμα, καὶ πρὸ τῶν ἄλλων πάντων τῇ τῶν χρημάτων περιουσίᾳ διὸ καί τις τῶν ἔξωθεν συγγραφέων ἀφνειὸν ἐκάλει τὸ χωρίον ..»
60. Le processus d'hellénisation de la *colonia Laius Julia Corinthiensis* est bien suivi par les textes épigraphiques. Étudiant ce matériel de 44 av. J.-C. à 267, J. H. KENT constata que le règne d'Hadrien, la seconde moitié du IIe s., est une coupure décisive. Parmi les 104 textes

et Samaritains. La colonie juive, anciennement établie, est la plus active, connue par la présence de l'apôtre Paul et attestée par les restes archéologiques et les inscriptions[61]. La migration des Samaritains, poussés par le sens du commerce vers l'Occident, est signalée à Corinthe aussi[62]. Une amulette samaritaine découverte dans la ville portait une inscription relative «au commandant de l'armée», c'est-à-dire qu'elle était portée par les partisans du chef samaritain bien connu Baba Raba, combattant et réformateur de la seconde moitié du IVe s., captif à Constantinople à des conditions honorables[63]. Parmi les étrangers installés ou de passage à Corinthe, il faudrait classer aussi les Africains. Notre information est tirée de l'examen de plusieurs squelettes provenant de la nécropole chrétienne primitive de Lerna, de nature «multi-raciale» et où le type nord-africain (négroïde) est attesté[64]. Quant à la présence de l'élément ethnique slave, elle a, elle aussi, été longuement discutée[65].

À côté des personnalités qui passent à Corinthe pour continuer leur voyage vers la capitale de l'Empire, comme c'est le cas du pape Jean Ier, qui arrive par bateau en 525/6, représentant le roi Théodoric, puis poursuit sa route terrestre vers Constantinople[66], nous en connaissons quelques-unes qui viennent en visite, d'autres qui s'y installent. Au VIe s., Mar Aba, d'origine perse et adepte de la religion de Zoroastre, se convertit au christianisme et visita plusieurs villes d'Asie, d'Afrique et d'Europe, et parmi elles, Corinthe[67]. D'autres personnes, installées probablement pour affaires, trouvent la mort dans leur pays d'adoption, mais leur nombre, d'après leurs épitaphes, n'est pas élevé. Un banquier nommé Georgios provient peut-être de Kordyla de Cappadoce[68]. C'est du diocèse

datés avant le règne de cet empereur, 101 étaient rédigés en latin et 3 seulement en grec. Pendant le règne d'Hadrien, sur 25 textes, 15 étaient écrits en grec et 10 en latin. Après ce règne, sur 31 textes, 24 étaient écrits en grec et 7 en latin. Cf., en dernier lieu, J. WISEMAN, Corinth and Rome I: 228 B.C.-A.D. 267, dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II. 7. 1, 1979, p. 508.

61. Sur les Juifs des premiers siècles chrétiens, cf. WISEMAN, *loc. cit.*, p. 503-505. Des inscriptions gréco-juives ont été publiées : sur la synagogue juive (BEES, n° 6 ; MERITT, n° 111, *CJI*, n°s 718, 720) ; G. FOERSTER, Remains of a Synagogue at Corinth, dans *Ancient Synagogues revealed*, éd. L. LEVINE, Jérusalem 1981 (The Israel Exploration Society), p. 185 ; PALLAS - DANTIS, p. 80-82, n°s 29 (bilingue), 30 ; Anna LAMBROPOULOU, Μορφὲς ἐπικοινωνίας Ἑβραίων καὶ χριστιανῶν στὴν Πελοπόννησο κατὰ τὴν πρωτοβυζαντινὴ περίοδο, *Ἡ ἐπικοινωνία στὸ Βυζάντιο, Actes du IIe Congrès International, Centre de Recherches Byzantines, FNRS*, Athènes 1993, p. 657-682.

62. Installés à Rome, Athènes, Thessalonique et Constantinopole, où ils sont devenus de puissants banquiers. Le terme «samaritain» est devenu synonyme de «comptable» (hypographe) ; cf. J. A. MONTGOMERY, *Les hommes du Garizin. Histoire, théologie, littérature des Samaritains*, Paris 1985, p. 129.

63. J. KAPLAN, A Samaritan Amulet from Corinth, *Israel Exploration Journal* 30, 1980, p. 196-198.

64. J. WISEMAN, *Hesperia* 38, 1969, p. 85-86 ; *BCH* 92, 1968, p. 793.

65. Cf. *supra*, p. 80-86.

66. E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, Paris 1949, p. 795. Sur ce voyage, cf. V. STEFANIDIS, Ἡ εἰς Κωνσταντινούπολιν μετάβασις τοῦ Ῥώμης Ἰωάννου τοῦ Α' (525-526), *ΕΕΒΣ* 24, 1954, p. 22-36.

67. Wanda WOLSKA, *La topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès. Théologie et science au VIe siècle*, Paris 1962, p. 65-66.

68. BEES, n° 61. Sur les épitaphes des étrangers enterrés loin de leur patrie d'origine, cf. Anna AVRAMÉA, Mort loin de la patrie, L'apport des inscriptions paléochrétiennes, *Epigrafia Medievale Greca e Latina. Ideologia e Funzione, Atti del seminario di Erice (12-18 settembre 1991)*, éd. G. CAVALLO et C. MANGO, Spoleto 1995, p. 1-65.

d'Orient ('Ανατολικός) qu'est originaire Eusébios, «fabricant de sandales (?) et acheteur de chemises»[69]. Si ces deux personnes viennent de loin, une troisième est originaire de Nikopolis[70], sans qu'on puisse définir de quelle Nikopolis il s'agit. Par une autre inscription funéraire, nous apprenons que Jean fut enterré à Hermionè, en face de Pityoussai (Spetsai), lieu d'origine de son père[71]. Parfois la mort intervient sans que nous puissions fixer le but ou la raison pour lesquels l'étranger est parti de sa patrie. C'est le cas du jeune Pétros, fils de Sergios, qui, à vingt ans, est venu seul en Orient, où la peste provoqua sa mort prématurée. Comme la date[72] de cette épitaphe n'est pas fixée exactement, il serait risqué de supposer qu'il s'agit de la peste de 541/2. Par ailleurs, deux femmes, provenant de Corinthe, sont enterrées loin de leur ville : l'une à Rome, l'autre, plus près, dans l'île de Kéa[73].

Parmi la population des autres centres urbains est attestée la présence des Juifs à Argos[74], à Hermionè[75] et pendant les premiers siècles chrétiens en Arcadie[76], à Sparte, à Patras, à Méthone, à Koroni[77], et dans le Magne[78]. Les mentions d'étrangers sont presque absentes, si ce n'est à Patras l'épitaphe d'une personne qui provient d'un village de Galatie[79].

Le port de Patras est une étape pour les voyageurs de l'Occident, qui se rendent par mer en Orient[80], comme le signalent les sources, qui soulignent ce rôle. Des pèlerins, des ambassadeurs et des papes y font escale. Les reliques de l'apôtre André, fameux depuis le IVe s., attirent les pèlerins. Au début du Ve s., Paulin de Nole et Gaudence de Brescia reçoivent des reliques du tombeau du saint[81]. Du temps du roi Théodebert, le préfet Mummol se rend à Constantinople par mer auprès de l'empereur Justinien et fait escale à Patras, où il va faire l'incubation dans le sanctuaire de l'apôtre[82]. Pendant le même siècle, en 546, le pape Vigile s'arrête à Patras et ordonne Maximien évêque de Ravenne[83].

À l'autre extrémité, Méthone constituait une escale sur la route maritime qui relie l'Occident à l'Orient, fréquentée par les pieux pèlerins, qui disposaient de

69. KENT, n° 522 ; FEISSEL, p. 362, n° 35*. Sur le terme 'Ανατολικὸς désignant l'originaire du diocèse d'Orient, voir D. FEISSEL, Contributions à l'épigraphie grecque chrétienne de Rome, *RAC* 58, 1982, p. 355, n. 15.
70. E. STIKAS, *PAE* 1962, p. 54.
71. M. H. JAMESON, *Hesperia* 28, 1959, p. 115, n° 11.
72. D. PALLAS, *PAE* 1977, p. 174-175, n° 3 ; ID, *Ἔργον* 1977, p. 95-96 ; *SEG* 29, 1979, 318 Cf. W. PEEK, *ZPE* 54, 1984, p. 113, n°3 et FEISSEL, p. 368, n°93*.
73. *Inscriptiones Christianae Urbis Romae*, VIII, n° 23369 ; *IG* XII$_5$, 565.
74. Inscriptions juives à Argos : W. VOLLGRAFF, *BCH* 27, 1903, p. 262, n° 4 ; *CIJ*, n° 719 ; *BCH* 31, 1907, p. 184 ; *AD* 36, 1981 B'1, p. 111, pl. 52.
75. M. H. JAMESON, *Hesperia* 22, 1953, p. 156-157, n° 9 (*Bulletin épigraphique* 1954, 116)
76. À Mantinée : *CIJ*, n° 720 ; à Alésion : *ibid.*, n° 721 ; cf. B. LIFSHITZ, *Donateurs et fondateurs dans les synagogues juives*, Paris 1967, p. 16, n°9.
77. Cf. LAMBROPOULOU (citée *supra*, n. 61), p. 674-676.
78. N. DRANDAKIS, *PAE* 1958, p. 215-216.
79. *CIG*, n°9298 ; FEISSEL, p. 374, n° 157*.
80. Sur le rôle de cette voie maritime qui aboutit à Patras, cf. *supra*, p. 33-34.
81. P. MARAVAL, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient. Histoire et géographie, des origines à la conquête arabe*, Paris 1985, p. 398.
82. E. SALIN, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, t. I, Paris 1949, p. 161, 485 ; cf. aussi MARAVAL, *op. cit.*
83. FACUNDUS, Pro defensione, *PL* 67, col. 624A. Cf. E. CHRYSOS, *Ἡ ἐκκλησιαστικὴ πολιτικὴ τοῦ Ἰουστινιανοῦ περὶ τὴν ἔριν περὶ τὰ Τρία Κεφάλαια*, Thessalonique 1969, p. 49.

temps et préféraient le trajet maritime de plus longue durée, mais plus sûr[84]. Le stationnement de sainte Paula a été déjà cité[85]. C'est par cette voie maritime qui reliait l'Italie du Sud aux côtes du Péloponnèse, et notamment à Monemvasie, que la peste de 746/7 s'est propagée[86]. Le même trajet, mais de direction est-ouest, était emprunté par les bateaux qui faisaient le commerce entre l'Orient et l'Occident. Les épaves de bateaux qui apportaient des pièces de sculpture architecturale et des sarcophages de l'Assos de Troade à l'Occident ont été découvertes près de Méthone au cap Spitha, ainsi que des amphores à Sapientza[87]. Les navigateurs quittant Méthone, avant de prendre le large, adressaient des vœux d'*euploia*. Les inscriptions rupestres de l'île de Prôtè (F. D. 208) contiennent aussi quelques vœux chrétiens, mais aucune ne signale l'origine du marin.

Les personnes mentionnées ci-dessus traversent le Péloponnèse ou y viennent en visite, mais il faut examiner de plus près la population qui y habite en permanence et ses activités.

À l'exception des branches et des produits de l'artisanat qui seront étudiés ci-dessous, comme témoignage des activités écomomiques de la population urbaine et rurale, notre information directe sur les métiers et les professions est fondée, presque exclusivement, sur le matériel épigraphique, les dédicaces religieuses et surtout les épitaphes. Posséder une tombe et inscrire son nom, sortant ainsi de la foule, est un acte qui différencie l'individu dans une société dans laquelle règnent la pauvreté économique et la spiritualité chrétienne, qui conduisent à l'anonymat collectif des ξενοτάφια.

L'inégalité de la distribution du matériel épigraphique du Péloponnèse et la différence entre les dossiers de Corinthe, qui possède un nombre considérable de textes, et du reste des cités est frappante[88]. À cette inégalité de la distribution du matériel, il faudrait ajouter le problème de la datation des textes funéraires, qui sont difficilement datables et par conséquent attribués, pour la plupart des cas, à de longs espaces chronologiques (IVe-début VIIe s.). C'est ainsi que nous n'arrivons pas à saisir le processus d'évolution pendant la période étudiée, lorsqu'il s'agit des métiers et professions.

En classant les épitaphes de Corinthe et de sa région, qui signalent les métiers ou professions des défunts, par groupes selon le secteur de l'activité et en excluant les services de l'État et de l'Église, nous obtenons les listes suivantes.

84. J. ROUGÉ, Ports et escales dans l'Empire tardif, dans *La Navigazione Mediterranea nell'Alto Medioevo*, t. I, Spoleto 1978, p. 117.
85. Cf. *supra*, p. 44, n. 14.
86. THÉOPHANE, I, p. 422-423 ; J. N. BIRABEN, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, t. I, Paris 1975, p. 32, 43.
87. G. BASS, *Archaeology under water*, Londres 1966, p. 97-100 ; P.-A. GIANFROTTA, P. POMEY, *Archaeologia subacquea*, Milan 1981, p. 213-215 ; PARKER, *Shripwrecks*, n° 889.
88. Kent, dans son recueil publié en 1966, présente pour la période qui s'étend de 267 à 668, 220 textes, nombre bien accru depuis. En attendant la publication des nouvelles inscriptions découvertes à Argos par Anastasia OIKONOMOU, cf. FEISSEL, p. 369-370. Le cas des autres centres urbains comme Lacédémone et surtout Patras, qui n'ont livré qu'un nombre très limité de textes épigraphiques, est à signaler. Quelques épitaphes proviennent des communautés chrétiennes de Messène (F. D. 201), Élis (F. D. 244), Olympie (F. D. 252-4), ainsi que des sites de Stimanga (F. D. 28), Klénia (F. D. 19) et Stolos (F. D. 140).

Services de la collectivité :

- Vétérinaire (ἱπποϊατρός) : P. CLEMENT, *Panhellenica*, p. 187-189 ; *SEG* 35, 1985, 256.
- Rhabdouque (ῥαβδοῦχος) : PALLAS-DANTIS, p. 71, n° 10 ; FEISSEL, p. 368, n° 101*.
- Muletier (μουλίων) : PALLAS-DANTIS, p. 69, n° 8 ; FEISSEL, p. 368, n° 99*.
- Intendant-e (μειζότερος-μειζοτέρα) : PALLAS-DANTIS, p. 72, n° 11 ; FEISSEL, p. 368, n° 102* ; KENT, n° 604 ; FEISSEL, p. 366, n° 72*.
- Garçon de bain (βαλνικάριος) : KENT, n° 534 ; FEISSEL, p. 365, n° 55*.
- Fossoyeurs (δεκανοί, deux) : KENT, n° 556 ; FEISSEL, p. 363, n° 40*, p. 368, n° 96*.
- Cocher (ἡνίοχος) : KENT, n° 530 ; FEISSEL, p. 362, n° 34*.
- Contrôleur des poids (ζυγοστάτης) : L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, 1960, p. 50-51 ; FEISSEL, p. 360, n° 16.
- Changeur (τραπεζίτης) : BEES, n° 61 ; KENT, n°s 640 ; FEISSEL, p. 364, n° 47*.

Secteur de l'alimentation :

- Pêcheur à la nasse (κυρτᾶς) : BEES, n° 32 ; KENT, n° 551 ; FEISSEL, p. 362, n° 36*.
- Maraîcher (κραμβιτᾶς) : KENT, n° 563 ; FEISSEL, p. 366, n° 67*.
- Chevriers (αἰγιάριοι, deux) : KENT, n°s 556, 587 ; FEISSEL, p. 363, n° 40* ; p. 366, n° 69*.
- Éleveur de faisans (φασανάριος) : BEES, n° 34 ; KENT, n° 561 ; FEISSEL, p. 363, n° 38*.
- Engraisseurs (σιτευτάριοι, σιτιστάριοι, trois) : KENT, n°s 542, 559 ; FEISSEL, p. 365, n°s 59*, 64*.
- Meunier (μυλινάριος) : BEES, n° 41 ; FEISSEL, p. 359, n° 6*.
- Boucher (μακελλάριος) : PALLAS-DANTIS, p. 70-71, n° 9 ; FEISSEL, p. 368, n° 100*.
- Marchands de salaisons (σαλγαμάριοι, deux) : BEES, n° 32 ; KENT, n° 540 ; FEISSEL, p. 362, n° 36* ; p. 365, n° 57*.
- Pâtissier (πλακουντάριος ?) : PALLAS-DANTIS, p. 66-67, n° 5.
- Cabaretier (κάπηλος) : KENT, n° 525 ; FEISSEL, p. 365, n° 53*.

Secteur de l'habillement :

- Fourreur (γουνάριος) : MERITT, n°148 ; FEISSEL, p. 360, n° 12.
- Tailleur (ῥάπτης) : J. WISEMAN, *Hesperia* 41, 1972, p. 41-42, n° 33 ; FEISSEL, p. 367, n° 90*.
- Cordonnier (καλλιγάριος) : BEES, n° 51 ; KENT, n° 547 ; FEISSEL, p. 363, n° 44*.
- Fabricant de sandales (σολίτης) : BEES, n° 31 ; KENT, n° 522 ; FEISSEL, p. 362, n° 35*.
- Acheteurs de chemises-fripiers (καμισαγορασταί, deux) : MERITT, n° 193 ; BEES, n° 31 ; KENT, n°522 ; FEISSEL, p. 360, n°18*, p. 362, n°35*.
- Vendeur ou confectionneur d'habits (ἱματικάριος) : FEISSEL, p. 364, n° 48.

Secteur de la construction :

- Carriers (λιθοξόοι) : L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, 1960, p. 21-39 ; FEISSEL, p. 293-294, n° 33 (pl. V, 2).
- Affûteurs (ἀκονηταί) : *ibid.*
- Marbriers (μαρμαράριοι) : *ibid.*
- Plâtrier (λευκαντής) : BEES, n° 31 ; FEISSEL, p. 362, n° 35*.

Les conclusions à tirer de ce classement, limitées par la nature de la documentation et le caractère fortuit des découvertes, peuvent indiquer quelques tendances dominantes. Le secteur des services de la collectivité est représenté par un total de 9 métiers et professions (sans compter les répétitions) avec prédominance de ceux qui s'adressent aux besoins de la société : le transport avec les bêtes, les bains, l'enterrement, l'inspection des domaines, le contrôle des poids et le change des monnaies. Corinthe, donc, apparaît comme un lieu de services, mais ce sont des services qui ne contribuent pas à l'accroissement de l'économie urbaine.

C'est le secteur de l'alimentation qui est le plus développé (10 métiers, dont 3 sont répétés deux ou trois fois) ; il comprend des personnes qui ramassent, cultivent, élèvent, élaborent, fabriquent et/ou vendent leurs produits. La diversité des activités, la spécialisation et la multiplicité des noms de métiers d'une aire sémantique variée, sont les caractéristiques de ce secteur. L'importance considérable accordée aux activités alimentaires et les boutiques découvertes sur la route de Léchaion, démontrent que la ville est lieu de consommation tout en témoignant des relations étroites entre ville et campagne. Les activités des habitants de Corinthe sont liées à la terre et non pas à la mer, malgré la position géographique de la ville. C'est un phénomène analogue à celui attesté à Korykos[89]. La même impression de diversité et de spécialisation ressort des métiers relatifs à l'habillement : la confection des habits et des souliers, le commerce de vieux habits, mais aussi la confection ou vente de la pelleterie. Il est pourtant remarquable que nous n'ayons aucune mention de fabrication de textile. Le secteur de la construction est aussi diversifié et spécialisé comme en témoigne l'inscription de Kenchréai, près de Corinthe[90]. Le métier de marbrier est attesté aussi à Olympie[91] et à Stimanga de Corinthie[92]. Une inscription de Messène se rapporte aux travaux des champs avec l'étrange qualificatif de παραυλακιστής, c'est-à-dire celui qui vole la terre du voisin en changeant la place des canaux qui délimitent les propriétés, selon Orlandos[93].

Cette documentation de l'épigraphie funéraire de Corinthe, qui esquisse la présence d'une classe moyenne, pourrait aussi par d'autres indices prouver une différenciation dans les cadres de la société. Il est bien connu que, outre les mentions habituelles sur les épitaphes, comme la déclaration de propriété, le nom de la personne inhumée, la date du décès, certaines épitaphes contiennent

89. PATLAGEAN, *Pauvreté*, p. 156-170. M. HENDY, Economy and State in Late Rome and Early Byzantium : an Introduction, dans *The Economy, Fiscal Administration and Coinage of Byzantium*, Londres 1989, I, p. 13-14.
90. Cf. *supra*, p. 123, n. 18-19.
91. Invocation pour Andréas, lecteur et marbrier : FEISSEL, p. 373, n° 154*.
92. *Ibid.*, p. 369, n° 104*. La tombe est achetée à un muletier (μωλίων).
93. ORLANDOS, *Μεσσήνη*, p. 100-101, n° 2.

aussi le prix d'achat de la sépulture en même temps que le métier de l'acheteur et/ou du vendeur. Ceux-ci sont attestés non seulement à Corinthe mais aussi à Argos. La grande majorité des inscriptions de Corinthe désignent comme prix d'achat de la tombe un sou d'or et demi[94] ; seule exception, une inscription trouvée dans la région centrale de la ville, au sud de l'Amphithéâtre, qui mentionne le *singularios* Polychronios, l'employé du gouverneur, qui a payé deux sous d'or pour acheter la tombe[95]. Le même prix de deux sous d'or a été payé à Argos par une personne nommée Aspar, mais dont nous ignorons la fonction[96], ainsi que par un tribun[97]. Ces exemples, malgré leur nombre limité, pourraient indiquer que les tombes les plus chères, probablement par leur emplacement et leur construction, étaient achetées par des personnes appartenant à l'administration civile et militaire.

La différenciation sociale est marquée aussi par l'habitat urbain et rural. Si les grands propriétaires et les classes dirigeantes habitaient les maisons luxueuses à cour péristyle[98], les demeures des classes pauvres sont difficilement repérables, puisqu'elles n'étaient pas solidement bâties. Le déclin des maisons à cour péristyle à partir du milieu du VIe s. a été mis en rapport avec la subdivision des grandes maisons transformées en petits appartements. Mais cet appauvrissement architectural ne traduit pas nécessairement l'appauvrissement économique des habitants[99].

L'habitat pauvre et sans circulation cohérente est représenté à Argos. L'occupation des «squatters» s'accompagne de l'installation de *pithoi* et de l'aménagement de puits. Selon J.-P. Sodini, l'agglomération, plutôt rurale qu'urbaine, qui s'installe aux alentours et dans l'*atrium* de la basilique de Léchaion constitue l'exemple le plus caractéristique de réoccupation par un habitat pauvre des VIe et VIIe s.[100]

III. ARTISANAT ET COMMERCE

Si par les métiers et les professions que les épitaphes attestent, nous avons pu signaler un aspect des occupations de la population et notamment à Corinthe, les activités liées à l'artisanat et au commerce seront mieux abordées par l'étude des restes archéologiques et des produits de la culture matérielle.

La construction et ses branches connexes ont un impact économique important à cause de l'intense activité de construction. Le nombre, grandissant continuellement, des basiliques paléochrétiennes, qui dépassent la centaine et des édifices publics et privés en est la preuve. Les constructions, si elles constituent par le matériel utilisé – le marbre, la pierre, la mosaïque – une persistance dans la tradition, présentent une évolution dans la forme et dans l'expression artistique, tributaires des changements de la vie culturelle.

94. KENT, nos 530, 551, 556, 584, 639, 669, 675. Cf. le commentaire de l'auteur à la p. 180.
95. PALLAS - DANTIS, p. 63-64, n° 2.
96. M. MITSOS, *BNJ* 13, 1937, p. 309-310.
97. W. VOLLGRAFF, *BCH* 27, 1903, p. 266-267, n° 19.
98. Cf. *supra*, p. 126.
99. S. P. ELLIS, *La casa* (cité *supra*, n. 32), p. 176.
100. SODINI, *Habitat urbain*, p. 370-373. ABADIE-REYNAL, *Argos aux IVe-VIIe siècles.*

Le marbre et la pierre extraits localement ou importés étaient utilisés largement. Dans la région de Kenchréai, il y avait des carrières où travaillaient les carriers, les affûteurs et les marbriers, comme l'a prouvé l'étude du texte épigraphique et du contexte de sa découverte par L. Robert[101], qui a mis l'accent sur le fait que ces carrières n'étaient pas des carrières de marbre. Les pièces de marbre importées au port de Kenchréai étaient travaillées dans ces carrières. Les chapiteaux composites de la basilique de Léchaion, ornés d'aigles, sont d'origine constantinopolitaine[102]. Les ateliers de Proconnèse envoyaient des sculptures préparées aux mesures ou des blocs à peine ébauchés, comme en témoignent les marques de tâcheron. Les marbriers de Constantinople ont probablement travaillé avec les marbriers locaux sur le chantier de Léchaion[103]. Ailleurs, à Sikyôn, des plaques de chancel de Proconnèse, laissées pleines avec des motifs en relief, ont été importées[104].

Un seul produit des ressources naturelles de la terre péloponnésienne était exporté, l'andésite de Krokéai. Fameux depuis l'Antiquité, il a continué à garder sa place éminente dans les constructions de luxe de l'Empire, comme en témoignent la prose et la poésie grecque et latine, qui vantent sa beauté et l'étendue de son utilisation[105]. Pierre précieuse, trouvée éparse en surface de la terre, sous forme de gros galets, elle décorait des palais impériaux, des sanctuaires, des demeures luxueuses, des bains et fontaines. Le texte de l'Anonyme du milieu du IVe s. signale le «marbre vert» de Laconie[106]. Cette pierre, que Procope[107] rapproche de l'émeraude, trouvera sa place dans la décoration de Sainte-Sophie[108]. Isidore de Séville d'ailleurs, tout en notant que c'est la «roche la plus gaie», mentionne qu'on la trouve en surface et qu'elle n'est pas extraite dans une carrière[109].

Si dans l'important édifice cultuel chrétien, à la basilique de Léchaion, c'est l'*opus sectile* – des pièces taillées de marbre – qui a été préféré pour revêtir le pavement[110], c'est la mosaïque, en revanche, qui est utilisée dans les églises de moyenne importance. Cette différenciation est encore plus accentuée, puisque des plaques de pierre locale ou des briques sont employées pour le revêtement du sol des églises des villages. Ailleurs, dans les basiliques des centres cultuels païens, à

101. L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, 1960, p. 38, 39, n. 9, 10.
102. SODINI, *Artisanat urbain*, p. 77-78.
103. ID., *Sculpture architecturale*, p. 424-426 ; ID., La sculpture architecturale à l'époque paléochrétienne en Illyricum, *Rapports du Xe CIAC*, Thessalonique 1984, p. 296.
104. ID., La culture matérielle : productions et échanges, *Le grand Atlas Universalis de l'Archéologie*, Paris 1985, p. 138.
105. Anna LAMBRAKI, *Les roches vertes : Étude sur les marbres de la Grèce exploités aux époques romaine et paléochrétienne*. (Thèse de 3ème cycle, Université Paris I), Paris 1978, p. 262-268. Dans ce travail sont présentées les citations des auteurs grecs et latins jusqu'au VIIe s., suivies de commentaires détaillés.
106. *ETMG* LII, 16, p. 292-293 (commentaire) : «Laconica vero solo Crocino lapide, quem dicunt Lacedaemonium...» ; employé aussi à l'Odéon de Lyon, selon le commentaire de J. ROUGÉ.
107. PROCOPE, *De Aed.* I, 10, 20, p. 41 : «τῶν δὲ μαρμάρων ἔνια μὲν λίθου Σπαρτιάτου ἐκεῖ σμαράγδου ἴσα...»
108. PAUL LE SILENTIAIRE, *Description de Sainte Sophie*, éd. Bonn, p. 628.
109. ISIDORE DE SEVILLE, *Étymologies* XVI. On place aujourd'hui le lieu de provenance de cette pierre de surface à Pharos (F. D. 167) au lieu-dit Psiphi, et ailleurs en Laconie.
110. F. GUIDOBALDI, Pavimenti in opus sectile di Corinto e Nikopolis : originalità e area di diffusione, *Xe CIAC, Communications*, Thessalonique 1980, p. 167-182.

Olympie et à Némée, ce sont des plaques de pierre provenant des monuments de l'Antiquité. L'utilisation d'ailleurs de différents revêtements dans la même église n'est pas exclue, comme c'est le cas à Trézène (F. D. 67).

Dans les basiliques et les bâtiments publics et privés, la mosaïque constitue le pavement le plus diffusé dans le Péloponnèse. Dans les centres urbains importants et les sites secondaires, églises, bâtiments civils et résidences, thermes et portiques, avaient leur sol revêtu de mosaïque. La distribution géographique des édifices avec mosaïques prouve leur concentration dans et autour des centres urbains, à Corinthe, Argos, Sparte, Patras et sur le plateau de Tégée. Ils sont moins denses à l'intérieur des régions centrale, méridionale et occidentale[111].

Les donateurs éponymes sont rarement connus. Il faut aussi noter que le coût de l'exécution n'est jamais signalé dans le Péloponnèse, comme c'est le cas pour d'autres régions de la Grèce et qu'aucun mosaïste ne signe son travail[112].

Les spécialistes sont parvenus à formuler des conclusions sur les ateliers de mosaïstes et le rayon de leur activité. Des ateliers locaux et des équipes itinérantes, qui se déplacent loin, d'autres qui établissent des liens avec des régions moins éloignées, ont été signalés. Ainsi, des rapports sont établis entre les pavements de mosaïque de Qasr-el-Lebia en Cyrénaïque et ceux d'Hermionè[113]. Des mosaïstes appartenant à la même équipe travaillent en Crète et à Élis, notamment ; des relations sont établies entre les pavements de mosaïque de la basilique de Knossos et ceux du bâtiment de la stoa sud d'Élis, ainsi qu'entre la basilique de Suïa en Crète et la maison Meïntani d'Hermionè[114]. Des ressemblances ont aussi été signalées entre les mosaïques de la basilique de Delphes et celles d'Aighion et du bâtiment de Mégalopolis, constatation qui rend possible l'hypothèse selon laquelle ces pavements de mosaïque auraient été exécutés par le même atelier[115].

C'est le témoignage de la céramique, la branche de l'artisanat la plus diffusée, qui permet d'examiner les questions relatives à la production locale, à l'importation, ainsi qu'à l'exportation des produits de la terre. L'étude de ce matériel diversifié, tant urbain que rural, des lampes, de la vaisselle, céramique commune et fine, et du matériel amphorique, surtout de ce dernier comme conteneur des denrées, commence à permettre des réponses sur la production et les échanges à longue distance.

La production des lampes à Corinthe[116] continue une tradition bien enracinée et la recherche de son évolution pendant les siècles étudiés est très significative.

111. Le nombre de pavements de mosaïque rassemblés par ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 46-110, s'élève à 53 (auquel nous devons ajouter Trézène, n° 85, qui figure sous la division géographique de l'Attique) ; cf. la carte de la distribution géographique du *Corpus*, qui prouve la concentration des édifices.

112. Sur le coût de pavements de mosaïque à la synagogue d'Égine, à la basilique de Kallion, à Olous, à Antikyra, cf. Panayota ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, Τὰ παλαιοχριστιανικὰ ψηφιδωτὰ δάπεδα τοῦ ἀνατολικοῦ Ἰλλυρικοῦ, *Rapports du Xe CIAC*, Thessalonique 1984, p. 405, n. 7-9 ; EAD , Οι δωρητὲς στις ελληνικές αφιερωματικές επιγραφές του ανατολικού κράτους στην όψιμη αρχαιότητα (cité *supra*, n. 1), p. 259-262.

113. SODINI, *Artisanat urbain*, p. 80, n. 66.

114. ID , Mosaïques paléochrétiennes de Grèce, *BCH* 94, 1970, p. 751-753 ; cf. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *loc.cit.*, *Xe CIAC*, p. 377.

115. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *loc. cit.*, p. 389, 396-402 ; J.-P. SODINI, *Bull. AIEMA* 8, 1980, p. 164 : sur les relations entre Delphes et Mégalopolis.

116. Karen GARNETT, Late Roman Corinthian Lamps from the Fountain of the Lamps, *Hesperia* 44, 1975, p. 173-206 ; WILLIAMS, *Kenchreai* V, p. 35-86.

Pendant les deux premiers siècles de notre ère, des artisans doués, immigrés des ateliers de l'Italie, produisent des lampes caractérisées par leur élégance et leur finesse, mais dès la fin du IIe s. cette production est en déclin. L'explication de cette décadence essentiellement par les raids des Hérules est difficilement acceptable. Durant le IVe et le début du Ve s., la production des lampes corinthiennes baisse et le matériel recueilli dans la ville, ainsi que celui d'Isthmia et de Kenchréai, provient presque exclusivement d'importations. Les exportations athéniennes submergent les marchés de Grèce, des îles de l'Egée et les côtes de la mer Noire, se substituant aux produits corinthiens. Vers le milieu du Ve et jusqu'au milieu du VIe s., Corinthe recommence à produire des lampes en quantité considérable. Les différents ateliers locaux, qui se distinguent d'après l'argile extraite des versants de l'Acrocorinthe surtout, ainsi que les modèles importés, copiés et reproduits en séries, caractérisent la production de cette période. Les artisans de Corinthe ne se soucient que d'une production massive, rapide et mécanique, pour satisfaire le public demandeur. Les modèles importés et recopiés proviennent de l'Afrique du Nord, de l'Asie Mineure et quelques-uns de l'Italie du Sud. Des dessins locaux circulent aussi et démontrent que les Corinthiens n'étaient pas concernés, pendant cette période, par la qualité artistique des produits qu'ils fabriquaient. La production des lampes en grandes quantités pour alimenter la demande du marché prouve que la ville était bien peuplée et que la population avait besoin d'articles industriels. Ces lampes circulent à Isthmia[117], Kenchréai, Sparte et Argos.

Pauvreté et indigence catactérisent les lampes d'Argos[118] pendant les IIIe et IVe s. Les fabricants argiens imitent les modèles athéniens et corinthiens pour protéger leur marché. Mais à partir du Ve s., ils s'orientent aussi vers les imitations du type nord-africain ou d'origines diverses (Asie Mineure, Cyrénaique, Sicile). Pendant le VIe s., les formes sont variées et les ateliers locaux diversifiés à cause de ressources argileuses.

Les lampes de la ville de Sparte sont étudiées en quantités très limitées[119] et jusqu'à présent les archéologues n'ont pas trouvé d'ateliers locaux. Ce sont surtout des exportations argiennes et corinthiennes, des lampes de reproduction mécanique et sérielle et des imitations du type nord-africain.

De nouvelles recherches sur les sites paléochrétiens d'Olympie et de Karyoupolis ont enrichi nos connaissances sur la production locale. À Olympie[120], à côté des importations de céramique de table du Ve s., un atelier de lampes du VIe s. a été signalé. Des moules du type Broneer XXXII et quelques lampes importées, imitées par la production locale, constituent les premiers résultats. À Karyoupolis (F. D. 184) de Laconie, la céramique locale étudiée[121] consiste en amphores et *pithoi*, ainsi qu'en une céramique d'usage domestique fabriquée au tour lent. C'est une céramique grossière, représentative de la production d'un atelier local de la fin du VIe ou début du VIIe s. Ces recherches nous permettent de conclure

117. BRONEER, *Isthmia* III.
118. BOVON, *Lampes d'Argos*. OIKONOMOU, *Lampes d'Argos*, p. 481-502. AUPERT, *Vie quotidienne*, p. 407-415.
119. OIKONOMOU, *Παλαιοχριστιανικά λυχνάρια*, p. 286-300.
120. SCHAUER, *Λύχνοι από την Ολυμπία*, p. 373-378.
121. ETZÉOGLOU, *Céramique*, p. 151-156.

aussi que la demande de cette communauté en produits artisanaux se contentait de l'artisanat rural.

Si la fabrication des lampes, trouvées en abondance surtout à Corinthe et à Argos, pourvoyait aux besoins d'un large public, la céramique fine importée était destinée à une clientèle restreinte. C'est la céramique fine importée à Argos que nous connaissons le mieux. Pendant le IVe s., les sigillées africaines ont une présence massive et Catherine Abadie-Reynal, à qui nous devons les résultats de cette recherche[122], se demande s'il s'agit d'un commerce à échange ou bien d'une vente occasionelle faite par les marchands qui empruntaient la longue voie maritime entre le bassin occidental et oriental méditerranéen et faisaient escale en Argolide, en profitant ainsi pour vendre une partie de leur cargaison. Pourtant vers le Ve s., un arrêt brutal de ces importations est constaté et, à la place des sigillées nord-africaines, ce sont les sigillées d'origine phocéenne qui prédominent. Ces dernières importations constituent vers la seconde moitié du Ve s. 80% du matériel fin d'Argos, courant qui s'affirme au cours du VIe s. Il est d'autre part remarquable que pendant la première moitié du VIe s., entre 500 et 550, les sigillées nord-africaines réapparaissent en quantité significative et que, vers la seconde moitié du VIe s. et au VIIe s., la quantité de céramique fine diminue[123].

Ce recul des importations destinées à une clientèle, qui avait les moyens de payer ce luxe, n'est pas éloigné dans le temps de l'arrêt signalé pour les constructions des résidences des *principales* à cour péristyle[124]. La céramique commune d'Argos, d'autre part, présente une variété considérable de formes. Les ateliers locaux se multiplient et tâchent, en imitant les importations coûteuses, de vendre à un prix modéré une qualité moyenne à un large public, qui n'a pas la possibilité de dépenser, mais qui veut «faire riche»[125].

Le matériel amphorique, qui constitue un témoignage unique pour la circulation des denrées, l'approvisionnement et les échanges à longue distance, sera examiné en relation avec les données sur la production agricole, l'activité la plus importante des habitants.

IV. PRODUCTION ET ÉCHANGES

Le texte de l'*Expositio totius mundi et gentium* est la seule source à parler de la production agricole et, tout en signalant la structure physique et le climat des provinces de l'Empire, il établit une hiérarchie entre les provinces pauvres qui importent, celles qui se suffisent à elles-mêmes et celles qui exportent. L'Achaïe[126] appartient à la première catégorie et, selon le rédacteur anonyme du milieu du IVe s., c'est une province petite et montagneuse, qui ne peut être grosse productrice ; elle donne cependant un peu d'huile et le miel d'Attique, ainsi que la pierre lacédémonienne. Les informations dont nous disposons sur le reste de la

122. ABADIE-REYNAL, *Céramique et commerce*, p. 143-159.
123. ABADIE-REYNAL, *Argos aux IVe-VIIe siècles*, signale que le matériel importé à Argos au VIIe siècle diminue, et que ceci s'amorce progressivement.
124. Cf. *supra*, p. 125-126.
125. AUPERT, *Vie quotidienne*, p. 454-455.
126. *ETMG* LII, 5-16, p. 187-188, 290-291 (commentaire). Sur l'appellation, cf. J. OLIVER, Achaia, Greece and Laconica, *GRBS* 21, 1980, p. 75-81.

période étudiée sont indirectes. Les céréales, signe d'une économie de subsistance plutôt que d'échanges, sont produites au début du Ve s. en quantité suffisante, permettant aux agriculteurs de déposer leur surplus à l'*horreum* de Corinthe, payant ainsi leurs taxes[127].

Les conclusions des recherches de l'archéologie extensive sur l'augmentation des sites ruraux et par conséquent de la population et de la production, surtout pendant les Ve et VIe s., ont été longuement présentées et spécialement pour la région de l'Argolide du Sud[128]. Cette prospérité de la production agricole, ainsi que la régression constatée vers la fin du VIe et le début du VIIe, il serait important de les examiner en corrélation avec l'accès aux marchés et la circulation monétaire. Les *minimi* ostrogoths et vandales signalés dans les trésors du Péloponnèse prouvent les relations commerciales avec l'Occident et l'Afrique du Nord[129]. D'autre part, l'accès aux marchés et le transport des produits de la terre à petite ou à longue distance sont attestés par l'étude du matériel amphorique, qui permet jusqu'à un certain point d'évaluer les courants d'échanges.

C'est encore par les études détaillées et systématiques sur les amphores d'Argos[130], que nous pouvons esquisser les lignes générales des courants d'échanges. Résumant les conclusions de ces recherches, nous obtenons l'image qui suit. Les amphores repérées à Argos et datées du IVe s. ont une origine égéenne ; durant le Ve s. des nouvelles formes et provenances sont attestées ; les amphores égéennes diminuent et ce sont les amphores d'origine moyen-orientale, qui apparaissent en nombre significatif. C'est un courant d'échanges sud-nord, qui s'esquisse pendant le Ve et qui s'affirmera au cours du VIe s. À côté de ces importations, un seul type d'amphore paraît se développer durant le VIe s., c'est le type *Carthage LR2*, qui sera l'amphore la plus fréquente à Argos, représentant 28% du total des amphores[131].

Un atelier fabriquant ce type d'amphore a été localisé en Argolide et notamment en face de Kounoupi (F. D. 63), sur le site B-19. Les restes de deux fours à poterie ont été découverts et les résultats des recherches menées par le «Fitch Laboratory» ont prouvé qu'il s'agit d'amphores de transport formant un groupe homogène[132]. Ce centre de production de vases conteneurs d'huile[133] explique non seulement sa fréquente présence à Argos, mais aussi et surtout, le développe-

127. Cf. *supra*, p. 64, n. 58, 59.
128. *Supra*, p. 50, 116-117.
129. AVRAMÉA, *Νομίσματα, passim* ; Cécile MORRISSON, La diffusion de la monnaie de Constantinople : routes commerciales ou routes politiques ? dans *Constantinople and its Hinterland*, éd. C. MANGO et G. DAGRON, Aldershot (Grande-Bretagne) 1995 (Society for the Promotion of Byzantine Studies 3), p. 79-80.
130. ABADIE-REYNAL, *Amphores*, p. 47-56 ; EAD., *Céramique et commerce*, p. 143-159.
131. ABADIE-REYNAL, *Amphores*, p. 51-52, fig. 7. Ce type aurait pu être reproduit en Béotie, en Crète, à Samos, à Chypre. Sur la découverte à Chios, cf. A. TSARAVOPOULOS, Η αρχαία πόλη της Χίου, *Hóros* 4, 1986, p. 124-144, fig. 36 et 37 ; P. ARTHUR, Amphorae and the Byzantine world, *Recherches sur les amphores grecques*, Paris 1986 (BCH Suppl. 13), p. 657.
132. MEGAW - JONES, *Byzantine Pottery*, p. 246-247, pl. 24 ; Mary Lou ZIMMERMAN MUNN, A late Roman Kiln Site in the Hermionid, Greece, *AJA* 89, 1985, p. 342-343 ; D. P. S. PEACOCK, D. F. WILLIAMS, *Amphorae and the Roman Economy*, Londres 1986, p. 182-217. JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, p. 402 ; App. A, p. 443-444.
133. W. HAUTUMM, *Studien zu Amphoren der spätrömischen und frühbyzantinischen Zeit*, 1981, p. 26-47.

ment et l'augmentation de la production agricole de la région, attestée par les recherches de surface. De nombreux mortiers découverts en Argolide prouvent que la production de l'huile était suffisante pour en exporter. La fabrication sur place des amphores était destinée, comme les travaux récents l'ont démontré, au transport de l'huile exportée aussi à longue distance.

Cette amphore largement commercialisée a été signalée en Gaule[134], sur les sites proches de la Méditerranée : à Arles, Toulon, Psalmodi, Saint-Blaise, Hyères, Antibes et surtout Marseille ; elle est datable de la fin du VIe-début du VIIe s.

La date limite de la fabrication de ce type *Carthage LR2* en Argolide est fixée au début du VIIe s. par les restes identiques trouvés à Halieis et à Chinitsa avec des monnaies de Phocas et la cause de cet arrêt est attribuée aux invasions slaves[135]. L'établissement, très probablement artisanal, des Halieis est tombé, selon Rudolph[136], sous le coup des invasions vers 580 ; toujours selon le même auteur, il fut réoccupé pendant les trois premières décennies du VIIe s. et définitivement abandonné en raison de sa destruction violente par l'envahisseur. C'est à la même cause que Catherine Abadie-Reynal assigne l'arrêt de tout mouvement dans la région[137]. Pourtant, à partir de l'étude des objets métalliques, des monnaies et des sceaux, la présence byzantine durant les VIIe et VIIIe s. a été prouvée. D'autant plus que le sceau du patrice et stratège Michel[138], qui est du VIIIe s., provient du même site de Kounoupi, là où l'atelier fabriquant les amphores du type *Carthage LR2* a été découvert. Cette localisation des activités artisanales de céramique nous conduit à penser à la mention de Théophane[139], qui note le déplacement de cinq cents potiers (ὀστρακάριοι) de l'Hellade et des îles, en 768, pour la réparation de l'aqueduc de Valens.

Sans minimiser les effets des perturbations provoquées par les invasions slaves, force est donc d'abandonner la théorie des «désastres militaires» et de chercher aussi d'autres causes à l'arrêt de la fabrication d'amphores de transport et par conséquent de la production en quantité importante.

Les recherches entreprises sur l'évolution des échanges, tant en Gaule qu'en Italie[140], à travers les importations d'amphores orientales dans le bassin occidental de la Méditerranée, ont signalé que le déclin de ces importations, qui s'amorce dès la fin du VIe s., annonce la situation du VIIe s., pendant laquelle les amphores

134. BONIFAY - VILLEDIEU, *Importations d'amphores*, p. 25-27, fig. 5, n° 3 et fig. 6 : carte de répartition de la forme *Carthage LR2*.
135. MEGAW - JONES et Mary Lou ZIMMERMAN MUNN (cités *supra*, n. 132).
136. W. RUDOLPH, *Hesperia* 48, 1979, p. 303-305 ; cf. KAPLAN, *La terre et les hommes*, p. 450-451.
137. ABADIE-REYNAL, *Céramique et commerce*, p. 144, fixe comme limite à son travail «la fin du VIe ou le début du VIIe s. – date à laquelle cette région est bouleversée par les invasions barbares, suivies par l'abandon plus ou moins complet des sites et par l'interruption des témoignages archéologiques».
138. *Supra*, p. 99-100, pl. X.
139. THÉOPHANE, I, p. 440_{21}. Cf. C. MANGO, *Le développement urbain de Constantinople (IVe-VIIe siècle)*, Paris 1985 (Travaux et Mémoires. Monographies 2), p. 56.
140. BONIFAY - VILLEDIEU, *Importations d'amphores*, p. 17-46 ; M. BONIFAY, G. CONGES, M. LEGUILLOUX, Amphores tardives (V^e-VIIe siècle) à Arles et à Marseille, *Amphores romaines et histoire économique : dix ans de recherche, Actes du colloque de Sienne (22-24 mai 1986)*, Rome 1989 (Coll. de l'École française de Rome 114), p. 660-662 ; P. ARTHUR, Aspects of Byzantine Economy : An Evaluation of Amphora Evidence from Italy, dans *Recherches sur la céramique byzantine*, Paris 1989 (BCH Suppl. 18), p. 79-93.

orientales disparaissent presque totalement. Au-delà de ce siècle, les témoignages archéologiques manquent et, comme P. Arthur[141] l'a noté, plus on essaye d'évaluer les preuves matérielles de la continuité des relations orientales-occidentales tout le long du littoral méditerranéen, plus il devient évident que le VIIe s. marque le début de leur disparition.

Le phénomène est général en Méditerranée et ses répercussions affectent aussi le Péloponnèse. Il est probable que la fermeture des marchés et l'empêchement des voyages par mer ont conduit la production à un niveau de subsistance. L'image de régression des sites ruraux attestée par l'archéologie extensive et de fermeture des marchés attestée par l'étude du matériel amphorique est corroborée par le témoignage numismatique. La baisse de la circulation monétaire est un phénomène général et incontestable pour l'empire[142]. Par la recherche que nous avons entreprise[143], il a été démontré que les monnaies circulent même après l'arrivée des Slaves, mais une diminution progressive est constatée qui prouve l'affaiblissement du marché local. Cette diminution s'amorce tôt et une grande partie des trésors enfouis ont été thésaurisés sous le règne de Justin II. Les monnaies les plus tardives chronologiquement circulent, mis à part Corinthe, dans les régions côtières orientale et méridionale. L'or circule aussi en quantité plus considérable dans la partie orientale côtière, là où la présence du pouvoir byzantin est plus forte et l'économie plus active.

Mis à part ces explications d'ordre extérieur, il faudrait considérer la régression à l'intérieur du cadre interne de la société que nous avons déjà exposé[144] et qui a prouvé la relation active entre la ville et l'espace rural. L'aristocrate enrichi surtout par la culture de la terre, peut-être aussi par d'autres activités, procède à l'organisation de la campagne. L'abandon des charges municipales et le passage à des hautes fonctions impériales et ecclésiastiques explique l'abandon des terres.

C'est cette situation de désorganisation de l'espace rural que les envahisseurs slaves trouveront. L'impact de leur présence sur la gestion de la terre a provoqué des opinions controversées. Il faut rappeler les effets de leurs activités sur le paysage d'Olympie[145], en raison de l'augmentation démographique, du développement de l'élevage, qui conduisit au déboisement, et au passage à une agriculture moins savante, qui provoqua des destructions dans l'environnement.

À ces constatations, il serait intéressant d'ajouter les remarques présentées par Ph. Malingoudis[146] sur les toponymes slaves de l'Élide, formés sur des mots ayant un sens relatif aux méthodes de mise en culture des terres par le «défrichement par le feu». Ainsi, Toporista (Toporište) signifie lieu défriché à la hache; Zygovisti (Žegovište), lieu défriché par le feu; Agorelitsa (Gorělica) est constitué à partir du verbe «brûler». Ces toponymes ont très probablement été formés pendant le premier temps de l'installation.

141. *Loc. cit.*, p. 81.
142. Cécile MORRISSON, Byzance au VIIe siècle : le témoignage de la numismatique, *Byzance. Hommage à André Stratos*, vol. I, Athènes 1986, p. 156.
143. *Supra*, p. 72-80.
144. *Supra*, p. 124-126.
145. *Supra*, p. 49.
146. MALINGOUDIS, *Σλάβοι*, p. 28-29.

P. Lemerle[147] a souligné l'importance qu'a eue l'installation des Slaves dans les Balkans, considérant qu'ils ont mis fin à la crise démographique qui sévissait dans l'agriculture. Dans le Péloponnèse, les Slaves installés ont travaillé la terre et ils ont commencé à passer sous l'obédience byzantine après 783. Avant, ils cohabitaient avec les Grecs, mais ils n'étaient ni organisés, ni contribuables. Le pouvoir central ne s'intéressait qu'à garder les points qui commandaient les communications maritimes.

147. P. LEMERLE, *The Agrarian History of Byzantium from the Origins to the Twelfth Century*, Galway 1979, p. 48-49.

CHAPITRE SEPTIÈME

SOCIÉTÉ ET CULTURE

Le comportement dans la société et l'expression culturelle, le langage des conceptions et des valeurs, des mentalités et des croyances, les changements qui affectent la vie, le sens de la morale et le sentiment du moi, sont difficilement repérables. On a souvent mis l'accent sur l'unité et l'originalité de la période qui s'étend de la fin du IIIe à la fin du VIe s., sans coupures dans les institutions et la civilisation tant que la cité et son idéologie restent en place. Il serait pourtant intéressant de discerner derrière cette façade uniforme les mutations qui se développent dans le milieu social, dans une région où notables et population communient dans l'hellénisme et le christianisme.

Étudiant les épigrammes que les cités faisaient graver en l'honneur des gouverneurs et évergètes, nous avons signalé les liens avec le passé et la patrie[1]. Le goût de l'archaïsme et de l'autochtonie, l'attachement au passé de la Grèce archaïque et classique restent vivants. Les élites des cités trouvent leur cohérence dans la tradition littéraire et intellectuelle et un patriotisme grec, ethnique et linguistique se met en valeur par le respect des *patria* et le rappel des ancêtres[2].

Les mosaïques profanes, comme cela a été déjà remarqué, constituaient l'expression de la classe dominante et prouvaient son attachement au passé. Style et thèmes des mosaïques expriment la permanence d'une tradition dans son évolution. Les thèmes avec des figures humaines, très développés pendant l'époque romaine dans le Péloponnèse, persisteront dans les synthèses de contenu païen[3].

C'est dans cette expression culturelle, qui nous ramène au passé, qu'il a été possible de signaler quelques traits annonçant une conception future largement développée à l'époque byzantine. Par l'étude détaillée des mosaïques de la *villa* du Fauconnier à Argos, Gunilla Akerström-Hougen a mis en valeur les courants d'art majeurs avec une influence marquée de l'art de la période hellénistique qui accentue le retour aux habitudes ancestrales. Mais la série des Mois qui décoraient le portique Sud, tout en s'intégrant dans la tradition antique, où chaque

1. Cf. *supra*, p. 122.
2. Les villes se glorifiaient de leur passé et de leur origine mythologique, «l'histoire ancestrale de la cité», selon AGATHIAS, II, 17, 6, p. 63. Les traditions garantissaient la majesté impériale et constituaient une croyance profondément enracinée des élites et de la population. L'inscription dédicatoire du comte Diogénès à Mégare est significative, quand elle rappelle ses soins pour «les villes hellènes comme [pour] sa propre maison» (... ὃς τῶν Ἑλληνίδων πόλεων ὡς τῆς ἰδίας οἰκίας κηδόμενος... τιμιώτερον οὐδὲν ἡγούμενος τοῦ τοὺς Ἕλληνας εὐεργετεῖν... : *CIG* IV, 8622).
3. Cf. *supra*, p. 126, n. 34. À Argos, mis à part la Maison du Fauconnier, cf. le bain au lieu-dit Taxiarchis, avec la personnification des quatre saisons et de l'Apolausis dans ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 56-58, n° 8. À Mégalopolis, représentation des Trois Grâces, *ibid.*, p. 73, n° 17. À Argos, mosaïque au quadrige, avec le nom des chevaux, Xanthos, Ladas, Drakôn et Prôteus, cf. Ch. KRITZAS, *AD* 29, 1973-1974, B' 2, p. 242-243.

mois est figuré et symbolisé, annonce le calendrier byzantin. Du point de vue iconographique, ce sont les thèmes «saisonniers» qui prédominent par rapport à ceux qui rappellent des fêtes populaires ou des coutumes ; en outre, il faut signaler une absence complète des cérémonies du culte païen. Cette prédominance des travaux de l'année deviendra la scène typique du calendrier byzantin[4].

L'imagerie saisonnière constituera aussi un sujet de prédilection dans la décoration des églises. L'Église va incorporer ces thèmes, comme la représentation des Mois dans la basilique dite de Thyrsos, ainsi que le thème des Καλοὶ Καιροὶ (*Felicia Tempora*). Ce dernier thème, symbole de libéralité antique, sera transformé au VI[e] s. en symbole chrétien de la liturgie[5].

Dans la vie quotidienne, les manifestations de l'individu en société ne sont pas facilement discernées. C'est par l'étude d'un aspect de l'évolution des bains vers la fin du IV[e] s. que nous saisissons un changement du comportement et du sentiment de soi-même. René Ginouvès, en étudiant les thermes en Grèce, a signalé une transformation caractéristique aux basses-époques et, notamment, la multiplication des cuves pour le bain chaud individuel, obtenue par la transformation des piscines collectives[6]. Cette évolution a été remarquée dans les thermes de Delphes, d'Argos et surtout d'Épidaure (fin du IV[e]-début du V[e] s.). L'analyse de différentes tendances de la période pour trouver une explication de cette nouvelle mode a conduit l'archéologue français à des conclusions qui se résument ainsi : il a rejeté l'explication par la pauvreté économique et l'appauvrissement du pays dus à l'invasion des Wisigoths d'Alaric, puisqu'il n'était pas plus économique de chauffer deux petites cuves qu'une grande. Il a aussi rejeté une explication qui serait séduisante pour cette période, la mise en relation de ce phénomène avec la réaction de pudeur chrétienne contre la nudité et les bains pris en commun. Le souci de pudeur ne se contentait pas de supprimer les piscines collectives, puisque le problème pour les chrétiens était non seulement de ne pas laisser voir son corps ou de ne pas regarder le corps d'autrui, mais aussi de ne pas voir le sien propre. D'autre part, la création des cuves individuelles n'était pas le résultat d'une prévention médicale et hygiénique, puisque les piscines froides collectives restaient intactes.

C'est dans le souci du confort, de la commodité et de l'agrément, dans le besoin de s'isoler dans une cuve individuelle qu'il faudrait chercher l'explication. La recherche et le contrôle du moi, l'ascèse de la morale prédominent pendant ces siècles de profonds changements qui ont des conséquences sur le rythme de la vie et le comportement de l'individu à l'intérieur du monde[7].

Cet agrément et cette τέρψις de l'eau est un motif qui revient souvent dans les siècles étudiés. Nous les rencontrons dans un bain appartenant probablement à des riches citoyens à 4 km d'Argos, à Hagios Taxiarchis. Il est décoré de mosaï-

4. R. GINOUVÈS, La mosaïque des Mois à Argos, *BCH* 81, 1957, p. 216-268 et, en particulier, p. 266-268 ; AKERSTROM-HOUGEN, *Villa of the Falconer*, p. 10, 153.
5. F. D. 95 ; Marie SPIRO, Kaloi Kairoi in Early Byzantine Mosaic Pavements : Sources and Meaning, *The 17th International Byzantine Congress, Abstracts*, Washington 1986, p. 326.
6. R. GINOUVÈS, Sur un aspect de l'évolution des bains en Grèce vers le IV[e] siècle de notre ère, *BCH* 79, 1955, p. 135-152.
7. Sur l'individu des premiers siècles chrétiens, cf. L. DUMONT, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris 1983, p. 33-67 ; P. BROWN, Antiquité tardive, dans *Histoire de la vie privée. De l'empire romain à l'an mil*, t. I, Paris 1985, p. 226 sq.

ques des ve-vi^e s.[8], avec les noms des quatre saisons, un souhait de bain : ὑγι[έ]νων λούσ[ε] et le buste d'une femme parée de bijoux avec le terme ΑΠΟ-ΛΑΥ/CIC[9]. La persistance de l'héritage antique, son adoption et sa réinterprétation par le christianisme, l'interaction entre les deux cultures, caractérisent plusieurs aspects du comportement social et de l'expression culturelle que l'épigraphie, les monuments et les restes de la culture matérielle aident à reconstituer.

Le matériel épigraphique, les dédicaces religieuses que nous venons d'analyser et surtout les épitaphes constituent une source non négligeable de données sociales. Nous avons déjà noté l'inégalité de la distribution géographique de ce matériel, ainsi que la difficulté de datation des épitaphes[10]. Comme cela a été souligné, l'épitaphe, qui sert de «*commemoratio*», existe «au gré des générations successives, des formulaires acquis, des coutumes et des contraintes sociales, des exigences culturelles du milieu auquel elle appartient[11]...»

Les pierres tombales repérées sont humbles et mutilées avec des fautes d'orthographe. Cela constitue presque la règle pour toutes les régions péloponnésiennes. Rares sont les exemples des textes qui attestent un niveau littéraire plus élevé et un goût de la παιδεία[12]. Les mentions habituelles se réfèrent à la déclaration de propriété de la tombe, au nom de la personne ou des personnes inhumées, à la date du décès et, plus rarement, au prix d'achat et aux métiers, que nous avons déjà commentés. À Corinthe, pour désigner la tombe on emploie d'habitude le terme κοιμητήριον et rarement le terme μημόριον[13]. Il est intéressant de noter le terme μυστήριον employé à Sparte[14], où le mystère de la mort prend une valeur concrète. Quelques données archéologiques témoignent de la persistance de rites funéraires païens, comme les libations, le dépôt des récipients de céramique et l'obole. Les libations sont attestées à Corinthe, dans l'église martyriale de saint Kodratos, où un conduit pénétrait de la surface de la dalle à l'intérieur du tom-

8. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, citée *supra*, n. 3.
9. Selon M. MARCOVICH, Two Mosaics from Hagios Taxiarchis, *ZPE* 20, 1976, p. 44, «Apolausis» était une divinité qui correspondrait à «Voluptas». Pourtant Jeanne et L. ROBERT, *Bulletin épigraphique* 1977, 195 soulignent que c'est une personnification de «ἀπόλαυσις». Sur la τέρψις et la santé que procure l'eau, cf. les exemples réunis par Jeanne et L. ROBERT, *Bulletin épigraphique* 1976, 751 : + ὑγιαίνοντες ἀπ[ολαύετε] (Salamine de Chypre) ; ἐν ὑγίᾳ λουσάμενος ἀπολαύσιας (Jérusalem) ; εὔχεσθαι οὖν οἱ ἀπολαύοντες (Zénonopolis). Cf. en dernier lieu, J. RUSSEL, *The Mosaic Inscriptions of Anemurium*, Vienne 1987 (Öster. Akad. der Wiss., Philos.-Hist. Klasse, Denkschriften 190), p. 33 :]υγιένων λούσε. Sur le bain d'une résidence privée à Corinthe, SODINI, *Habitat urbain*, p. 387.
10. Cf. *supra*, p. 133.
11. Cf. le compte rendu par G. SANDERS du livre de J. JANNSENS, *Vita e morte del cristiano negli epitaffi di Roma anteriori al sec. VII* (Analecta Gregoriana 223, Rome 1981), *Jahrbuch für Antike und Christentum* 26, 1983, p. 220.
12. L'épigramme de cinq hexamètres pour Pétros, ainsi que deux autres fragments trouvés dans la basilique de Kraneion, avec des références au passé héroïque, proviennent de lettrés de Corinthe d'un niveau élevé, selon D. PALLAS, *PAE* 1977, p. 175. Néanmoins, il ne faut pas oublier que le mort est un étranger : cf. *supra*, p. 132, n. 72. À Argos, à Képhalari, l'épitaphe métrique d'Ariadnè, dans la basilique de l'apôtre Paul, est rédigée dans un style antiquisant : Ch. KRITZAS, *ΑΔ* 29, 1973-1974, Β' 2, p. 246.
13. FEISSEL, p. 359, n° 3*.
14. H. J. W. TILLYARD, *Laconia* III, *BSA* 12, 1905-1906, p. 476 : τοῦτό σοι ναός | καλεῖται τοῦτό | σοι μυστήριον | τοῦτο δεῖ τὸν | ζῶντα ποιεῖν τέ|λος ὁρῶντα τοῦ | βίου. Le terme μυστήριον est connu par une adjuration-interdiction juive d'ouvrir le tombeau à Syracuse, commentée par D. FEISSEL, *BCH* 105, 1981, p. 487 ; 107, 1983, p. 617.

beau de l'évêque Eustathios. Deux lécythes et une cruche ont été déposées à la nécropole de «Lerna Hollow» et l'obole dans la bouche du défunt à été repérée dans une tombe à Isthmia[15].

Même en nous fondant sur le riche dossier épigraphique de Corinthe, qui, par les activités des habitants, nous présente l'image d'une «classe moyenne», il serait impossible d'obtenir des données sur les états de famille et la démographie familiale. Le plus grand nombre de textes se réfère à des personnes isolées, dans des inscriptions individuelles et nominales. Sont aussi mentionnés : le couple conjugal, seul ou avec sa descendance, ou bien la descendance seule, frères et sœurs sans les parents. Des inscriptions sont établies au moment du décès ou rédigées par anticipation du vivant des ayants droit et, mixtes, mentionnent à la fois plusieurs défunts et ceux qui survivent et rédigent le texte. Les femmes sont aussi souvent indiquées comme les personnes qui procèdent à l'achat de la tombe, mais leur métier est rarement signalé[16]. Elles sont souvent nommées parmi les ayants droit à la tombe. Une femme et le neveu du défunt sont ainsi désignés dans un texte d'Argos[17], exemple qui souligne les liens privilégiés entre le neveu et l'oncle[18]. L'intervention de l'Église dans la société et la vie familiale apparaît dans l'épitaphe d'une jeune fille, abandonnée en bas âge et élevée par une diaconesse en Élis[19].

L'uniformisation des mœurs par le sentiment de l'appartenance à la communauté politique est répandue dans tout l'Empire romain. Le code de la morale chrétienne adopte la morale païenne, qui se diffuse non seulement parmi les élites déjà influencées par le stoïcisme et plus tard par le néoplatonisme, mais aussi parmi de larges couches de la population. L'épouse vertueuse et fidèle, qui a eu un seul homme dans sa vie, est un τόπος de l'époque impériale, qui continue à être en usage pendant les siècles chrétiens. L'épitaphe d'une *univira* provenant de Tégée se réfère à une femme digne (σεμνή), dont la place dans la société de l'époque impériale n'est pas éminente[20]. C'est pour la même vertu qu'est vantée Eupraxia, enterrée à Stymphalos en Arcadie aussi[21]. Son épitaphe, du IVe s., n'a un caractère chrétien que par le signe de la croix et les lettres de l'Apocalypse, puisque les formules employées sont païennes, comme l'allocution de la défunte au passant, l'habitation éternelle de la tombe et le rappel du destin. Eupraxia se vante d'avoir vécu pendant vingt-deux ans avec son mari, seul homme dans sa vie. À l'encontre du portrait de la femme digne et fidèle, des jeunes filles de

15. J.-P. SODINI, Témoignages archéologiques sur la persistance à l'époque paléochrétienne et byzantine de rites funéraires païens, *La mort au Moyen-Age, Colloque de l'Association des Historiens médiévistes français*, Strasbourg 1977, p. 11-21. Sur les rites funéraires à Argos : Anastasia OIKONOMOU, Les cimetières paléochrétiens d'Argos, *Recherches Franco-Helléniques* II (sous presse).
16. Cf. *supra*, p. 134 : μειζοτέρα.
17. *IG* IV, 628 ; FEISSEL, p. 369, n° 109*.
18. Un oncle maternel, évêque de Corinthe, fait suivre la même carrière à son neveu, Kyriakos ; cf. PATLAGEAN, *Pauvreté*, p. 122-123.
19. R. FLEICHER, *Jahreshefte* 46, 1961-1963, *Beiblatt*, col. 87-89, n° 4 ; Jeanne et L. ROBERT, *Bulletin épigraphique* 1966, 213.
20. G.-J. - M.-J. TE RIELE, Deux épigrammes trouvées en Arcadie, *Chiron* 14, 1984, p. 235 - 238.
21. *IG* V_2, 359 ; Margherita GUARDUCCI, *Epigrafia greca* IV, Rome 1978, p. 332-333, n° 4.

Corinthe affichent un esprit libéral avec l'acclamation sur un grafitte : «Vivent les belles filles éprises des célibataires[22].»

Si les épitaphes rédigées dans un style littéraire sont rares, celles qui proclament la foi chrétienne sont aussi limitées. Parfois elles contiennent des réminiscences pauliniennes[23] et des éloges de la vertu chrétienne. En revanche, le nombre des textes chrétiens avec des adjurations, menaces et malédictions contre le violateur du tombeau est élevé. Continuant la pratique païenne très diffusée en Orient pendant l'époque hellénistique, chrétiens et Juifs[24], enterrés dans les mêmes cimetières[25], adoptent cet usage. Des épitaphes provenant de Corinthe, Argos, Hermionè, Patras, Élis et même du village de Stolos de Cynourie, démontrent la persistance de cette tradition[26]. Les mêmes formules de malédictions funéraires employées par les païens et les chrétiens amènent parfois les chercheurs à douter de l'appartenance du tombeau aux uns ou aux autres[27].

Malgré l'enseignement des Pères de l'Église, Nouveau Testament et Église officielle en font un large usage. La plus ancienne forme d'anathème chrétien est une réminiscence paulinienne (I *Cor.* XVI,22) : l'anathème est suivi par la citation araméenne *Maran-atha* («Le Seigneur vient»), attestée à Hermionè[28]. La formule ἔχει πρὸς τον θεόν, qui entre au IVe s. en épigraphie chrétienne et dont L. Robert a montré les origines païennes et juives, est attestée à Corinthe[29], ainsi que la formule euménienne ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν θεόν[30]. L'influence de l'enseignement de l'apôtre Paul et des Évangiles est bien marquée, comme le montrent les expressions : Λόγον δώσει τῷ Κυρίῳ, «il rendra compte au Seigneur» (*Rom.* XIV,12)[31] ou bien κατὰ τῆς αἰωνίου κρίσεως, «contre le Jugement éternel», selon Mathieu (26,63)[32].

22. MERITT, n° 212 ; Seymour DE RICCI, *REG* 1932, p. 441 ; L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, p. 494-495, signale un précieux parallèle à Didymes : Νικᾷ ἡ τύχη τῶν ἀγάμον.
23. Cf , à titre d'exemple, KENT, n° 644 : Invocation à Dieu le père et au Saint-Esprit ; BEES, n° 26 : κοιμητήριον ἕως ἀναστάσεως.
24. À Argos, une inscription juive invoque les Puissances pour la protection d'un tombeau : W. VOLLGRAFF, *BCH* 27, 1903, p. 262, n° 4 ; *CIJ* I, 719 ; L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, p. 390.
25. D. PALLAS, Investigations sur les monuments chrétiens de Grèce avant Constantin, *Cahiers Archéologiques* 24, 1975, p. 9. Sur l'influence mutuelle entre Juifs et chrétiens, voir l'article de L. V. RUTGERS, Archaeological Evidence for the Interaction of Jews and Non-Jews in Late Antiquity, *AJA* 96, 1992, p. 101-118.
26. Mis à part le livre de S. P. DANTIS, *'Απειλητικαὶ ἐκφράσεις εἰς τὰς ἐπιτυμβίους παλαιοχριστιανικὰς ἐπιγραφάς. 'Επιγραφικὴ συμβολὴ εἰς τὴν ἔρευναν πλευρῶν τοῦ παλαιοχριστιανικοῦ βίου*, Athènes 1983, avec le compte-rendu de Th. DREW-BEAR, dans *JÖB* 38, 1988, p. 431-433, la contribution de D. FEISSEL dans Notes d'épigraphie chrétienne II, *BCH* 101, 1977, p. 224-228 ; IV, *BCH* 104, 1980, p. 459-472 ; VI, *BCH* 107, 1983, p. 615-618, est capitale.
27. C'est le cas des inscriptions n°s 15 et 16 du *Corpus* de BEES, considérées comme chrétiennes par l'éditeur. Pourtant FEISSEL, p. 360, n°s 9*, 10* n'accepte pas qu'elles le soient.
28. M. JAMESON, *Hesperia* 22, 1953, p. 159-160, n° 14 ; D. FEISSEL, *BCH* 107, 1983, p. 617-618.
29. L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, p. 405 (païennes) ; p. 387, 392 (juives). Cf. D. FEISSEL, *BCH* 104, 1980, p. 463, n. 36. L'inscription de Corinthe : KENT, n° 643, est corrigée par L. ROBERT, *REG* 79, 1966, p. 769.
30. PALLAS - DANTIS, p. 70-71, n° 9. Cette formule euménienne est attestée dès 246 dans la haute vallée du Méandre ; cf. D. FEISSEL, *BCH* 104, 1980, p. 463, n. 37.
31. Corinthe : KENT n° 636 ; FEISSEL, p. 362, n° 31*.
32. Corinthe : KENT, n° 643. Sparte : *IG* V_1, 822 ; D. FEISSEL, *BCH* 104, 1980, p. 468.

C'est surtout d'Argos, mais aussi d'autres régions, que proviennent les épitaphes avec des expressions qui menacent le violateur du sort de Judas et de celui des Juifs, qui par leurs cris ont exigé la crucifixion du Christ[33]. Cette dernière expression, μετὰ τῶν λεγόντων ἆρον ἆρον σταύρωσον αὐτόν, reprend les paroles de l'Évangile selon Jean (XIX,15). L'anathème original du sort d'Annas et Kaïaphas est inscrit sur une épitaphe de Corinthe[34], où d'ailleurs nous rencontrons l'anathème «de l'héritage de Judas», ainsi que la qualification de «traître» pour le violateur[35]. Des malédictions avec des formules intéressantes proviennent de Patras, de Sparte et d'Élis[36].

Ces imprécations et adjurations pour le violateur inconnu, s'adressent aussi au clergé, puisqu'il était de son ressort de concéder l'emplacement des sépultures. En adjurant le clergé, Archélaïs de Sparte demande le respect de sa propriété individuelle[37]. Au contraire, ce sont les clercs qui possédaient un monastère (μονάδιον) aux thermes d'Argos avec des tombes lui appartenant, qui adressent des malédictions[38].

La même cruauté que celle des menaces et des malédictions contre le violateur des tombeaux, est attestée dans les invocations et acclamations des chrétiens pour la punition de leurs ennemis. À Corinthe, des graffites inscrits par des prisonniers sur des plaques de pavement, invoquent et prient Dieu et la Vierge, les suppliant d'agir pour leur libération en demandant la perte et la punition sans pitié de ceux qui les ont fait incarcérer[39]. Ces invocations, qui unissent la modestie de la prière avec les cris de vengeance et d'intolérance, remontent à une ancienne tradition païenne[40]. Pourtant, parmi les graffites provenant du même endroit, on trouve des exemples au ton humble, conforme à la morale chrétienne[41].

33. À Argos : *IG* IV, 628 ; FEISSEL, p. 369, n° 109* ; M. MITSOS, *BNJ* 13, 1937, p. 309-310 ; FEISSEL, p. 370, n° 114* ; Ch. KRITZAS, *AD* 27, 1972, B' 1, p. 207 ; D. FEISSEL, *BCH* 101, 1977, p. 224-226 ; ID., *BCH* 104, 1980, p. 466-467. Sur Hermionè, cf. n. 28. À Stolos de Cynourie (F. D. 140), G. STAMIRIS, *Χρονικὰ τῶν Ἀρκάδων* 2, 1960, p. 57, où il est intéressant de noter la tradition locale et les textes de l'époque impériale contenant des malédictions publiés par C. ROMAIOS, *Ἀθηνᾶ* 18, 1906, p. 443-450. Le texte paléochrétien, déposé aujourd'hui au Musée de Tripolis, est le suivant : + Κοιμητήριον τοῦ | μακαρίτου | Ἑρμογένους ἤτις | οὖν ποτε τολμήσι άνω | ρύξε τὸ μνῆμα τοῦτο | ἐχέτω τὴν μερίδα μετὰ | Ἰούδα τοῦ προδότου +

34. KENT, n° 644. Selon T. L. SHEAR, *AJA* 33, 1929, p. 519-520, Annas et Kaïaphas sont représentés dans l'iconographie chrétienne comme des habitants de l'enfer.

35. KENT, n°s 660, 620.

36. À Patras : *CIG*, 9298 ; FEISSEL, p. 374, n° 157*. À Sparte : mis à part l'inscription d'Archélaïs (cf. n. 32), FEISSEL, p. 372, n°s 141*, 142*. À Élis, *ibid.*, p. 373, n° 150*.

37. *IG* V_1, 822 ; FEISSEL, p. 372, n° 139* ; ID., *BCH* 104, 1980, p. 467-468.

38. M. PIÉRART, *BCH* 98, 1974, p. 779-781 ; FEISSEL, p. 370, n° 116*.

39. MERITT, n° 200 ; FEISSEL, p. 361, n° 19* : «... Seigneur, fais périr Leôn(ti)anos ? à cause de qui nous sommes entrés ici» ; cf. aussi MERITT, n°s 213, 215 et FEISSEL, p. 361, n°s 24*, 25*.

40. H. S. VERSNEL, Beyond Cursing : The Appeal to Justice in Judicial Prayers, *Magika Hiera. Ancient Greek Magic and Religion*, éd. Ch. A. FARAONE et D. OBBINK, New York - Oxford 1991, p. 60-106.

41. MERITT, n° 206 ; FEISSEL, p. 361, n° 21* : Invocation à un saint pour la libération d'Andréas ; MERITT, n° 207 ; FEISSEL, p. 361, n° 22* : Invocation à Dieu et à la Justice pour le relâchement des deux frères, bucellaires du préfet.

Cet héritage antique sous la forme «moderne» du christianisme, que nous avons présenté dans les textes d'adjurations, malédictions et menaces, apparaît aussi dans d'autres moyens d'expression. La sculpture architecturale et l'étude de ses traits communs a permis de définir la production du Péloponnèse comme profondément enracinée dans la tradition antique[42], par l'imitation des pièces antérieures locales, surtout de l'époque romaine[43]. D'autre part, «l'interprétation» chrétienne des pièces de sculpture antiques par incision du signe de la croix est bien attestée dans le Péloponnèse. Les croix sur le front et les yeux de la déesse colossale de Sparte, ainsi que sur une autre tête de femme provenant de la même ville, les croix sur la statue représentant une personne «en toge» à Corinthe, sont quelques exemples qui démontrent le «baptême» de ces sculptures païennes et leur fonctionnement comme figures chrétiennes[44].

La représentation du *gorgoneion* en même temps que le signe de la croix est attestée à Léchaion. Une plaque de chancel bilatérale, provenant du complexe du VIe s. (*hagiasma* ou jardin) qui succéda à un nymphée du IIIe s. (F. D. 5), était décorée d'un côté de la tête de Méduse, de l'autre d'une croix avec de la décoration végétale[45]. Le sujet apotropéen de la représentation de la tête de Méduse, très diffusé, est attesté pour Constantinople, entre autres, par les *Παραστάσεις Σύντομοι χρονικαί*, qui signalent la présence de quatre masques de gorgones à Chalkè, provenant du temple d'Artémis d'Éphèse avec le signe de la croix au-dessus, déposé par Justinien[46].

La persistance des mentalités et des pratiques préchrétiennes dans le domaine du culte montre la complexité des courants d'idées et de foi. La christianisation du rite des cultes locaux et l'emprunt des formes de culture antique par la nouvelle religion prouvent que la coupure n'est pas profonde. Henri-Irénée Marrou notait que «la ''Spätantike'' a été une grande époque religieuse... mais ce fut aussi une époque superstitieuse facilement séduite par toutes les variétés de l'occultisme, de l'astrologie à la magie la plus repoussante»[47]. C'est à ce phénomène que nous conduisent les découvertes du bassin souterrain à Corinthe.

Dans la région du Gymnase, la construction souterraine connue comme la «Fontaine aux Lampes» faisait partie d'un large complexe de bain et fontaine en fonction pendant les périodes hellénistique et romaine. Ce bain possédait une installation hydraulique dans une grotte naturelle à 200 m de l'Asklépieion, lieu de culte et de guérison. Après l'écroulement du bain vers la fin du IVe s., la «Fontaine aux Lampes» a été nettoyée et fonctionna comme lieu de culte et dé-

42. SODINI, *Sculpture architecturale*, p. 423-450.
43. Sur la renaissance de l'acanthe à l'époque paléochrétienne, cf. V. DÉROCHE, L'acanthe de l'arc d'Hadrien et ses dérivés en Grèce propre, *BCH* 111, 1987, p. 425-453.
44. A. DELIVORRIAS, *Interpretatio christiana*, Γύρω από τα όρια του παγανιστικού και του χριστιανικού κόσμου, *«Εὐφρόσυνον», Mélanges à M. Chatzidakis*, t. I, Athènes 1991, p. 107-123, pl. 53-60.
45. Maria SKLAVOU-MAVROÏDI, Παράσταση προσωπείου σε βυζαντινά γλυπτά, *ΔΧΑΕ* 13 (1985-1986), p. 175-180. La plaque se trouve aujourd'hui au Musée Byzantin (n° d'inventaire T. 28).
46. Sur ce sujet, voir C. MANGO, *The Brazen House*, Copenhague 1959, p. 100.
47. H.-I. MARROU, La civilisation de l'antiquité tardive, *Tardo Antico e Alto Medioevo. La forma artistica nel passagio dell'Antiquità al Medioevo*, Rome 1968, p. 392.

pôt de lampes votives, du IVe jusqu'au VIe s., quand le rocher s'écroula et que le complexe fut abandonné[48].

Parmi le très grand nombre de lampes votives, à peu près 4 000, trouvées dans cette construction souterraine[49], une série de graffites, gravés sur des tessons de lampes à huile, a été présentée par J. Wiseman[50]. Le premier texte que l'éditeur date du Ve s.[51], est selon sa lecture le suivant : + Ἄγγελοι οἱ κατο[ι]κοῦν<τες> ἐπὶ το<ῖς> ἰουδαίο<ις> τούτοις. Le fac-similé qui accompagne l'édition pose des problèmes de lecture, ainsi que la croix au début du texte. Ces difficultés sont signalées par Wiseman aussi, mais il traduit : «+ Anges qui habitent en bas parmi ces Juifs». Il s'agirait peut-être, selon l'éditeur, des anges du bas-monde, associés avec les Juifs, ou peut-être de certains Juifs associés aux chrétiens dans le même lieu de culte, ou encore des martyrs de la communauté juive devenus chrétiens. Ces explications du texte ne sont pas satisfaisantes et je crois que c'est la lecture proposée par D. Jordan qu'il faut retenir[52] ; elle se présente ainsi : + Ἄγγελοι οἱ κατοικοῦντες ἐπὶ τοῖς ὕδασι τούτοις, c'est-à-dire : «+ Anges qui habitent sur ces eaux».

Que tous les anges n'aient pas leur habitation dans les cieux et qu'un certain nombre d'entre eux soient délégués à des fonctions terrestres, gardiens des éléments, selon le livre d'Hénoch et l'Apocalypse, cette conception déplaisait aux Pères de l'Église[53]. Les anges, que le chrétien qui offre la lampe invoque, étaient parmi ceux qui habitaient en bas, les anges tombés : «οἱ τὴν κατωτάτω χώραν οἰκοῦντες ἄγγελοι»[54]. L'invocation de la lampe votive nous ramène aux esprits et démons habitant les eaux, les bains, les Nymphées et les grottes de l'antiquité[55] et aux ὑδροτελεῖς δαίμονες des chrétiens[56]. Cette grotte naturelle souterraine se trouvait, comme nous venons de le dire, tout près du lieu de guérison, de l'Asklépieion, où le rôle de l'eau était capital pour le culte du dieu-médecin[57]. Il est bien connu aussi que l'église de saint Michel à Chônai était associée avec une

48. Sur les rapports des fouilles à la «Fontaine aux Lampes», cf. J. WISEMAN, *Hesperia* 38, 1969, p. 64-106 ; 41, 1972, p. 1-42 ; ID., *Archaeology* 23, 1970, p. 130-137.
49. Karen S. GARNETT, Late Roman Corinthian Lamps from the Fountain of the Lamps, *Hesperia* 44, 1975, p. 173-206.
50. J. WISEMAN, *Hesperia* 41, 1972, p. 28-33, fig. 10. L'article de Anna LAMBROPOULOU (cité *supra*, p. 131, n. 61) suit de près les explications de J. Wiseman, sans aucun commentaire.
51. J.WISEMAN, *ibid.*, p. 28-30, n° 21, fig. 10 : L - 69 - 103.
52. D. R. JORDAN, Angels in the «Fountain of the Lamps» at Corinth, *Actes du XVe CIEB. Résumés des Communications, III. Art et Archéologie*, Athènes 1976. Cf. T. GREGORY, The Survival of Paganism in Christian Greece : A Critical Essay, *American Journal of Philology* 107, 1986, p. 233.
53. H. LECLERCQ, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, I_2, *s. v.* Anges, col. 2083.
54. G. W. H. LAMPE, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford 1961, *s. v.* ἄγγελος F. Sur les anges tombés et les démons souterrains, cf. Pseudo-Psellos, édité par P. GAUTIER, Pseudo-Psellos : Graecorum opiniones de daemonibus, *REB* 46, 1988, p. 85-107 et, en particulier, p. 94-97.
55. Parmi le grand nombre d'exemples : R. GINOUVÈS, *Balaneutikè. Recherches sur le bain dans l'Antiquité grecque*, Paris 1962 (BEFAR 200), p. 327-428 et ID , dans J. DES GAGNIERS et al., *Laodicée du Lycos, Le Nymphée*, Québec - Paris 1969, p. 137-140.
56. Le thème revient très souvent dans l'hagiologie chrétienne, cf. entre autres, A.-J. FESTUGIÈRE, *Les moines d'Orient* IV /1, *Enquête sur les moines d'Égypte*, Paris 1964, ch. xx, p. 114
57. R. MARTIN - H. METZGER, *BCH* 66-67, 1942-1943, p. 327 : sur le rôle de l'eau à l'Asklépieion de Gortys d'Arcadie et d'Épidaure.

source et que l'archange était vénéré comme guérisseur miraculeux. Amulettes et papyrus magiques attestent le rôle des anges au niveau de la superstition populaire[58].

Le substrat païen et juif du culte des anges, très diffusé en Asie Mineure, à Constantinople et dans les îles de la mer Égée, les Juifs influencés par le paganisme ambiant et les païens judaïsants, ont fait l'objet de longues analyses[59]. Contre les spéculations judaïsantes des Colossiens s'élève l'apôtre Paul (*Col.* 2,16-19), et le canon 35 du concile de Laodicée en 363 jette l'anathème sur ceux qui abandonnent l'Église et invoquent les anges, caractérisant cet acte de κεκρυμμένη εἰδωλολατρεία[60]. Théodoret de Cyr se réfère, vers la première moitié du Ve s., à ce πάθος, qui était très répandu en Phrygie et Pisidie[61].

Angélologie et démonologie sont inséparables dans la superstition populaire, païenne, juive et chrétienne. Le contenu des trois autres fragments de la «Fontaine aux Lampes» se réfère à des invocations populaires magiques très répandues pendant les premiers siècles chrétiens. Le second texte édité par Wiseman[62] est une invocation à Sabaôth, Iaô et Bel, à ces bien connues «voces mysticae», qui sont passées de la Bible et de cercles juifs au glossaire international de la magie[63]. Le troisième fragment s'adresse aux εὐκατάλακτοι («ceux qui doivent être apaisés»), très probablement aux démons, avec l'addition γένος Θ(εοῦ) Ἰη(σοῦ, et la dédicante est l'esclave de «Ὕψιστος». Il est connu que l'emploi du nom de Jésus aux premiers siècles chrétiens a partagé les mêmes présupposés magiques que l'emploi analogue des noms des Puissances dans le judaïsme et le paganisme gréco-romain[65].

Quatre lamelles de plomb ont été repérées au même endroit, dont une seule est présentée, d'une manière rudimentaire[66]. D'après la description de l'éditeur, il

58. C. MANGO, St. Michael and Attis, *ΔΧΑΕ* 12, 1984, p. 39-62.
59. Sur les anges des stèles funéraires de Thèra, voir en dernier G. KIOURTZIAN, *Inscriptions Grecques chrétiennes des Îles de la mer Égée, de la fin du IIIe jusqu'au VIIe siècle après J.-C. (Cyclades)* (Thèse de Doctorat présentée à l'Université Paris IV en novembre 1992), p. 268-307, avec la bibliographie sur le sujet. Le livre de G. W. BOWERSOCK, *Hellenism in Late Antiquity*, Cambridge 1990, qui présente une histoire religieuse débarrassée des débats sur l'affrontement entre le paganisme et le christianisme, accentue la filiation des anges avec le paganisme (p. 19-20).
60. MANSI, II, col. 570.
61. *PG* 82, col. 612.
62. Cité à la n. 50, p. 30-31, n° 22, fig.10 : L -4607.
63. Sur Iaô que l'on rencontre dans les amulettes et les *tabullae defixionis* et qui dérive à l'origine du fameux *tétragrammaton* : YHWH de la Bible, ainsi que sur Sabaôth, un des nombreux termes pour décrire Dieu dans la Bible et qui dans les *tabullae defixionis* tardifs signifiait une divinité indépendante, cf., en dernier lieu, J. G. GAGER, *Curse Tablets and Binding Spells from the Ancient World*, Oxford 1992, p. 268-269. Sur Bel ou Malak Bel ou «l'ange de Bel», un dieu indigène de Palmyre, plus fréquemment appelé «angelos», cf. BOWERSOCK (cité *supra*, n. 59), p. 19. Sur ce texte et sa nouvelle lecture, voir en dernier lieu, D. R. JORDAN, Inscribed lead Tablets from the Games in the Sanctuary of Poseidon, *Hesperia* 63, 1994, p. 120-121, n. 17.
64. J. WISEMAN, (cité *supra*, n. 50), p. 31-32, n° 23.
65. D. E. AUNE, Magic in Early Christianity, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II. 23.2, 1980, p. 1545-1549.
66. J. WISEMAN, (cité *supra*, n. 50), p. 33. D. R. JORDAN, A Survey of Greek Defixiones Not Included in the Special Corpora, *GRBS* 26, 1985, p. 166-167.

doit s'agir d'Abrasax, puissance divine, fréquemment invoquée dans la magie, sous la forme d'un anguipède, le serpent représentant le monde souterrain[67].

Une chapelle sera érigée plus tard au bassin de Lerna en fonction au milieu du VIIe s.[68], très probablement comme une réaction de l'Église aux esprits et démons.

Ces croyances hétérodoxes, héritées du milieu ambiant[69], et ces pratiques de magie exercées dans la capitale de la province sont mentionnées aussi par Jean Chrysostome qui, se référant au séjour de l'apôtre Paul à Corinthe, écrit entre autres : «... dans cette ville le démon a apparu et les Juifs en l'exorcisant ont subi le plus grand mal ; ceux qui se sont repentis ont rassemblé les livres des magiciens et ils en ont brûlé cinquante mille...»[70]. Que le nombre soit exagéré, même s'il s'agit de papyrus magiques, c'est bien probable, mais nous connaissons par d'autres sources l'autodafé de livres de magie[71].

La persistance des pratiques païennes dans les milieux ruraux, jusqu'au IXe s., et même plus tard, l'apparition des esprits et démons à Hélos de Laconie, la transmission de la nouvelle de la prise de Syracuse à l'amiral byzantin Adrianos – stationnant au port laconien d'Hiérax – par les bergers qui communiquaient avec les démons, les païens hellènes et slaves dans le Magne et ailleurs en Laconie, tout cela est rapporté par les sources[72].

L'adoption du paganisme par les couches populaires dans les pratiques traditionnelles du culte pour la santé et la mort, sera expliqué par l'absence du monachisme et l'isolement du pays[73]. Il est aussi remarquable que le «saint homme», cette présence si caractéristique de l'Antiquité tardive[74], le «Holy Man», soit absent. Il n'y a pas de doute que la persistance des pratiques païennes varie d'un lieu à l'autre et que la relation entre le facteur géographique et socio-économique d'une part, et les variations de l'expression religieuse de l'autre, est complexe.

Dans la société péloponnésienne, la religiosité est exprimée presque exclusivement par les monuments cultuels et l'épigraphie. Surtout par ces basiliques paléo-

67. Sur Abrasax, Abraxas, cf. l'article détaillé de M. LE GLAY, dans *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* (*LIMC*), I¹, 1981, *s. v.* Abraxas, où il est noté, entre autres : Abraxas est aussi un nom propre, un des noms (avec Iaô, Adonai, Sabaôth), par lesquels on invoquait le dieu suprême. Il est aussi associé à des divinités chthoniennes et magiciennes.

68. ROEBUCK, *Corinth* XIV, p. 169 ; PALLAS, *Korinth*, col. 788.

69. Des *tabulae defixionis* païens ont été trouvés dans la même région du Gymnase ; cf. J. WISEMAN, *Hesperia* 38, 1969, p. 70. Des lamelles de plomb avec des invocations à Hékatè, Perséphone et les dieux chthoniens, de la fin du IIIe- début du IVe s., sont présentes dans les fouilles à Corinthe de Ch. K. WILLIAMS, II, *Hesperia* 56, 1987, p. 31, n. 43.

70. *P.G.* 61, col. 11.

71. Dans la *Vie de Sévère* est cité un autodafé de livres de magie à Beyrouth. Cf. R. MOUTERDE, Regards sur Beyrouth phénicienne, hellénistique et romaine, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 40, 1964, p. 179-180.

72. F. R. TROMBLEY, Paganism in the Greek World at the End of Antiquity : The case of rural Anatolia and Greece, *Harvard Theological Review* 78, 1985, p. 327-352, et, en particulier, p. 345-349 ; E. ANAGNOSTAKIS, Το επεισόδιο του Αδριανού, «Πρόγνωσις» και «τελεσθέντων δήλωσις», *Η επικοινωνία στο Βυζάντιο, Actes du IIe Colloque International, Centre de Recherches Byzantines, FNRS*, Athènes 1993, p. 195-226.

73. F. R. TROMBLEY, *loc. cit.*, p. 345-349 ; T. GREGORY (cité *supra*, n. 52), p. 234-235 ; G. FOWDEN, *JRA* 3, 1990, p. 500. Un seul petit monastère (μονάδιον) a été signalé dans la ville d'Argos : M. PIÉRART, *BCH* 98, 1974, p. 779-781 ; cf. *supra*, p. 150, n. 38.

74. P. BROWN, The Rise and Function of the Holy Man in Late Antiquity, *JRS* 61, 1971, p. 80-101.

chrétiennes dont le nombre élevé est à retenir et dont l'architecture présente parfois des caractéristiques particulières tant pour le plan que pour les aménagements dus à la liturgie et pour le décor[75].

Dans le processus de changements et d'adaptation que la conjoncture politique et économique a créés, la transformation est lente, se dessinant dans la longue durée. Dans l'évolution des temps, avec l'ébranlement des frontières, la civilisation des envahisseurs, «des peuplades à l'âge du fer»[76], se mettra en contact avec la civilisation gréco-romaine. Parmi les restes de la culture matérielle, les petits objets métalliques des VIIe et VIIIe s. reflètent la «barbarisation» et l'interaction culturelle. Le VIIe s., le siècle des transformations, trouvera les gens du pays vivant sans nouvelles créations, repliés dans les ruines du passé. Mis à part quelques églises humbles, quelques pièces de sculpture grossières, la production artistique est inexistante. La société se sera adaptée à une réalité de pauvreté et d'indigence.

75. P. LEMERLE, À propos des basiliques paléochrétiennes de Grèce, *BCH* 70, 1946, p. 319-328 ; J.-P. SODINI, Architecture religieuse en Orient, *RA* 1974, p. 143-146 ; Ch. DELVOYE, Sur quelques aspects des relations entre l'architecture paléobyzantine de l'Anatolie, de Constantinople et de Grèce, *RA* 1976, p. 143-152.
76. SODINI, *La contribution de l'archéologie*, p. 184.

CONCLUSION

Les résultats auxquels je crois être parvenue en étudiant une région de Grèce méridionale, le Péloponnèse, souvent laissée dans l'ombre durant la période considérée et surtout entre la fin du VIe et le VIIIe siècle, peuvent se résumer ainsi. Sans approfondir tous les aspects et sans couvrir en totalité la tranche chronologique de cinq siècles, j'ai examiné l'évolution interne qui caractérise cette période en insistant sur les changements comme sur les continuités. J'ai souligné la complexité des modifications qui ne revêtent pas l'aspect simpliste d'un bouleversement, mais traduisent le passage d'un état à un autre, selon un processus graduel et non par une rupture brutale. Pour opérer la révision des conceptions généralement admises et répondre aux questions que ces changements posaient, j'ai été amenée à présenter des preuves et notamment à organiser le matériel archéologique en rassemblant les données connues, en présentant de nouvelles données, et en les confrontant avec l'information dispersée dans les sources littéraires.

Entre le IVe et le VIIIe siècle, l'étude de l'administration politique et ecclésiastique du Péloponnèse a permis de démontrer que les cadres sont restés stables malgré les remaniements de la géographie administrative entrepris par l'Empire et l'influence des événements extérieurs. La province d'Achaïe, puis le thème d'Hellade, avec Corinthe pour capitale, comprenait le Péloponnèse. Organisation civile et organisation ecclésiastique allaient de pair, et la province d'Achaïe est restée sous la juridiction de l'archevêque de Corinthe, qui signe comme «évêque du pays des Hellènes» en 680/1. Cette situation ne s'est modifiée qu'au début du IXe siècle avec la création du thème du Péloponnèse et la réorganisation de la province ecclésiastique.

À l'intérieur de ces cadres, qui persistent durant la période considérée, le Péloponnèse, dans sa réorganisation de l'espace – villes et agglomérations rurales –, subit l'impact des facteurs exogènes venus de la nature ou des hommes, qui provoquent des changements dans son évolution intérieure. J'ai examiné les rapports de l'homme péloponnésien avec son milieu naturel dans la longue durée en usant de méthodes interdisciplinaires qui s'attachent à montrer que chaque région, tributaire des données liées à sa culture et son environnement, a ses particularités. Ainsi, pour les tremblements de terre : en confrontant les données des sources écrites aux relevés archéologiques et aux travaux de spécialistes de la sismicité historique, qui ont essayé d'en déterminer la réalité et l'importance, j'ai montré que les tremblements de terre ont parfois été utilisés dans les conflits politiques et que les récits qui les rapportent ont été rédigés dans le contexte de l'environnement religieux qui prévalait alors, générant exagération et inexactitude chronologique et géographique. De plus, les archéologues ont souvent attribué toute destruction aux conséquences des séismes signalés par les sources. À plusieurs reprises néanmoins, l'analyse détaillée des données a démontré la véracité des auteurs de l'époque. Au-delà des destructions attestées dans les centres urbains, les séismes de 365, 375 et 551/2 ont eu des répercussions d'ordre géomorphologique et néotectonique ; ils ont contribué aux modifications et à l'évolution du

littoral, au déplacement du tracé des côtes et à la submersion de sites côtiers. Ailleurs, c'est l'érosion qui contribua à modifier le tracé des côtes et l'utilisation du sol. J'ai présenté le phénomène des terrasses fluviales formées par le dépôt des alluvions, principalement à Olympie, à l'aide des témoignages archéologiques. Remaniements et superposition d'édifices ont permis de dater le remblai alluvial, déposé après les VIIe-VIIIe s., phénomène qui coïncide avec l'installation des Slaves. La croissance démographique, le développement de l'élevage qui a conduit au déboisement des versants alentour, ainsi que le passage à une agriculture moins savante, destructrice de sols, en furent les causes principales. Il résulte des exemples présentés que le paysage exprime les relations entre dynamique physique et dynamique des sociétés ; la maîtrise des contraintes naturelles est liée à la conjoncture politique, économique et sociale.

À côté de ces phénomènes naturels, j'ai étudié les invasions qui se succèdent du IIIe au dernier quart du VIe s., Hérules, Wisigoths d'Alaric, Avars et Slaves, à partir des sources et des données de l'archéologie. J'ai dressé des listes de destructions – dont la cause se confond souvent avec les tremblements de terre –, et de restaurations ; il s'agissait de répondre à la question complexe que pose la régression de l'aspect monumental des villes, sur laquelle les sources, et surtout Zosime dans son opposition acharnée à l'Empire chrétien, mettent l'accent. Il en résulte que, pendant la fin du IVe et le début du Ve s., les constructions qui prévalent dénotent une modification de la fonction initiale, marquant ainsi l'adaptation aux conditions et besoins nouveaux. Le renouvellement du plan de la ville de Corinthe exprime les réalités économiques, esthétiques et idéologiques de l'ère nouvelle. Le christianisme qui s'installe et les constructions défensives entreprises au début du Ve s., juste après le passage d'Alaric, pour faire face à la menace de Stilicon, traduisent les changements qui marquent le pays. Mais les habitants ont pu affronter les dépenses induites par les fortifications tandis que les campagnes étaient en état de produire une quantité accrue de céréales : il faut donc nuancer l'impression de désolation et de régression économique.

Les invasions avaro-slaves, l'infiltration et l'installation des Slaves ont eu des répercussions sur le sort du Péloponnèse, à l'origine du problème historique si ardemment discuté – celui des invasions slaves –, dont j'ai entrepris d'élucider plusieurs aspects, en réexaminant donc les sources littéraires et les témoignages archéologiques et en développant des points susceptibles d'apporter des éclaircissements et des arguments directement probants. De la confrontation des principales sources, il ressort clairement que, pour le début, les sources ne mentionnent que des invasions et point d'installation, à l'exception de la *Chronique dite de Monemvasie*. La confrontation des données textuelles avec le témoignage des données numismatiques et notamment la distribution chronologique des trouvailles monétaires localisées, a permis d'éclairer, vérifier ou démentir les sources. La présentation géographique des 43 trésors enfouis dans l'urgence, publiés ou inédits, ainsi que celle des monnaies isolées, nous a conduite à conclure que les envahisseurs sont arrivés par vagues. En raison du témoignage des monnaies isolées qui circulent après la date de l'arrivée des Slaves que rapportent les sources, on ne peut plus retenir la mention catégorique de la *Chronique dite de Monemvasie*, selon laquelle le Péloponnèse a été conquis par les Slaves de 587/8 à 805.

Si les monnaies enfouies ont éclairé le processus des invasions, les témoignages de la toponomastique et de la céramique ont contribué à préciser la probléma-

tique de l'installation des Slaves. Après la deuxième ou la troisième décennie du VIIe s., ils commencent à s'installer sur leurs sites de prédilection ; ils arrivent par vagues successives, sans appartenir à des groupes définis et sans organisation politique. Leur arrivée devient massive vers le milieu du VIIIe s. L'étude de la céramique, élément essentiel de la culture matérielle slave, découverte sur différents sites du Péloponnèse, Olympie, Argos, Tirynthe, Isthmia, a démontré la présence des Slaves et leur cohabitation pacifique avec les Byzantins, sans que l'on puisse relever d'indice d'hostilité.

L'étude des objets métalliques, et notamment des plaques-boucles, considérées dans le passé comme «avares», met en valeur la présence byzantine. En mettant en lumière les lieux et sites où on les a découvertes, Athènes, Corinthe, Tigani dans le Magne, les îles et les côtes d'Argolide, en étudiant leur type de fabrication et en réexaminant leur datation à l'aide des exemples repérés en Crimée, on peut conclure que ces objets de fabrication byzantine démontrent la continuité de la vie et de la présence des Byzantins dans ces villes, sites, et îles pendant les «siècles obscurs», les VIIe et VIIIe s. D'autre part, ces objets confirment le texte de la *Chronique dite de Monemvasie*, qui signale que la côte orientale, de Corinthe jusqu'au cap Malée, était restée dans l'obédience byzantine à l'écart des envahisseurs ; de plus, ils élargissent l'espace géographique concerné. En publiant une série de sceaux provenant des îles de l'Argolide repérés par des recherches de surface, qui appartenaient à des fonctionnaires et dignitaires de l'administration centrale et provinciale, j'ai mis l'accent sur la présence du pouvoir politique, militaire et ecclésiastique pendant les VIe-VIIIe s. Les sceaux du VIIIe s. du stratège d'Hellade ou des Helladiques sont d'un intérêt particulier. Ces données nouvelles m'ont conduite à reprendre le problème du thème d'Hellade, de sa fonction maritime et de son étendue géographique. D'ailleurs, la révision des données tirées des sources et de l'archéologie concernant plusieurs villes et sites, surtout côtiers, des parties orientale, méridionale et occidentale du Péloponnèse atteste de leur activité pendant les VIIe et VIIIe s. Une ceinture de sites maritimes entoure le pays, qui contrôlent les voies maritimes pour le commerce et la guerre ; ce penchant maritime, tôt attesté, s'explique par la nécessité des communications plutôt que par l'insécurité à l'intérieur des terres.

L'étude des sites habités, villes et agglomérations rurales, de leur société et de leur fonction économique dans le processus d'évolution a permis d'évaluer les changements et les permanences dans le Péloponnèse. La cartographie des données du *Synekdèmos* permet d'esquisser le réseau urbain de la province d'Achaïe ou Hellade : c'est l'une des plus richement dotées en cités, mais leur répartition s'éclaircit du nord au sud et le Péloponnèse n'en contient que le tiers du total, soit 26 sur 79 cités ; si l'on tient compte de son étendue, la constatation est plus remarquable encore. D'autre part, l'appartenance à une unité administrative (province) et la soumission à la capitale (Corinthe) n'impliquent pas un développement uniforme de la fonction et de l'évolution des cités. Centres d'échanges et points de concentration de la production agricole, relais locaux de l'administration impériale et évêchés, les cités se trouvent au point d'aboutissement des routes maritimes et sur les principaux axes qui traversent le pays. De ce point de vue, en comparant les cités dans la liste du *Synekdèmos* (VIe s.) et celle de la *Tabula Peutingeriana* (IVe s.), l'on démontre l'affaiblissement des parties occidentale et centrale et le renforcement de la partie orientale. Les nouvelles directions politi-

ques de l'Empire dictées par la naissance de Constantinople justifient ce mouvement vers l'est. Au reste, l'affaiblissement des cités du centre et de l'ouest pourrait aussi expliquer l'installation ultérieure des Slaves.

La redéfinition du plan des villes et l'abandon progressif des monuments antiques ont démontré que l'utilisation de ceux-ci change pour s'adapter aux besoins des temps nouveaux. Les changements du paysage urbain attestés en plusieurs endroits montrent les activités qui s'adaptent au nouveau contexte social. À Corinthe et Argos, on note une intense activité de construction du milieu du V[e] au milieu du VI[e] s., dans les domaines tant privé qu'ecclésiastique. Par la suite, mais avant l'arrivée des Slaves, les constructions et réparations s'arrêtent sans que la vie citadine s'interrompe. L'aspect d'autres cités, moins grandes, se caractérise par les édifices cultuels chrétiens érigés à côté des ruines antiques. De l'interaction entre la vie religieuse et la vie urbaine, c'est la seconde qui sort transfigurée.

Les renseignements recueillis pour nombre de sites ruraux repérés sont d'un poids inégal ; pour la plupart d'entre eux, les données prouvent seulement leur existence. Le simple comptage des points d'occupation du sol ne permet pas d'apprécier l'évolution de leur fonction et l'importance de leur population. Toutefois, les recherches d'archéologie du paysage ont permis, pour certaines régions comme l'Argolide du Sud, de repérer les sites, d'en signaler les modifications et d'en suivre l'évolution sociale et économique en relation avec l'impact des facteurs conjoncturels. Au début du III[e] s., on constate une reprise économique ; nombreux sont les habitats de la période des V[e] et VI[e] s. qui réoccupent les terres abandonnées auparavant. Mais cette prospérité n'a pas duré : passé le VII[e] s., il n'y a pas d'indices d'habitat.

J'ai longuement analysé la société urbaine et rurale, sa hiérarchie et ses activités. Dans les villes, les forces dirigeantes, représentants du pouvoir central, magistrats locaux et riches citoyens favorisent la vie sociale en maintenant ce qui caractérisait la vie civique traditionnelle. On a mis en lumière l'emploi des revenus fiscaux, la redistribution du surplus et l'importance que l'État accordait au fonctionnement économique de ses sociétés en orientant les dépenses des riches. Le groupe des *principales*, le conseil restreint formé de l'élite de l'ordre des curiales jouait un rôle essentiel dans la perception de l'impôt et accumulait richesses et pouvoir. Les luxueuses résidences urbaines leur appartenaient, mais ils les ont abandonnées à partir du moment où ils n'ont plus organisé l'imposition fiscale, passée entre les mains d'administrateurs issus de Constantinople. Procope attribue à Justinien la décadence de la civilisation poliade grecque pour en avoir détourné les ressources et substitué l'Empereur aux cités. D'autre part, les résidences que les propriétaires terriens se faisaient construire sur leurs domaines, les *villae*, prouvent leur prédominance sur les habitants moins fortunés et témoignent de la hiérarchie sociale en mettant en lumière les liens de dépendance. On tire des conclusions semblables des quelques tombes qui se distinguent par les offrandes contenues.

La puissance grandissante de l'Église accompagne la puissance croissante des propriétaires terriens en ville et dans les campagnes. Les richesses que l'Église acquiert, son emprise sur le monde urbain et rural, expliquent l'essor des constructions chrétiennes et le rôle institutionnel et social de l'évêque, qui s'accentue à partir du règne de Justinien.

J'ai étudié la population des centres urbains et ruraux et ses activités essentiellement à partir du matériel épigraphique ; toutefois, l'inégalité de distribution, les difficultés d'une datation exacte empêchent de saisir les processus d'évolution, surtout s'agissant des métiers. En classant les épitaphes de Corinthe, on découvre quelques tendances dominantes. Les services localisés dans la capitale ne contribuent pas à la croissance de l'économie urbaine. Le développement du secteur alimentaire, qui est le plus accentué, démontre que la ville est un lieu de consommation tout en témoignant des relations étroites entre ville et campagne. En outre, l'épigraphie funéraire de Corinthe permet d'évoquer la présence d'une classe moyenne, au sein de laquelle on peut saisir une différenciation. Voici ce que l'on constate en étudiant les activités liées à l'artisanat et au commerce. La tradition maintenue dans les matériaux de construction ne saurait masquer l'évolution dans la forme et l'expression artistiques. La pierre et le marbre, la mosaïque et surtout la céramique ont permis de poser les questions touchant aux productions locales. Corinthe produit des lampes en quantité considérable du milieu du Ve au milieu du VIe s. Les artisans se soucient seulement d'une production massive, rapide et mécanisée pour satisfaire la demande présentée par la clientèle d'une ville bien peuplée qui a besoin de produits industriels. De même Argos produit alors des lampes en grande quantité. Par ailleurs, les importations de céramique fine destinée à une clientèle capable de s'offrir ce luxe diminuent vers la seconde moitié du VIe et le début du VIIe s.

L'augmentation attestée de la population urbaine va de pair avec l'augmentation des sites ruraux pendant les Ve et VIe s., tout comme la régression vers la fin du VIe et le début du VIIe s. On a examiné ce phénomène en corrélation avec l'accès aux marchés et la circulation monétaire. L'atelier localisé sur les côtes d'Argolide, fabricant des amphores largement commercialisées, s'est arrêté au début du VIIe s., d'après les dernières trouvailles monétaires ; la raison n'en est pas l'arrivée hostile des Slaves, puisque les objets métalliques et les sceaux des VIIe et VIIIe s. prouvent la présence du pouvoir central dans ces parages. C'est plus probablement la fermeture des marchés, les obstacles rencontrés par les voyages, qui ont ramené la production à un niveau de subsistance. D'ailleurs, la baisse de la circulation monétaire vient corroborer l'image de régression des sites ruraux attestée par l'archéologie extensive et la fermeture des marchés attestée par l'étude du matériel amphorique. La diminution progressive constatée prouve l'affaiblissement du marché local. Les monnaies chronologiquement les plus tardives circulent, mis à part Corinthe, dans les régions côtières orientales et méridionales. L'or est également attesté en quantité plus considérable dans la partie orientale, là où la présence du pouvoir byzantin est plus forte et l'économie plus active. Les Slaves trouvent un espace rural désorganisé. Ils s'installent sur des terres dépourvues de gestion, les travaillent et ne passent sous l'obédience byzantine qu'après 783. Auparavant, ils cohabitaient avec les Grecs, mais ils n'étaient ni organisés ni enregistrés parmi les contribuables. Le pouvoir central s'intéressait uniquement à conserver les points qui communiquaient avec la mer.

On a souvent mis l'accent sur l'unité et l'originalité de la période qui s'étend de la fin du IIIe à la fin du VIe s. : elle ignore les coupures avec la civilisation antique tant que la cité et son idéologie restent en place. Pourtant, nous avons pu discerner les mutations derrière cette façade uniforme ; elles se sont développées dans le milieu social d'une région comme le Péloponnèse, où notables et

peuple communiaient dans l'hellénisme et le christianisme. Le respect des *patria* et le rappel des ancêtres mettent en valeur les liens avec le passé archaïque et classique, le goût de l'autochtonie et le patriotisme grec, ethnique et linguistique. Les classes dirigeantes expriment cet attachement au passé dans les mosaïques profanes qu'elles commandent, mais, dans cette expression culturelle, on a pu signaler les traits qui annoncent la conception future, largement développée à l'époque byzantine. De même, dans la vie quotidienne, nous saisissons un changement dans le comportement et la conscience de soi. La persistance de l'héritage antique, l'adoption et la réinterprétation de celui-ci par le christianisme, l'interaction entre les deux cultures caractérisent plusieurs aspects du comportement social et de l'expression culturelle. Dans le processus de changements et d'adaptation que la conjoncture politique et économique a créé, la transformation est lente et se dessine dans la longue durée pour aboutir à une société qui acceptera la réalité d'une ère nouvelle.

FICHES DOCUMENTAIRES

LES DONNÉES SUR LA CARTE

I. CORINTHIE

1. KROMMYON

- HIÉROKLÈS, 645I4.
- Identifié avec la commune contemporaine Hag. Théodoroi. L'église homonyme est construite sur l'emplacement d'une basilique paléochrétienne. Éléments de sculpture architecturale : KORDOSSIS, *Κόρινθος*, p. 66, n. 38.

2. ISTHMIA

- *Tab. Peut.*, col. 565. ZOSIME, V, 6, t. III[1], p. 13. PROCOPE, *De Aed.*, IV, 2, p. 112.
- Inscriptions : FEISSEL, p. 279-281, n[os] 16, 17 (bibliographie antérieure). Monnaies : BEATON - CLEMENT, *The Destruction of the Sanctuary of Poseidon*, p. 267-279. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 56-57, n° 9. Céramique : BRONEER, *Isthmia* III. WOHL, *Deposit of Lamps*, p. 113-140. Céramique slave, cf. *supra*, p. 86, n. 91.
- Sur les destructions du sanctuaire, le site et les fortifications : BRONEER, *Isthmia* II, p. 2, 5. CLEMENT, *Alaric*, p. 135-137. ID., *Hexamilion*, p. 159-164. ID, *Isthmian Notes*, p. 380-383. BEATON - CLEMENT, *The Destruction of the Sanctuary of Poseidon*. HOHLFELDER, *Trans-Isthmian Walls*, p. 173-179. WISEMAN, *The Land*, p. 63-64. KARDULIAS, *Isthmia*. GREGORY - KARDULIAS, *Surveys at Isthmia*, p. 467-511. GREGORY, *Isthmia* V. ID., An Early Byzantine (dark-age) settlement at Isthmia : preliminary report, dans *The Corinthia in the Roman Period*, Ann Arbor (Mi.) 1993 (JRA, Suppl. Series 8), p. 149-160.

3. CORINTHE

- *Tab. Peut.*, col. 565. ANONYM. RAVEN V, 13I. GUIDO, 1116. *ETMG* LII, p. 188, 291. HIÉROKLÈS, 6467. JEAN CHRYSOSTOME, *PG* 61, col. 9. ZOSIME, V, 6, t. III[1], p. 13. MALALAS, p. 417-418. ÉVAGRE, *Hist. Eccl.*, IV, 8, p. 159. PROCOPE, *De bello gothico*, IV, 25, p. 627-628. ID., *De Aed.*, IV, 2, p. 112. ID., *Anecdota*, 18, p. 119. LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 10.
- Les premiers évêques de Corinthe, métropole de la province d'Achaïe et siège de fondation apostolique, Apollo, Silas et Sosthénes sont connus par une tradition tardive. - Apollonius (première moitié du II[e] s.). - Primus sous le pape Anicet (EUSÈBE, *Hist. eccl.*, IV, XXII). - Denys I[er] dans le second quart du II[e] s. (EUSÈBE, IV, XXIII). - Bacchyllus (EUSÈBE, V, XXII, XXIII). - Hésiode (*De haer.* 49). - Epictète (lettre de saint Athanase, *PG* 26, col. 1049). - Denys II (lettre du pape Jules I[er]). - Dorothée prit part au II[e] concile œcuménique de Constantinople de 381 (LEQUIEN, *OC* II, 159). - Alexandre reçut une lettre de saint Jean Chrysostome en 406 (*PG* 52, col. 707). - Périgénès, en conflit avec Rome en 418 (MANSI, IV, col. 435) ; en 431, il prit part au concile d'Éphèse (MANSI, IV, col. 1213B, 1363E ; VI, col. 871B). - Erasistratos reçut une lettre du pape Léon le Grand en 446 ; il assista au «brigandage d'Éphèse» en 449 (MANSI, VI, col. 608C. *ACO* II,3,1, p. 252. HONIGMANN, *Lists*, p. 34). - Pierre prit part en

451 au concile de Chalcédoine ; il souscrit en 458 la lettre des évêques d'Achaïe à l'empereur Léon Ier (*ACO* II,5, p. 89 ; MANSI, VII, col. 612B). - Eustathius (Ve s. ?) dont l'épitaphe a été trouvée dans l'église Saint-Kodratos (E. STIKAS, *PAE* 1961, p. 133. FEISSEL, p. 295, n° 35). - Photius envoie ses représentants, les diacres Denys et Callinique, au concile de 536 tenu à Constantinople (MANSI, VIII, col. 679. *ACO* III, p. 29_{16}, 127_{39}, 163_{13}, 171_{30}) ; invocation pour cet évêque sur colonnette de marbre trouvée sur l'Acrocorinthe (PALLAS - DANTIS, p. 68-69, n° 7 = *SEG* 29, 302). - Théodore, archevêque connu par son sceau daté du VIe s. (LAURENT, *Corpus* V /1, n° 554). - Anastasius est déposé comme simoniaque par saint Grégoire le Grand (S. GREGORII MAGNI *Epistulae*, *PL* 77, col. 780). - Jean Ier remplace Anastasius ; lettre de saint Grégoire le Grand adressée à Jean en 595 (*PL* 77, col. 790). - Église de Corinthe (sceau de l') VIe-VIIe s. (LAURENT, *Corpus* V /1, n° 553 ; première moitié du VIIe s. selon J.-Cl. CHEYNET - Cécile MORRISSON - W. SEIBT, *Sceaux byzantins de la Collection H. Seyrig*, Paris 1991, n° 244).- Stéphanos assiste au VIe concile œcuménique de 680/1 (MANSI, XI, col. 625, 641, 669, 689. *ACO*, Series secunda, II,1,2, n° 10 ; p. 891_{19}. Cf. R. RIEDINGER, *Die Präsenz und Suskriptionlisten des VI. Oek. Konzils (680-1) und der Papyrus Vind. Gr. 3*, Munich 1979, p. 6-14, 16). - Anonyme mentionné vers 689 ; il fait partie d'une mission confiée par le patriarche Paul III (688-694) et prend part à Rome au jugement de saint Grégoire d'Agrigente (GRUMEL, *Regestes*,**316). - Anonyme, VIIIe s. (ZACOS - VEGLERY, *Lead Seals*, n° 2575A). - Jean, archevêque de Corinthe, dont le sceau est daté entre 787 et 815 (ZACOS - VEGLERY, *Lead Seals*, n° 1335). Dans *DOSeals* 2, 25.1, le sceau est daté avant le milieu du IXe s. - Gabriel, connu par son sceau, «Gabriel archevêque d'Hellade», daté du VIIIe-IXe s. (LAURENT, Corpus V /1, n° 555). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 732. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 483-484.

- Sur la ville (l'Agora et la région centrale) et son aspect monumental : SCRANTON, *Corinth* XVI, p. 6-33. AVRAMÉA - KYRKOU, *Inventaire*, p. 32-39 (références aux fouilles après la parution du livre de Scranton). PALLAS, *Korinth*, col. 759, 787-788. Sur l'aqueduc d'Hadrien en usage jusqu'au Ve s. : Y. LOLOS, *Hóros*, 8-9, 1990-1991, p. 311-313.
- Inscriptions : FEISSEL, n°s 3, 6, 7, 10, 13-15, 16-21, 23, 30, 31, 33-36, et 1* à 102*. Monnaies : Références dans *AD* et *Hesperia*. Pour les VIe-VIIe s., AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 52-56, n°s 1-8 ; p. 70-75 et *supra*, p. 72-74. Céramique : Karen S. GARNETT, *Hesperia* 44, 1975, p. 173-206.

BASILIQUES «EXTRA MUROS»

- Basilique de saint Kodratos, du cimetière nord (début du VIe s.). Tombes sur et autour de l'église et dans la chapelle absidiale : E. STIKAS, *PAE* 1961, p. 129-136 ; 1962, p. 51-56. PALLAS, *Monuments*, p. 156-163. ID., *Korinth*, col. 777-779.
- Basilique de Kraneion, dans la région du cimetière oriental (début du VIe s.), remaniements après 552 ; maisons, tombes : PALLAS, *Korinth*, col. 779-785 (avec bibliographie antérieure).
- Basilique de Scoutela, au nord-ouest du village Archaia Korinthos, sur la route vers Périyali (premier quart du VIe s.) : PALLAS, *Korinth*, col. 776-777.

BASILIQUES «INTRA MUROS»

- Basilique à trois nefs au nord-est du temple d'Apollon, datée de la fin du VIe ou du début du VIIe s. Tombes des VIe-XIIIe s. avec plusieurs inhumations ; ossuaires,

boucles de ceinture (cf. *supra*, p. 86 sq.) : H. ROBINSON, *Hesperia* 45, 1976, p. 203-239. PALLAS, *Korinth*, col. 788.
- Restes d'une église à 250 m à l'est de l'Agora : SCRANTON, *Corinth* XVI, p. 9.
- À 850 m de l'Agora, à l'ouest de l'Amphithéâtre, murs, membres d'architecture, «mensa», chapiteau, proviennent d'une basilique : PALLAS, *RAC* 35, 1959, p. 205-207, fig. 20, 21.
- À Hag. Paraskevi, mur du IVe-Ve s. appartenant probablement à une église : H. ROBINSON, *AD* 22, 1967 B'I, p. 218-219.
- Église à l'est de l'Agora sur la basilique Julienne, datée après le VIe s. : D. PALLAS, *EEBΣ* 28, 1958, p. 533.
- Au milieu du VIIe s., sur la fontaine de Lerna, chapelle avec hagiasma : ROEBUCK, *Corinth* XIV, p. 168. PALLAS, *Korinth*, col. 788.

CIMETIÈRES «EXTRA MUROS»
- Cimetière nord ; région du Gymnase. Asklépieion. Lerna. Cimetière de la basilique de saint Kodratos. Cimetière oriental à la porte de Kenchréai. Cimetière de la basilique de Kraneion. Cimetière occidental (près d'Anaploga). Cimetière sud (près de Hatzi-Mustafa) : PALLAS, *Korinth*, col. 760.

4. ACROCORINTHE
- Sur la fortification de l'Acrocorinthe : CARPENTER - BON, *Corinth* IIIii, p. 128, 210, 214. GREGORY, *Late Roman Wall*, p. 272, 278. F. WINTER, *AJA* 95, 1991, p. 119-120. Cf. *supra*, p. 62.
- Basilique sur le sommet de la colline, sur le site du temple d'Aphrodite du début du Ve et du VIIe s. : C. W. BLEGEN, *Corinth* IIIi, p. 21-28. PALLAS, *Korinth*, col. 792-793.
- Monnaies : A. R. BELLINGER, The Coins, *Corinth* IIIi, p. 66-68.

5. LÉCHAION
- *Tab. Peut.*, col. 581. Le proconsul Hermogénès est honoré comme fondateur du port : KENT, n° 503. FEISSEL, p. 285, n° 23.
- Grande basilique paléochrétienne, dite du martyr Léonide et de ses compagnons, au lieu-dit Diavatiki, au bras ouest du port : vaste édifice fondé sous Marcien (450-457) ou juste après, complété sous Anastase (491-518) avec additions sous Justin Ier (518-527) ; détruit par le tremblement de terre de 551 /2.
- Maisons de la seconde moitié du VIe, début du VIIe s. Agglomération rurale. Tombeaux, fragments de sculpture architecturale de marbre, monnaies : PALLAS, *Monuments*, p. 165-171. ID., *Korinth*, col. 769-776. SODINI, *Habitat urbain*, p. 370-373.
- À l'est du port : bâtiment romain (IIIe s.), probablement nymphée, transformé au VIe s. en grand complexe (*hagiasma* ou jardin).
- À 300 m du nymphée : cimetière, monnaies. Au sud-est : bâtiment avec mosaïque : A. PHILADELPHEUS, *AD* 4, 1918, p. 125-135. E. STIKAS, *PAE* 1957, p. 89-94. Hélène KOUNOUPIOTOU-MANOLESSOU, *AD* 27, 1972 B'I, p. 293 ; 28, 1973 B'I, p. 229. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 96, n° 38. AVRAMÉA - KYRKOU, *Inventaire*, p. 44-45. PALLAS, *Korinth*, col. 766.

6. Hag. Ghérassimos

- Au nord de la colline de Hag. Ghérassimos, à 2 km de Léchaion, site du VIe s., établi probablement après le tremblement de terre de 551/2 : riche matériel architectural, pavements de mosaïque, plaque de chancel inscrite, monnaies, tessons.
- D. PALLAS, *PAE* 1956, p. 165. WISEMAN, *The Land*, p. 99, fig. 125-127. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 96, n° 37. PALLAS, *Korinth*, col. 749.

7. KENCHRÉAI

- *Tab. Peut.*, col. 581. ANONYM. RAVEN. V, 132. GUIDO, 1118. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 736 (?). FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 495.
- À l'extrémité sud-est du port (secteur A) : vestiges d'une basilique, à une nef, narthex et exonarthex, pavés de mosaïques ; petite chapelle sur le sanctuaire de la «Fontaine» d'Isis. Complexe chrétien construit à la fin du IVe s., qui resta en usage jusqu'à la fin du VIe s. Tombes nombreuses. Au nord-ouest du port (secteur B) : activité de la région pendant les IVe et Ve s. Monnaies. Au nord du port (secteur E) : constructions, monnaies, cimetière. À l'extrémité nord-est du port (secteur C) : bâtiments V^e-VIe s.
- SCRANTON - SHAW - IBRAHIM, *Kenchreai* I. HOHLFELDER, *Kenchreai* III, p. 63-92. ADAMSCHECK, *Kenchreai* IV, p. 82-140. WILLIAMS, *Kenchreai* V, p. 69-88. T. GREGORY, Intensive archaeological survey and its place in Byzantine studies, *Byzantine Studies* 13, 1986, p. 161-164. AVRAMÉA - KYRKOU, *Inventaire*, p. 42-43.

8. Akra Sophia

- Établissement rural. *Villa* d'époque protobyzantine. Céramique (IVe-VIIe s.).
- T. GREGORY, An Early Byzantine Complex at Akra Sophia near Corinth, *Hesperia* 54, 1985, p. 411-428, pl. 106-111. ID., *AD* 37, 1982 B'1, p. 156-159. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 724.

9-10. Almyri (Anô et Katô)

- À Vigla, de Katô Almyri : céramique d'époque romaine tardive (IVe-Ve s.). Ruines d'une basilique paléochrétienne de la région d'Almyri (?).
- WISEMAN, *The Land*, p. 58. N. KALOGEROPOULOS, *Ἄγνωστα βυζαντινὰ μνημεῖα Κορινθίας*, Athènes 1935, p. 17.

11. Galataki

- Au sommet d'une colline à 300 m à l'ouest du village : tombeaux chrétiens (*arcosolia*). À l'époque chrétienne appartiennent probablement les squelettes trouvés dans une tombe mycénienne sur le côté oriental de la colline. Le site : sur la place de l'antique Solygheia.
- N. VERDELIS, *PAE* 1958, p. 137-138.

12. Plateia (île de)

- Dans le golfe Saronique, à l'entrée sud-est de la baie de Kenchréai : murs et tessons d'époque romaine tardive et byzantine.
- WISEMAN, *The Land*, p. 134.

13. Évraionissos (île d')
- Île du golfe Saronique, à l'entrée sud-est de la baie de Kenchréai. Tessons (IVe-VIe s.).
- WISEMAN, *The Land*, p. 134.

14. Steiri
- Chapiteaux paléochrétiens, inscription (?) dans l'église de la Vierge (XIe s.).
- A. ORLANDOS, *ABME* 1, 1935, p. 83. T. GRITSOPOULOS, *EEBΣ* 36, 1968, p. 411-412. ID., Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία Κορινθίας, *Πελοποννησιακὰ* 9, 1972, p. 143-144. ID., Χριστιανικὰ μνημεῖα Σοφικοῦ, *Actes du Ier Congrès d'Études Corinthiennes*, Athènes 1975 (Πελοποννησιακά, Suppl. 2), p. 161-171.

15. Sophikon
- Au sud du village, église byzantine des Taxiarques sur grand bâtiment paléochrétien. Blocs et éléments d'architecture. Église paléochrétienne à 2 km à l'est du village. Mosaïque.
- A. ORLANDOS, *ABME* 1, 1935, p. 70-74. J. VOLANAKIS, *Βυζαντινὸς Πολιτισμὸς* 1, 1976, p. 121. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 98, n° 43.

16. Angélokastron
- Au lieu-dit Patima site (?) d'époque romaine tardive.
- FOWLER-STILLWELL, *Corinth* I, p. 102-103. N. FARAKLAS, *Ἐπιδαυρία*, Athens Technological Organization, 1972 (Ancient Greek Cities 12), App. 3, p. 1.

17. Solomos
- Au lieu-dit Potamia, au sud-est de Solomos : tombeau du IVe s. ; tessons. Trésors de monnaies.
- E. VANDERPOOL, *AJA* 59, 1955, p. 225. *BCH* 79, 1955, p. 231. WISEMAN, *The Land*, p. 90. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 58-59, n°s 12, 13.

18. Chiliomodi
- Église paléochrétienne de Hag. Matranga, dans la région de l'antique Ténéa, entre Athikia et Chiliomodi.
- *Journal officiel du Gouvernement Hellénique* : 473 /17.12.62.

19. Klénia
- Restes d'un établissement, tombe, inscription funéraire paléochrétienne.
- J. PAPACHRISTODOULOU, *AD* 24, 1969 B'1, p. 103-104. Evangélia PROTONOTARIOU-DEILAKI, *AD* 25, 1970 B'1, p. 159. WISEMAN, *The Land*, p. 92. PALLAS-DANTIS, p. 62-63, n° 1.

20-21. Hag. Vassileios
- Au lieu-dit Varéla, vestiges d'un site du Bas-Empire ; *villa* de la même période, remaniée à la fin du VIe s. (séisme de 551 /2) ; thermes du IVe s. ; salle ornée d'une mosaïque : Afendra MOUTZALI, *AD* 39, 1984 B'1, p. 109-110. Anne PARIENTE, *BCH* 115, 1991, p. 857.
- Au lieu-dit Zygouriès, tombe et monnaie (351-354). C. W. BLEGEN, *Zygouries, A Prehistoric settlement in the valley of Cleonae*, Cambridge (Mass.) 1928, p. 3,

24, 28, 70, 71. M. SAKELLARIOU - N. FARAKLAS, *Corinthia-Cleonaea*, Athens Technological Organization, 1971 (Ancient Greek Cities 3), App. II, p. 33.

22. CLÉONÉE
- *Tab. Peut.*, col. 565.
- Basilique paléochrétienne (?).
- T. GRITSOPOULOS, *ΕΕΒΣ* 36, 1968, p. 412. KORDOSSIS, *Κόρινθος*, p. 67.

23. NÉMÉE
- *Tab. Peut.*, col. 565. HIÉROKLÈS 6468a.
- Agglomération rurale de l'époque protobyzantine dont les activités sont visibles dans plusieurs parties du sanctuaire : fossés d'irrigation, tombes, maisons. Monnaies. Basilique paléochrétienne à l'emplacement de l'hôtellerie du sanctuaire païen. Basilique paléochrétienne au sommet d'une colline près du sanctuaire où se trouve l'église moderne de Hag. Evangélistria.
- St. G. MILLER, *Hesperia* 44, 1975, p. 154, 155, 157, 162, 167-168, 169 ; 45, 1976, p. 202 ; 49, 1980, p. 181-183, 191-197 ; 50, 1981, p. 48, 50 ; 51, 1982, p. 22 ; 53, 1984, p. 84-88, 93 ; 57, 1988, p. 3-8. ID., *Guide de Némée*, p. 80 n. 46. *Nemea I : Excavations at Nemea, Topographical and architectural Studies*, 1992, *passim*. Basiliques : PALLAS, *Monuments*, p. 176-177, fig. 119. ORLANDOS, *Actes du Ve CIAC*, Rome-Paris 1957, p. 112, fig. 3. Monnaies : AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 59, n° 14.

24. PHLIOUS - Polyphengos
- DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 755.
- Sur le site de l'antique Phlionte : édifice rectangulaire appelé «Palati», détruit au IVe s. Pendant le Ve s., un bâtiment a été édifié.
- *RE* XX1, 1941, col. 287 (MEYER). W. R. BIERS, *Hesperia* 40, 1971, p. 424-447 ; 42, 1973, p. 102-120. J.-P. MICHAUD, *BCH* 95, 1971, p. 864-865 ; 97, 1973, p. 293. W. R. BIERS, *AD* 28, 1973 B'1, p. 152. Susan ALCOCK, Urban Survey and the Polis of Phlious, *Hesperia* 60, 1991, p. 421-463, particulièrement p. 431, 459-462.

25. Koutsi
- Trésor de monnaies de bronze (dernière : 577 /8).
- OIKONOMIDOU-KARAMESSINI, *Πρώιμος βυζαντινὸς «θησαυρός»*, p. 1289-1294.

26. Pétri
- Mosaïques de bâtiments. Monnaie d'or de Phocas.
- J. PAPACHRISTODOULOU, *AD* 24, 1969 B'1, p. 103. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 97-98, nos 40, 41. Mando KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, *AD* 21, 1966 B'1, p. 13.

27. Bozikas
- Dans la cour de l'école du village, qui se trouve dans la région de l'antique Titanè : monnaies de bronze (la dernière : 573 /4). Au sommet d'une colline, dans le cimetière du village : basilique (?) à l'emplacement de l'église Hag. Georgios, pavement de mosaïque.

- G. DAUX, *BCH* 82, 1958, p. 702. D. PALLAS, *RAC* 35, 1959, p. 214-215. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 60, n° 15. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 96-97, n° 39.

28. Stimanga

- Au lieu-dit Paliokatouni, à l'église Hag. Athanassios : épitaphe du marbrier Nikostratos.
- *IG* IV, 437. PALLAS-DANTIS, p. 82-83. FEISSEL, p. 369, n° 104*.

29. Kryonéri (Matzani)

- Dans le cimetière du village appelé autrefois Matzani : *cubicula* à *arcosolia* creusés en bordure de la roche. Restes des murs et des marbres paléochrétiens.
- PALLAS, *Monuments*, p. 175-176.

30. Zevgolatio

- Bain du IVe s.
- S. CHARITONIDIS - R. GINOUVÈS, Bain romain de Zevgolatio près de Corinthie, *BCH* 79, 1955, p. 102-120. KORDOSSIS, *Κόρινθος*, p. 66, n. 38.

31-32. SIKYON

- *Tab. Peut.*, col. 581. ANONYM. RAVEN. V, 139. GUIDO, 11210. HIÉROKLÈS, 6468b.
- Évêché : Hermogénès, au concile de Sardique en 343-344 (MANSI, III, col. 46). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 735.
- Grande basilique et agglomération paléochrétienne près du port de Sikyôn hellénistique (HIÉROKLÈS : Néa Sikyôn), aujourd'hui Kiaton.
- A. ORLANDOS, *PAE* 1933, p. 81-90 ; 1954, p. 219-231. ID., *ABME* 1, 1969, p. 148-176 ; *AKM* 1, 1971, p. 46-51. PALLAS, *Monuments*, p. 172-175. H. GALLET DE SANTERRE, *BCH* 77, 1953, p. 213 ; 79, 1955, p. 231. J.-P. MICHAUD, *BCH* 94, 1970, p. 957.
- Au lieu-dit Panaghitsa, à proximité de la basilique paléochrétienne, tombes, monnaies (dernière, Justin II) : Constantina SKARMOUTSOU, *AD* 42, 1987, B'1, p. 194. Anne PARIENTE, *BCH*, 117,1993, p. 786.
- À Vassilika, sur les plateaux supérieurs au site de Sikyôn hellénistique : église paléochrétienne (?) sur édifice hellénistique (temple d'Aphrodite). Mosaïque. Croix gravées sur pierres, fragments d'inscriptions, blocs architecturaux.
- A. PHILADELPHEUS, *AD* 10, 1926, p. 46-50. A. ORLANDOS, *PAE* 1937, p. 94-96. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 98, n° 42. G. TOUCHAIS, *BCH* 109, 1985, p. 773. Kalliopi KRYSTALLI-VOTSI, *PAE* 1984, p. 241-242 ; 1987, p. 66 ; 1988, p. 30-31. G. TOUCHAIS, *BCH* 113, 1989, p. 598.

33. Diminio

- Maison d'un établissement rural ?
- A. ORLANDOS, *Actes du Ve CIAC*, Rome-Paris 1957, p. 116. SODINI, *Habitat urbain*, p. 365, fig. 18.

34. Mélissi

- Village à 7 km à l'ouest de Kiaton sur une butte escarpée. Probablement établissement rural. On signale : cimetière, pavement du VIe s., *follis* de Justin et Sophie (574 /5, Nicomédie), blocs d'architecture provenant d'une église paléochrétienne (?).
- Phani DROSSOYANNI, *AD* 22, 1967 B'1, p. 219-221.

35. Pellenè

- Restes d'une basilique paléochrétienne sur la pente à l'ouest du village de Zougra, près des ruines de l'antique Pellenè, nommées localement Kerkova. Trésor de monnaies (dernière : 584 /5).
- A. ORLANDOS, *PAE* 1931, p. 73, n. 2. KORDOSSIS, *Κόρινθος*, p. 216, et n. 314. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 60, n° 16.

36. Anô Aighialos

- Deux «pithoi» d'époque chrétienne dans la cour de l'école du village.
- WISEMAN, *The Land*, p. 134.

37. AIGEIRA

- *Tab. Peut.*, col. 581. ANONYM. RAVEN. V, 138. GUIDO, 1129. HIÉROKLÈS, 6469. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 734.
- Au sud de l'acropole, à l'extérieur de la ville, tombes.
- O. WALTER, *JOAI* 19-20, 1919, Beiblatt, col. 37-38.

38. Phénéos

- Au lieu-dit Kalyvia, tombes paléochrétiennes et byzantines.
- Evangélia PROTONOTARIOU-DEILAKI, *AD* 17, 1961-1962 B', p. 57, 60.

39. Pérachora

- Au lieu-dit Magoula, au sud de Pérachora : restes des époques romaine tardive et byzantine. Dans la région de l'église Zôodochos Pighi, céramique du VIe s.
- WISEMAN, *The Land*, p. 34, 36.

40. Alkyonidès

- Complexe d'îles (Kala Nissia), dont la plus grande s'appelle Zôodochos Pighi ; au couvent de la Vierge de cette île : membres de sculpture architecturale appartenant probablement à une basilique paléochrétienne.
- J. PAPACHRISTODOULOU, *AAA* 1, 1968, p. 116-117.

II. ARGOLIDE

41. Lyrkeia

- Au lieu-dit Pigadakia, probablement site : éléments de sculpture architecturale en marbre provenant d'une basilique paléochrétienne avec pavement de mosaïque ; soubassements de bâtiments.

- D. PALLAS, *AD* 16, 1960 B', p. 100-101. ID., *Monuments*, p. 179, n° 86. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 69-70, n° 15.

42. Prosymna

- Tombes de l'époque paléochrétienne.
- Artémis ONASSOGLOU, *AD* 40, 1985, p. 91.

43. Limnès

- Au fond de la vallée de Limnès (ex-Berbati) établissements ruraux : moulin à huile du VIe s. et nombreux moulins à cheval.
- B. WELLS, C. RUNNELS, E. ZANGGER, The Berbati-Limnes Archaeological Survey, *Opuscula Atheniensia* 18, 1990, p. 207-238. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 727.

44. ARGOS

- *Tab. Peut.*, col. 565-566, 584. ANONYM. RAVEN. V, 2216. HIÉROKLÈS, 6474. ZOSIME, V, 6, t. III[1], p. 13. LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 9, 14.
- Évêché sous la juridiction de Corinthe. L'évêque Génèthlios signe les actes du concile de Constantinople en 381 (MANSI, VI, col. 752B). L'évêque Onésimos signe les actes du concile de Chalcédoine en 451 (HONIGMANN, *Lists*, p. 56, n° 290). En 458, l'évêque d'Argos Thalès, destinataire de la lettre synodale de l'empereur Léon Ier, signe la lettre envoyée en réponse (*ACO* II, 5, p. 89-90). En 680/1, l'évêque Jean signe les actes du VIe concile œcuménique de Constantinople (MANSI, XI, col. 645. *ACO* Series secunda, II, 2, n° 58). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 743. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 488.
- Inscriptions : FEISSEL, p. 288-290, n°s 27-29 ; p. 369-370, n°s 107*-124* (bibliographie antérieure). Monnaies : AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 60-61, n° 17, p. 80-81. Céramique : BOVON, *Lampes d'Argos*, p. 53-93. AUPERT, *Céramique slave*, p. 373-394. ID., *Vie quotidienne*, p. 396-457. Catherine ABADIE, À propos d'un vase de sigillée gauloise trouvé à Argos, *BCH* 106, 1982, p. 153-161. OIKONOMOU, *Lampes d'Argos*, p. 481-502. ABADIE-REYNAL, *Amphores*, p. 47-56. EAD., *Céramique et commerce*, p. 143-159.
- Basilique paléochrétienne du Ve s. du côté sud-ouest de la colline de l'Aspis sur le sanctuaire d'Apollon Pythéen, baptistère ; celle-ci détruite, une seconde fut reconstruite sur les ruines au VIe s. Tombes, monnaies (du VIe s. : Justin II) : W. VOLLGRAFF, *Le Sanctuaire d'Apollon Pythéen à Argos*, Paris 1956 (Études Péloponnésiennes 1), p. 10, 85-105. - Basilique du VIe s. (parodos Danaou - terrain Limbéri) : Ch. KRITZAS, *AD* 29, 1973-74 B'2, p. 219-220. G. TOUCHAIS, *BCH* 104, 1980 p. 599. - Baptistère tétraconque du Ve-VIe s. (parodos Danaou - terrain Perdikari) : Aimilia BAKOUROU, *AD* 38, 1983 B'1, p. 99. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 728. - À Alika, au lieu-dit Stronguili, 800 m à l'est de l'Aspis, basilique paléochrétienne du début du VIe s. : G. DAUX, *BCH* 83, 1959, p. 616. PALLAS, *Monuments*, p. 177-178, n° 85A. - À Paliopyrga : basilique (?) à 1,5 km du théâtre d'Argos : Evangélia PROTONOTARIOU-DEILAKI, *AD* 19, 1964 B'1, p. 126-127. Hélène KOUNOUPIOTOU, *AD* 24, 1969 B'1, p. 208-209. PALLAS, *Monuments*, p. 178 n° 85B. KONTÈ, *'Αργολίδα*, p. 181. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 51-52, n° 4.
- Des nécropoles organisées ont été découvertes : le cimetière nord, au nord de la ville ancienne tout au long de la rue Corinthou jusqu'à Aspis. Le cimetière sud,

extra muros, près de l'actuel stade d'Argos. Le cimetière est, à la lisière orientale de la ville ancienne près de la route qui conduit à la mer et au village de Néa Kios. Le cimetière au nord de la basilique du terrain Florou : Anastasia OIKONOMOU, Les cimetières paléochrétiens d'Argos, *Recherches Franco-Helléniques* II (sous presse).

- Complexes des bâtiments. Maisons. Mosaïques. : ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 47-56, n°s 1-7.
- Dans la région d'Argos : Bain (?) de Hag. Taxiarchis. Mosaïques. Inscription. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *op. cit.*, p. 56-58, n° 8.
- Sur les fouilles dans la ville : KONTÈ, *'Αργολίδα*, p. 178. Sur la ville d'Argos et la régression du phénomène urbain, cf. ABADIE-REYNAL, *Argos aux IVe-VIIe siècles*.

45-46. Képhalari

- Basilique paléochrétienne de grandes dimensions sous le vocable de l'apôtre Paul (épigramme funéraire). Remaniements. Bâtiments au nord de la basilique (VIe s.). Au lieu-dit Magoula : tessons.
- Ch. KRITZAS, *AD* 29, 1973-74 B'2, p. 242-246. G. TOUCHAIS, *BCH* 104, 1980, p. 599-601. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 58-59, n° 9.

47. Skaphidaki

- Restes d'un bâtiment au nord-ouest du village ; la céramique et les tessons sont d'époque romaine tardive ou paléochrétienne.
- S. CHARITONIDIS, *AD* 21, 1966 B'1, p. 130.

48. Myloi

- Fondations d'une vaste *villa* d'époque romaine tardive.
- Katerina BARAKARI-GLENI, *AD* 35, 1980 B'1, p. 120-122. G. TOUCHAIS, *BCH* 111, 1987, p. 531.

49. Dalamanara

- Tessons d'époques romaine et byzantine.
- A. ARVANITOPOULOS, *PAE* 1916, p. 96. KONTÈ, *'Αργολίδα*, p. 182.

50. Tirynthe

- Trouvailles d'origine slave dans la cour de l'enceinte haute, à l'intérieur de l'enceinte basse, dans les tunnels, dans la chambre de la muraille orientale et dans la chambre 14 de l'enceinte nord-ouest. Dans la partie orientale de l'enceinte basse : deux tombes considérées par Kilian comme de la première période slave. Les vases sont de la même technique que ceux d'Argos. Objets de fer, plaque-boucle, pointe de flèche. Au pied de Profitis Ilias, près de Tirynthe : établissement rural, huilerie, tessons (fragment de céramique slave), céramique proto-byzantine.
- KILLIAN, *Burg von Tiryns*, p. 281-290. ID., *Σλαβική παρουσία*, p. 295-304, pl. 34-36. Sur la chronologie, cf. *supra*, p. 84-86.

51. Nauplie

- Inscription du dernier quart du IVe s. concernant les restaurations d'une basilique civile entreprises par un σχολαστικός : *IG* IV, 674. FEISSEL, p. 274-275, n° 9. Cf. *supra*, p. 44.
- Au lieu-dit Hag. Théodoroi, monnaie de Constant II (641-668) : P. LAZARIDIS, *AD* 28, 1973 B'1, p. 232.

52. Karathona

- Bâtiments d'époque romaine tardive ou byzantine : Evangélia DEILAKI, *AD* 28, 1973 B'1, p. 90, n. 28.

53. Asinè

- Au sud-est de Nauplie, près de Tolon, au lieu-dit Kastraki, qui a conservé les ruines de la ville antique, en arrière de la tour A : bloc de tuf isolé, orné d'une croix chrétienne incisée. Tombe d'époque romaine tardive.
- L. RENAUDIN, Note sur le site d'Asinè en Argolide, *BCH* 45, 1921, p. 303. Aglaïa ARCHONTIDOU-ARGYRI, *AD* 30, 1975 B'1, p. 60.

54. OROBÈ (île d')

- LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 9, 14. Selon ce texte les habitants d'Argos y trouvèrent refuge en 587 /8.
- Identifiée avec l'îlot de Romvi, en face de Tolon : O. KRESTEN, *Römische Historische Mitteilungen* 19, 1977, p. 48-50, n. 113.
- Évêché pendant le VIIIe s. : Vasso PENNAS, *SBS* 4, 1995, p. 163-173.
- Boucle de ceinture, sceaux : AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 13-15, n°s 1-5, et *supra*, p. 99.

55. Daskaleio

- Îlot rocheux au sud de Romvi.
- Boucle de ceinture, sceaux : AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 15-18, n°s 6-9 ; cf. *supra*, p. 90-91, 99.

56. Plateia (île de)

Boucles de ceinture, boucle de sac, monnaies, sceaux : AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 18-19, n°s 10-11, et *supra*, p. 90-91, 99.

57. Korakia

- Sur une colline, en face de Korakonissi. Céramique : tessons de tuiles et d'amphores.
- JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, App. A, p. 451.

58. Korakonissi

- Sur l'îlot rocheux Korakonissi : monnaies, sept boucles de ceinture et un objet métallique ; céramique, tessons des VIe-VIIe s. ; habitat.
- Cf. *supra*, p. 90-91. JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, App. A, p. 463-464.

59. Halieis (aujourd'hui Porto Chéli)
- Dans la ville basse, près du port : habitat paléochrétien. *Villa*, bain, tombes, grande quantité de céramique : lampes, amphores (production locale - de transport), quelques monnaies (1 de Phocas, 605 /6). Boucle de sac ; cf. *supra*, p. 91.
- M. H. JAMESON, *Hesperia* 38, 1969, p. 325, 328, 335, 337-342. W. W. RUDOLPH, *AD* 28, 1973 B'1, p. 161. J.-P. MICHAUD, *BCH* 97, 1973, p. 305. M. H. JAMESON, *AD* 29, 1973-74 B'2, p. 262, 265. W. W. RUDOLPH, *Hesperia* 47, 1978, p. 334 ; 48, 1979, p. 294-320. KONTÈ, *'Αργολίδα*, p. 174. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 146, 159 et n. 153, 450-451.
- Au petit port de Lorenzo, au sud-est de Halieis : four pour la fabrication de tuiles de toiture, en usage pendant la basse époque romaine et la période protobyzantine : G. DAUX, *BCH* 92, 1968, p. 801-803.
- Épave du VIe s. (pierres servant de ballast et amphores) : PARKER, *Shipwrecks*, n° 884.

60. Chinitsa (îlot de)
- Au sud de Halieis, en face de Spetsai, à 1 km de la côte. Tessons, boucle de ceinturon, monnaies, sceaux.
- AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 19-21, n°s 12-15, et *supra*, p. 90-91, 99. MEGAW-JONES, *Byzantine Pottery*, p. 246. JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, App. A, p. 425.

61. Métochi
- Au lieu-dit Métochi, à 3,5 km à l'ouest de Halieis, tessons (IIIe-VIIe s.).
- W. W. RUDOLPH, *Hesperia* 43, 1974, p. 107.

62. Akra Aimilianos
- Sur la côte sud de l'Argolide en face de Spetsai ; tessons d'époque protobyzantine.
- N. FARAKLAS, *'Ερμιονίς*, Athens Technological Organizasion, 1973 (Ancient Greek Cities 15), App. 2, p. 5.

63. Kounoupi
- Sur le site B19, en face de l'îlot de Kounoupi : restes de deux fours à poterie, dont l'usage est daté – par les restes identiques trouvés à Halieis et à Chinitsa – du VIIe s. Centre de production d'amphores. Sceau du VIIIe s.
- AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 25, n° 21, et *supra*, p. 99-100, 142. MEGAW-JONES, *Byzantine Pottery*, p. 246-247. Mary Lou ZIMMERMAN MUNN, *AJA* 89, 1985, p. 342-343. Cf. BONIFAY-VILLEDIEU, *Importations d'amphores*, p. 25. ABADIE-REYNAL, *Amphores*, p. 51, n. 13. EAD., *Céramique et commerce*, p. 157, n. 68. JAMESON - RUNNELS - VAN ANDEL, *A Greek Countryside*, App. A, p. 443-445.

64. PITYOUSSA (île de Spetsai)
- HIÉROKLÈS, 6461. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 751.
- Basiliques paléochrétiennes d'Évangélistria et Vrousti près du port de la ville homonyme de l'île ; monnaies d'Héraclius : G. SOTIRIOU, *PAE* 1937, p. 97-108 ; 1938, p. 124-129.

- Inscriptions : FEISSEL, p. 371, n° 131*.
- À l'extrémité nord-ouest de l'île, au lieu-dit Zogheria : bâtiments d'époques romaine tardive et protobyzantine : G. SOTIRIOU, *PAE*, 1940, p. 33-36. Charikleia KOILAKOU, *AD* 42, 1987, B'1, p. 112-114. Céramique, monnaies isolées, deux trésors, plaque-boucle, sceaux : AVRAMÉA, *Μολυβδόβουλλα*, p. 22-24, n°s 16-20, et *supra*, p. 90-91, 99.

65. HERMIONÈ

- HIÉROKLÈS, 6473.
- Évêché : les évêques Hermias ? (V^{e}-VIe s.) et Épiphanios (VIe s.) sont connus par des inscriptions : FEISSEL, p. 297-298, n°s 39, 40.
- Sur les autres inscriptions, cf. *ibid.*, p. 371, n°s 128*-130*.
- Grand complexe près de la mer, basilique paléochrétienne avec 7 pavements de mosaïques, dont les phases sont datées entre la fin du IVe s. et le VIe s. - Bâtiment rue Taxiarchôn. Mosaïques : entre la fin du IVe-Ve s. et la seconde moitié du VIe s. Maisons, rues Zôodochos Pighi et A. Syngrou, avec mosaïques : milieu du troisième quart du VIe s. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 63-69, n°s 12-14 (bibliographie antérieure).

66. Phourkari

- Complexe de bâtiments ; *villa* datée avant 396 selon Frost, ou vers le Ve-VIe s. selon Gregory.
- F. J. FROST, Fourkari, A villa complex in the Argolid (Greece), *International Journal of Nautical Archaeology and Underwater Exploration* 6, 1977, p. 233-238. T. GREGORY, An Early Byzantine Complex at Akra Sophia near Corinth, *Hesperia* 54, 1985, p. 419.

67. TRÉZÈNE

- HIÉROKLÈS, 6471.
- Évêché : en 787 l'évêque Antoine signe les actes du VIIe concile de Nicée (MANSI, XIII, col. 392. DARROUZÈS, *Listes*, p. 108B, 193D, 192E, 183F). Sceau de l'évêque Jean (VIIIe/IXe s.) : LAURENT, *Corpus*, V/3, 1750. ZACOS-VEGLERY, *Lead Seals*, n° 2003. *DOSeals* 2, 35.2. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 739. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 525-526.
- Sceau de Nicéphore «ἐκ προσώπου» de Trézène (VIIIe/IXe s.) : ZACOS - VEGLERY, *Lead Seals*, n° 2223. *DOSeals* 2, 35.1 ; sceau de Jean «ἐκ προσώπου» de Trézène : *SBS* 3, 1993, p. 181.
- Inscriptions : *IG* IV, 784, 785, 787. A. ORLANDOS, *ABME* 5, 1939-1940, p. 31. FEISSEL, p. 370-371, n°s 125*-127*.
- Membres de sculpture architecturale provenant d'une basilique du VIe s. : ORLANDOS, *ibid.* - Basilique paléochrétienne au lieu-dit Lakkômata, pavement de mosaïques (fin du Ve s.) : Aspasia KOURENTA-RAPTAKI, *AD* 35, 1980 B'1, p. 98-99. G. TOUCHAIS, *BCH* 113, 1989, p. 606. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 145-147, n° 85.
- Chambre funéraire souterraine à l'ouest de la section est des remparts avec matériel du Bas-Empire : Hélène KONSOLAKI, *AD* 37, 1982 B'1, p. 50. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 732.

- À 2 km du croisement avec la route Galatas-Epidaure, huit tombes à tuiles chrétiennes : Hélène KONSOLAKI, *AD* 39, 1984 B', p. 57. Anne PARIENTE, *BCH* 115, 1991, p. 859.

68-70. MÉTHANA (presqu'île de)
- HIÉROKLÈS, 64611. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 738.
- À Mégalochori, au lieu-dit Vathy, à 300 m de l'acropole antique : cimetière (Ve-VIe s.) ; tombes, offrandes.
- À 100 m à l'ouest de l'acropole : bâtiment. Au lieu-dit Marmara : bâtiment et tombes : Hélène KONSOLAKI, *AD* 34, 1979 B'1, p. 71-72.
- Basilique paléochrétienne au nord de l'acropole antique : Th. G. KOUKOULIS, *AD* 41, 1986 B'1, p. 31. G. TOUCHAIS, *BCH* 111, 1987, p. 531.
- Au nord de la presqu'île : basilique paléochrétienne (?) sous l'église moderne de Hag. Nikolaos : Th. G. KOUKOULIS, *AD*, *loc. cit.*
- Sites de la fin du IVe-Ve s. repérés sur l'île. Céramique : G. TOUCHAIS, *BCH* 112, 1988, p. 627-628.

71. ÉPIDAURE
- *Tab. Peut.*, col. 584. ANONYM. RAVEN. V, 2211. GUIDO, 1119. HIÉROKLÈS, 6472. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 737.
- Inscriptions : FEISSEL, p. 371, n° 132*.
- L'acropole antique se trouve à «Nissi», presqu'île à deux hauteurs, unie à la terre ferme par un isthme. Elle fut refortifiée au début du Ve s. Basilique paléochrétienne.
- Ch. KRITZAS, *AAA* 5, 1972, p. 186. GREGORY, *Fortification*, p. 53. PALLAS, *Monuments*, p. 179-180, n° 87A.

72. Épidaure (Sanctuaire d'Asklépios)
- Grande basilique paléochrétienne à l'est des propylées du temple d'Asklépios. Mosaïques. Elle date du premier quart du Ve s. : ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 59-61, n° 10 (bibliographie antérieure).
- Au sud-ouest de la grande basilique, maison à mosaïques du second quart du Ve s. : *ibid.*, p. 61-63, n° 11. SODINI, *Habitat urbain*, p. 364.
- À abaton, grand bâtiment des premiers siècles chrétiens : P. KAVVADIAS, *PAE* 1905, p. 68.
- Double enceinte à l'ouest de «Tholos», de la première moitié du Ve s. : J. PAPADIMITRIOU, *PAE* 1948, p. 91-92.
- Au nord-ouest de l'Asklépieion : basilique paléochrétienne : Ch. YAMALIDIS, *'Αρχαῖαι ἐκκλησίαι 'Επιδαύρου*, Athènes 1913, p. 405-406.
- Au pied de la hauteur Charani, au sanctuaire d'Apollon Maléatas, église en ruines du VIe-VIIe s. selon YAMALIDIS, *op. cit.*, p. 406-407.

73-78. Anô Epidavros
- À Anô Epidavros un nombre considérable d'antiquités paléochrétiennes ont été signalées.
- À Panagitsa, au lieu-dit Géphyraki : ruines d'une basilique paléochrétienne au nord-est de l'agglomération. Membres d'architecture, mur : S. CHARITONIDIS, *AD* 21, 1966 B'1, p. 131. PALLAS, *Monuments*, p. 180, n° 87B.

- À Hag. Paraskevi, restes d'une basilique paléochrétienne : Evangélia PROTONOTARIOU-DEILAKI, *AD* 25, 1970 B'I, p. 157.
- À Hag. Nikolaos Kolloti, membres d'architecture paléochrétienne (cf. OIKONOMOU, *infra*).
- Au lieu-dit Katevassia, table d'offrande à bandeau lisse et sans rebord (cf. OIKONOMOU, *infra*).
- Au lieu-dit Laliôtéïka : basilique paléochrétienne à trois nefs, narthex et absides. Tombes, objets métalliques, croix, monnaies (*follis* de Justinien Ier, 538 /9), céramique (VIe-VIIe s.). Elle appartient au type des basiliques entre 700 et 900.
- OIKONOMOU, *"Ανω 'Επίδαυρος*, p. 303-312, pl. IB-IE. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 730.

79. Hag. Ioannis (ex-Kazarma)
- Restes de constructions des époques romaine tardive et byzantine.
- Evangélia PROTONOTARIOU-DEILAKI, *AD* 24, 1969 B'I, p. 104-105. KONTÈ, *'Αργολίδα*, p. 189.

80. Midéa
- La citadelle fut réoccupée à partir du IVe s.
- Katerina DIMAKOPOULOU - P. ASTRÖM, *AD* 38, 1983 B'I, p. 76-78. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 729. P. ASTRÖM - Katerina DIMAKOPOULOU, *Opuscula Atheniensia* 16, 1986, p. 19-25. Gisela WALBERG, *ibid.*, 19, 1992, p. 24-39.

III. ARCADIE

81. Chotousa
- Sur le site de l'antique Kaphyai, au lieu-dit Prinakos : basilique paléochrétienne sur le sol d'un temple antique (IIIe-IIe s. av. J.-C.) ; remploi des blocs. Tombes de l'époque protobyzantine.
- Th. G. SPYROPOULOS, *AD* 37, 1982 B'I, p. 115-116. G. TOUCHAIS, *BCH* 107, 1983, p. 767. ID., *BCH* 108, 1984, p. 768. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 739.

82. Orchoménos
- Dans la région de la ville antique, à Haghiannis Lévidiou (entre Lévidi et Orchoménos), importante basilique paléochrétienne, triconque, bâtie sur un temple d'Artémis.
- Monnaies (dernière : Justin II, 571 /2).
- G. BLUM - A. PLASSART, Orchomène d'Arcadie, *BCH* 38, 1914, p. 71-88. KONTÈ, *'Αρκαδία*, p. 114. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 739. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 63, n° 24.

83. MANTINÉE
- HIÉROKLÈS, 6477. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 760.

- Inscriptions : *IG* V2, p. 59, n° 295. G. FOUGÈRES, Inscriptions de Mantinée, *BCH* 20, 1896, p. 159-161, n° 27 : mention d'une synagogue.
- Basiliques paléochrétiennes (?) sur le site de l'antique Mantinée. Au sud de l'Agora, grand bâtiment du VIe s. : 10 monnaies de bronze (dernière : 575 /6), lampes, vases et membres d'architecture de l'époque.
- G. FOUGÈRES, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, Paris 1898 (BEFAR 78), p. 170, 193, 517-518, 596-599. G. STEINHAUER, *AD* 29, 1973-74 B'2, p. 299-301. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 62-63, n° 23. KONTÈ, *'Αρκαδία*, p. 107-108. SODINI, *Habitat urbain*, p. 364.

84. Milia
- Nécropole du Bas-Empire à 200 m du rempart de la cité antique de Mantinée.
- Th. G. SPYROPOULOS, *AD* 37, 1982 B'1, p. 116-117. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 739.

85-86. Nestani
- Membres de sculpture architecturale paléochrétienne. Monnaies : 5 *solidi* de Justinien Ier (545 /6).
- N. MOUTSOPOULOS, *ΕΕΒΣ* 29, 1959, p. 402-404. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 62, n° 22.

87. Magouliana
- Au lieu-dit Partoliana : tombe, lampe.
- Ch. CHRISTOU, *AD* 20, 1965 B'1, p. 167.

88-90. THELPOUSSA
- HIÉROKLÈS, 6476. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 761.
- Fragment de l'Édit de Dioclétien. Identifié avec le village actuel de Vanaina.
- Basiliques paléochrétiennes (?) aux lieux-dits Toumbitsi (Hag. Ioannis) et Panaghia de Vanaina, éléments de sculpture architecturale.
- A. PETRONOTIS, *Ἑλληνικὰ* 26, 1973, p. 255-270. N. MOUTSOPOULOS, *Ἡ Ἀρχιτεκτονικὴ τῶν ἐκκλησιῶν καὶ τῶν μοναστηριῶν τῆς Γορτυνίας*, Athènes 1956, p. 6-13, 15-19. Cf. A. XYNGOPOULOS, *Πελοποννησιακὰ* 2, 1957, p. 446-447.

91-93. Hag. Ioannis
- Aux lieux-dits Paléoklissia et Kokkora : tombeaux, église chrétienne (?) sur bain romain.
- A. PHILADELPHEUS, *AD* 14, 1931-1932, p. 57, 58, 70. Cf. KONTÈ, *'Αρκαδία*, p. 99.

94. Gortys
- À l'ouest de la chapelle Hag. Andréas (du XIIe s.) près de la ville antique de Gortys, ont été retrouvées des fondations qui pourraient être celles d'une basilique paléochrétienne.
- Trésor de monnaies de Constantin Ier.
- R. MARTIN - H. METZGER, *BCH* 64-65, 1940-1941, p. 286, 331. R. MARTIN, *BCH* 71-72, 1947-1948, p. 81-47, pl. XII-XVIII. H. METZGER, *BCH* 75, 1951,

p. 130-134. P. COURBIN, *BCH* 76, 1952, p. 248. T. REEKMANS, *BCH* 79, 1955, p. 342-343.

95. TÉGÉE

- *Tab. Peut.*, col. 566, 583. ANONYM. RAVEN. V, 221. HIÉROKLÈS, 6475.
- Évêché : en 451 Ophélimos signe les actes du synode de Chalcédoine (*ACO* II, 1, p. 150.21. HONIGMANN, *Lists*, p. 58, n° 375) ; le même évêque est dédicant d'un ambôn (FEISSEL, p. 296, n° 37, pl. IV, 3, avec bibliographie antérieure). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 768.
- Inscriptions : FEISSEL, n°s 1, 4, 38, 134*-138*.
- Basiliques paléochrétiennes : a) Basilique d'Aléa (?) : ORLANDOS, *Μνημεῖα Τεγέας*, p. 7-8, 90-91, 99-100. PALLAS, *Monuments*, p. 180, n° 89A. Pourtant cf. les objections de E. ØSTBY, The archaic Temple of Athena Alea at Tegea, *AAA* 17, 1984, p. 118-124. ID., dans *Opuscula Atheniensia*, 16, 1986, p. 75-77. b) Basilique au lieu-dit Provantinon : V. BÉRARD, *BCH* 17, 1893, p. 2 ; *BCH* 46, 1922, p. 504. ORLANDOS, *loc. cit.*, p. 8-9, 97-101, 103-105, 107-111. PALLAS, *loc. cit.*, p. 181, n° 89B. c) Basilique de l'Agora. Mosaïques : BÉRARD, *loc. cit.*, p. 12. ORLANDOS, *loc. cit.*, p. 9-11, 20-22. PALLAS, *op. cit.*, p. 181, n° 89C. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 77-80, n° 20. d) Basilique de Thyrsos. Mosaïques, inscription. ORLANDOS, *loc. cit.*, p. 12-19, 22-81. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *op. cit.*, p. 77-80, n° 21. e) Basilique du théâtre (en cours de fouilles).

96. Pallantion

- Deux basiliques paléochrétiennes au lieu-dit Bataki (V^{e}-VIe s.). Mosaïques. Tombes.
- G. LIBERTINI, Scavi in Arcadia, *Annuario della Regia Scuola Archeologica di Atene*, t. I-II (N.S. 1939-1940), p. 225-230. ID., Chiese bizantine nell'area dell'antica Pallanzio, *Actes du IXe CIEB*, t. I, Athènes 1955 (Ἑλληνικά, Suppl. 9), p. 250-256, pl. 48-51. Anna AVRAMÉA, La géographie du culte de saint Christophe en Grèce, *Geographica Byzantina*, Paris 1981 (Byzantina Sorbonensia 3), p. 33. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 75-76, n° 19.

97. Kandalos

- Tessons, briques. Probablement petit établissement rural.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 49.

98-99. Manari

- Au sud-est du village, près de l'église Hag. Georgios et au lieu-dit Paliochoraki : établissements ruraux (V^{e} et V^{e}-VIIe s.). Céramique.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 50-51.

100-101. Aséa

- Sur la pente Roupakia et au sud de Hag. Nikolaos, établissement des époques paléochrétienne et byzantine.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 63.

102. Athinaion

- Restes d'un établissement rural.

- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 65.

103,104, Lianou
105,106.
- Aux lieux-dits Paliolianou, Pérachorio, Pétrochori, Ekklisitsa : établissements ruraux. Céramique, lampes, bâtiment (église chrétienne ?).
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 76-79.

107. Papari
- À l'église Hag. Georgios, à 1 km au sud du village : tessons d'époque romaine tardive.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 69-70.

108-109. Kaltézes
- Pièces de sculpture architecturale encadrées sur les murs ou près du couvent. Au lieu-dit Rozena : tombe, lampe paléochrétienne.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 80.

110. MÉGALOPOLIS
- *Tab. Peut.*, col. 566-567, 583. ANONYM. RAVEN., 2218.
- Évêché : en 458, Timothée, destinataire de la lettre synodale de Léon I[er], signe la réponse (*ACO* II, 5, 1936, p. 89-90). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 767.
- Bâtiment romain transformé en église. Mosaïques. Au nord et dans l'enceinte de l'ancienne ville, complexe de bâtiments, maisons, mosaïques. Monnaies (50 *minimi*). Éléments architecturaux en marbre qui proviennent d'une basilique paléochrétienne à l'est du théâtre de Mégalopolis.
- M. ANNINOS KAVALIERATOS, *PAE* 1901, p. 45-48. G. STEINHAUER, *AD* 28, 1973 B'1, p. 175-178. A. PETRONOTIS, *Ἡ μεγάλη Πόλις τῆς Ἀρκαδίας*, Athens Technological Organization, 1973 (Ancient Greek Cities 23), p. 76-83, 145-148. ID., Οἰκιστικὰ προβλήματα Μεγάλης Πόλεως, dans *Actes du 1[er] Congrès des Études Arcadiennes*, Athènes 1976 (Πελοποννησιακά, Suppl. 3), p. 195-200. PALLAS, *Monuments*, p. 184, n° 89bis. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 63, n° 25. KONTÈ, *Ἀρκαδία*, p. 109-110. SODINI, *Habitat urbain*, p. 364, fig. 20. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 71-74, n° 17.

111-112. Périvolia
- Sur le plateau Potistika : tessons, habitat de l'époque paléochrétienne. Au lieu-dit Romeiko, villa romaine.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 90-91.

113. Mallota
- Au lieu-dit Paléochori : céramique (IV[e]-VI[e] s.).
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 95.

114,115 Léontari
et 116.
- Au nord de Léontari, à 2 km autour de l'église de Hag. Taxiarchis, membres de sculpture architecturale paléochrétiens, probablement établissement.

- Au lieu-dit Boudroumi, tombes, céramique.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 135-136.

117,118, Paradeisia
119,120.
- Aux lieux-dits Itia, Frangou, Lakathela et Roussalia, céramique ; établissement ruraux (IVe-Ve s.).
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 167-170.

121. Veligosti
- À Paléochori, grand nombre de *minimi* (V^{e}-VIe s.), cité par BON, *Le Pélop. byz.*, p. 17, n° 13. Cf. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 64, n° 26.

122. Anavryton
- Lieu-dit Kathisma, au nord du village : tessons et tuiles prouvent l'existence d'un établissement rural à l'époque romaine tardive et paléochrétienne.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 112.

123. Anémodouri
- Au lieu-dit Paliolakka, céramique, *follis* de Justinien Ier.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 102-104.

124. Phalaisiai
- À l'église Hag. Triada, au sud du village, membres sculptés d'architecture, qui proviennent probablement d'une basilique paléochrétienne.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 124-125.

125. Skortsinou
- À 1 km de Skortsinos, à Hag. Vassilios : petit établissement rural. Céramique (IVe-Ve s.). *Villa* (?).
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 118.

126,127 Kamara
128,129
et 130.
- Dans la région de l'antique Aigys à Kamara et dans les villages Hag. Georgios, Panô Kamara, Kéramidaki, Skourkorachi et Tsamaina : établissements ruraux (V^{e}-VIe s.). Céramique, bâtiment du Ve-VIe s. À Skourkorachi, basilique (?), lampes.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 139-141, 147, 149.

131. Goupata
- Au lieu-dit Paléochori : céramique (IIIe-IVe s.).
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 150.

132-133. Akovos
- Au lieu-dit Klokova, petit établissement rural.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 154.

134. Tourkoleika
- Au lieu-dit Mégali Lakka : céramique, tombe ; établissement rural (IIIe-IVe s.).
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 156.

135. Vourvoura
- «Pessiskos» du templon d'une église paléochrétienne. Provenance inconnue.
- A. XYNGOPOULOS, *Πελοποννησιακά* 5, 1962, p. 156-157.

136. Hag. Nikolaos
- Trésor de monnaies de bronze (Ve-VIe s.).
- AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 64, n° 27.

137. Xerokampi
- Lieu-dit Hag. Nikolaos : céramique d'époque romaine tardive.
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 110-111, 120.

138. Haghios Ioannis
- Au lieu-dit Sarantorachi, céramique d'époque romaine tardive.
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 122-124.

139. Charadros
- Grotte Assoula : lampes paléochrétiennes.
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 169-171.

140. Stolos
- Au lieu-dit Paliostolos, habitat. Inscriptions funéraires, céramique, soubassements de bâtiments.
- G. STAMIRIS, Ἐπιγραφικὰ καὶ νομισματικὰ εὑρήματα εἰς Στόλον Κυνουρίας, *Χρονικὰ 'Αρκάδων* 2, 1960, p. 57-69 (inscription au Musée de Tripolis). FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 126.

141. Katô Doliana
- Au lieu-dit Kourméki, sur le plateau au nord-ouest du village : céramique (vases, lampes). Au nord : monument funéraire (Ve-VIe s.).
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 94-96. Th. G. SPYROPOULOS, *AD* 37, 1982 B'1, p. 118. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 740.

142,143, Astros
144,145.
- Au lieu-dit Alonaki Grias, céramique paléochrétienne. - Au lieu-dit Hag. Stéphanos, à 2 km au nord d'Astros : céramique, lampe (VIe-VIIe s.), tombeaux. - Au sud de Hag. Stéphanos, céramique. - Au lieu-dit Bostanochorapha, soubassements, tessons. À Sykia, à 3 km au sud d'Astros : monnaies.
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 107-109.

146. Moni Loukous
- Dans la région du monastère Loukous, 4 km au nord-ouest d'Astros, site identifié avec l'antique Eva, qui fut prospère pendant l'époque romaine (*villa* d'Hérode

Atticus) et qui continua à être prospère jusqu'aux VIe-VIIe s., comme centre de commerce et d'artisanat de la région. Membres d'architecture de l'époque paléochrétienne dans la cour ou encadrés au mur du catholicon de Loukous. Le pavement de mosaïque découvert au lieu-dit Kollones, à 300 m au nord du monastère n'est probablement pas paléochrétien.
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 96-104. KONTÈ, *'Αρκαδία*, p. 100. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 70-71, n° 16.

147-149. Katô Meligous (région de)
- Au lieu-dit Hag. Anastasia : habitat. Tessons, tombe, lampe (VIe-VIIe s.) : FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 105.
- Près de l'église Hag. Georgios : pavement de mosaïque du milieu ou de la seconde moitié du VIe s. : ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 74-75, n° 18.
- À Kastraki : céramique et membres de sculpture architecturale paléochrétiens. Probablement église chrétienne (VIe s.) sur la colline de l'emplacement de l'église actuelle au vocable des saints Apôtres Pierre et Paul.
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 104-107.

150-151. Haghios Andréas
- Sur la côte de Hag. Andréas, sur la colline «Nissi» : importante installation des époques romaine et protobyzantine.
- KONTÈ, *'Αρκαδία*, p. 99. FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 112-115.

152-153. Léonidion
- Les ruines sur la côte fertile de Léonidion sont identifiées avec la ville antique des Prasiai. Le site est prospère pendant l'époque romaine tardive. À l'ouest du couvent Hag. Nikolaos, grotte nommée Sintzas : tessons paléochrétiens.
- FAKLARIS, *Κυνουρία*, p. 129-137.

IV. LACONIE

154. Kyparissi
- Petit établissement rural au lieu-dit Yannolakka, au sud et à l'ouest de la petite église Hag. Ioannis. Céramique.
- PIKOULAS, *Μεγαλοπολιτική χώρα*, p. 119.

155. Pellana
- Au lieu-dit Spiliès une tombe à tholos réoccupée à l'époque protobyzantine. Trésor de 14 monnaies de bronze du règne de Phokas, trouvé à l'entrée de la tombe (dernière : 608/9).
- AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 64-65, n° 28. Th. G. SPYROPOULOS, *AD* 37, 1982 B'1, p. 112-113. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 733.

156. Koniditsa
- Église paléochrétienne à une seule nef et abside ; tombes à cistes.

- Rodoniki ETZÉOGLOU, *AD* 28, 1973 B'1, p. 238-240. G. TOUCHAIS, *BCH* 102, 1978, p. 675.

157. Vassaras

- Au lieu-dit Kalyvi, trésor de monnaies : 10 *solidi* (1 de Phocas).
- AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 65, n° 29.

158. LACÉDÉMONE

- *Tab. Peut.*, col. 567, 583. ANONYM. RAVEN., V139, V, 2217. HIÉROKLÈS, 6478. HIMÉRIOS, XXXI, 11. *ETMG* LII, p. 88. CLAUDIANI, *In Rufinum* II, 186-189. ZOSIME, *Hist. nouv.*, V, 6, 5, t. III[1], p. 13. LEMERLE, *Chronique dite de Monemvasie*, p. 10, 20.
- Évêché : en 458 l'évêque Ossios reçoit avec les autres évêques d'Achaïe la lettre synodale de l'empereur Léon I[er] et signe la réponse (*ACO* II, 5, p. 88-89). L'évêque Stéphanos est connu par son épitaphe sur mosaïque de l'époque de Justinien (Aimilia BAKOUROU, Το «Κυμητήριον» του Επισκόπου Στεφάνου, *AD* 44-46, 1989-91 A', p. 335 359. L'évêque Pithanos est mentionné en 649 (*PL* 87, col. 194). Au VI[e] concile œcuménique de 680/1, l'évêque Théodose signe les actes (MANSI, XI, col. 645. *ACO*, Series secunda, II, 1, 2, n° 59). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 744. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 505-506.
- Inscriptions : FEISSEL, p. 276, 284-288, 372, n[os] 12, 22, 24-26, 139*-144*.
- Monnaies : Trésor de monnaies du règne de Gallien : KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, *Οἱ Ἔρουλοι εἰς τὴν Σπάρτην*, p. 376. Monnaies de Constance II (IV[e] s.) : G. STEINHAUER, *AD* 28, 1973 B'1, p. 168. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 85, n. 2.
- Céramique : OIKONOMOU, *Παλαιοχριστιανικὰ λυχνάρια* , p. 286-300.
- Bâtiments avec pavement de mosaïque découverts dans la ville : terrain Varvitsioti (V[e] s.) ; terrain Kirkiri (première moitié du VI[e] s.) ; ainsi que d'autres qui ne sont pas datés : ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 103-108, n[os] 46-50.
- Basilique paléochrétienne (dite de saint Nikon) à trois nefs, narthex, synthronon du début du VII[e] s : VOCOTOPOULOS, *Βασιλικὴ Ἁγίου Νίκωνος*, p. 273-282 (résumé en français, p. 282-285). Restes d'une basilique sur le sanctuaire d'Aphrodite Morphô ou des Dioscures, signalés sur la colline de l'hôtel Xénia : A. DELIVORRIAS, *AD* 24, 1965 B'1, p. 138-140.
- Cimetières : autour d'un vaste bâtiment public d'époque romaine tardive avec pavement de mosaïque, nécropole d'époque paléochrétienne : A. DELIVORRIAS, *AD* 24, 1969 B'1, p. 136. G. STEINHAUER, *AD* 28, 1973 B'1, p. 168-170.
- À l'est de la muraille de la ville, *villa* du VI[e] s., pressoir à vin, dépôt des pithoi : G. STEINHAUER, *AD* 27, 1972 B'1, p. 248.

159. Kokkinorachi

- Thermes privés de l'époque romaine tardive ou paléochrétienne.
- Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 734.

160-161. Aphyssos

- À 6 km de Sparte, au lieu-dit Ktirakia, le sol est jonché de tessons. Bâtiment carré (sanctuaire d'Asklépios Kotyleus), remanié en tombeau de famille pendant l'époque romaine et en église à l'époque protobyzantine. Destructions par les Hérules, cf. *supra, Appendice* A, p. 54.

- Au lieu-dit Ampoula : mur, sol dallé, colonne inscrite : «Κωνσταντίου τοῦ Μαξιμιανοῦ».
- Ch. CHRISTOU, *AD* 17, 1961-62 B'1, p. 84. ID., *PAE* 1963, p. 130-136. G. DAUX, *BCH* 88, 1964, p. 730-731.

162. Magoula
- Sculptures architecturales paléochrétiennes sur la partie méridionale de l'église post-byzantine de la Dormition de la Vierge. Grande *villa* des IIIe-IVe s.
- N. DRANDAKIS, *AE* 1969, Arch. Chron., p. 10. Th. SPYROPOULOS, *AD* 35, 1980 B'1, p. 142-143, pl. 53.

163. Amyklaion
- Inscriptions : *IG* V1, 455. FEISSEL, p. 287, n° 24. Le site est habité en permanence.
- Ch. CHRISTOU, *PAE* 1961, p. 177-178 ; 1962, p. 113.

164. PHARIS
- HIÉROKLÈS, 647_{10}.

165. GÉRONTHRAI
- HIÉROKLÈS, 647_9.
- Sur le site de Ghéraki. Fragment de l'*Édit* de Dioclétien. Basilique paléochrétienne du Ve s. à l'est de Ghéraki. Pièces de sculpture architecturale paléochrétienne en marbre, à Hag. Sôzon, église byzantine construite sur la basilique paléochrétienne ; de même, sur l'église Hag. Georgios du Kastron.
- A. J. B. WACE - F. W. HASLUCK, *BSA* 15, 1908/9, p. 163-164. A. XYNGOPOULOS, *PAE* 1937, p. 108-114. Aimilia BAKOUROU, *AD* 37, 1982 B'1, p. 131.

166. Anthochorion
- Site attesté de l'époque mycénienne à l'époque byzantine.
- Ch. CHRISTOU, *AD* 18, 1963 B'1, p. 86. ID., *PAE* 1962, p. 113-115. G. DAUX, *BCH* 87, 1963, p. 764.

167. Pharos
- Près du village Pharos (ex-Alaïmbey) : carrière de krokéatis au lieu-dit Psiphi.
- Helen WATERHAUSE - R. HOPE SIMPSON, *BSA* 55, 1960, p. 105, fig. 19. Cf. PAUSANIAS, *Λακωνικά*, éd. N. PAPACHATZIS, p. 404-405, fig. 410.

168. Hag. Stéphanos
- Réoccupation du site au début de l'époque byzantine.
- J.-P. MICHAUD, *BCH* 98, 1974, p. 613.

169. Apidéa
- Près de la ville Palaia ou Pleiai (mentionnée par Pausanias et Tite-Live) : basilique paléochrétienne du VIe s. Trésor de monnaies : 8 *solidi* (dernier de Maurice).
- A. ORLANDOS, *EEBΣ* 4, 1927, p. 346-348. ETZÉOGLOU, *Agglomérations de Laconie*, p. 99-101. Mando OIKONOMIDOU, *AD* 31, 1976 B'1, p. 5. Cf. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 66, n° 31.

170. Molaoi

- Dans la plaine au nord-est de Molaoi, au lieu-dit Chalasmata : trois basiliques paléochrétiennes et vestiges de bâtiments romains.
- La première basilique, du milieu du VIe s., a été conçue d'après un plan de basilique à cinq nefs qui n'a pas été réalisé. Pavement de la nef centrale recouvert de mosaïques inscrites. Le diaconicon fut ajouté postérieurement, dans la deuxième moitié du VIe s. ; monnaie de Justin II (573/4) ; pavement de mosaïque.
- La seconde basilique à trois nefs se trouve à 180 m vers l'ouest ; éléments de sculpture architecturale en marbre (colonnes, chapiteaux, plaques de chancel). Elle doit être datée du début du VIe s.
- La troisième basilique se trouve à 120 m au sud de la première. Il s'agit d'une agglomération (site paléochrétien de la ville antique de Leukai) qui n'a pas survécu après le VIe s.
- Rodoniki ETZÉOGLOU, *AE* 1974, p. 244-257, pl. 80-88. EAD., *Agglomérations de Laconie*, p. 101-104, fig. 2. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 100-103, n° 45.

171. AKREAI

- HIÉROKLÈS, 647₁₂.
- Restes de bâtiments d'époque romaine. Le site se trouve à Kokkinia sur la plateforme de l'acropole de Kastraki et fonctionne jusqu'à l'époque paléochrétienne.
- Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 736-737. Juliette DE LA GENIÈRE, *AD* 43, 1988 B'1, p. 115.

172-173. ASOPOS

- *Tab. Peut.*, col. 568. ANONYM. RAVEN., V, 13₆, 22₁₄. GUIDO, 111₁₂. HIÉROKLÈS, 647₁₁.
- Évêché : en 343-344, l'évêque Cocras signe les actes du concile de Sardique (MANSI, III, col. 42 et col. 45, n° XXIV). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 746.
- Les vestiges de Plytra sont identifiés avec la ville antique d'Asopos. Thermes romains d'époque impériale. Le nom d'Asopos figure sur une inscription dédicatoire ; la troisième phase des thermes est datée de l'époque romaine tardive (IVe s.).
- Th. G. SPYROPOULOS, *AD* 37, 1982 B'1, p. 112. G. TOUCHAIS, *BCH* 104, 1980, p. 607 ; 107, 1983, p. 762. Anne PARIENTE, *BCH* 115, 1991, p. 863. Hélène KOURINOU - J. PIKOULAS, *Hóros* 7, 1989, p. 125-127.
- Dans le village de Boza, près de Plytra, inscription : *IG* V₁, n° 974. W. M. LEAKE, *Travels in the Morea*, t. III, Londres 1830, p. 24.

174. Talanta

- Basilique paléochrétienne en ruines près du village.
- N. DRANDAKIS, *Ἔργον* 1982, p. 42. G. TOUCHAIS, *BCH* 107, 1983, p. 762.

175. MONEMVASIE

- Fondée en 582-583 selon une *Chronique brève* (SCHREINER, *TM* 4, 1970, p. 471-475). En 587/8 selon la *Chronique dite de Monemvasie*, p. 10, 33. Saint Wilibald aborda la ville située selon lui in *Slavinica terra* (*Vita*,

MGH, SS, 15, p. 93) La peste de 746/7 a affecté la ville (THÉOPHANE, I, p. 422-423).
- Évêché : l'évêque Pierre prit part en 787 au VII[e] concile œcuménique (MANSI, XII, col. 392. DARROUZÈS, *Listes*, 253B, 194D, 193E, 182E). L'évêque Marinos est daté par son sceau au VIII[e] s : *DOSeals* 2, 31.1. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 772. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 511.
- La première phase de l'église de Christos Elkoménos était probablement contemporaine de la fondation de la ville, bâtie en basilique en charpente, avec abside semi-circulaire et synthronon. Restes archéologiques du milieu du VI[e] s.
- Monnaie de Philippikos-Bardanès (711-713) : Mando OIKONOMIDOU, *AD* 32, 1977 B'1, p. 4, pl. 2, n° 18.
- Haris KALLIGAS, *Byzantine Monemvasia. The Sources*, Monemvasie 1990. ETZÉOGLOU, *Agglomérations de Laconie*, p. 107.

176. Boutouma
- À un mille de Boutouma (site de l'antique Epidélium) : ruines sous l'eau.
- A. J. B. WACE - F. W. HASLUCK, *BSA* 14, 1907-1908, p. 175 ; J. J. E. HONDIUS, *BSA* 24, 1919-1920, p. 146.

177. Vromontas
- À 8 km de Hag. Nikolaos Boiôn : grande partie d'une basilique sous la mer. Inscription. Monnaies.
- K. ZISSIOU, *Βυζαντίς* 1, 1909, p. 123. Irène VAROUCHA-CRISTODOULOPOULOU, *AD* 19, 1964 B'1, p. 14.

178. Valtaki
- Pavement de mosaïque sous la mer.
- G. TOUCHAIS, *BCH* 111, 1987, p. 531. *Bull. AIEMA* 12, 1988-1989, n° 1316.

179. BOIAI-Néapolis
- *Tab. Peut.*, col. 568. ANONYM. RAVEN. V, 13$_5$. GUIDO, 111$_{11}$. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 747.
- Pièces de sculpture architecturale d'une basilique paléochrétienne sous la cathédrale de Néapolis. Thermes romains qui, d'après la céramique et les objets recueillis, ont été détruits avant la fin du IV[e] s. (remploi de deux fragments de l'*Édit* de Dioclétien). Reconstruction du V[e] s.
- A. DELIVORRIAS, *AD* 24, 1969 B'1, p. 141. G. STEINHAUER, *AD* 26, 1971 B'1, p. 120-123 ; 28, 1973 B'1, p. 173-175, fig. ß7.

180-181. Elaphonissos
- Le petit fort de la presqu'île existait pendant le VIII[e] s. : M. KORDOSSIS, *Λακωνικαὶ Σπουδαὶ* 6, 1982, p. 259-267. ID., *Λακωνικαὶ Σπουδαὶ* 10, 1990, p. 86-88.
- Pavlopetri, au sud d'Elaphonissos, a été considéré comme lieu de refuge pendant les invasions avaroslaves. Tessons des VI[e] et VII[e] s. : A. HARDING - G. CADOGAN - R. HOWELL, *BSA* 64, 1969, p. 142. Pourtant, cf. *supra*, p. 102-103.

182. Aigiai

- À 8 km au nord-ouest de Gytheion, aujourd'hui sur le site de Paléochora Limnis. Restes d'époque romaine tardive. Sarcophage. Établissement rural de petite importance.
- E. S. FORSTER, *BSA* 13, 1906-1907, p. 231-232. PAUSANIAS, *Λακωνικά*, éd. N. PAPACHATZIS, p. 405.

183. GYTHEION

- *Tab. Peut.*, col. 567. ANONYM. RAVEN. V, 137 ; V, 2215. GUIDO, 11113.
- À Paléopolis (site de la ville antique) : bâtiment du Ve s. (terrain Mastorakou) ; maisons, salles à mosaïques, bain de l'époque romaine tardive. Sur l'acropole, bâtiment d'époque romaine tardive, pavement de mosaïque du IVe s., probablement détruit par le séisme de 375 : G. STEINHAUER, *AD* 28, 1973 B'1, p. 172 ; 29, 1973-1974 B'2, p. 292, 294, fig. 5. Th. G. SPYROPOULOS, *AD* 36, 1981 B'1, p. 126.
- Sur la submersion du port en 375, cf. *supra*, p. 47.
- Basilique paléochrétienne sur l'acropole antique (terrain Fournarakou), avec mosaïques, probablement de la première moitié du VIe s : ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 99-100, n° 44.
- Vestiges paléochrétiens et partie orientale d'une basilique à trois nefs avec abside (terrains Andrianakou, Tzani, Vrachnou, Angani) : Aimilia BAKOUROU, *AD* 38, 1983 B'1, p. 98. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 737.

184. Karyoupolis

- Au sommet d'une colline entre Drossopighi et Vachos dans le Magne Inférieur (Katô Mani).
- Bâtiment sur la route qui conduit de la ville basse à l'acropole ; objets en céramique : tessons d'époque paléochrétienne, amphores ou pithoi. Poterie d'usage domestique, fabriquée au tour, par un atelier local, de la fin du VIe s. ou début du VIIe s.
- Rodoniki ETZÉOGLOU, Karyoupolis, une ville byzantine désertée, *Byz.* 52, 1982, p. 83-123. EAD., *Céramique*, p. 151-156.

185. Dichova

- Au lieu-dit Kamares, ruines imposantes d'une basilique civile d'époque romaine tardive. Peut-être *villa*. Membres d'architecture paléochrétienne aux alentours.
- A. DELIVORRIAS, *AD* 23, 1968 B'1, p. 153 ; 24, 1969 B'1, p. 141. J.-P. MICHAUD, *BCH* 95, 1971, p. 888.

186. Kotronas

- Près du site de l'antique Teuthronè, l'église Zôodochos Pighi (du cimetière) est construite sur un bâtiment de l'époque romaine tardive ou paléochrétienne. Sur le mur sud de l'église Hag. Nikolaos : plaque avec croix en relief et les lettres de l'Apocalypse A et Ω. Pavement de mosaïques de l'époque romaine tardive.
- N. DRANDAKIS - Hélène DORI - Sophia KALOPISI - Maria PANAYOTIDI, *PAE* 1978, p. 175. A. DELIVORRIAS, *AD* 23, 1968 B'1, p. 153. Chr. LE ROY, *BCH* 85, 1961, p. 215 ; 89, 1965, p. 358 sq.

187. KAINÉPOLIS-Kyparissos
- PROCOPE, *De bello vandalico* I, 13, 8, 9, p. 370.
- Sur le site de Kyparissos (antique Kainépolis), près de la mer, deux basiliques paléochrétiennes : à Hag. Pétros, du Ve s., et au lieu-dit Monastiri, du VIe s.
- N. DRANDAKIS, *PAE* 1958, p. 199-219 ; 1960, p. 233-245. ID., *Ἱστορικογεωγραφικὰ* 1, 1986, p. 15. N. DRANDAKIS - Sophia KALOPISSI - Maria PANAGIOTIDI, *PAE* 1979, p. 208. D. VAYAKAKOS, Ἀρχαῖα καὶ μεσαιωνικὰ τοπωνύμια ἐκ Μάνης, *Πελοποννησιακὰ* 2, 1957, p. 322-323.

188. Alyka
- Basilique paléochrétienne au vocable de Saint-André (VIIe s.). Monnaies : Justinien, Tibère III (698). Sculptures des VIIe-VIIIe s.
- N. DRANDAKIS, *PAE* 1958, p. 199-203. ID., *Ἱστορικογεωγραφικὰ* 1, 1986, p. 15. G. DAUX, *BCH* 85, 1961, p. 693.

189. Kounos
- Sur l'église de Kounos, fragments de sculptures paléochrétiennes.
- Haris KALLIGAS, Ἡ ἐξέλιξη τῶν οἰκισμῶν στὴν Ἑλλάδα, dans *Shelter in Greece*, éd. O. DOUMANIS - P. OLIVER, Athènes 1974, p. 118, photographie 7.

190. Tigani
- Sur la presqu'île de Tigani (près de l'antique Messè) : basilique paléochrétienne (VIIe s.) ; grand nombre de tombes, diverses offrandes : objets métalliques, boucles de ceinture, bagues, boucles d'oreille en argent, boutons en or, verrerie, etc.
- N. DRANDAKIS et collaborateurs, *PAE* 1964, p. 121-135 ; 1977, p. 200-207 ; 1978, p. 183-191 ; 1979, p. 215-222 ; 1980, p. 247-258 ; 1981, p. 241-253 ; 1983, p. 264-270 ; 1984, p. 248-255. ID., *Ἱστορικογεωγραφικὰ* 1, 1986, p. 16. Sur la date des boucles de ceinture cf. *supra*, p. 89, 91, 98.

191-192. Oitylon
- Près de la mer, au lieu-dit Karavostasi, éléments de sculpture architecturale en marbre (plaque de chancel, chapiteaux à imposte, colonnes, etc.) provenant d'une basilique paléochrétienne. Tombeau paléochrétien dans le village, situé sur la colline.
- Anna AVRAMÉA, Ἱστορικὲς μαρτυρίες καὶ ἀρχαιολογικὰ τεκμήρια ἀπὸ τὸ Οἴτυλο τῆς Μάνης, *Λακωνικαὶ Σπουδαὶ* 7, 1983, p. 3-22.

193. Gherma
- Dans l'église du village : pièces de sculpture architecturale paléochrétienne remployées (chapiteau, imposte, colonne).
- N. DRANDAKIS - Hélène DORI - Victoria KEPETZI - Maria KONSTANTOUDAKI, *Ἔρευνα στὴν κάτω Μάνη*, Athènes 1993 (Βιβλιοθήκη τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας 130), p. 108-109.

194. Trypi
- À l'ouest de Mystra : 945 monnaies de bronze.
- AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 65, n° 30.

195. Priniko
- Village à l'embouchure de l'Eurotas. Dédicaces à l'empereur Constantin Ier et ses fils ; à Valentinien Ier et Valens.
- W. M. LEAKE, *Travels in the Morea*, t. III, p. 22. *IG* V1, 1109. FEISSEL, p. 272, n° 5 (A-B).

196. Pyrrichos
- Bâtiment d'époque romaine tardive ou paléochrétienne.
- Chr. LE ROY, *BCH* 89, 1965, p. 378-382. PAUSANIAS, *Λακωνικά*, éd. N. PAPACHATZIS, p. 438.

197. Phoinikion
- Au lieu-dit Krissa, restes d'une grande basilique paléochrétienne.
- A. DELIVORRIAS, *AD* 24, 1969 B'1, p. 138-139, pl. 135γ.

V. MESSÉNIE

198. Kopanaki
- Vaste *villa* de la fin de l'époque romaine ; céramique (atelier laconien).
- G. TOUCHAIS, *BCH* 107, 1983, p. 764.

199. Thalamai
- Deux inscriptions paléochrétiennes.
- G. DICKINS, *BSA* 11, 1904-1905, p. 134-136.

200. Avia
- À Paliochora, près d'Avia, sarcophage sculpté avec aigle et tête de Méduse. Monnaie, vase en verre.
- N. VALMIN, *Études topographiques sur la Messénie ancienne*, Lund 1930, p. 181. P. THÉMELIS, *AD* 16, 1966 B'1, p. 163. J.-P. MICHAUD, *BCH* 94, 1970, p. 995, fig. 221. *MME*, Reg. B, n° 545.

201. MESSÈNE
- *Tab. Peut.*, col. 583. ANONYM. RAVEN. V, 13_{10} ; V, 22_{18}. GUIDO, 111_{18}. HIÉROKLÈS, 647_{14}.
- Évêché : en 449, l'évêque Jean signe les actes du concile d'Éphèse (MANSI, VI, col. 847 et 848. *ACO* II, 1, p. 80, 184 ; 3, p. 55, 181, 285.). En 451, le même évêque signe les actes du concile œcuménique de Chalcédoine ; en 458, le même évêque reçoit la lettre synodale de Léon Ier et signe la réponse (*ACO* II, 1, p. 64, 77, 91, 102, 137. MANSI, VI, col. 577, 847. HONIGMANN, *Lists*, p. 58, n° 374). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 766. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 509.
- Plaques de chancel, chapiteaux, impostes (Ve et VIe s.) proviennent de la région de l'Agora et de ses alentours. La basilique à laquelle appartenaient ces sculptures architecturales n'a pas été encore localisée (peut-être au nord de l'Asklépieion). Les fouilles des dernières années ont repéré : tombes paléochrétiennes au sud-est

de l'Agora (au nord de l'Odéon) ; sur la route ancienne au nord de l'Odéon ; à l'ouest de Sébasteion sur le temple d'Artémis (trouvailles inédites). Portique du Bas-Empire (fin du IVe s.). Destructions de la fin du IVe s. (Wisigoths ou tremblements de terre) : ORLANDOS, *Μεσσήνη*, p. 87-96. P. THÉMELIS, *PAE* 1986, p. 74-82 ; 1987, p. 73-104 ; 1988, p. 43-79 ; 1989, p. 70 (= *Ἔργον* 36, 1989, p. 30-38). G. TOUCHAIS, *BCH* 111, 1987, p. 532 ; 112, 1988, p. 630. Anne PARIENTE, *BCH* 115, 1991, p. 864. N. KALTSAS, *Ἀρχαία Μεσσήνη* (Guide), Athènes 1989 (sur les trouvailles de l'époque romaine tardive). Je dois les renseignements relatifs aux résultats des fouilles de l'époque paléochrétienne à la communication orale de P. Thémelis et de Sophia Asouchidou.
- Inscriptions : ORLANDOS, *loc. cit.*, p. 100-102. FEISSEL, p. 372, n°s 145*-148*.
- Monnaies : IVe, V^{e}, VIe, et VIIe s. (1 monnaie) : communication personnelle de Cl. Sidéropoulos. Trésor de 1 400 monnaies de bronze des IVe-Ve s. : Anne PARIENTE, *BCH* 118, 1994, p. 715 ; des Ve-VIe s. selon P. THÉMELIS, *PAE* 1993, p. 66.

202. Constandini
- Restes d'époque romaine (bain, bâtiments, tombes, monnaies).
- *MME*, Reg. B, n° 607.

203. Vassiliko
- Au lieu-dit Rammavouni : chapiteau chrétien avec croix en relief.
- Georgia CHATZI, *AD* 36, 1981 B'1, p. 155.

204. Glylorrizi
- Tombe avec petit vase en forme d'amphore.
- Théodora KARAGHIORGA, *AD* 27, 1972 B'1, p. 264.

205. Rachès
- Tombes de la période chrétienne.
- A. LAZARIDIS, *AD* 35, 1980 B'1, p. 172.

206. KYPARISSIA-ARKADIA
- *Tab. Peut.*, col. 582. ANONYM. RAVEN. V, 13_{14} ; V, 22_{2}. GUIDO, 111_{22}. HIÉROKLÈS, 648_{1}.
- Sur l'acropole fortifiée de l'antique Kyparissia. Elle reçut le nom Arkadia des habitants d'Arcadie qui se sont déplacés ici pendant les VIIe-VIIIe s. (?).
- Évêché : en 343-344, au concile de Sardique, l'évêque Alexandre signe les actes (selon MANSI, VI, col. 1220 ; pourtant, cf. KORONE selon Feder). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 759.
- Monnaie d'or de Phocas : N. KYPARISSIS, *PAE* 1911, p. 251.
- Restes de la muraille de l'acropole des époques paléochrétienne et byzantine. Au nord-est de la gare de la ville, trois phases de constructions jusqu'au Ve s. Nécropole d'époque romaine tardive ; céramique des premiers siècles chrétiens. Épitaphe du prêtre Eudoxios.
- G. PAPATHANASSOPOULOS, *AD* 17, 1961-62 B'1, p. 96-98. Théodora G. KARAGHIORGA, *AD* 26, 1971 B'1, p. 124-125. G. DAUX, *BCH* 86, 1962, p. 736. J.-P. MICHAUD, *BCH* 94, 1970, p. 999 ; 98, 1974, p. 618. PAUSANIAS,

Μεσσηνιακά, éd. N. PAPACHATZIS, p. 90, 188, 189. P. VELISSARIOU, Παλαιοχριστιανική ἐπιγραφή Κυπαρισσίας, *Actes du IIIe Congrès des Études Messéniennes*, Athènes 1991 (Πελοποννησιακά, Suppl. 18), p. 407-416.

207. Philiatra

- Au lieu-dit Hag. Kyriakè, près de la mer, au sud-est de Philiatra, sur un site où des restes antiques sont connus (probablement hameau de l'antique Erana) : basilique paléochrétienne à cinq nefs et abside semi-circulaire, du milieu du VIe s. Mosaïque dans le béma ; ruinée (séisme de 551/2), elle fut reconstruite à la fin du VIe s.
- Bain de basse époque romaine à 100 m de la basilique (IVe ou Ve s.).
- Inscription dédicatoire : par un évêque dont le nom est perdu.
- Trésor de 257 monnaies de bronze et *minimi* (dernière : 582/3).
- N. VALMIN, *Études topographiques sur la Messénie ancienne*, Lund 1930, p. 136, 141. D. PALLAS, *PAE* 1960, p. 177-194. ID, *AD* 16, 1960, p. 122-125. G. DAUX, *BCH* 85, 1961, p. 718-719. PALLAS, *Monuments*, p. 187, n° 94. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 110-111, n° 53. *MME*, Reg. B, n° 408. VELISSARIOU (cité au n° 206), p. 414. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 68, n° 36.

208. Prôtè (île de)

- Sur la côte ouest de la Messénie, séparée par un chenal étroit. Refuge des navigateurs.
- Inscriptions chrétiennes (à côté des vœux d'*euploia* de l'antiquité) : *IG* V1, 1554.
- N. VALMIN, Inscriptions de la Messénie, dans *Bulletin de la Société Royale des Lettres*, Lund, 4, 1928-1929, p. 155, n° 39 (*SEG* 11, 1019). N. SANDBERG, *Études épigraphiques*, Göteborg 1954, p. 14-21. FEISSEL, p. 373. Georgia CHATZI, *AD* 36, 1981 B'1, p. 155.

209. Vromoneri

- De ce site provient l'inscription honorifique du règne de Constantin et des Césars (323-326).
- *IG* V1, 1420. FEISSEL, p. 270, n° 2.

210-226. Nichoria

- La crête de Nichoria n'avait pas, pendant la période paléochrétienne, un établissement en permanence. Pourtant des constructions isolées et un nombre limité de tessons suggèrent la mise en culture de la région. Une chapelle construite (dans la région IV) devait constituer le centre d'un village dès les Ve-VIe s.
- Sur les sites de la région de Nichoria à l'époque romaine et protobyzantine, cf. Appendix dans *Nichoria* I, 1973, p. 108-112 et *Nichoria* III, 1978, p. 364-377.

227. KORONÈ

- HIÉROKLÈS, 64715.
- Identifiée avec les ruines de l'antique Aipia, près de Pétalidi. La ville a été déplacée du site d'Aipia-Pétalidi à la Koroni d'aujourd'hui sur le site de l'antique Asinè (cf. F.D. 230, ASINÈ).

- Évêché : l'évêque Alexandre signe les actes au concile de Sardique en 343-344 (FEDER, *Hilarius*, p. 48-49. LAURENT, *Corpus*, V / 1, p. 486). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 765. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 499.
- Un nombre considérable de sculptures architecturales (plaque de chancel, chapiteaux, imposte, etc.) de la première moitié du VIe s. provient du site et appartenait probablement à une basilique paléochrétienne.
- Restes de bâtiments d'époque romaine tardive au sud-est de Pétalidi, au lieu-dit Kalathi ; bâtiment thermal avec abondant matériel (céramique, verrerie) du début de l'époque chrétienne (premier bâtiment connu de la ville basse de Koronè).
- I. KAKOURIS, Βυζαντινὰ γλυπτὰ τῆς Ἀρχαιολογικῆς Συλλογῆς Κορώνης, *Actes du Ier Congrès des Études Messéniennes*, Athènes 1978 (Πελοποννησιακά, Suppl. 5), p. 323-330. A. LAZARIDIS, *AD* 38, 1983 B'1, p. 113 ; Nicolitsa KOKOTAKI - Georgia E. CHATZI, *AD* 41, 1986, p. 44. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 742.

228-229. Longas
- Au lieu-dit Hag. Andréas, sur la route Pétalidi-Charokopio-Koronè, à 300 m de la mer, sur les soubassements du temple d'Apollon Korythos, église paléochrétienne. Sur la nef centrale, mosaïque (aujourd'hui détruite).
- Au lieu-dit Kremydia, membres de sculpture paléochrétienne (Musée de Kalamata).
- M. E. BOUILLON BOBLAYE, *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée*, p. 111. Ph. VERSAKIS, *AD* 1916, p. 65-118. PAUSANIAS, *Μεσσηνιακά*, éd. N. PAPACHATZIS, p. 155, fig. 105. *MME*, Reg. B, n° 504. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 108-109, n° 53.

230. ASINÈ-KORONI
- *Tab. Peut.*, col. 583. ANONYM. RAVEN. V, 13 11. GUIDO, 111 19. HIÉROKLÈS. 647 16. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 764.
- Identifiée avec l'emplacement de Koroni médiévale et contemporaine. Le déplacement de Koronè (Pétalidi) à Asinè a été effectué aux VIIe-VIIIe ou au IXe s. (Cf. F.D. 227, KORONÈ). Entre 802 et 806, l'évêché de Koroni était suffragant de la métropole de Patras (GRUMEL, *Regestes*, n° 371).

231. Chryssokelaria
- Au lieu-dit Loutsa, restes d'une église (paléochrétienne ?).
- G. PAPATHANASSOPOULOS, *AD* 24, 1969 B'1, p. 145. *MME*, Reg. B, n° 510.

232. Tzapi
- La petite anse de Tzapi, avec un port protégé, est couverte de tessons et de tuiles des époques romaine et byzantine. Grand bâtiment à 100 m de la côte.
- *MME*, Reg. B, n° 419.

233. Shiza (île de)
- L'Éphorie des Antiquités sous-marines a repéré cinq épaves (du Haut au Bas-Empire).
- Anne PARIENTE, *BCH* 115, 1991, p. 864.

234. Sapientza (île de)
- Au nord de l'île, près du cap Spitha : colonnes en granit (d'époque romaine tardive) provenant d'une épave. Des sarcophages en pierre (IIIe s.) provenant d'une autre épave près de la première ; des amphores (?) à Porto Longo.
- G. PAPATHANASSOPOULOS, *AD* 18, 1963, p. 93-94. G.F. BASS, *Archaeology under water*, Londres 1966, p. 87-100. P.-A. GIANFROTTA - P. POMEY, *Archeologia Subacquea*, Milan 1981, p. 213-215. PARKER, *Shipwrecks*, n° 889 (Porto Longo).

235. MÉTHONE
- *Tab. Peut.*, col. 582. ANONYM. RAVEN. V, 1312 ; V, 2219. GUIDO, 11120. HIÉROKLÈS, 64717. AMMIEN MARCELLIN, XXXVI, 10. SAINT JÉRÔME, *Lettres*, éd. J. LABOURT, t. V, p. 163-176. PROCOPE, *De bello vandalico*, I, 13, p. 370-372.
- Évêché : Eutychius en 343, au concile de Sardique (MANSI, III, col. 46. FEDER, *Hilarius*, p. 47 n° 58 ; p. 55 n° 46. Pourtant cf. LAURENT, *Corpus*, V/1, p. 482). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 762. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 510.
- Cimetière paléochrétien creusé sur le rocher et connu sous le nom de Hag. Onouphrios en fonction pendant la seconde moitié du IVe et pendant le Ve s. : D. PALLAS, *PAE* 1967, p. 22-27. ID., *AE* 1968, p. 119-176.
- Sur la colline Hag. Ilias, à l'est de Méthone : restes d'une basilique paléochrétienne submergée. Pavement de mosaïque (actuellement sous l'eau) du VIe s. : KRAFT - ASCHENBRENNER, *Methoni Embayment*, p. 26-27. AVRAMÉA, *Principe de l'interdépendance*, p. 27-29. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 109-110, n° 52.

236. Chandrinos
- Au lieu-dit Hag. Marina, édifice funéraire paléochrétien ; tombes, vases.
- Aimilia BAKOUROU, *AD* 35, 1980 B'1, p. 160. G. TOUCHAIS, *BCH* 113, 1989, p. 614.

237. Solinari
- Éléments de sculpture architecturale paléochrétiens. Deux hauteurs en forme de tumuli, situées le long de la route, datent de l'époque romaine tardive.
- G. PAPATHANASSOPOULOS, *AD* 24, 1969 B'1, p. 143. S. MARINATOS, *PAE* 1966, p. 120. G. TOUCHAIS, *BCH* 91, 1967, p. 662.

238. Nissakouli
- Îlot dans la partie orientale du golfe de Méthone. Céramique pendant le Moyen-Âge, restes de fortifications.
- A. CHOREMIS, *AAA* 2, 1969, p. 10-14. W. A. MCDONALD - R. HOPE SIMPSON, *AJA* 73, 1969, p. 153-154. KRAFT - ASCHENBRENNER, *Methoni Embayment*, p. 25.

239. Desylla
- Bâtiment, probablement *villa*, avec pavement de mosaïque (*venatio*, saisons de l'année et auriges), daté du VIe ou Ve s. Pourtant, selon le dernier examen, il semblerait que ce pavement n'appartienne pas à l'époque paléochrétienne.
- ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 108-109, n. 103.

240. Romanos

- Dans les ruines de l'agglomération byzantine, restes d'époque romaine tardive.
- A. SKIAS, *PAE* 1909, p. 292. *MME*, Reg. B, n° 400.

241. Koryphassion

- Tombes paléochrétiennes sans offrandes.
- G. DAUX, *BCH* 83, 1959, p. 642.

242. Myrsinochori

- Au lieu-dit Routsi, tombes d'époque paléochrétienne. Céramique.
- Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 742.

VI. ÉLIDE

243. CYLLÈNE

- *Tab. Peut.*, col. 582. ANONYM. RAVEN. V, 13_4 ; V, 226. GUIDO, 11126.
- Le port de Cyllène est en fonction à l'époque romaine tardive : J. SERVAIS, Recherches sur le port de Cyllène, *BCH* 85, 1961, p. 123-161.

244. ÉLIS

- *Tab. Peut.*, col. 582. ANONYM. RAVEN. V, 225. GUIDO, 11125. HIÉROKLÈS, 6482.
- Évêché : l'évêque Dionysios signe les actes du concile de Sardique en 343-344 (MANSI, III, col. 45, 46. FEDER, *Hilarius*, p. 24, n° 48). DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 756. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 502.
- Sur la topographie de la ville : N. YALOURIS, *PAE* 1972, p. 141, fig. 2. Dans la stoa sud, tombes d'époque romaine tardive. Au sud-est du théâtre, tombe avec remploi d'une plaque de chancel : N. YALOURIS, *PAE* 1964, p. 136-139 ; 1967, p. 21. Basilique paléochrétienne dans la stoa sud de l'Agora ; pavement de mosaïque : ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 89-91, n° 30 (bibliographie antérieure).
- Inscriptions : FEISSEL, p. 373, n[os] 149 à 156 (bibliographie antérieure).
- Monnaies : Mando KARAMESSINI-OIKONOMIDOU, *AE* 1963, p. 78-79. Trésor des 6 *solidi* de Justin II provenant du barrage du Pénée (dernier : 568-578). AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 66, n° 32.

245, 246, Pylos
247, 248.

- *Tab. Peut.*, col. 585.
- La ville a été identifiée avec les ruines sur la colline d'Armatova, au confluent des fleuves Pénée et Ladon. Elle était en fonction pendant la période romaine tardive.
- Sites ruraux de l'époque paléochrétienne aux alentours du village d'Agrapidochori : Souli, Hag. Ilias, Kéramidia, Panagoula, Xenies, Vigla, Hag. Athanassios.

- *AD* 23, 1966 B'1, p. 174-177, 185, 191. J.-P. MICHAUD, *BCH* 96, 1972, p. 673. J. E. COLEMAN, Excavations at Pylos in Elis, *Hesperia Suppl.* 21, 1986, p. 8, 150-152. LAMBROPOULOU, *'Ηλεία*, p. 287.

249. Hag. Ilias
- Tombeaux d'époque paléochrétienne.
- G. PAPATHANASSOPOULOS, *AD* 24, 1969 B'1, p. 149.

250. Lambeti
- Sur la route qui mène vers Ampoula : éléments de sculpture architecturale qui proviennent probablement d'une basilique paléochrétienne.
- N. YALOURIS, *AD* 22, 1967 B'1, p. 208.

251. Pheia
- Petit port au nord des bouches du Pénée, dans le golfe de Hag. Andréas. Sondages sur la côte et recherches sous-marines ont repéré : membres d'architecture, murs, tessons de l'époque romaine tardive et paléochrétienne. Le site a dû être englouti par le séisme de 551 /2.
- N. YALOURIS, *AE* 1957, p. 31-44. *BCH* 83, 1959, p. 649. G. DAUX, *BCH* 85, 1961, p. 722. BALADIÉ, *Le Péloponnèse*, p. 140, n. 15, 243.

252, 253 OLYMPIE
et 254.
- *Tab. Peut.*, col. 582. ANONYM. RAVEN. V, 22. GUIDO, 11124.
- Inscriptions : FEISSEL, p. 373, n°s 153* à 155*.
- Céramique : SCHAUER, *Λύχνοι από την Ολυμπία*, p. 373-378. Céramique slave : cf. *supra*, p. 82-83.
- Basilique paléochrétienne à trois nefs construite sur les soubassements de l'atelier de Pheidias, qui, pendant la période romaine, fut transformé en autel «à tous Dieux». La nef centrale était couverte de plaques de marbre en remploi ; datée du Ve s. : F. ADLER, dans *Olympia* I, p. 93-105. A. MALLWITZ - W. SHIERING, *Die Werkstatt des Pheidias in Olympia*, Berlin 1964 (Olympische Forschungen V), p. 16 sq. A. MALLWITZ, *Olympia und seine Bauten*, Münich 1972, p. 266. P. VELISSARIOU, Σχόλιον εἰς ἐπιγραφὴν 'Ολυμπίας, *Actes du Ier Congrès des Études d'Élide*, Athènes 1980 (Πελοποννησιακά, Suppl. 8), p. 159-166.
- Tremblement de terre vers les années 80 du IIIe s. ; destructions attestées et restaurations vers 300. Le mur de protection du sanctuaire n'a pas été érigé contre les Hérules (267) mais beaucoup plus tard, vers la seconde moitié du Ve s. : SINN, «*Hérules*», p. 367-368. Anne PARIENTE, *BCH* 118, 1994, p. 719.
- Maison en remplois au sud-ouest du sanctuaire, pas antérieure à la fin du IVe s. : SODINI, *Habitat urbain*, p. 366-367. - Au nord du Prytanée, vaste ensemble architectural ; deux phases de remaniements (IVe et VIe s.). Établissement attesté après le milieu du IVe s. à l'ouest et au sud du sanctuaire. Le village chrétien s'y développa vers la fin du IVe ou au Ve s. Il fut détruit par les tremblements de terre en 522 et définitivement en 551 /2. Village tardif installé à Altis, sur la partie ouest du Stade et à l'est du temple de Zeus. Remblaiement alluvial après le VIIe s. SCHILBACH, *Christliche Dorf*, p. 25-26. DUFAURE, *Terrasse d'Olympie*, p. 85-94.

255. Épitalion
- Milliaire de Trajan. Site d'époque romaine tardive. Complexe de pièces, habitations (du IIe au IVe s.).
- P. THÉMELIS, *AD* 23, 1968 B'1, p. 165, 168-170. ID., *AE* 1969, p. 16-17. J.-P. MICHAUD, *BCH* 94, 1970, p. 996.

256. Ladiko
- Tombes chrétiennes.
- N. YALOURIS, *'Ολυμπιακὰ Χρονικὰ* 4, 1973, p. 178.

257. Skyllountia
- Au lieu-dit Kokkini Ekklissia, ruines d'une basilique paléochrétienne (Ve-VIe s.).
- E. MEYER, *Neue Peloponnesische Wanderungen*, Berne 1957, p. 95. Cf. LAMBROPOULOU, *'Ηλεία*, p. 288, n. 45, 46.

258-259. SAMIKO
- *Tab. Peut.*, col. 582. ANONYM. RAVEN. V, 223. GUIDO, 11123.
- À Katô Samiko, au lieu-dit Frangoklissia : éléments architecturaux paléochrétiens. Au lieu-dit Marmaritsa, tombe, colonnes et mur d'église paléochrétienne (?).
- Hélène PAPAKONSTANTINOU, *AD* 37, 1982 B'1, p. 134 ; 138, 1983 B'1, p. 109-110. Hélène PAPAKONSTANTINOU-CHARITOU, *'Επετηρὶς 'Εταιρείας 'Ηλειακῶν Μελετῶν* 2, 1983, p. 302-304. Cf. LAMBROPOULOU, *'Ηλεία*, p. 288.
- Monnaies : du lieu-dit Tavla provient un trésor de 8985 *minimi* : AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 66, n° 33.

260. Anilion
- Sous l'église Métamorphossis Sotiros : restes d'une basilique paléochrétienne. Chapiteau du VIIe s. (?).
- N. YALOURIS, *AD* 28, 1964 B'2, p. 178, pl. 188. Rodoniki ETZÉOGLOU, *AD* 28, 1973 B'1, p. 236. PALLAS, *Monuments*, p. 186-187, n° 93.

261. Lépréon
- À 1 km du site archéologique de Lépréon, au lieu-dit Stronguiladi, pavement de mosaïque.
- Théodora KARAGHIORGA-STATHAKOPOULOU, *AD* 28, 1973 B'1, p. 198. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 91, n° 31.

262. Kania
- Bâtiment du IVe s.
- N. YALOURIS, *'Ολυμπιακὰ Χρονικὰ* 4, 1973, p. 178. Cf. LAMBROPOULOU, *'Ηλεία*, p. 289.

263. PHIGALEIA
- HIÉROKLÈS, 64713. DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 763.
- Le site de Phigaleia est à identifier probablement avec Anô Phigaleia (ex-Pavlitsa). Restes d'un établissement pendant l'époque paléochrétienne. Éléments de sculpture architecturale en marbre (église paléochrétienne ?).

- Anna LAMBROPOULOU, Παύλιτσα Ἠλείας, *Σύμμεικτα* 8, 1989, p. 340-341, 348.

264. Zacha
- Trésor de 1179 *minimi* (Ve-VIe s.).
- H. L. ADELSON - G. L. KUSTAS, A Sixth Century Hoard of Minimi from the Western Peloponnese, *American Numismatic Society, Museum Notes* 11, 1964, p. 159-205. Cf. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 67, n° 34.

VII. ACHAIE

265. Kleitoria
- DARROUZÈS, *Notitiae*, n° 3, l. 754.
- Au lieu-dit Kouvoukli : trésor de 86 monnaies de bronze (dernière : règne de Maurice).
- AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 61, n° 20.

266. Priolithos
- De Priolithos (Kalavryta), du lieu-dit Kokori, provient un trésor de 120 monnaies de bronze (dernière : 583 /4).
- Mando OIKONOMIDOU, Βυζαντινὸ «εὕρημα» Πριολίθου Καλαβρύτων, *AAA* 12, 1979, p. 63-71. Cf. AVRAMÉA, *Νομίσματα*, p. 62, n° 21.

267. Psophis
- Le sanctuaire de Psophis voué au culte d'Aphrodite Erycine a été détruit par les chrétiens pendant la seconde moitié du IVe s. selon Kardara, par les Wisigoths d'Alaric selon Velissariou.
- Chryssoula KARDARA, *Ἀφροδίτη Ἐρυκίνη. Ἱερὸν καὶ Μαντεῖον εἰς Β. Ἀρκαδίαν*, Athènes 1988, p. 112, 185, 274, 280. P. VELISSARIOU, Ἀρχαιολογικὴ ἔνδειξη τῆς παρουσίας Βησιγότθων στὴν Φολόη καὶ στὸν Ἐρύμανθο (397 μ. Χ.), dans *Achaia und Elis*, p. 269-273.

268. Tritaia
- À Tritaia sur la colline de l'acropole : basilique paléochrétienne construite peut-être sur un temple antique.
- E. MASTROKOSTAS, Τρεῖς παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ ἐν Ἀχαΐᾳ, *Actes du 1er CIEP*, Athènes 1976-1978 (Πελοποννησιακά, Suppl. 62), p. 371-374.

269. Santamerion
- Au couvent de Hag. Marina, restes de pavement de mosaïque.
- Afendra MOUTZALI (communication personnelle).

270. Pétrochorion
- Au lieu-dit Paliovryssi, restes d'un habitat rural de l'époque romaine tardive ; tessons paléochrétiens.

- Maria LAKAKI, Αγροτικοί οικισμοί στη Δυμαία χώρα: η περίπτωση του Πετροχωρίου, dans *Achaia und Elis*, p. 245. *Paysages d'Achaïe*, p. 215-216, n° *69. Anne PARIENTE, *BCH* 116, 1992, p. 870-872.

271. DYMÈ

- ANONYM. RAVEN. V, 22. GUIDO, 1111.
- La cité de Dymè est identifiée avec le village Katô Achaïa. Nécropole développée en plein centre antique, autour d'une église paléochrétienne.
- Maria LAKAKI, *AD* 40, 1985 B'1, p. 131, 133-134. *Paysages d'Achaie*, p. 88.

272. Manetéïka

- Au lieu-dit Manetéïka, tessons de l'époque paléochrétienne.
- *Paysages d'Achaïe*, p. 190-191, n° *26.

273. Lousika

- Au lieu-dit Ipsili Rachi, tombes et tessons de l'époque paléochrétienne.
- *Paysages d'Achaïe*, p. 195-196, n° *38.

274. Hag. Nikolaos

- Au lieu-dit Plakès, anse de la période paléochrétienne.
- *Paysages d'Achaïe*, p. 201, n° *45.

275. Anô Soudheneïka

- Fragments de tuiles et de tessons.
- *Paysages d'Achaïe*, p. 202-203, n° *48.

276. Anô Alissos

- Près de Anô Alissos, au lieu-dit Hag. Georgios de Kamenitsa : hypogée funéraire du IVe s.
- *AD* (sous presse).

277. Katô Roïtika

- Dans la région de la ville de Patras, près de la mer et de la place du village : basilique paléochrétienne, fouillée en partie. Mosaïque de sol (animaux aquatiques, etc.) du Ve-VIe s.
- G. TOUCHAIS, *BCH* 106, 1982, p. 556. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 88-89, n° 129. Aikaterini PANTELIDOU, *AD* 36, 1981 B'1, p. 184-185.

278. Mentzaina

- À Mentzaina, aujourd'hui Platanovryssi, l'église de la Dormition de la Vierge de l'époque méso-byzantine a été élevée sur une partie des thermes romains et sur un cimetière qui est daté à partir du Ve s.
- Afendra MOUTZALI, *AD* 37, 1982 B'1, p. 159-161 ; *AAA* 17, 1984, p. 21-42 ; *AD* 40, 1985, p. 148 ; 41, 1986, p. 50.

279. Demesticha

- Au lieu-dit Tambouria, tombes de forme trapézoidale, qu'il est possible d'attribuer aux Goths.

- Iphigénie DEKOULAKOU, *AD* 27, 1972 B'1, p. 290-291. Efterpi MARKI, *BF* 14, 1979, p. 350.

280. Léontion

- Au village de Léontion (ex-Gourzoumissa) à 20 m à l'est de l'église post-byzantine de Hag. Andréas : ruines d'une basilique probablement paléochrétienne.
- K. N. TRIANTAPHYLLOU, *Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῶν Πατρῶν*, Patras 1980, *s.v.* Λεόντιον. E. MASTROKOSTAS, Βασιλικαὶ Ἀχαΐας, *Actes du I*^er^ *CIEP*, Athènes 1976-1978 (Πελοποννησιακά, Suppl. 62), p. 374, 377.

281. Saravalie

- Restes de bâtiments de l'époque romaine tardive à Hag. Nikolaos. 13 tombes maçonnées et à tuiles du Bas-Empire et de l'époque paléochrétienne sur le terrain de l'école communale.
- VIe ÉPHORIE DES ANTIQUITÉS, *AD* 38, 1983 B'1, p. 124 ; 40, 1985 B'1, p. 148. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 753.

282. PATRAS

- *Tab. Peut.*, col. 581. ANONYM. RAVEN. V, 136 ; V, 228. GUIDO, 111. HIÉROKLÈS, 6483. PROCOPE, *De bello gothico* IV, 25, p. 627-628.
- Évêché sous la juridiction de Corinthe. En 343-344, l'évêque Plutarque prit part au concile de Sardique (MANSI, III, col. 48. FEDER, *Hilarius*, p. 39, n. 38). En 458, Alexandre est destinataire de la lettre synodale de Léon Ier et signe la lettre envoyée en réponse (MANSI, VII, col. 612B ; *ACO* II, V, p. 89-90). L'évêque Georges est connu par son sceau daté du VIe-VIIe s. (LAURENT, *Corpus*, V/1, n° 568). Le moine Jean est délégué de Patras au concile de 787 (MANSI, XIII, col. 365. DARROUZÈS, *Listes*, 44D, 43E, p. 18, 20). ID., *Notitiae*, n° 3, l. 752. FEDALTO, *Hierarchia Ecclesiastica*, p. 517.
- Inscriptions : FEISSEL, p. 274, n° 8 et p. 374, n°s 157* à 159*.
- Sur le tombeau de saint André : PAULIN DE NOLE, *Carmen* 119, 78 (CSEL 130, p. 121) ; GAUDENCE DE BRESCIA, XVII, 11 (CSEL 168, p. 144). Sur le passage de papes et d'ambassadeurs, cf. *supra*, p. 132.
- Bâtiments et basiliques paléochrétiennes : a) basilique de saint André (VIe s.) ; b) rue Maizônos et Miaouli : pavement de mosaïque du dernier quart du IVe s. ; c) rue Kanakari n°s 124-126, 128, 138 : pavements de mosaïque de la première moitié du Ve s. (basilique ?) ; d) rue Gounari n°s 81-83 : pavements de mosaïque du début du Ve s. ; e) rue Roufou n°s 18-20 : pavement de mosaïque du début du Ve s. ; f) rue Kanakari n°s 48-50 : pavement de mosaïque du début du VIe s. ; g) basilique (?) de la rue Korinthou n° 28, inscription dédicatoire, tombes ; h) basilique à Terpsithéa (terrain Karavola-Krouska) : ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 82-88, n°s 23-28. MOUTZALI, *Ἡ πόλη τῶν Πατρῶν*, p. 261-263. SODINI, *Habitat urbain*, p. 387.
- Pont romain (IIe-IVe s.) à deux arches au nord de la ville antique en usage jusqu'au VIe s. (submergé par une inondation) : G. TOUCHAIS, *BCH* 106, 1982, p. 556. PAPAPOSTOLOU, *Τοπογραφία Πατρῶν*, p. 315.
- Restes paléochrétiens : maisons, ateliers, tombes, céramique, monnaies dans les rapports de Iphigénie DEKOULAKOU, J. PAPAPOSTOLOU, et Pénélope AGALLOPOULOU, *AD* 29, 1973-74 B'1, p. 346-377, 382-408 ; J. PAPAPOSTOLOU - Iphigénie

DEKOULAKOU, *ibid.*, 31, 1976 B'1, p. 89, 102, 103, 108 ; J. PAPAPOSTOLOU, *ibid.*, 32, 1977 B'1, p. 71-74, 89, 93 ; ID., *ibid.*, 33, 1978 B'1, p. 80, 81, 91, 92, 94, 95, 96 ; ID., *ibid.*, 34, 1979 B'1, p. 142, 144, 147 ; J. PAPAPOSTOLOU - M. PETROPOULOS - Lambrini PAPAKOSTA, *ibid.*, 35, 1980 B'1, p. 174, 179, 182, 185, 191-193 ; J. PAPAPOSTOLOU, *ibid.*, 36, 1981 B'1, p. 160, 162 ; Maria PETRITAKI - Maria KOTSAKI - Maria STAVROPOULOU-GATSI, *ibid.*, 39, 1984 B'1, p. 82, 84, 87, 92. EAD., *ibid.*, 40, 1985 B'1, p. 108, 111, 114, 115, 116 ; 42, 1987, B'1, p. 137-151 ; 43, 1988, B'1, p. 148-163.

283. Anô Sychaina
- À l'est de la ville de Patras, tombes à tuiles.
- J. PAPAPOSTOLOU, *AD* 36, 1981 B'1, p. 16.

284. Skioessa Bozaïtikôn
- Près de la rive occidentale de Sélemnos, octogone paléochrétien du Ve siècle sur les ruines duquel fut construite une église paléochrétienne (Ve s.).
- Aikaterini PANTELIDOU, *AD* 37, 1982 B'1, p. 162- 163. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 753.

285. Aghia
- Région de Patras. Atelier du Bas-Empire : pressoir, bassins, réserves. *Villa* romaine détruite à l'époque paléochrétienne et occupée par une nécropole.
- VIe ÉPHORIE DES ANTIQUITÉS, *AD* 37, 1982 B'1, p. 144-146 ; 38, 1983 B'1, p. 123-125. Anne PARIENTE, *BCH* 114, 1990, p. 753.

286. Rhion
- Tombes et tessons de l'époque paléochrétienne.
- Communication personnelle d'Afendra Moutzali.

287. Anô Kastritsi
- Cimetière paléochrétien.
- M. PETROPOULOS, Τοπογραφικὰ χώρας Πατρέων, dans *Achaia und Elis*, p. 257, n. 80.

288. ARGYRA
- Hameau éloigné de Patras, où Basileios, fils de Basileios *magistratus quinquennalis*, possédait des vignobles, selon son épigramme trouvée à Patras (fin IVe-début Ve s.). Peut-être à identifier avec le village de Platani.
- J. BINGEN, *BCH* 78, 1954, p. 74-82. FEISSEL, p. 374, n° 158*. M. PETROPOULOS, Τοπογραφικὰ χώρας Πατρέων, dans *Achaia und Elis*, p. 257.

289. Drépanon
- Tombes et tessons de l'époque paléochrétienne.
- Afendra MOUTZALI (communication personnelle).

290. AIGHION
- *Tab. Peut.*, col. 581. ANONYM. RAVEN. V, 137 ; V, 229. GUIDO, 112. HIÉROKLÈS, 64610.

- Évêché : en 553 l'évêque Paschassios signe les actes du Ve concile de Constantinople (*ACO* IV, 1, p. 6, 35, 42, 206, 228. CHRYSOS, *Bischofslisten*, p. 136 et n. 35).
- Basilique paléochrétienne de la première moitié du VIe s. (à l'ouest et sous la cour de l'église Phaneroméni - parodos K. Théodorou et Metropoleos). Pavement de mosaïque (24 x 4,65), inscription d'un dédicant : Iphigénie DEKOULAKOU, *AD* 29, 1973-74 B'2, p. 378-381. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Σύνταγμα* II, p. 80-82, n° 22.
- Murs et pavement de bâtiment paléochrétien (V^e^-VIe s.) : M. PETROPOULOS, *AD* 40, 1985, p. 123. Anne PARIENTE, *BCH* 115, 1991, p. 872 ; 116, 1992, p. 872.

INDEX GÉNÉRAL*

* Les microtoponymes des Fiches Documentaires ne sont pas répertoriés dans l'index.

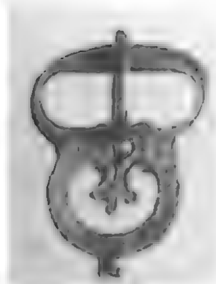
TABLE DES MATIÈRES

Villes et campagnes

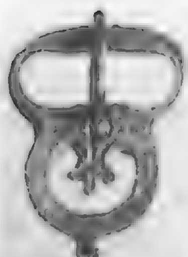
Société, économie, culture



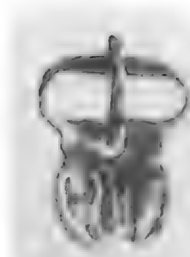
Sceaux provenant des îles de l'Argolide et conservés au Musée de Spetsai



a



b



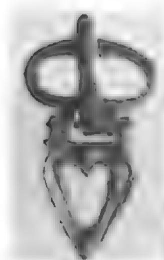
c



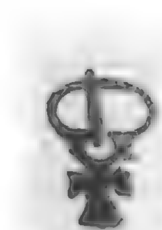
d



e



f



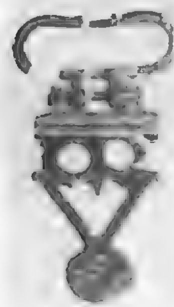
g



h



i



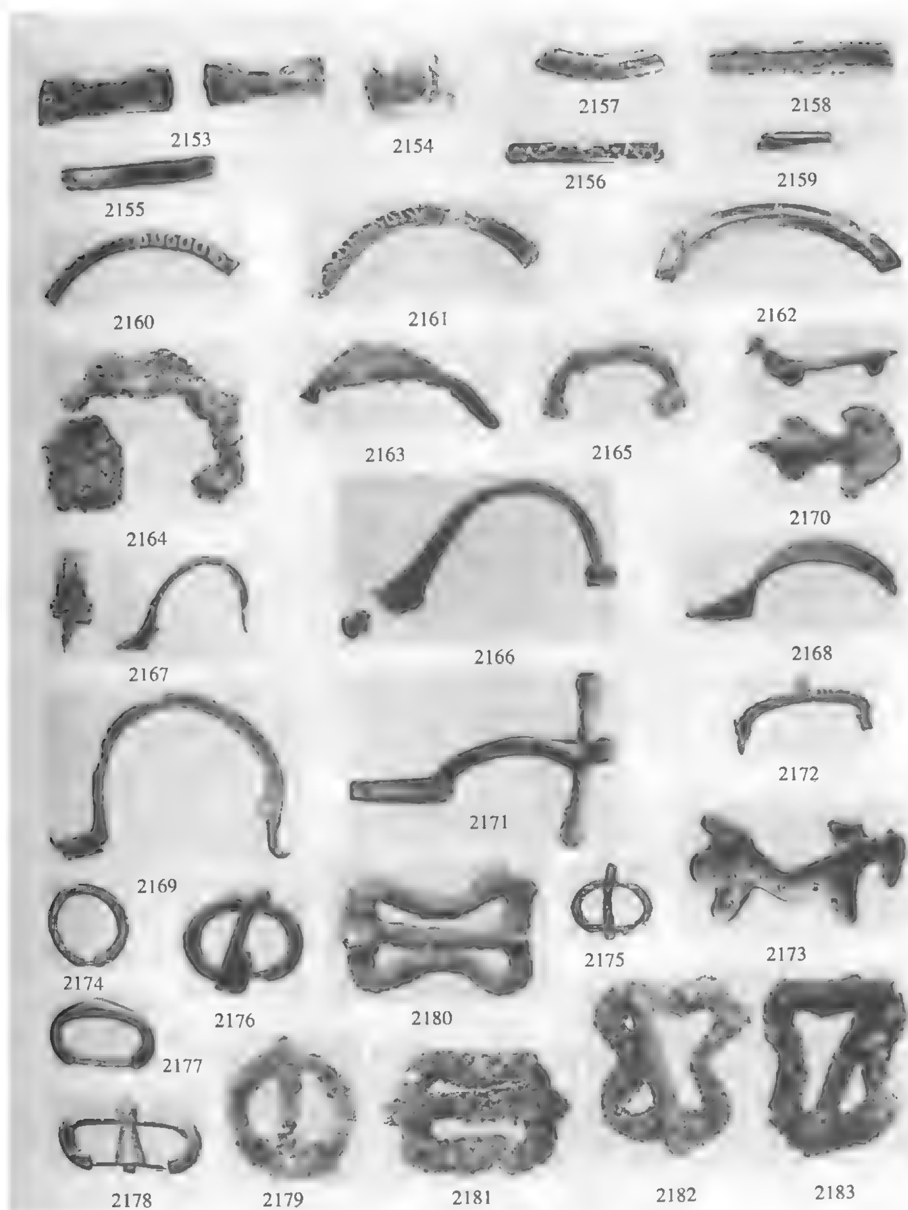
j

D'après TRAVLOS-FRANTZ, *The Church*, fig. 8 et
FRANTZ, *From Paganism to Christianity*, fig. 12

Pl. IIa, Corinthe

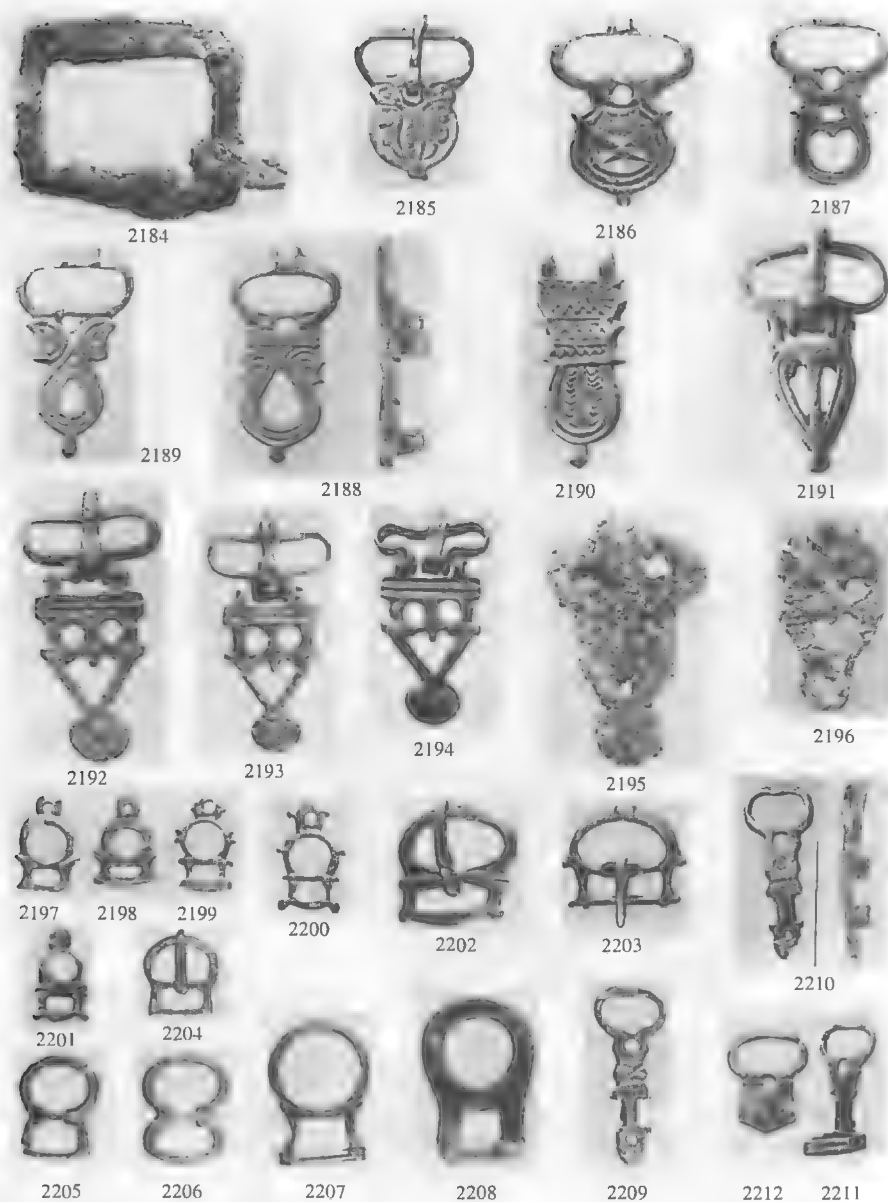


D'après ROBINSON, *Hesperia* 45, 1976, pl. 57



D'après DAVIDSON, *Corinth* XII, pl. 113

Pl. IIc, Corinthe



D'après DAVIDSON, *Corinth* XII, pl. 114



D'après DAVIDSON, *Corinth* XII, pl. 115

Pl. III, Tigani



D'après *PAE* 1980, pl. 149 et le Catalogue de l'Exposition du Musée Byzantin, 1984, n[os] 65, 66


IVa 1


IVa 2


IVa 3


IVb 1


IVb 2


IVb 3


IVb 4


IVb 5


IVb 6


IVb 7


IVb 8

Iles de l'Argolide. Musée de Spetsai

Pl. IV c - d - e


IVc 1


IVc 2


IVc 3


IVc 4


IVc 5


IVc 6


IVc 7


IVc 8


IVd 1


IVe 1


IVe 2

Iles de l'Argolide. Musée de Spetsai